· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S
9 - VIII - 3
1 IX 1 C3

III 1 IX 1 (3

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES,

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Les Réflexions ſérieuſes & importantes de Robinson Crusoé.

TOME TROISIÈME.

79707

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME TROISIÈME.

Première diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVII.

LA VIE

ET LES

AVENTURES

SURPRENANTES

DE

ROBINSON CRUSOÉ,

CONTENANT:

Son retour dans ſon Iſle, ſes autres nouveaux voyages, & ſes réflexions.

Traduit de l'anglois.

TOME TROISIÈME.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

VOICI enfin l'énigme des *Aventures de Robinſon Cruſoé :* c'eſt une eſpèce de *Télémaque bourgeois*, dont le but eſt de porter les hommes ordinaires à la vertu & à la ſageſſe, par des événemens accompagnés de réflexions. Il y a pourtant quelque choſe de plus dans l'hiſtoire de Robinſon que dans les aventures de Télémaque; ce n'eſt pas un ſimple roman, c'eſt plutôt une hiſtoire allégorique, dont chaque incident eſt un emblême de quelques particularités de la vie de notre auteur. Je n'en dis pas davantage ſur cet article, parce qu'il l'a traité à fond lui-même dans ſa préface que j'ai traduite de l'Anglois, & dont je conſeille fort la lecture à tous ces hommes bruſques, qui ſe ſont fait une aſſez ridicule habi-

tude de ſauter tous les diſcours préliminaires des livres.

L'ouvrage qu'on donne ici au public, & qui fait le troiſième volume de *Robinſon Cruſoé*, eſt tout différent des deux parties précédentes, quoiqu'il tende à un même but. L'auteur y met, pour ainſi dire, la dernière main à ſon projet de réformer les hommes, & de les engager à ſe conduire d'une manière digne de l'excellence de leur nature. Il n'eſt pas content de leur avoir donné des inſtructions enveloppées dans des fables, il trouve bon d'étendre ſes préceptes, & de les donner d'une manière directe, afin que rien n'y échappe à la pénétration du grand nombre de lecteurs qui n'ont pas aſſez de génie pour démêler l'ame de l'allégorie, du corps qui l'enveloppe.

Il ne faut donc plus s'attendre ici à

voir un marinier ſans étude, qui communique au public les impreſſions que les différens événemens de ſa vie ont faites ſur ſon eſprit, & qui les communique d'une manière qui caractériſe un bon ſens deſtitué du ſecours des lumières acquiſes. L'auteur quitte le maſque dans ce troiſième volume, il y parle en philoſophe & en homme de lettres; il ne raiſonne point par ſentiment, mais par principes; il approfondit les matières, il digère ſes réflexions, & il s'efforce à en mettre l'évidence dans tout ſon jour. Il eſt vrai qu'il n'affecte pas ce ſtyle concis & ſentencieux, par lequel nos auteurs François tâchent de relever leurs réflexions & leurs caractères. Voulant être utile à toutes ſortes d'hommes, il eſt ſimple, uni, familier; c'eſt un ſtyle de converſation, dénué de tout ornement, & propre à faire briller la vérité par ſa ſeule ſplendeur naturelle. Il eſt vrai même qu'il outre un peu quelquefois

cette ſimplicité, & qu'il donne dans une diction proverbiale & bourgeoiſe. Heureuſement pour lui, ſes compatriotes ne ſont pas ſi délicats là-deſſus que les François, & le vrai couvert de haillons, leur plaît infiniment davantage que le mauvais ſens, déguiſé ſous la plus riche parure.

La plupart des réflexions qu'on verra ici, ont de la liaiſon avec les aventures rapportées dans les deux premiers volúmes, & l'on en ſera convaincu ſans peine par une eſpèce de ſommaire que je m'en vais donner ici des différens articles traités dans cette cinquième partie.

La vie ſolitaire que *Robinſon Cruſoé* a paſſée pendant un ſi grand nombre d'années dans une île déſerte, lui donne d'abord occaſion de tourner ſes penſées ſur la ſolitude & ſur le véritable uſage

qu'on doit en faire. Il démontre parfaitement bien l'extravagance de ces anachorètes qui confondent la ſolitude utile, avec une privation de la ſociété civile, & du commerce des hommes; & il fait voir, par les preuves les plus fortes & les plus ſenſibles, que la ſolitude qui convient à l'homme, n'eſt autre choſe que la ſituation calme d'une ame, qui ſe rendant indépendante de l'empire des paſſions & des préjugés, ſe retire en elle-même & ſe poſsède tranquillement au milieu de l'embarras des affaires. Le lecteur capable de réfléchir, trouvera parfaitement bon & très-juſte tout ce que l'auteur dit là-deſſus; j'oſe en être garant.

On aura remarqué ſans doute dans les deux premières parties, que *Robinſon Cruſoé*, ſi malheureux dans tout le cours de ſa vie, ſujet à tant de déſaſtres, a pourtant ce bonheur conſolant de rencontrer

par-tout des perſonnes d'une grande probité & d'une charité généreuſe. Telle eſt la bonne veuve à qui il laiſſe en dépôt tout ſon bien, en ſe ſéparant pour ſa première courſe; tel eſt le capitaine Portugais, qui le prend dans ſon bord au beau milieu de la mer, & qui agit avec lui plutôt avec la tendreſſe d'un père, qu'avec cette humanité que les hommes ſe doivent mutuellement. Une expérience ſi rare conduit l'auteur naturellement à parler du vrai caractère d'honnête homme; il traite cette matière à fond en pluſieurs ſections conſécutives, & il entre là-deſſus dans un détail qu'il eſt très-difficile de trouver ailleurs. Il fait voir que la vertu, qu'il appelle honnêteté, & que j'ai pris la liberté de nommer quelquefois de la même manière, contre l'uſage reçu, conſiſte dans une charité & dans une juſtice généreuſe, & qu'elle comprend tous les devoirs de la vie civile; il prouve que l'on n'eſt jamais ſûr de poſſéder cette

vertu, que lorſqu'on a été dans le creuſet de l'adverſité, & dans les plus fortes tentations; qu'à parler à la rigueur, il n'y a pas de parfaitement honnêtes gens, même parmi les plus grands ſaints; & que, pour juger du caractère d'un homme, il faut examiner toute la ſuite de ſes actions, & ne ſe pas arrêter à quelques irrégularités paſſagères, qui peuvent avoir pour cauſe une tentation moralement invincible. Cette vérité lui donne occaſion de s'étendre beaucoup ſur les jugemens téméraires, & ſur la facilité avec laquelle nous nous condamnons les uns les autres, ou pour des fautes apparentes, ou pour des fautes légères, qui ne détruiſent pas le caractère d'un homme. Robinſon Cruſoé parle ſur ce ſujet avec tant de chaleur, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'il plaide ſa propre cauſe, & qu'il ſe croit plus maltraité qu'un autre, par la calomnie & par des jugemens peu charitables.

L'article ſuivant a une relation plus éloignée avec les courſes de Robinſon : il roule ſur les vices & ſur les irrégularités qui ſe ſont gliſſés dans le commerce civil, & ſur-tout dans la converſation. Il la conſidère comme le plus grand avantage de la ſociété & comme une ſource féconde de plaiſirs auſſi innocens que ſenſibles. Malheureuſement la converſation ſe reſſent de la corruption humaine, qui ſemble prendre d'âge en âge de nouvelles forces, & l'auteur trouve bon de réformer ces vices & ces irrégularités des entretiens ordinaires ſous trois chefs, *la profanation, l'obſcurité & le menſonge.* J'oſe aſſurer qu'il fait ſur ces différens articles pluſieurs réflexions, qui, outre leur juſteſſe, ont encore les graces de la nouveauté. A l'égard du dernier il laiſſe là le menſonge groſſier, qui a pour but de nuire au prochain, & il ne s'attache qu'à ces petites menteries dont on croit ſe ſervir innocemment quand on n'en fait

uſage que pour divertir une compagnie & pour s'attirer le titre d'homme agréable.

Le grand nombre de pays que l'auteur a parcourus, porte ſes réflexions ſur l'état où la religion ſe trouve dans l'univers. Il découvre par-tout aſſez de dévotion extérieure & de zèle pour des idées qu'on ne comprend pas trop, mais fort peu de vertu & de reſpect pour la divinité. Ce qu'il y a, à mon avis, de meilleur dans cet article, où je trouve beaucoup de choſes excellentes, c'eſt la deſcription que l'auteur fait d'un jour d'actions de graces, qu'il vit célébrer en Angleterre, pour une victoire ſignalée, remportée par les alliés ſous le règne de la reine Anne. Des gens qui s'écraſent pour voir la reine, l'égliſe de ſaint Paul remplie de perſonnes de toutes ſortes de conditions, plus attachées à regarder les gens de qualité qui avoient ſuivi ſa majeſté, qu'à adreſſer des penſées reconnoiſſantes à la

divinité, des hymnes chantées avec plus d'art que de dévotion; des coups de canon; de l'ivrognerie, des querelles & des débauches, font toute la ſolemnité de ce grand jour, & la religion n'en eſt que le prétexte.

Cette recherche eſt ſuivie d'un parallèle mortifiant entre les peuples chrétiens & les nations payennes & mahométanes. L'auteur fait voir combien eſt petit le nombre des premiers, en comparaiſon de celui des autres. Il croit que juſqu'ici les prophéties qui rangent toute la terre ſous la domination de Jéſus-Chriſt, ne peuvent pas être cenſées accomplies. Il indique aux ſouverains chrétiens un moyen de ſe rendre les inſtrumens de la providence divine, pour l'exécution d'un ſi grand ouvrage. Il les croit capables, par la bonté de leurs troupes, de ſe ſoumettre en peu de tems toutes les nations infidelles, & il ſeroit charmé de leur voir

prendre ce parti. Ce n'eſt pas qu'il ne condamne la perſécution & l'extravagance d'employer la force pour convertir les hommes efficacement ; mais il ne trouve point qu'il y ait d'inconvénient à aller détruire par les armes, l'empire extérieur du diable, à renverſer les temples & les idoles, à éloigner de cette manière l'idolâtrie des yeux de ces nations malheureuſes, & à ouvrir par-là la porte à la prédication de l'évangile : il voudroit, au reſte, que dans une pareille guerre on épargnât le ſang autant qu'il ſeroit poſſible, & qu'on traitât les peuples ſoumis avec juſtice, avec bonté & d'une manière à s'attirer leur eſtime & leur tendreſſe. Tout le monde ne ſera pas, ſur ce ſujet, du ſentiment de l'auteur, ni par rapport au droit, ni par rapport à la facilité de l'exécution : mais j'oſe croire que ceux-là même qui ne ſont pas de cette opinion, avoueront qu'il a donné à un ſentiment qui leur paroît inſoutenable, tout l'air

de vraiſemblance, dont il peut être ſuſceptible.

Le lecteur aura facilement remarqué dans tout le cours des aventures de Robinſon Cruſoé, qu'il eſt d'opinion qu'il faut reſpecter certains preſſentimens, certaines impreſſions, qui ſemblent déterminer notre volonté, ſans que la raiſon s'en mêle; ce n'eſt pas ſeulement, comme on pourroit croire, en qualité de marinier, qu'il ſoutient qu'il ne faut pas négliger ces ſortes de mouvemens: il fait dans cet ouvrage, en qualité de philoſophe, une diſſertation à part, pour établir ſon opinion ſur des principes de raiſonnement, & ſur l'expérience. Cette diſſertation roule ſur le devoir d'écouter la voix ſecrette de la providence. Par écouter cette voix, il entend, 1°. étudier attentivement les méthodes dont ſe ſert la divinité pour conduire les choſes humaines, & tirer de cette étude des règles

qui nous enſeignent à nous procurer certains avantages, & à éviter certains malheurs qui ſemblent nous menacer. 2°. Il entend par-là recevoir avec docilité des preſſentimens & des mouvemens du cœur, dont il ne nous eſt pas poſſible de rendre raiſon, comme des conſeils qui nous ſont donnés par les intelligences pures, qui ont un commerce incompréhenſible avec les eſprits enfermés dans des corps.

Toutes ces différentes ſections ſont ſuivies par une pièce toute particulière, intitulée : *Viſion du Monde Angélique.* Cet ouvrage eſt ſi ſingulier, que je trouve à propos de n'en point indiquer la matière, & de laiſſer la curioſité du lecteur dans toute ſa force à cet égard. Tout ce que j'en dirai, c'eſt que je ſuis ſûr que les lecteurs ſeront plus partagés ſur cette pièce, que ſur toutes les diſſertations précédentes, & qu'il ſera autant admiré

des uns, que mépriſé des autres. Quoi qu'il en ſoit, je ne doute pas que le public ne reçoive avec le même plaiſir ce troiſième volume, qu'il a reçu les autres, dont celui-ci n'eſt, pour ainſi dire, que la morale.

RÉFLEXIONS SÉRIEUSES ET IMPORTANTES DE ROBINSON CRUSOÉ.

INTRODUCTION.

IL faudroit que j'euſſe fort peu profité de mes courſes & de ma vie ſolitaire, ſi, après ce tiſſu de merveilles, qui s'eſt étendu ſur toute ma vie, j'étois incapable de communiquer au public quelques réflexions, où l'agrément accompagnât l'utilité.

CHAPITRE PREMIER.

De la ſolitude.

ON croira ſans peine que j'ai ſouvent réfléchi avec une grande variété de penſées ſur les circonſtances ennuyeuſes de cette vie ſolitaire, dont j'ai donné un fidèle tableau dans les volumes précédens, & dont le lecteur aura gardé ſans doute quelque idée dans ſa mémoire. J'ai douté quelquefois, qu'il fût poſſible de ſoutenir un pareil état, ſur-tout dans le commencement, lorſqu'un changement ſi terrible doit faire de profondes impreſſions ſur une imagination qui n'y eſt pas acoutumée. D'autres fois, j'ai été ſurpris, qu'une ſituation pareille pût être une ſource de chagrin & de triſteſſe. Quand nous jetons un œil attentif ſur le théatre de la vie humaine, où nous jouons tous notre rôle, nous voyons diſtinctement que la pièce que chacun de nous y repréſente, n'eſt, à proprement parler, qu'un ſoliloque.

Nous ne jugeons du bonheur & du malheur que ſelon que les objets touchent nos inclinations naturelles. Chaque choſe roule dans notre eſprit par une infinité de mouvemens circulaires, dont notre

notre intérêt propre eſt le centre. C'eſt notre goût particulier qui nous fait conſidérer ces différens états de la vie comme proſpérité & adverſité, ſource de joie, ou cauſe de chagrin.

Nous en jugeons de la même manière que notre palais décide des mets. Ce qui eſt agréable ou chagrinant dans le monde vient moins de la nature même des choſes, que de la conſtitution particulière de celui qui les conſidère ſous une telle ou telle face.

De cette manière, c'eſt nous ſeuls que nous cherchons dans le monde entier; chaque individu humain regarde ce cher moi comme le but de tous ſes deſirs, & l'on peut dire avec vérité qu'un homme eſt ſeul au milieu de la plus grande foule & du tumulte de la vie la plus agitée. Toutes ſes refléxions ont un retour perpétuel ſur lui-même; il rapporte à lui tout ce qu'il trouve d'agréable, & il ſouffre lui ſeul de tout ce qu'il trouve de chagrinant dans les objets qui l'environnent.

Nous n'avons rien à démêler avec le chagrin ni avec la joie des autres hommes, & ces ſympathies ſecrètes qui ſemblent nous les faire partager, aboutiſſent réellement à nous-mêmes. Nos méditations ſont une parfaite ſolitude; nous aimons, nous haïſſons, nous deſirons, nous jouiſſons; en un mot, nous exerçons toutes nos

paſſions en ſecret & dans la retraite ; tout ce que nous en communiquons aux autres, n'eſt que pour les porter à entrer dans les vues de nos deſirs.

Pourquoi donc ſe faire une idée affreuſe d'une vie paſſée dans le ſilence ? & quelle cauſe d'affliction à un homme, quand, par la voie de l'ame, il peut parler à dieu & à lui-même ? Un homme n'eſt jamais privé de l'agrément de la converſation quand il s'efforce d'être une bonne compagnie pour lui-même, & celui qui ne ſauroit entrer dans un agréable commerce avec ſon propre individu, eſt incapable de jouir comme il faut, du plaiſir de la ſociété.

Pour la ſolitude, entendue dans le ſens ordinaire, elle n'eſt, à mon avis, en aucune manière aſſortie à la vue d'un homme ſage, très-différente, à cet égard, de la ſolitude réelle & philoſophique. Les idées que j'ai de la ſolitude ſont fort éloignées de celles qui ont conduit les hommes des premiers ſiècles, & qui conduiſent encore pluſieurs de ceux qui vivent à préſent dans des déſerts, ou qui ſe renferment dans les cellules des monaſtères, pour ſe retirer du commerce du monde. Je ne vois pas, dans toutes ces retraites, une ombre de ce que j'appelle ſolitude ; elles ne répondent à aucune des vues d'une vie ſolitaire, bien loin de toucher au but

auquel elles ſont deſtinées par ceux qui en parlent ſi avantageuſement.

Si jamais retraite pouvoit produire l'effet qu'on en attend, ce devroit être la retraite dans une île déſerte, qui emporte avec elle une abſence de toute la ſociété humaine, & par conſéquent une privation abſolue de tous les plaiſirs du monde. Mais tout ce que j'ai trouvé dans une vie ſi parfaitement retirée, n'étoit pas ſolitude, excepté la partie que j'en employois à la contemplation des choſes ſublimes, & qui étoit très-petite, comparée à cette longue ſuite d'années, que j'ai été contraint de paſſer dans mon déſert.

Je puis dire même que rien n'eſt plus éloigné de la véritable retraite, que cette retraite involontaire où j'ai été forcé de vivre, puiſque mon ame, du moins pendant long-tems, n'y étoit pas dans cet état calme qui convient à la ſolitude. Il eſt certain que je jouis d'une ſolitude plus parfaite pendant que j'écris ceci, & que je me trouve dans la ville de Londres, au milieu du plus grand aſſemblage d'hommes qu'on puiſſe rencontrer dans le monde, que n'a été celle dont j'ai joui, pendant les vingt-huit années de mon ſéjour dans une île déſerte.

Un chrétien peut jouir de tous les avantages de la ſolitude la plus auſtère, en ſe rendant maître abſolu de ſes deſirs, & de ſon imagination,

ou en cherchant ſa retraite en lui-même ; il en peut jouir ſans aucune de ces formalités, de ces auſtérités, & de ces mortifications ſi édifiantes en apparence ; en un mot, ſans violenter la nature humaine.

Procurons-nous une ame véritablement retirée, une aſſiette d'eſprit élevée au-deſſus du monde. Quand nous y ſommes parvenus, il dépend de nous d'être ſeuls autant de fois que nous le voulons, dans la compagnie la plus bruyante, & dans le plus grand tumulte des affaires. Si nous mettons nos penſées en liberté, ſi nous les dégageons du joug des paſſions, que nous importent les liaiſons où ſe trouve notre corps ? L'activité de l'ame n'eſt-elle pas indépendante du corps, quand nous le voulons, & le corps n'eſt-il pas eſclave de l'ame ? Le corps a-t-il des mains pour agir, des pieds pour marcher, une langue pour parler, indépendamment de l'entendement & de la volonté, qui ſont comme les députés de l'eſprit qui nous anime ? Tous les ſentimens, toutes les paſſions, qui poſsèdent, dirigent & agitent le corps, n'ont-ils pas leur ſéjour dans l'ame ? Tout ce que nous avons à faire par conſéquent, c'eſt de maintenir l'ame dans ſa ſouveraineté, qui n'a rien à démêler avec tel ou tel eſpace qu'occupe le corps. Les mains, les pieds, la langue, ne ſont non plus capables de troubler le

calme de l'ame, que l'argent qu'un homme a dans ſa bourſe n'eſt capable d'en ſortir ſans ſon conſentement, pour payer les dettes de ſon poſſeſſeur, ou pour fournir à ſes beſoins.

C'eſt auſſi la liaiſon de l'ame avec les objets extérieurs, ſi propre à interrompre ſes méditations pieuſes, qui fournit le prétexte le plus plauſible à ceux qui cherchent les ſolitudes & les déſerts. Mais quel profit en tire la religion la plupart du tems? Un penchant vicieux, quoiqu'éloigné de ſon objet, eſt toujours un penchant vicieux; & il eſt auſſi criminel, que s'il agiſſoit ſur un objet préſent. Si, comme nous l'enſeigne notre Sauveur, celui qui regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle, il s'enſuit, que celui qui penſe à une femme pour la convoiter eſt coupable du même crime, quoiqu'au lieu de s'offrir à ſes yeux elle ne ſoit préſente qu'à ſon imagination. Ce n'eſt pas en tranſportant le corps d'un lieu dans un autre, qu'on bannit ces ſortes d'images du cerveau, ou qu'on leur ôte leur force tyrannique; c'eſt en dérobant ſon ame à la tentation, & en lui ménageant un pouvoir abſolu ſur ce penchant vicieux. Sans cette précaution, ce deſir criminel reſſemble à de la poudre à canon, qu'on tient éloignée du feu; mais qui fera éclater ſa violence dès qu'on l'en approchera.

Tous les motifs qui nous portent vers le bien & vers le mal, ſont dans l'ame même; les objets extérieurs ne leur ſervent que de cauſes ſecondes; & quoique certainement on rende les actes criminels impraticables, en mettant une diſtance entre les deſirs & leurs objets, ce n'eſt pas-là la route qui mène à l'innocence. Le crime n'eſt pas ſeulement dans l'acte même, il eſt ſur-tout dans le deſir de le commettre, & par conſéquent cette ſéparation n'eſt rien, & ne produit aucun effet ſalutaire. On peut commettre autant d'adultères dans un cloître où jamais femme n'entre, que dans tout autre endroit, & il eſt apparent que la choſe arrive préciſément ainſi.

Selon ces principes, l'abſtinence du mal ne dépend pas entièrement des limites qu'on preſcrit à ſes actions; mais encore des bornes qu'on donne à ſes deſirs, puiſque c'eſt pécher réellement, que de deſirer de pécher. L'acte que nous commettrions, ſi l'occaſion s'en préſentoit, doit être cenſé avoir été réellement commis, & l'on en eſt tout auſſi reſponſable. Quel ſecours par conſéquent la piété peut-elle tirer non-ſeulement des retraites involontaires, mais encore des vœux qu'on fait de propos délibéré de vivre dans la ſolitude? Dompter ſes deſirs vicieux, c'eſt l'unique préſervatif contre le péché.

Quelques années s'étoient écoulées après mon

retour dans la ſociété humaine, quand je commençai à regretter quelques heures ſolitaires que j'avois paſſées dans mon déſert : cependant lorſque je réfléchiſſois ſur le tems mal employé dans ma ſolitude même, je compris clairement qu'un homme, quoiqu'abſolument ſeul, peut trouver pluſieurs occaſions de pécher, & qu'il y a des crimes ſolitaires, qui exigent de nous la repentance la plus vive.

La grandeur & l'excellence de l'homme, dans quelques circonſtances qu'il ſe trouve, conſiſte dans ſon indépendance par rapport au crime, & il eſt évident par l'expérience, qu'il y a des ſociétés plus convenables à une vie régulière, que la ſolitude la plus parfaite. Certaines gens ſoutiennent qu'après la ſolitude, la bonne compagnie eſt ce qu'il y a de meilleur & de plus deſirable pour un homme de bien. Je ne ſaurois être de cette opinion ; &, ſelon moi, après la bonne compagnie, rien n'eſt plus deſirable que la ſolitude. Comme il eſt certain que, point de compagnie du tout, vaut mieux que la mauvaiſe compagnie, il eſt évident que la bonne compagnie vaut mieux que point de compagnie du tout.

Dans la ſolitude l'homme n'a commerce qu'avec lui-même, &, ſelon la remarque d'un philoſophe, il n'eſt pas trop sûr qu'il ne ſoit pas

avec ſon ennemi ; mais celui qui eſt en bonne compagnie, eſt toujours convaincu d'être parmi ſes amis.

Le commerce avec des perſonnes pieuſes eſt une exhortation perpétuelle à éviter le mal & à s'attacher à une vie régulière. On voit alors toute la beauté de la religion prendre, pour ainſi dire, un corps, en éclatant par les exemples ; ſa ſplendeur répand un jour perpétuel ſur la laideur du vice ; en excitant le penchant naturel que nous avons pour l'imitation, elle nous accoutume inſenſiblement à ſentir le plaiſir que l'habitude attache à la pratique de nos devoirs.

Dans une vie toute ſolitaire nous ſommes privés de tous ces ſecours ; il nous arrive quelquefois de nous conduire bien ou mal, comme il plaît à l'inconſtance de notre humeur, qui n'eſt que trop ſouvent le guide de nos actions & de nos penſées. Dans la ſolitude ce n'eſt que par notre propre force que nous reſſerrons dans certaines limites, nos penſées & nos actions ; rien ne nous ſoutient dans les efforts qu'il faut faire pour mortifier, ou pour guider nos deſirs ; nous ſommes obligés de tirer tout de nos propres réflexions, qui, privées des lumières d'un ami éclairé, peuvent nous égarer, & nous laiſſer emporter par la fougue de la paſſion, & par la violence du préjugé.

Par conſéquent, ſi vous voulez vous retirer du monde, retirez-vous dans le ſein d'une compagnie de gens de bien; que votre retraite ſoit de bons livres & de bonnes penſées. Ces trois différentes retraites ſe donneront un ſecours mutuel pour faciliter les méditations de ceux qui veulent y mettre leur vertu à l'abri des tempêtes du monde; elles rectifieront leurs idées, & affermiront leur courage contre les attaques de leurs ennemis de dedans & de dehors.

Se retirer du monde, dans le ſens ordinaire; c'eſt ſe retirer des gens de bien, qui ſont nos meilleurs amis : ſe retirer dans un déſert, c'eſt abandonner le culte public de la divinité, & l'aſſemblée des fidèles; par conſéquent, c'eſt prendre un parti contraire à la pratique de pluſieurs devoirs que le chriſtianiſme nous impoſe.

J'en conclus que la ſolitude dans laquelle on prétend ſe jeter dans des vues philoſophiques & religieuſes, pour éviter le danger attaché au commerce des hommes, eſt, ou une erreur dans ceux qui ſe trompent eux-mêmes, ou une affectation dans ceux qui veulent en impoſer aux autres. Elle ne ſauroit jamais répondre aux vues où l'on ſemble la deſtiner, ni nous rendre plus propres, à nous acquitter des devoirs du chriſtianiſme; elle eſt même réellement contraire au véritable eſprit de la religion.

Que l'homme qui veut tirer les avantages véritables de la ſolitude, & qui comprend le ſens philoſophique de ce mot, apprenne à ſe retirer en lui-même. La méditation ſérieuſe eſt l'eſſence de la ſolitude, & il faut la chercher autre part que dans les forêts & dans les cavernes. Un homme qui a ſu la trouver, & qui s'eſt rendu maître des occupations de ſon ame, aura peut-être un air ſombre & réſervé qui le fera ſoupçonner de quiétiſme; mais ce ſera un reproche mal-fondé, dont il ſera dédommagé abondamment par la douce ſérénité de ſon ame, dont ceux qui font briller une plus grande gaieté que lui dans tout leur air, n'ont peut-être pas ſeulement une idée.

Une ame véritablement retirée en elle même, eſt auſſi indépendante des auſtérités que du fracas du monde; comme ſa vertu n'eſt pas détournée par le tumulte de la vie civile, elle n'eſt pas affermie par ces ſortes de mortifications arbitraires.

Quand l'ame humaine s'attache avec force à quelque ſujet important, elle eſt en quelque ſorte élevée au troiſième ciel avec celle de *Saint Paul*; & un tel homme peut bien dire avec cet apôtre: *Si c'étoit dans le corps, je ne ſais; ſi c'étoit hors du corps, je ne ſais.* C'étoit préciſément dans une pareille extaſe que j'ai été frappé par ma *viſion*

angélique, dont j'ai joint une partie à cet ouvrage.

Il eſt très-naturel de croire qu'un homme ſi fort élevé au-deſſus des objets ordinaires de notre commerce, ne ſauroit former le moindre ſouhait d'en être éloigné ; il ſe trouve dans la ſolitude la plus grande qu'il eſt poſſible d'imaginer. Par conſéquent ne nous chagrinons jamais de l'impoſſibilité où nous croyons nous trouver, de nous ſéparer du monde ; apprenons à nous chercher une retraite au milieu du monde même, & nous y jouirons d'une ſolitude parfaite, plus convenable à nos véritables deſſeins, que celle qu'on trouveroit au haut d'une pyramide d'Egypte, ou du pic de Teneriffe.

Ceux qui ne ſont pas en état de ſe retirer de cette manière, doivent, pour trouver la ſolitude, non-ſeulement ſe ſéparer du monde, mais ſortir hors du monde ; leur mal eſt ſans remède.

L'homme eſt une créature tellement formée pour la ſociété, qu'on peut dire non-ſeulement qu'il ne lui eſt pas bon d'être ſeul, mais auſſi qu'il lui eſt impoſſible de l'être.

Il eſt certain que dans une vie aiſée, où il eſt facile de trouver les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, deſquelles les ſaints ne peuvent pas ſe paſſer, non plus que les autres, l'eſprit a plus de liberté pour ſe ſéparer du monde, que dans une

ſolitude où il eſt néceſſaire de s'inquiéter pour aller chercher une nourriture peu naturelle parmi les herbes des champs.

La retraite philoſophique eſt véritablement religieuſe & ouverte à tout le monde. Celui qui dit qu'il aime la ſolitude, mais que les embarras du monde l'empêchent d'en jouir, ſe trompe, ou nous veut tromper; il peut s'en mettre en poſſeſſion, où, quand, & auſſi ſouvent qu'il le voudra, quels que puiſſent être ſon état & ſes occupations. Ce n'eſt pas le manque d'occaſions qui peut nous détourner d'une vie ſolitaire, c'eſt le manque de force d'eſprit.

Si la retraite, qu'on déſigne communément par le terme de ſolitude, conſiſtoit uniquement à éloigner ſon corps du commerce du monde, ce ſeroit peu de choſe; & l'on pourroit y parvenir en quittant un lieu où l'on eſt connu, pour aller vivre dans un pays étranger, en s'y accoutumant à une vie retirée, ſans faire de nouvelles connoiſſances, & en ne fréquentant les hommes qu'autant qu'il ſeroit néceſſaire pour en tirer de quoi vivre. Un anachorète de cette eſpèce auroit même plus d'occaſions que l'habitant d'un déſert, de jouir d'une ſolitude véritable, & de la rapporter à ſon véritable but.

Dans la ſolitude dont je viens de parler, un homme poſſédant un bien très-médiocre, n'a

autre chose à faire avec les hommes, que de recevoir d'eux les choses qui lui sont nécessaires, & de leur en payer la valeur. Mais dans une vie errante au milieu des déserts, de laquelle toute la dévotion monachale tire son origine, il falloit se donner la peine de chercher la nourriture chaque jour; & excepté le cas où les anachorètes étoient favorisés par la providence de quelque miracle, ils avoient assez de peine pour sustenter leur misérable vie : si nous en croyons leurs histoires, plusieurs d'entr'eux sont morts de faim, & un plus grand nombre encore, de soif.

Ceux qui avoient recours à cette vie solitaire, uniquement pour mortifier leur chair, & pour se délivrer de la tentation où le monde nous expose, se servoient, comme je l'ai déjà observé, d'une meilleure raison que ceux qui prenoient pour motif de leur conduite, un dévouement absolu à la prière & à la méditation. Les premiers pouvoient trouver des raisons plausibles dans leur tempérament. Il est certain qu'il y a des constitutions naturelles qui mènent tout droit au crime, si les efforts de la raison ne les en détournent, & qu'il y a peu d'hommes, de quelque heureux naturel qu'ils puissent être, qui n'aient pas à combattre quelque inclination favorite.

Mais il est certain aussi que la religion chrétienne ne nous enseigne nulle part d'exercer des

cruautés imprudentes ſur notre propre corps, & de dompter nos penchans déréglés par la violence d'une auſtérité outrée.

Il eſt évident, par-là, que de chercher la ſolitude comme un théâtre de jeûnes & de macérations propres à dompter les deſirs criminels, eſt une méthode qui ne nous eſt pas enſeignée par la religion, bien loin de nous être ordonnée comme un moyen de faciliter la méditation & la prière. Si ces devoirs de la religion ne pouvoient pas être pratiqués d'une manière qui répondît à leur but, ſans renoncer à la ſociété humaine, il eſt certain que la vie de l'homme, qui a un beſoin ſi preſſant de cette ſociété, ſeroit extrêmement infortunée.

Heureuſement le contraire eſt d'une vérité inconteſtable; on peut, avec le ſecours de la grace, jouir de toutes les parties qui entrent dans la compoſition d'une ſolitude parfaite, dans les villes les mieux peuplées, dans le tumulte des converſations, au milieu du faſte de la cour, & même au milieu du bruit des armes: on en peut jouir avec le même calme qu'on cherche dans les ſables arides de la Lybie, & dans les forêts d'une île inhabitée.

CHAPITRE II.

ESSAI sur le caractère d'un honnête homme. Comment ce terme eſt entendu communément en l'oppoſant à celui de mal-honnête homme.

QUAND je fus revenu dans ma patrie, & que, dans le loiſir d'une vie ſédentaire, je réfléchis ſur les circonſtances variées de ma vie errante & vagabonde, la proſpérité dont je commençois alors à jouir, me rappeloit dans l'eſprit, d'une manière très-naturelle, chaque moyen particulier qui avoit contribué à m'en mettre en poſſeſſion. L'état où je me trouvois étoit très-heureux, ſelon l'idée qu'on a de la félicité de ce monde : l'eſpèce de captivité que j'avois ſoufferte dans mon île, relevoit le goût de ma liberté, & la douceur en étoit encore augmentée par la groſſe fortune où, d'une condition au-deſſous de la médiocre, je me voyois parvenu tout-d'un-coup.

Un jour que j'étois occupé à la recherche des cauſes qui avoient concouru à me placer dans cette ſituation heureuſe, je remarquai que la providence divine s'étoit ſervie, ſur-tout en ma faveur, d'un certain caractère d'honnête homme, que

j'avois eu le bonheur de rencontrer dans toutes les perſonnes avec qui j'avois eu à faire dans mes déſaſtres.

Dans les autres circonſtances de ma vie je n'avois preſque jamais trouvé dans les hommes que de la ſcélérateſſe & de la fripponnerie, & je ne pouvois conſidérer, ſinon comme une eſpèce de miracle, ce caractère d'honneur & de probité qui éclata, ſi à propos, dans la conduite de tous ceux dont j'eus beſoin dans l'état le plus déſeſpéré de mes affaires.

Mes réflexions tombèrent d'abord ſur la veuve du capitaine, avec lequel j'avois fait mon premier voyage de long cours; ſavoir, celui de Guinée; ſur cette femme d'une probité ſi rare, à qui j'avois confié les deux cens livres ſterling que j'avois gagnées dans cette courſe.

Le lecteur ſe ſouviendra ſans doute, que me trouvant dans le Bréſil, je lui écrivis de m'envoyer une partie de cet argent. La mort de ſon époux l'avoit laiſſée dans un état aſſez triſte, par rapport à la fortune; j'étois éloigné, & elle pouvoit croire, avec probabilité, que je ne ſerois jamais en état de revenir dans ma patrie; d'ailleurs, je n'avois pas la moindre preuve du dépôt que je lui avois mis entre les mains, & par conſéquent elle pouvoit me priver de mon bien en toute ſûreté: mais des occaſions ſi favorables ne

tentérent

tentèrent pas même ſa probité ; non-ſeulement elle m'envoya en marchandiſes la valeur de cent livres ſterling que je lui demandois ; elle eut encore pour mes véritables intérêts des attentions que je n'avois pas exigées d'elle ; elle joignit à ces marchandiſes pluſieurs choſes qui m'étoient d'une grande néceſſité, entr'autres deux bibles, & d'autres livres utiles, dans le deſſein, comme elle me l'a dit enſuite, de me fournir les moyens de ſoutenir ma foi, qui devoit être expoſée à de rudes attaques dans un pays plein de payens.

L'honnêteté, dans le ſens que je l'emploie ici, ne nous porte pas ſeulement à payer exactement à notre prochain ce qui lui eſt dû, ſelon les règles de la juſtice. Celui qui mérite véritablement le titre d'honnête homme ſe reconnoît débiteur de tout le genre humain ; il ſe croit obligé de faire aux hommes, tant pour l'ame que pour le corps, tout le bien que la providence divine lui donne occaſion de leur diſpenſer. Il ne ſe contente pas d'attendre tranquillement ces occaſions, & de s'en ſervir avec exactitude, il ſe fait une étude ſérieuſe de les faire naître ; & j'oſe dire que quiconque n'eſt pas capable de cette attention généreuſe, n'eſt pas un parfaitement honnête homme.

Selon ce principe, je doute fort ſi ce titre peut jamais être donné à un homme intéreſſé, tou-

jours occupé à chercher ſes propres avantages, ſans avoir le tems de ſonger a ceux des autres. Il me paroît même évident qu'il ne ſauroit être ſuſceptible de cette vertu; il a beau payer ſes dettes, juſqu'au moindre denier, & être, à cet égard, dans l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, il n'eſt pas impoſſible que ſa juſtice ne ſoit accompagnée de la plus ſouveraine injuſtice, ſelon cette maxime, *ſummum jus eſt ſumma injuria*, le plus grand droit eſt quelquefois l'injuſtice la plus grande.

Payer exactement ſes dettes, c'eſt ſatisfaire à une loi ſemblable à celle qui règle les déciſions de nos tribunaux ordinaires; mais faire à tous les hommes tout le bien dont on eſt capable, c'eſt ſatisfaire à une loi ſemblable à celle qui règle les déciſions de notre chancellerie, où l'on a autant égard à l'équité, qu'à la juſtice priſe dans ſon ſens le plus borné. La loi ordinaire n'a point de priſe ſur nous, ſi nous payons nos dettes avec exactitude, & ceux avec qui nous en uſons de cette manière, ne ſauroient former contre nous, devant les juges de la terre, aucune plainte fondée: mais devant la cour ſouveraine du ciel, un homme pourra nous intenter un procès, ſi nous avons manqué de lui rendre tous les ſervices qui étoient en notre pouvoir. Ce juge ſouverain a érigé dans la conſcience de chaque homme un

tribunal ſubalterne d'équité. C'eſt le tribunal de la conſcience. Si quelqu'un a négligé de payer ces dettes que l'équité exige de lui, ſa conſcience dépoſe contre ſon injuſtice, le condamne à paſſer pour un mal-honnête homme dans ſon propre eſprit. S'il s'opiniâtre à refuſer ce paiement, elle redouble ſa ſévérité, & le déclare rébelle à la nature, ou coupable du crime de leze-conſcience.

Je me ſuis un peu étendu ſur ce ſujet, pour faire rentrer en eux-mêmes certains hommes, qui prennent hardiment le titre d'honnêtes gens, ſous prétexte qu'ils payent leurs dettes avec une exactitude ſcrupuleuſe, & que perſonne n'a pas un ſol à prétendre d'eux. Quoiqu'enfoncés dans une craſſe léſine, ils n'amaſſent que pour eux-mêmes, ils ne penſent pas ſeulement à la charité & à la bienfaiſance qu'ils doivent à tout le genre humain.

Les riches doivent être conſidérés comme les feudataires du ſeigneur de l'univers; il leur a donné un fief libre avec tout ſon revenu, à condition ſeulement de payer une rente aux cadets de famille, c'eſt-à-dire, aux pauvres. Cette rente conſiſte en actes de charité & de généroſité; & celui qui refuſe de la payer, ne mérite non plus le titre d'honnête homme, que celui qui fait une banqueroute frauduleuſe.

L'idée que je donne ici de l'avare s'accorde parfaitement avec le portrait qu'en trace l'écriture-ſainte, qui appelle l'avare *un homme vil, qui opère l'iniquité ;* Iſaïe XXXII 6. En quoi conſiſte cette iniquité ? On le voit dans le verſet ſuivant : *Il rend vide l'ame de l'affamé, & fait manquer la boiſſon à celui qui a ſoif.* Pour faire voir que par cet homme vil il faut entendre un avare, il ſuffira de citer le verſet 5 du même chapitre : *L'homme vil ne ſera plus appelé libéral,* &c. En voilà aſſez, je crois, pour prouver ſeulement que mon opinion eſt fondée ſur la parole de Dieu, & qu'un homme avaricieux, tout concentré en lui-même, inſenſible pour les autres, n'eſt pas digne du titre glorieux d'honnête homme. C'eſt un feudataire injuſte, qui mérite de perdre ſon fief, parce qu'il ne ſatisfait pas à une condition eſſentielle, ſous laquelle il lui a été donné.

Je finis cette digreſſion pour en venir aux autres exemples d'honnêteté dont j'ai été dans mes malheurs l'heureux objet. Rien n'eſt comparable à la conduite du capitaine Portugais à mon égard, & il n'eſt pas poſſible de ſe ſervir d'expreſſions trop fortes pour en faire l'éloge : je ne parle pas de la charité qu'il eut de me prendre dans ſon vaiſſeau au milieu de la mer : il eſt vrai que, ſans ce ſecours, je perdois ma vie avec mon

pauvre Xuri. Mais dans le fond, en me rendant ce ſervice important, il ne fit que payer ce qu'il devoit au genre humain en général, ſans avoir une intention directe de m'obliger en mon particulier. Ce n'eſt pas proprement dans cette action-là que brilla l'honnête homme; s'il nous avoit laiſſés là, c'auroit été un acte de la dernière barbarie, & il auroit paſſé au tribunal du ciel, & de ſa propre conſcience, pour un meurtrier. Refuſer de ſauver la vie à quelqu'un, quand on eſt le maître de le faire, c'eſt la lui ôter réellement, c'eſt un meurtre véritable, dont il faut rendre compte un jour au ſouverain juge; car, ſi on laiſſe un homme dans une ſituation où il doit périr de néceſſité, on eſt la véritable cauſe de ſa mort, & ſon ſang ſera demandé à quiconque ſe ſera rendu coupable d'une négligence ſi cruelle, de quelque prétexte qu'il puiſſe pallier ſon crime.

Mon brave Portugais n'en reſta pas là; après m'avoir ſauvé la vie, il me donna le moyen de la conſerver, en ne me prenant rien de ce que je poſſédois, quoique, ſelon le droit pratiqué parmi les gens de mer, il en fût devenu le légitime poſſeſſeur, par le ſervice qu'il venoit de me rendre. Il me rendit la valeur de tout ce que j'avois, m'acheta ma barque, me paya même mon petit nègre, ſur lequel, dans le fond, je

n'avois aucun droit, & ſur lequel il s'acquéroit une eſpèce de propriété, en lui ſauvant la vie : qui plus eſt, il ne me demanda rien pour mon paſſage.

Les verſets du prophète Iſaïe, que j'ai allégués tantôt, ſont ſuivis d'un paſſage remarquable, où il dit, que l'homme libéral, ou généreux, ſe ſoutient par ſa libéralité. La vérité de ces paroles paroît évidemment dans ma manière d'agir enſuite avec ce véritablement honnête homme, quand je vins à Lisbonne pour vendre ma plantation dans le Bréſil. Il étoit pauvre, & incapable de me payer ce qu'il me devoit encore, & tout d'un coup il ſe vit délivré de ſa pauvreté & de ſa dette, par le préſent que je lui fis, qui étoit plus que ſuffiſant pour le mettre à ſon aiſe tout le reſte de ſa vie.

Le procédé de cet homme à mon égard fut indubitablement l'effet le plus accompli d'une véritable & généreuſe honnêteté. Il ſaiſit avec ardeur l'occaſion de faire du bien à l'objet que la providence lui offroit, & il reconnut que c'étoit une dette qu'il payoit au créateur, dans la perſonne d'une de ſes plus miſérables créatures.

Que le lecteur me permette ici de lui fournir une réflexion qu'on fait aſſez rarement ; c'eſt une faveur du ciel de ſe trouver en état de faire du bien au prochain, & c'eſt une faveur du ciel tout

auſſi grande de trouver une occaſion favorable d'employer les moyens que ſa providence a donnés pour cet effet ; il faut ſe ſaiſir de cette occaſion comme de la bénédiction la plus précieuſe, & en témoigner la même gratitude à laquelle nous doivent porter les bienfaits les plus ſignalés que Dieu nous prodigue.

Je pourrois faire mention ici de mon aſſocié dans le Bréſil, comme auſſi de mes deux facteurs & de leurs fils, qui, par leur intégrité, eurent ſoin de ma plantation, & m'en conſervèrent ma part ; mais les deux exemples que j'ai allégués me ſuffiſent pour en faire la baſe des réflexions que j'ai à faire ſur ce ſujet. J'ai d'autant plus d'envie de m'étendre un peu là-deſſus, qu'après mon retour d'Angleterre j'ai eu de fréquentes diſputes ſur la vraie honnêteté, ſur-tout à l'occaſion d'honnêtes gens qui étoient tombés dans quelque malheur. Il eſt bien vrai que ces ſortes de perſonnes peuvent être jetées dans une ſituation où leur caractère s'éclipſe, ou pour mieux dire, où il leur eſt impoſſible de donner des marques de leur caractère, qui ne laiſſe pas d'être toujours le même, & qui, ſans des obſtacles abſolument invincibles, éclateroit dans toutes leurs actions. Il arrive ſouvent que ces honnêtes gens terraſſés par leurs infortunes, ſont traités de faquins par certains hommes, qui, s'ils ſe trou-

voient dans le même état, auroient bien de la peine à ne pas mériter les reproches qu'ils font avec tant de témérité à des innocens.

On a vu dans mon hiſtoire, que ma bonne veuve & le capitaine Portugais tombèrent l'un & l'autre dans une aſſez grande pauvreté pour n'être pas en état de me payer ce qu'ils me devoient. Mais leur malheur ne me fit pas concevoir de leur conduite la moindre idée déſavantageuſe, parce que j'avois vu que dans les occaſions où il leur avoit été poſſible de me faire du bien, ils n'avoient pas marqué ſeulement un fond de probité, mais encore un fond d'honnêteté généreuſe.

Ces idées vagues de certaines gens, m'ont porté à examiner avec attention la nature de la vraie honnêteté, & les moyens d'en faire une deſcription exacte. J'ai jeté ſur le papier mes réflexions ſur ce ſujet, à meſure que les occaſions les ont fait naître dans mon eſprit, & je les ai relevées de certaines circonſtances, dans le deſſein de les rendre utiles & agréables à la poſtérité.

Je commencerai par poſer certaines conditions, ſous leſquelles je prétends entrer dans cette matière. La principale ſera que j'aurai la liberté de définir le terme d'honnêteté, afin de débarraſſer mon ſujet de toute équivoque.

On me permettra, j'eſpère, de prendre cette expreſſion, non dans le ſens que lui donne le bel uſage, qui ne lui fait ſignifier qu'un certain ſavoir-vivre, une certaine politeſſe dans les manières, mais dans le ſens qu'elle a généralement dans les diſcours du peuple, qui oppoſe l'honnête homme au mal-honnête homme, ou bien au fripon. Mon but eſt de parler d'une manière ſimple & unie, & conforme à la vertu que je veux décrire, & dont l'eſſence conſiſte dans une ſimplicité parfaite & éloignée de toute affectation. Le haut ſtyle n'eſt pas mon fait; je ſuis accoutumé à une certaine diction populaire & commune, qui me rend d'autant plus propre à traiter cette matière d'une manière convenable.

Qu'on ne s'attende pas ici à des diſcuſſions ſcolaſtiques; je n'examinerai point ſi l'honnêteté dont il s'agit ici, eſt une vertu naturelle ou acquiſe, accidentelle ou inhérente, ſi c'eſt une qualité ou une habitude. Ce ſont-là des diſtinctions vétilleuſes de l'école, plus propres à embrouiller une matière, qu'à l'éclaircir.

Mon deſſein n'eſt pas même de conſidérer cette vertu du côté des liaiſons qu'elle peut avoir avec ce que nous devons à la divinité. Il eſt sûr que de ce côté-là tous les hommes ſont nés ſcélérats, voleurs, meurtriers; il n'y a que la pro-

vidence ſeule qui nous empêche de nous montrer tels dans toutes les occaſions.

Aucun homme n'eſt parfaitement juſte par rapport à ſon créateur. Si la choſe étoit poſſible, nos confeſſions de foi, nos litanies, nos prières, ſeroient autant d'impertinences & de contradictions ridicules.

Mon but n'eſt que de tracer un fidèle tableau de ce devoir, autant qu'il a lieu dans la ſociété humaine, & qu'il influe dans le négoce, les dépôts, la converſation, l'amitié; en un mot, dans toutes les circonſtances de la vie civile.

Celui qui veut réuſſir à bien traiter ce ſujet, ne doit pas ſeulement y conformer ſon ſtyle, en le mettant dans les limites de la clarté & de la ſimplicité, & en ne faiſant briller cette vertu que par ſa propre lumière; il faut encore qu'il parle d'après ſon propre cœur & ſes ſentimens. Il faut être honnête homme pour être en état de peindre le caractère & les devoirs d'un honnête homme. Une pareille diſpoſition eſt requiſe dans le lecteur; s'il lit avec partialité, avec prévention, il ne paye pas ce qu'il doit au ſujet & à l'auteur; il eſt mal-honnête homme dans ſa lecture; elle ne ſauroit d'ailleurs lui être d'aucune utilité; & ſi la choſe étoit praticable, je voudrois que le libraire lui rendît ſon argent.

Certaines perſonnes, peut-être, animées par

leur malignité naturelle, diront que le pauvre Robinſon-Cruſoé s'eſt rendu coupable dans ſa conduite, de tant d'égaremens & de tant d'irrégularités, qu'il ne doit pas être dans les diſpoſitions néceſſaires pour traiter ce ſujet d'une manière convenable. Elles empoiſonneront mes inſtructions par le ſouvenir de mes fautes, & peut-être de mes infortunes, & ſe ligueront avec mes actions contre mes maximes. Mais qu'elles me permettent de leur dire que ces mêmes égaremens contribuent à me rendre propre à inſtruire les autres des moyens de s'en garantir, de la même manière qu'un homme qui ſort d'une maladie, devient en quelque ſorte médecin dans le même genre de maladie. Ajoutez que l'aveu de mes fautes, qui accompagne par-tout mes leçons, de ces fautes dont il a plu à la providence de me donner le tems & la force de me repentir, me met en état de recommander efficacement cette droiture de l'ame que j'appelle *honnêteté*, & de rectifier les idées de ceux qui la conçoivent de travers dans eux-mêmes, ou dans les autres. Que ces perſonnes apprennent que la malignité eſt une fort mauvaiſe règle de critique; qu'ils deviennent plus équitables, & qu'ils imitent la divinité, au tribunal de laquelle celui qui ſe répent de ſes péchés ſincèrement,

ne diffère pas beaucoup d'un homme parfaitement innocent.

Une des meilleures marques d'un véritable repentir, eſt l'aveu ingénu qu'on fait de ſes fautes; c'eſt une eſpèce de dette que l'honnêteté exige de nous. Ce que cet aveu paroît avoir de mortifiant pour la vanité, eſt abondamment récompenſé par l'utilité qu'on tire des fautes dont on ſe repent. La douleur dont leur ſouvenir eſt accompagné, fait de ſi profondes impreſſions ſur l'eſprit d'un pénitent ſincère, qu'il eſt toujours le premier à s'accuſer & à ſe reprocher ſes foibleſſes. Il n'a pas beſoin de conſeils & d'exhortations; il eſt guidé par l'idée de ſes péchés, & par-là, il découvre l'honnêteté qui fait la baſe de ſes ſentimens.

Il y a des gens qui ſoutiennent qu'il n'eſt point néceſſaire de confeſſer ouvertement ſes égaremens & ſes extravagances; qu'il y a de la cruauté à exiger une telle confeſſion; qu'il vaut mieux mourir que de s'y ſoumettre, & qu'une grande ame doit la craindre davantage que la mort même la plus affreuſe. Mais c'eſt une fauſſe magnanimité, s'il y en eut jamais. Toute mauvaiſe honte eſt une véritable poltronerie; &, ſelon la maxime d'un excellent poëte, la veritable bravoure conſiſte dans la crainte d'une infamie

réelle. Il s'enſuit que les cœurs les plus grands & les plus fermes, ſont préciſément ceux qui ſont les plus acceſſibles au repentir, & à une confeſſion généreuſe de leurs fautes. Quel dérèglement d'eſprit, de ne pas avoir honte d'une mauvaiſe action, & d'avoir honte de s'en repentir; de ne pas craindre de pécher, mais de craindre de s'en reconnoître coupable!

Pour moi je ſoutiens qu'on ne mérite pas d'avoir place parmi les honnêtes gens, ſi l'on ne reconnoît pas ſes fautes, & ſur-tout ſi l'on n'a pas le courage d'avouer noblement le tort qu'on a fait à ſon prochain; c'eſt une juſtice qu'on lui doit & au ſouverain juge du monde. Celui qui veut être honnête homme, doit être aſſez brave pour oſer dire qu'il a été mal-honnête homme. La choſe eſt toujours vraie, comme je l'ai dit, quand on ſe conſidère du côté de ſes relations avec la divinité. Il n'eſt que trop probable encore qu'elle eſt vraie auſſi, quand on refléchit uniquement ſur ſes relations avec le prochain. Où eſt l'homme qui peut ſe rendre témoignage à lui-même de n'avoir jamais été injuſte à l'égard des autres, ni dans ſes actions, ni dans ſes diſcours?

Il y a un grand nombre de gens qui prennent hardiment le titre de gens d'honneur, & qui ne laiſſent pas de ſe négliger beaucoup ſur le der-

nier article. La médiſance n'eſt qu'un badinage pour eux, & ils ne ſe font qu'un jeu de prononcer des ſentences injuſtes, ou du moins précipitées & peu charitables ſur la conduite des autres.

Dans quel danger ne ſe jettent-ils pas de choquer cette loi formelle de Dieu : *Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain ?* Et, avec quelle affreuſe hardieſſe ne pèchent-ils pas contre cette loi, quand, de propos délibéré, ils débitent comme des vérités, les calomnies les plus atroces ?

L'honnêteté, dont j'ai entrepris de parler, ne défend pas ſeulement ces groſſières branches du péché dont la langue peut ſe rendre coupable, elle défend encore toutes les inſinuations malignes. Les reproches, quoique bien fondés, qu'on ſe fait les uns aux autres, ſans être portés par la dernière néceſſité, choquent la charité comme la calomnie, quoique moindre en degré.

Il y a une certaine manière de tuer de la langue, qui, conſidérée en elle-même, eſt tout auſſi cruelle que le meurtre formel ; & quiconque ſe permet ce crime, auſſi affreux qu'il eſt ordinaire, a le plus grand tort du monde de ſe ranger dans la claſſe des honnêtes gens. Le caractère d'une honnête homme eſt parfaitement incompatible avec cette licence criminelle. Mais avant que d'entrer dans ces ſortes de détails, il

ſera bon de conſidérer mon ſujet en général, & d'en examiner la véritable nature.

DE l'honnêteté ou du caractère d'honnête homme en général.

J'AI toujours remarqué que, quoique rien ne ſoit plus rare qu'un honnête homme, tout le monde s'attribue ce titre glorieux, & en fait oſtentation dans tous ſes diſcours. L'honnêteté, ainſi que le ciel, eſt louée de tous les hommes, & ils croient tous y avoir part. Cette prétention eſt devenue ſi générale, & elle eſt tombée dans un ſi grand mépris, qu'on ne ſe ſert que d'une phraſe vide de ſens, quand, dans le diſcours ordinaire, on jure ſans y porter la moindre attention ſur ſa foi, ou ſur ſon honnêteté; car, dans le fond, ces deux expreſſions n'ont qu'un même ſens.

Ceux qui forment tant de prétentions ſur le titre d'honnête homme, & ceux qui font ſonner ſi haut la part qu'ils prétendent avoir dans le ciel, ſe reſſemblent encore en ce qu'ils comprennent également mal la nature du ſujet de leurs diſcours les plus ordinaires. La plupart des honnêtes gens prétendus meſurent l'honnêteté à leur intérêt particulier, quoique fort ſouvent cet intérêt

ſoit incompatible avec le caractère qu'ils s'attribuent.

L'honnêteté véritable eſt une diſpoſition générale de l'eſprit à l'intégrité ; c'eſt un penchant qui nous porte à agir avec juſtice & avec honneur dans toutes ſortes de cas, & à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, ſans aucune exception. Elle eſt abſolument indépendante de l'occaſion de l'exercer, que l'on confond la plupart du tems avec elle : elle exiſte, quoiqu'il lui ſoit impoſſible d'agir.

Elle a deux branches, la juſtice & l'équité, qui s'étendent vers deux différens objets, la dette & l'honneur. Ou ſi l'on veut, ſes deux parties ſont la juſtice exacte & la juſtice généreuſe. Elle a, pour règle fondamentale, la maxime qui nous défend *de faire aux autres ce que nous ne voulons pas que d'autres nous faſſent.* L'honnête homme, & l'homme d'honneur, ſont, dans le fond, la même choſe, quoique la dernière expreſſion paroiſſe promettre quelque choſe de plus grand. Le but, de l'un & de l'autre, eſt de rechercher tout ce qui mérite réellement de la gloire, & d'éviter tout ce qui eſt digne de s'attirer une réelle infamie.

Le titre d'honnête homme eſt la dénomination la plus glorieuſe qu'on puiſſe donner à quelqu'un. Sans ce titre, tous les autres ſont vides & ridicules,

cules, & tant qu'il demeure à un homme, il n'eſt pas poſſible de lui en donner un qui ſoit réellement ignominieux. Ce caractère rend un homme recommandable à la poſtérité, lors même que ſes autres qualités & ſes autres perfections ſont livrées à un éternel oubli. Sans cette vertu, il eſt impoſſible de mériter le nom de chrétien ou de gentilhomme. On peut être pauvre & honnête homme; malheureux & honnête homme; mais il eſt contradictoire d'être mal-honnête homme & noble, chrétien & mal-honnête homme. En vain compte-t-on un grand nombre d'illuſtres ancêtres : ſi l'on n'imite pas leurs vertus, on y déroge véritablement par le caractère de mal-honnête homme, & il ſeroit juſte de mettre une barre dans l'écuſſon d'un fripon d'une naiſſance diſtinguée, comme on en met une dans celui d'un bâtard. Quand un gentilhomme renonce à la vraie honnêteté, il ceſſe d'être gentilhomme; dès-lors c'eſt un véritable faquin, & il mérite d'être traité dans le monde ſur ce pied là.

Cette vertu caractériſtique fait de ſi profondes impreſſions ſur l'eſprit des hommes, qu'elle arrache de l'eſtime à ceux là mêmes qui ne prétendent pas ſeulement y avoir la moindre part. Ils la recherchent dans les autres, quoiqu'ils ne tâchent pas de l'acquérir eux-mêmes, & jamais homme n'a eu aſſez peu de tendreſſe pour

ſes deſcendans, pour ſouhaiter qu'ils fuſſent ſans cet admirable caractère. En un mot, la vénération des hommes, pour cette vertu, eſt ſi univerſelle, que la bénédiction générale qu'un père donne à ſon fils, conſiſte à prier Dieu de le rendre honnête homme.

Cette vertu eſt d'une valeur ſi généralement reconnue, qu'il paroît en quelque ſorte inutile de la faire ſentir, & l'on peut dire qu'elle eſt la meſure de cette droiture primitive, & de l'image de Dieu, qui ſont rétablies dans la créature raiſonnable.

Le grand inconvénient qui accompagne cette vertu, comme l'épine accompagne la roſe, c'eſt l'orgueil. Il eſt difficile de pratiquer les devoirs d'un honnête homme ſans en être orgueilleux; & quoique cette fierté paroiſſe avoir du fondement, il eſt pourtant certain que l'honnêteté eſt en grand danger dans tous les cœurs où règne une vanité exceſſive.

Il n'y a rien au monde qui doive avoir moins de relation avec l'orgueil que la vraie honnêteté. C'eſt une vertu aiſée, unie, naturelle, qui agit ſans aucune vue d'intérêt; &, quand un homme ſe vante trop de ſon honnêteté, je crains toujours que cette qualité ne ſoit en lui foible & languiſſante.

L'honnêteté eſt une plante fort délicate, qui

n'eſt pas connue de tous les botaniſtes; elle ne ſe multiplie pas beaucoup dans les endroits où on la sème. Elle ne croît pas aiſément dans un terroir fort gras, & elle ſe sèche dans un terroir fort maigre, à moins qu'elle n'y ait pris de profondes racines. Dans ce cas là, il arrive rarement qu'elle ſoit détruite tout-à-fait. Si elle paroît quelquefois accablée de la mauvaiſe herbe de la proſpérité, elle ſait ſe débarraſſer de cet obſtacle, & quand elle eſt tellement abattue par les coups de la pauvreté, qu'on la prendroit pour morte, elle reprend vie au moindre beau tems; la moindre pluie lui rend toute ſa vigueur, & lui fait produire ſa ſemence.

La mauvaiſe herbe, qui eſt la plus pernicieuſe, s'appelle fineſſe ou ſubtilité. Elle cache ſi bien cette plante ſalutaire, qu'il eſt ſouvent preſque impoſſible de la trouver. D'ailleurs, elle lui reſſemble ſi parfaitement, qu'il eſt facile de ſe tromper, en la prenant pour cette admirable ſimple. C'eſt une eſpèce d'honnêteté ſauvage; & j'ai entendu dire à ceux qui en ont ſemé dans leur propre terroir, & qui en ont fait uſage dans le commerce de la ſociété civile, croyant que c'étoit la plante véritable, qu'il leur en a coûté tout leur crédit, & qu'ils ont ruiné celui de tous ceux avec qui ils avoient affaire. Cette mépriſe n'eſt pas rare, & c'eſt-là la cauſe de toutes ces plaintes

qu'on entend rous les jours contre les faux amis ; & contre les friponneries qui influent ſi généralement dans la conduite des hommes.

Certaines propriétés de cette vétitable plante varient un peu, ſelon la différence du terroir & du climat, & cette variété a cauſé pluſieurs diſputes parmi les connoiſſeurs des ſimples, qui, trompés par quelques apparences, ſans entrer dans la nature de la choſe même, appellent ſouvent fauſſe honnêteté, ce qui ne laiſſe pas d'être la véritable. Il y en a une ſorte dans ma patrie, qu'on appelle l'honnêteté de la comté d'York, qui diffère aſſez de celle qui croît dans les parties méridionales d'Angleterre, je veux dire autour de la capitale. Il y en a une eſpèce en Ecoſſe, qui eſt extrêmement délicate, & l'on en trouve une dans la nouvelle Angleterre, qui ne vaut guères mieux que l'honnêteté ſauvage, que j'appelle ſubtilité. Quelques voyageurs nous aſſurent encore qu'ils en ont vu une eſpèce dans certaines parties de l'Aſie, & même dans la capitale de l'empire turc, qui vaut infiniment mieux que tout ce qui en croît dans nos provinces ; c'eſt dommage que nos marchands du Levant n'en apportent pas quelque graine, pour eſſayer ſi elle peut prendre dans le territoire de la Grande-Bretagne. J'avoue que je ſuis un peu ſurpris de cette relation, parce que j'ai toujours été du ſen-

timent que cette ſimple ne croiſſoit jamais mieux que quand on l'arroſoit d'une certaine liqueur appelée religion. C'eſt une expérience que j'ai faite très-ſouvent dans les autres pays, & je m'imagine que c'eſt pour cette raiſon, que l'honnêteté écoſſoiſe eſt d'une ſi bonne ſorte. Je ne ſaurois dire ſi celle que produit la Turquie eſt d'une nature encore plus excellente, puiſque, dans tous mes voyages, je n'ai jamais mis le pied dans les domaines du Grand-Seigneur.

Pour ne pas pouſſer trop loin cette allégorie, je dirai que les diſputes où l'on entre ſur la véritable honnêteté ſont très-dangereuſes à cette vertu même : quand on a lieu de douter ſi une choſe eſt vertueuſe ou vicieuſe, il faut qu'elle approche des frontières du vice, & celui qui veut éviter de ſe noyer, fait prudemment de ne pas trop s'avancer ſur le bord de l'eau.

Il n'eſt pas moins dangereux de vouloir renfermer cette vertu dans les bornes étroites de la juſtice humaine. Il eſt certainement bon & juſte de conformer ſes actions aux loix établies ; mais ſi, dans toutes ſes actions on croit remplir ſes devoirs en ſuivant les loix à la lettre, on s'expoſe à ſe rendre coupable de la dureté la plus inhumaine. En ſuivant ce faux principe, il eſt permis au créancier de faire périr ſon débiteur dans la priſon, quoiqu'il ſoit perſuadé qu'il lui eſt

impoſſible de payer ſa dette ; il eſt juſte de faire pendre tout malfaiteur, quelles que puiſſent être les circonſtances qui rendent ſon crime excuſable ; en un mot, en ſe réglant ſur cette fauſſe maxime, un homme ſe rendroit incommode à tout le monde ; il deviendroit un tyran, & par conſéquent un mal-honnête homme ; car la cruauté eſt parfaitement incompatible avec la véritable honnêteté.

Le ſouverain légiſlateur des hommes a réglé l'étendue de cette vertu, en nous donnant un principe général qui décide de toutes les queſtions particulières : *Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'on te faſſe.* C'eſt là l'eſſence de la vertu dont je parle, & c'eſt à cette maxime qu'il faut avoir recours dans le cas où les loix ſe taiſent.

Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que la conſidération de l'impuiſſance d'un débiteur ne nous oblige pas à lui accorder du tems, ou à compoſer avec lui, & qu'on ne doit s'y porter que par une vue d'intérêt, afin de s'emparer d'une partie de la dette, plutôt que de perdre le tout. S'il étoit vrai qu'on remplit ſes devoirs en ſuivant la lettre de la loi, je ſerois forcé à être de leur ſentiment.

D'un autre côté, il arrive qu'un homme qui a contracté une dette, ſe croit en droit de ne la

point payer, auſſi-tôt que le terme eſt échu, & il eſt d'opinion qu'il lui ſuffit de l'acquitter quand la loi l'y oblige. Conformément à cette idée, il promène ſon créancier par tous les détours de la juſtice, & par un grand labyrinthe de procédures. Quand il ne peut plus diſputer le terrein, il ſe cache, & fait tous ſes efforts pour mettre ſes biens en sûreté. En meſurant ſa conduite à la lettre de la loi, il ſe croit honnête homme, quoique rien ne ſoit capable d'excuſer ſon procédé, que la ſévérité cruelle dont quelques créanciers ſe déclarent partiſans.

Un tel homme eſt véritablement un fripon; il eſt obligé en conſcience d'agir conformément à l'intention de la loi, & à l'intention qu'il devoit avoir lui-même quand il a paſſé un contrat avec ſon créancier. L'honnêteté conſiſte à payer ce que l'on doit, dans le moment même que l'on commence à le devoir, ſans attendre que l'on y ſoit forcé par les juges.

Il eſt vrai que les loix civiles permettent au créancier de pourſuivre en juſtice celui qui lui doit, dans quelques circonſtances que ce dernier puiſſe ſe trouver; & au débiteur, de ne rien négliger pour reculer le paiement. Mais les loix de la conſcience y ſont très-contraires. Il eſt encore vrai que des perſonnes ingénieuſes à pallier leurs mauvaiſes actions, ne manquent pas de

raiſons pour défendre une pareille conduite. Voici l'argument dont ils ſe ſervent.

Un homme fondé ſur mon crédit, & ſur l'idée qu'il a de ma probité, me confie ſon argent ou ſes marchandiſes; il croit trouver ſa sûreté dans mon intégrité & dans mes moyens. S'il vient me ſommer de ſatisfaire au contrat que nous avons paſſé enſemble, il renonce à la sûreté qu'il avoit cru trouver dans ma vertu & il ne s'attache plus qu'à la sûreté que la loi peut lui faire trouver dans le bien que je poſsède; il ſe détache entièrement de ma probité, & il ne ſe ſert que du contrat en queſtion, pour me faire payer, que je le veuille ou non. N'eſt-il pas juſte que je me défende avec les mêmes armes avec leſquelles il m'attaque? Il ne me combat que par la loi; je ſoutiens & je repouſſe ſes attaques de la même manière, & mon action eſt toute auſſi légitime que la ſienne.

C'eſt ainſi que la lettre de la loi détruit entièrement le caractère d'honnête homme dans le créancier & dans le débiteur, & qu'elle fournit des excuſes plauſibles à l'un & à l'autre, & des raiſons ſpécieuſes de ſe croire honnêtes gens.

Ce ne ſont pas-là cependant les gens d'honneur dont je parle ici; la véritable honnêteté n'eſt pas une vertu purement négative. Il ne ſuffit pas, pour être honnête homme, de ne faire à ſon

prochain aucun tort dans le ſens borné de la juſtice humaine ; on eſt encore obligé d'examiner les circonſtances, de les comparer aux loix & de les peſer les unes & les autres dans les balances de la raiſon & de l'équité. En général, un créancier peut faire empriſonner celui qui refuſe de lui payer une dette ; mais s'il eſt convaincu que le débiteur eſt dans une impuiſſance abſolue de payer, la raiſon exige du créancier, de ne pas exercer des cruautés inutiles ſur cet infortuné. On ne ſauroit être honnête homme, ſans être homme raiſonnable.

D'ailleurs, contracter une dette, quoiqu'imprudemment, n'eſt pas un crime capital ; & laiſſer mourir un homme de faim & de miſère dans la priſon, punition plus affreuſe que la potence, eſt une choſe cruelle & tyrannique pour laquelle un créancier meriteroit d'être puni comme meurtrier. Les loix divines mêmes n'ont jamais permis cette rude manière de punir les débiteurs, qui peut-être a été miſe en pratique parmi nous par une néceſſité abſolue. A cet égard elle eſt permiſe & légitime, les loix la permettent ; mais la raiſon doit modérer la rigueur de ces loix ; elle doit tirer des loix d'elle-même & conſulter l'humanité. *Pourquoi*, dit l'écriture ſainte, *lui ôteriez-vous ſon lit de deſſous lui* ? Cette interrogation marque avec force qu'une telle

conduite eſt déraiſonnable & contraire à la nature.

J'ai vu des gens qui outroient aſſez cette matière pour ſoutenir qu'un homme pourſuivi par un procès injuſte, devoit plutôt ſouffrir patiemment ces attaques que de les repouſſer par la force des loix. Cependant ces mêmes gens ſi patiens, en faiſant le perſonnage des autres, ne l'étoient pas aſſez quand il s'agiſſoit d'eux-mêmes, pour ne pas pourſuivre en juſtice un débiteur qu'ils ne pouvoient pas réduire à la raiſon par d'autres moyens.

Je ne blâme pas leur conduite; mais je condamne leur opinion; je ne trouve rien à redire au procédé d'un homme qui tâche à ſe faire payer en juſtice d'une dette réelle, contractée par un débiteur à qui il ne manque rien pour payer, que le cœur d'un honnête homme; mais je trouve de la cruauté à pouſſer aux dernières extrémités un débiteur plus infortuné que coupable, à mettre ſa famille dans la rue, & à le faire mourir dans la priſon. C'eſt-là la conduite d'un barbare, & non d'un honnête homme.

On m'objectera peut-être que, ſi je voulois agir avec tout le genre humain comme je voudrois qu'on agît avec moi, en pareil cas, je ſerois obligé de ſoulager la misère de tous les pauvres, & d'acquitter les dettes de tous les débiteurs

empriſonnés, parce que, ſi j'étois pauvre, je ſouhaiterois d'être ſecouru, & que, ſi j'étois empriſonné pour dettes, je ſouhaiterois d'être remis en liberté.

Cela s'appelle renverſer le ſens de la propoſition qui eſt la baſe de la vertu dont je parle; c'eſt la rendre affirmative, au lieu qu'elle eſt négative; elle nous oblige à ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Mais quand même la propoſition affirmative en ſeroit une conſéquence naturelle, elle devroit toujours être réglée par l'équité, & elle ne nous obligeroit que de faire, à l'égard de notre prochain, tout ce que nous pourrions ſouhaiter équitablement que le prochain fît à notre égard en pareil cas.

L'équité eſt l'eſſence de l'honnêteté; & ſi, dans toutes les occaſions de la vie, nous voulions bien nous adreſſer à ce tribunal d'équité qui eſt établi au-dedans de nous, la raiſon y plaideroit la cauſe de notre prochain, avec la même chaleur qu'elle y défend nos propres intérêts.

De la pierre de touche de la vraie honnêteté.

LA néceſſité & l'indigence ſemblent faire ſouvent un fripon d'un honnête homme, & ſouvent

elles arrachent réellement le maſque de l'honnêteté à ceux qu'il déguiſoit, pendant qu'ils étoient favoriſés de la fortune. Selon l'opinion générale des gens qui ſont à leur aiſe, il eſt preſque impoſſible d'être pauvre ſans être mal-honnête homme. Dans leur langage, un pauvre & un faquin ſont des termes ſynonymes. Un jeune homme riche, au contraire, eſt preſque toujours un honnête homme. Quand la choſe ſeroit vraie, ce ne ſeroit pas un grand miracle; leur en devroit-on ſavoir gré? S'ils étoient fripons, ils le ſeroient doublement, puiſqu'ils feroient des friponneries, ſans y être portés par aucune néceſſité. Un homme opulent a rarement occaſion de mettre ſon intégrité à l'épreuve; il n'a pas même occaſion d'approcher des limites qui ſéparent l'honnêteté de la friponnerie. Un tel, me dit-on, eſt un parfait honnête-homme, il paye exactement ce qu'il doit, perſonne n'a rien à prétendre de lui, il ne fait tort à qui que ce ſoit. Fort bien; mais dans quelle ſituation ſe trouve-t-il? C'eſt un homme qui a un revenu conſidérable; il vit de ſes rentes, ſans ſe mêler d'aucune affaire. Un tel homme devroit être un diable incarné, pour être capable d'agir en fripon. Il eſt contradictoire de faire du mal ſimplement pour le plaiſir de faire du mal; & il eſt incroyable que les démons eux-mêmes péchent ſans avoir

d'autre but que la ſatisfaction de pécher. Le crime n'eſt jamais indépendant de tout motif, & il tend toujours à ſatisfaire quelque paſſion favorite ; l'ambition, l'orgueil ou l'avarice, rendent les riches mal-honnêtes gens, & la néceſſité fait le même effet ſur les pauvres.

Faiſons ici une ſuppoſition ; tirons la vertu prétendue de ce riche, de ſon oiſiveté, pour la conduire dans quelqu'une de ces cataſtrophes que toute la prudence humaine ne ſauroit prévenir. Il a pour voiſin un marchand, dont les affaires vont à ſouhait, & dont la probité n'eſt révoquée en doute de perſonne ; il arrive que cet honnête négociant perd, par un naufrage, un vaiſſeau richement chargé. Un de ſes correſpondans manque ; ſes lettres de change ſont proteſtées ; il faut qu'il faſſe banqueroute ; c'eſt une néceſſité abſolue, il ſe cache, & il entre en compoſition avec ſes créanciers. Notre créſus oiſif ne manque pas de ſe gendarmer contre ce malheureux : c'eſt un coquin, un fripon, qui ne paye pas aux honnêtes gens ce qu'il leur doit ; il ſeroit bon d'avoir une loi qui condamnât au gibet tout homme qui s'endette au-delà de ce qu'il eſt en état de payer. S'il arrive que quelqu'un des créanciers découvre la retraite de cet infortuné, & s'il le met en priſon ; fort bien, dira mon homme opulent, il l'a bien mérité ;

qu'il y reſte, & qu'il ſerve d'exemple aux autres.

Il ſe peut pourtant que ce marchand ſoit, dans le fond, un auſſi honnête homme que celui qui décide de ſa conduite avec tant de témérité. Vous êtes un honnête homme, dites-vous ? qu'eſt-ce qui vous en aſſure ? Vous êtes vous jamais vu dans un état, où manquant de pain, vous avez préféré une mort apparente à l'injuſtice de vous emparer du pain dè votre prochain ? Avez-vous jamais été ſur le point d'être arrêté pour dettes, incapable d'appaiſer votre créancier, ni par vous, ni par vos amis, ſans vous laiſſer tenter par un dépôt d'argent que quelqu'un vous avoit confié? Dans cette ſituation, avez-vous mieux aimé ſouffrir les dernières indignités que de faire cette brèche à votre caractère d'honnête homme ? Dieu même à déclaré que la force de la néceſſité eſt en quelque ſorte irréſiſtible ; & il nous ordonne de ne point mépriſer le voleur, qui eſt porté au vol par une diſette extrême. Ce n'eſt pas que, dans ce cas, le crime change abſolument de nature, & qu'il devienne une action légitime. Ne pas mépriſer un tel voleur, c'eſt ſe ſouvenir de ſa propre fragilité, ſe défier de ſes forces, & ſoupçonner que dans les mêmes circonſtances on commettroit peut-être la même action. Il s'enſuit qu'il faut laiſſer à dieu le jugement de ces ſortes de fautes, & les pardonner

par rapport à nous; en un mot, qu'il faut que nous, qui nous croyons bien fermes ſur nos jambes, prenions garde de ne pas tomber.

Je crois même qu'il eſt impoſſible à tout homme de ne pas choquer les maximes de la probité. La néceſſité abſolue eſt au-deſſus des forces humaines. Suppoſons cinq hommes dans une chaloupe, au milieu de la mer, ſans aucune proviſion, incapables de réſiſter plus long-tems à la faim qui les dévore. Ils délibèrent enſemble ſur leur affreuſe ſituation, & ils prennent le parti de tuer un d'entr'eux pour ſervir de nourriture aux autres. Quel mets pour d'honnêtes gens! de quel cœur peuvent ils le bénir & en rendre graces à Dieu? Cependant l'homme du monde le plus délicat ſur la vertu, peut être forcé à commettre cette action, quoique la ſeule penſée d'un meurtre ſoit capable de le faire trembler d'horreur quand il ſe trouve dans d'autres circonſtances. Il n'y a ici que la ſeule néceſſité abſolue qui ſoit capable d'excuſer ce crime; il n'y a pas moyen dans le fond de le juſtifier. Si l'on allègue qu'il vaut mieux perdre un ſeul homme que cinq, je demande quel droit les quatre qui reſtent, ont de ſauver leur vie aux dépens de celle de leur compagnon? Par quelle dette cet homme s'eſt-il obligé à leur conſerver la vie par ſa mort? C'eſt un vol, c'eſt un meurtre, c'eſt arracher à cet homme une vie dont

la propriété lui appartenoit inconteſtablement; c'eſt tuer un innocent qui ne l'a mérité par aucun crime.

Il eſt vrai que, dans ce cas déplorable, on obſerve d'ordinaire une certaine équité; on décide par le ſort, qui ſera le malheureux qui doit être ſacrifié à la conſervation des autres, & comme ils ſe ſoumettent tous à la déciſion du ſort, on prétend que, par-là, cette action perd tout ce qu'elle pourroît avoir de criminel. Mais il eſt certain qu'on ſe trompe : perſonne n'a le droit de conſentir à cette déciſion, parce que l'homme n'eſt pas autoriſé à diſpoſer de ſa vie; en le faiſant, il péche contre ce qu'il doit à la loi & à lui-même. Celui qui périt de cette manière eſt criminel, & les autres qui ſauvent leur vie d'une manière ſi horrible, méritent, dans le fond, d'être pendus pour meurtre. Tout ce qu'on peut raiſonnablement alléguer en leur faveur, c'eſt qu'une néceſſité abſolue rend, en quelque ſorte, les plus grands crimes excuſables, & qu'elle en change la nature. Ces cas d'une néceſſité abſolue ſont fort rares; mais il y en a un grand nombre d'autres où la néceſſité eſt moins urgente, & où elle doit excuſer les fautes, à proportion de ſes degrés. Plaçons notre honnête homme oiſif dans une de ces circonſtances. Il eſt homme d'honneur, & pendant la nuit, il ne pourroit fermer les yeux

s'il

s'il devoit la moindre choſe à ſon prochain; il ſoutient même que, ſans cette délicateſſe, on eſt indigne de porter le nom d'honnête homme.

Son père lui a laiſſé un bien très-conſidérable; il en jouit pendant quelque tems d'une manière tranquille; cependant quelques parens éloignés ſortent d'un coin, & forment des prétentions ſur tout l'héritage; ils en arrêtent les revenus entre les mains des fermiers. Voilà mon homme tout d'un coup dans l'embarras des affaires & dans l'abîme de la chicane; les dépenſes exceſſives du procès le privent, en moins de rien, de tout ſon argent comptant, & ſes revenus étant arrêtés, il eſt hors d'état de pouſſer les procédures avec vigueur. La néceſſité où il ſe trouve le porte d'abord à faire une légère brèche à ſon caractère d'honnête homme; il va trouver un ami pour lui emprunter une ſomme, qu'il n'eſt pas trop perſuadé de pouvoir ſi-tôt rendre; il lui dit que ſon procès aura bientôt une fin favorable pour lui, & qu'alors, ayant l'uſage libre de ſes revenus, il ne manquera pas de reſtituer l'argent qui lui eſt abſolument néceſſaire. Il a peut-être cette intention-là; mais, par malheur, la ſentence eſt prononcée, il perd ſon procès; & le titre que ſon père prétendoit ſur le bien qu'il lui a laiſſé, ſe trouve défectueux; il n'eſt pas ſeulement privé de tout ſon héritage, mais il eſt encore condamné

à reſtituer les revenus dont il a joui. Il eſt abſolument ruiné; à peine lui reſte-t-il de quoi fournir aux beſoins les plus preſſans de la vie, bien loin d'être en état de rendre l'argent qu'il a emprunté.

Retournons à préſent à ſon voiſin le marchand, qu'il a traité de mal-honnête homme & de fripon. Il a compoſé avec ſes créanciers, il a été remis en liberté, & il rencontre dans la rue notre gentilhomme réduit à la dernière misère. Comment donc, monſieur, lui dit-il, n'avez-vous pas honte de ne point payer mon couſin, votre vieux ami, qui vous a prêté ſon argent ſi généreuſement? « Hélas! répond le gentilhomme, il m'eſt im-» poſſible de le payer; j'ai perdu tout mon bien, » & il ne me reſte pas même de quoi vivre ». Cela ſe peut, répliqua l'autre; mais pourquoi avez-vous été aſſez mal-honnête pour emprunter des ſommes que vous n'etiez pas ſûr de pouvoir rendre? « Ne me condamnez pas ſi vîte, répond » le gentilhomme; quand je lui ai emprunté cet » argent, j'avois intention de le paver en honnête » homme, & je ne doutois pas ſi ulement que » le gain de mon procès ne me mît en état de » le faire. Mais mes eſpérances ont été trompées, » & quoique j'aie la meilleure volonté du monde, » il n'eſt pas poſſible que mes actions y répon-» dent ». Oui, mais vous m'appeliez fripon &

mal-honnête homme, dit le marchand, quand j'ai perdu mon bien dans les pays étrangers, par des désastres tout aussi inévitables que ceux que vous avez rencontrés dans la patrie; vous avez déchiré ma réputation, parce que je ne payois pas mes dettes, & cependant j'avois aussi grande envie de le faire que vous pouvez avoir à présent. « Que voulez-vous que je vous dise, répond le » gentilhomme? J'étois un insensé, je ne savois » pas ce que c'étoit que la nécessité; je vous de- » mande mille pardons de la témérité de mon » jugement ».

Poussons la supposition encore plus loin. Le négociant compose avec ses créanciers, & en partageant ce qui lui reste, dans de justes proportions, il est déchargé. Industrieux & élevé dans le négoce, il l'entreprend de nouveau, & peu à peu il rétablit ses affaires; à la fin un heureux voyage, ou ce que les marchands appellent un grand coup, le met entièrement dans sa première fortune. Il se ressouvient de ses dettes, & conservant dans son ame les principes de l'honnêteté qui lui a toujours été naturelle, il assemble ses créanciers, & quoiqu'ils ne puissent pas l'y forcer par les voies de la justice, il leur paye exactement tout ce qu'il leur devoit encore.

D'un autre côté, le gentilhomme voyant ses affaires désespérées, sort du pays, prend le parti

des armes, & ſe comportant bien, il parvient à être officier. Son mérite le diſtingue de plus en plus, & il monte aux poſtes les plus éminens; mais enivré par ſa fortune, il ne ſonge plus aux dettes qu'il avoit contractées autrefois dans ſa province; il s'établit à la cour, uniquement occupé à ſe maintenir dans la faveur du prince, à qui il doit ſon élevation, & il fait valoir ſon titre d'honnête homme tout autant qu'il l'a fait dans ſa première jeuneſſe. Demander qui de ces deux eſt le véritable honnête homme, c'eſt mettre en problême qui fut le véritable pénitent, le phariſien oſtentateur, ou l'humble publicain. L'honnêteté, ſemblable à l'amitié, s'éprouve dans le creuſet de l'affliction; & ceux qui crient le plus fort contre les malheureux, dont la probité ſemble ſe démentir dans l'infortune, ſont d'ordinaire ceux dont la vertu eſt la moins capable de ſoutenir les attaques de l'adverſité.

Agir en honnête homme dans la tranquillité & dans l'abondance, eſt un bien qui procède d'ordinaire de nos parens, qui nous ont laiſſé du bien & de l'éducation. Mais agir en homme d'honneur dans des circonſtances malheureuſes, au milieu des chicanes & des injuſtices dont nous ommes accablés par des parens & par des amis, & ſur les bords mêmes de la diſette, c'eſt une bénédiction qui ne nous ſauroit venir que du

ciel, c'eſt une force d'eſprit que la grace ſeule eſt capable de nous fournir.

Dieu ne fait pas un grand mérite à l'homme d'obſerver ſes loix tant qu'il le comble de proſpérités. Dans le dialogue que le diable eut avec ſon créateur touchant Job, il emprunte de-là un argument qui n'eſt que trop concluant d'ordinaire : *Oui*, dit ſatan, *Job eſt homme de bien, & la choſe n'eſt pas ſurprenante ; tu lui donnes tout ce dont il a beſoin ; je te ſervirois moi-même & je te ſerois auſſi fidèle que Job, ſi tu me faiſois autant de bien qu'à lui. Maintenant mets ſeulement un doigt ſur lui, arrête un peu ta main, dépouille-le un peu, & rends-le ſemblable à un de ceux qui ſe courbent devant lui, tu verras qu'il eſt tout comme les autres hommes ; & même le chagrin qu'il aura de ſes pertes, le portera à te maudire en face.*

Il eſt vrai que la conjecture du diable ne fut pas juſte : mais cependant il y avoit beaucoup de probabilité, & l'on en peut tirer les conſéquences ſuivantes :

1°. Que c'eſt une choſe aiſée de ſoutenir le caractère d'honnêteté & de droiture, quand un homme n'eſt pas embarraſſé dans des affaires épineuſes & qu'il n'eſt pas talonné par la diſette.

2°. Qu'il eſt tems de prouver qu'on a véritablement le caractère d'honnête homme, quand on eſt accablé par le malheur.

Un honnête homme, à qui la fortune rit, peut, par fanfaronnade, conter à tout le monde qu'il eſt honnête homme : mais un honnête homme qui ſe trouve dans la misère, a la ſatisfaction d'entendre dire par les autres, qu'il eſt un honnête homme.

Pour bien entrer dans le véritable caractère de l'honnêteté, il faut donner quelque choſe à la foibleſſe humaine, & diſtinguer exactement entre des actions paſſagères & accidentelles, & entre une pratique conſtante. Mon but n'eſt pas d'animer les hommes à renoncer ſans ſcrupule à la vertu, dans la néceſſité; ce que je veux dire, c'eſt uniquement qu'il ne faut pas condamner précipitamment ceux qui, dans des embarras extraordinaires & dans les difficultés les plus preſſantes, ſe laiſſent emporter à une mauvaiſe action, parce que la tentation eſt ſupérieure à la fermeté de leur ame.

Mon but eſt de précautionner les hommes contre la précipitation avec laquelle ils impriment des marques d'infamie ſur la réputation de ceux qui, par foibleſſe, ou par la malheureuſe ſituation où ils ſe trouvent, tombent dans des fautes remarquables. Ces cenſeurs téméraires doivent conclure de mes réflexions, que ces mêmes infortunés, objets de leurs critiques, peuvent ſe tirer du gouffre où ils ſe ſont plongés, & devenir

en peu de tems, par un repentir ſincère, de plus honnêtes gens aux yeux de Dieu que les prétendues gens de bien qui les déchirent d'une manière ſi inipitoyable.

Il faut que je réponde ici à une objection fort familière à ces honnêtes gens ſi prompts à la cenſure. Vous nous parlez, me dira quelqu'un de ces meſſieurs-là, de tomber & de ſe relever, de pécher & de ſe repentir; voici un drôle qui m'a attrapé une ſomme conſidérable. Il me vient chanter qu'il s'en repent, qu'il eſpère que Dieu lui a pardonné ſon crime, & qu'il y auroit de la dureté à moi à ne pas imiter le grand juge du monde; il eſt fort mortifié du tort qu'il m'a fait, & il m'en demande mille pardons, c'eſt-à-dire, il me prie de lui permettre de ne me pas reſtituer mon bien. Qu'eſt-ce que tous ces beaux diſcours ont de commun avec mon argent? Qu'il me paye, & je lui pardonnerai de tout mon cœur. Dieu lui fait la grace de ne ſe point ſouvenir de ſon péché, je le veux; mais cette bonté de Dieu ne répare pas la perte que la friponnerie de cet homme m'a cauſée.

Tout ce que je puis répondre à cette objection, c'eſt que vous avez raiſon, ſi l'homme qui vient vous parler ſur ce ton peut vous payer, & ne le fait pas; car je ſuis perſuadé que chaque faute de cette nature, doit être réparée par la reſtitution,

auſſi-bien que par le repentir. Cette reſtitution doit aller auſſi loin que s'étend le pouvoir du coupable, & s'il y manque la moindre choſe à cet égard-là, il n'eſt pas poſſible que ſon repentir ſoit ſincère.

Mais ſi l'homme, dont il s'agit, eſt abſolument incapable de vous faire la moindre reſtitution; ou bien s'il la fait autant qu'il en eſt capable, & s'il vient alors vous tenir les mêmes diſcours, vous avez tort, ſi vous ne vous y rendez pas, & c'eſt lui qui a raiſon. Il eſt honnête homme, quoiqu'il ne ſe trouve pas en état de payer ſes dettes; mais il ſeroit mal-honnête homme, à coup ſûr, s'il pouvoit vous payer, & s'il ne le vouloit pas; c'eſt-là ce qui doit être la règle de votre conduite à ſon égard.

Il y a un nombre infini d'accidens capables de précipiter un homme du faîte de la proſpérité dans un abîme de misères. Quelquefois ce malheur a pour cauſe ſes vices & ſa mauvaiſe conduite, quelquefois les fraudes & les fourberies des autres; enfin, bien ſouvent ce malheur arrive par des déſaſtres inévitables, par leſquels la providence divine nous fait voir que le prix de la carrière n'eſt pas pour le plus agile, ni la victoire pour le plus fort, ni la richeſſe pour le plus judicieux.

J'ai dit que quelquefois on tombe dans la

pauvreté & dans la misère par ſes propres vices. L'honnête homme, dont je parle, ne ſauroit être miſérable de cette manière-là ; cette misère eſt criminelle elle-même, puiſqu'elle a le crime pour cauſe. C'eſt comme un meurtre qu'on voudroit excuſer, parce qu'on l'a commis dans l'ivreſſe ; ce qui n'eſt qu'alléguer un crime pour pallier un autre crime. Telle étoit la misère de l'Enfant prodigue, qui, par des débauches continuelles, avoit diſſipé tout ſon patrimoine. On peut dire que celui qui eſt dans ce cas, & qui ne paye pas ſes dettes, agit en mal-honnête homme, parce qu'il auroit pu les payer s'il n'avoit pas donné au luxe & à l'intempérance ce qui étoit dû à ſes créanciers.

Il y en a d'autres qui tombent dans l'état le plus triſte, faute d'avoir le génie requis pour bien ménager leurs affaires. Ceux-là peuvent être honnêtes gens, malgré l'imbécillité de leur eſprit. Un cœur excellent peut accompagner un eſprit de la dernière foibleſſe. Je conviens que l'homme de bien eſt véritablement l'homme ſage, pour ce qui regarde la partie la plus eſſentielle de la ſageſſe ; ſavoir, la religion. Mais il arrive ſouvent que l'homme le plus exact par rapport aux devoirs de la piété, & qui aimeroit mieux mourir que de faire de propos délibéré le moindre tort à ſon prochain, enveloppe, par un défaut de ju-

gement, dans la ruine de ſa propre famille, les familles de pluſieurs autres. Mais, me dira-t-on, cet homme-là eſt pourtant inexcuſable, il a tort de s'engager dans des affaires qu'il n'a pas l'eſprit de ménager; vouloir le juſtifier, parce que c'eſt un imbécille, c'eſt faire la même choſe qu'on vient de condamner dans l'article précédent, c'eſt excuſer une faute par une autre.

Je ne ſaurois être de ce ſentiment-là. Quand on me demande pourquoi un imbécille entreprend des affaires qui ſont au-deſſus de ſa portée, je n'ai rien à répondre, ſinon qu'il le fait, parce que c'eſt un imbécille qui ne connoît pas la portée de ſon eſprit. Si vous voulez convaincre un homme de ſon manque de lumières, il faut commencer par lui donner aſſez de lumières pour pouvoir en être convaincu; ſans cela, il ne ſauroit être perſuadé de ſa ſottiſe, par cela même que c'eſt un ſot.

Il eſt naturel de croire dans le fond, qu'aucun homme n'eſt reſponſable, ni devant Dieu, ni devant le monde, des talens qu'il n'a point reçus. Je n'ai jamais entendu exprimer cette vérité d'une manière plus forte que par un certain idiot achevé, qu'un gentilhomme de ma connoiſſance nourriſſoit dans ſa maiſon. Ce pauvre homme étant au lit de la mort, avoit l'air extrêmement rêveur, & ſe montroit fort embar-

raſſé ſur l'idée de la mort & de l'éternité qui doit la ſuivre. Mon ami fit venir un miniſtre auprès de lui, qui, proportionnant ſes expreſſions à l'imbécillité du malade, lui expliqua, du mieux qu'il lui fut poſſible, les matières dont je viens de parler. Ce pauvre homme qui, pendant toute ſa vie, n'avoit pas eu le bonheur de donner une réponſe raiſonnable à la moindre queſtion, ſe mit à répandre des larmes, en s'écriant: qu'il eſpéroit que Dieu n'exigeroit pas de lui des choſes qu'il ne lui avoit pas donné le jugement de comprendre. Quoi qu'il en ſoit, par rapport à la divinité, qui connoît au juſte les talens qu'elle a donnés à chacun, & juſqu'où peut aller l'uſage qu'on eſt capable d'en faire, j'oſe avancer, comme une vérité inconteſtable, qu'à l'égard de la ſociété civile, un homme ne doit pas être reſponſable d'une action qui paroît évidemment procéder d'un défaut de jugement.

Il y a d'autres cas, & en grand nombre, où un homme ſe voit ruiné d'une manière purement paſſive, ou par des fraudes & des vols, ou par des déſaſtres extraordinaires; en un mot, par des cauſes indépendantes de ſon jugement & de ſon honnêteté. C'eſt de cette manière, que le diable, par la permiſſion divine, précipita Job tout d'un coup, de l'état le plus floriſſant, dans la misère la plus affreuſe. Si dans une telle ſitua-

tion, cauſée par des cataſtrophes inévitables, un homme ne paye pas ſes dettes, il y a une extravagance épouvantable à le traiter de mal-honnête homme, à moins qu'on ne veuille ſoutenir qu'il n'eſt jamais permis à un homme, de quelque manière que ce puiſſe être, d'emprunter de l'argent ſur ſon crédit; ce qui eſt encore de la dernière abſurdité.

Cette matière me conduiſit aſſez naturellement à une petite digreſſion ſur les banqueroutes. A mon avis, la crainte de manquer eſt la cauſe ordinaire qu'un marchand manque. Un négociant voyant que ſon crédit eſt encore bon, quoique ſon fonds ſoit épuiſé, pouſſe ſon négoce avec d'autant plus de vigueur, & il s'anime à faire des coups hardis, dans l'eſpérance qu'un heureux voyage, ou quelque circonſtance avantageuſe, le réconcilieront avec la fortune.

Quel que puiſſe être le ſuccès de cette hardieſſe, j'avoue que j'y trouve manifeſtement un défaut de probité. Un homme qui ſait que ſon fonds eſt épuiſé, quoique ſon crédit ſoit encore en ſon entier, fait une injuſtice palpable quand il contracte quelque dette; il fait alors ſon commerce aux riſques des autres, & non pas aux ſiens propres, puiſqu'il n'a plus rien à perdre; par la même raiſon, il négocie à ſon propre profit, & non pas à celui de ſes créanciers; ce qui eſt

abſolument contraire à l'équité. Il trompe celui dont il prend l'argent & qui le haſarde, dans la ſuppoſition que le fonds de ſon débiteur répond à ſon crédit. Il eſt mal-honnête homme, quand même, en cas qu'il vienne à manquer, il payeroit à ce dernier créancier toute la ſomme dûe; car il eſt certain que ſes autres créanciers ont eu, avant le contrat qu'il a fait avec le dernier, un droit ſur tous ſes effets, chacun à proportion de ce qui leur étoit dû; par conſéquent, s'il ne donne à ceux-ci qu'une portion, & la ſomme totale à celui-là, il leur fait une injuſtice réelle.

Si les hommes conſultoient ce principe de droiture, qui eſt dans leur raiſon, ils verroient qu'il n'eſt permis d'emprunter de l'argent, que lorſqu'on a une certitude morale qu'on ſera en état de payer. Emprunter, c'eſt promettre de payer; & promettre abſolument ce qu'on n'eſt pas ſûr de pouvoir tenir, c'eſt agir en mal-honnête homme, comme je le prouverai ci-après. Suppoſé même que dans la ſuite on ſe trouve en état de payer, & qu'on paye actuellement, cet heureux ſuccès & cet acte de probité ne redreſſent pas ce qu'il y avoit d'irrégulier dans l'emprunt; on a réellement trompé ſon créancier, en lui faiſant courir un plus grand riſque qu'il ne le penſoit & qu'il ne le vouloit. On lui a donné des idées fauſſes du fonds qui devoit faire la ſûreté du

paiement : par conſéquent il y a ici manque de probité ſur manque de probité, pour ne pas dire fraude ſur fraude.

Je ſais bien que tout le monde n'eſt pas de cette opinion, & que la choſe eſt pratiquée par bien des gens qui paſſent pour gens d'honneur dans le monde. Je ſuis ſûr qu'un homme qui me dupe par ſon crédit, & qui prend mon argent, quoiqu'il ſoit perſuadé que, s'il venoit à mourir le lendemain, ſon fonds ne feroit pas le quart de la dette, eſt un fripon, quand même il me payeroit par la ſuite au terme fixe. Je dis plus, il eſt auſſi coupable de vol que s'il avoit pillé ma maiſon. Le crédit eſt l'opinion généralement reçue de l'honnêteté & de la capacité d'un homme, de la volonté, & des moyens qu'il a de payer ce qu'il doit. Dès que le public eſt perſuadé qu'une de ces qualités manque à quelqu'un, il faut de néceſſité que le crédit de cet homme commence à chanceler. On ne confie pas volontiers ſon bien à un mal-honnête homme, quoiqu'opulent, ni à un pauvre, quelque convaincu qu'on ſoit de ſa probité.

Si l'on ſuppoſe généralement que je ſuis homme d'honneur & en état de payer, & que je contracte quelque dette, quoique je ſache que la dernière ſuppoſition ſoit fauſſe, la première devient fauſſe en même tems. En vain

prétend-on que tout le négoce roule ſur l'apparence & ſur la réputation, & que par-là tous les négocians ſont expoſés aux mêmes riſques : il eſt certain qu'on ne court généralement ce riſque qu'à cauſe du grand nombre de mal-honnêtes gens. Rien n'eſt plus ordinaire que de confier des ſommes conſidérables à un homme qui ſe prépare à faire une forte banqueroute, quoique ſon crédit ſoit plus brillant que jamais. Mais s'il accepte les ſommes qu'on lui offre, il eſt malhonnête homme au ſuprême degré, parce qu'il connoît le véritable état de ſes affaires, & qu'il eſt convaincu que celui, avec qui il a affaire, eſt la dupe de l'opinion générale.

DU caractère d'honnête homme, par rapport aux promeſſes.

LA marque la plus ſenſible qu'on puiſſe donner de ſa probité, c'eſt l'accompliſſement exact de ſes promeſſes. La parole d'un honnête homme lui eſt la choſe du monde la plus ſacrée, c'eſt un contrat formel. Cette noble exactitude n'eſt pas la ſuite d'une réſolution qu'il forme à loiſir, pour ſoutenir ou pour augmenter ſa réputation : c'eſt un effet naturel de ſon intégrité. Pour exécuter ſes promeſſes, il n'a que faire de poſer des

principes, & d'en tirer des conſéquences ; ſon cœur s'y porte de ſoi-même : il ſe gêneroit, s'il ne les accompliſſoit pas avec la dernière ponctualité.

Lorſqu'une fois il a donné ſa parole, on peut s'y fier, quand il s'agiroit de la vie même ; il s'expoſeroit plutôt aux dernières extrémités, que de chercher un lâche détour pour ſauver ſon honneur en ſe dérobant à ſa probité.

Cette branche de la véritable honnêteté demande la préciſion la plus grande ; la ſeule raiſon pour laquelle on peut s'excuſer, ſi l'on ne garde pas ſa parole, dans le ſens le plus propre, c'eſt une impuiſſance abſolue de le faire. Changer le ſens naturel des expreſſions, n'accomplir ſes promeſſes qu'en partie, c'eſt une baſſeſſe, c'eſt une lâcheté, dont un homme d'honneur ne ſauroit être capable.

Je crois que c'eſt le reſpect extraordinaire que nos ancêtres avoient pour leur parole, qui les a portés à attacher une ſi forte marque d'infamie à l'affront de recevoir un démenti. Dire à un homme qu'il ment, c'eſt lui faire le plus cruel reproche, c'eſt attaquer directement ſon caractère d'honnête homme. Si le menſonge en général eſt ſi infamant, il doit l'être à plus forte raiſon quand il trompe l'attente d'un homme qui ſe fie à notre parole. Dans le moment même qu'on

qu'on tombe dans cette honteuſe lâcheté, on déroge, on ſouille le ſang dont on eſt ſorti, on ſe confond avec les faquins les plus mépriſables.

Ceux qui ont pouſſé les idées du point d'honneur juſqu'à la chimère, ſoutiennent que le démenti ne doit être donné qu'aux derniers des hommes, qu'à des gens accoutumés à recevoir patiemment des coups de canne. Selon eux, cet affront doit paſſer pour ſi atroce, & pour ſi inſupportable dans l'eſprit de tout autre, que celui qui ſe haſarde à choquer juſques-là les règles de la politeſſe, n'a pas le moindre droit de prétendre qu'on en uſe avec lui ſelon les règles ordinaires de l'honneur. On peut le mettre de niveau avec les bêtes féroces, qu'on aſſomme partout où on les trouve. Suivant les règles du point d'honneur, l'injure que cet homme a faite, en donnant un démenti, doit être lavée dans ſon ſang. Un militaire qui auroit reçu un démenti, & qui ne s'en vengeroit pas, quoique brave d'ailleurs, ſeroit mépriſé de ſon corps, & obligé de quitter le ſervice.

Mon intention n'eſt pas de plaider pour ces ſortes de maximes extravagantes; je les allègue uniquement pour prouver la vénération générale qu'on a pour la véracité d'un homme & pour ſa ponctualité à garder ſa parole. Les François,

quand ils croyent être attaqués dans leur honneur, ſont d'abord prêts à dire : je ſuis homme de parole, & par ces expreſſions ils déſignent d'ordinaire tout le caractère d'un honnête homme. Ils n'ont pas tort; l'exactitude réſide rarement dans une ame baſſe & lâche, & par-tout où elle ſe trouve, on peut s'attendre à y découvrir auſſi toutes les autres branches de la véritable honnêteté.

Nos pères mettoient autrefois la parole à un ſi haut prix, que la juſtice forçoit un homme à payer ſur ſa ſimple promeſſe. Mais enſuite un grand nombre d'inconvéniens furent cauſe qu'on reſtreignit, par un acte, ces ſortes de ſentences à la ſomme de dix livres ſterling. Cependant il reſte encore établi parmi nous, qu'une ſimple promeſſe de mariage, ſur-tout ſi elle eſt confirmée par quelque faveur, oblige un homme à épouſer la perſonne à qui il l'a donnée, ou du moins, qu'elle le force à ne pas contracter un autre mariage. A cet égard, nos loix civiles s'accordent parfaitement avec les loix de l'équité & de l'honneur.

On peut alléguer un nombre infini d'exemples de l'hommage que toutes les nations rendent à cette véracité, qui porte les hommes à acquitter leurs promeſſes. Rien n'eſt plus ordinaire dans la guerre, que de laiſſer aller un priſonnier ſur ſa

parole, pour avoir soin de ses affaires, ou pour aller chercher de quoi payer sa rançon. Celui qui seroit assez lâche pour ne point avoir égard à cette parole, & pour ne se pas remettre entre les mains de ses ennemis, seroit pendu s'il étoit pris de nouveau, & passeroit pour infâme dans l'esprit de ses compatriotes mêmes.

Quand ce ne seroit pas pour l'amour de la vertu, un homme un peu sensé devroit plutôt risquer tout, que de déclarer à tout le monde, en violant ouvertement sa parole, qu'il est un malheureux. C'est précisément la réputation d'un homme de parole, en quoi consiste cette bonne renommée dont parle Salomon. *Elle est meilleure que la vie*, dit-il; *c'est un parfum précieux, & quand un homme l'a perdue une fois, il ne lui reste rien qui mérite d'être conservé.*

L'unique ressource d'un tel homme, c'est de s'aller cacher dans quelque coin du monde: car il ne doit pas s'attendre au moindre commerce avec les hommes qui ont une ombre d'honneur. Ceux qui ont le moindre soin de leur réputation, seroient au désespoir qu'on les vît dans sa compagnie: chacun l'évite comme s'il étoit pestiféré.

Il y a certaines gens qui affectent une grande ponctualité dans la manière d'accomplir leurs promesses, & qu'on ne sauroit pourtant appeler

honnêtes gens, parce qu'ils donnent dans d'autres vices & dans d'autres irrégularités qu'ils veulent pallier avec cette seule vertu. Par ce procédé, ils rendent justice au mérite de l'honnêteté, puisqu'ils la considèrent comme le masque le plus beau & le plus propre à cacher les autres difformités de leur cœur. De cette manière, l'honnêteté est employée, comme l'extérieur de la religion, pour masquer un hypocrite, & pour attirer à une ombre de vertu, l'estime qui est dûe à l'essence même. Si l'honnêteté n'étoit pas considérée comme la qualité la plus excellente, on ne s'en serviroit pas comme du prétexte le plus spécieux. Aussi faut-il avouer qu'il n'y a certainement pas un moyen plus sûr de ménager à un hypocrite le titre d'homme de bien, qu'une ponctualité apparente à garder religieusement sa parole. Rien ne lui est même plus utile. Dès qu'un homme est assez habile pour répandre généralement le bruit de l'inviolabilité de sa parole, il n'y a rien de si précieux qu'on n'ose lui confier, rien de si difficile qu'on ne s'engage, avec plaisir, à effectuer en sa faveur.

Tout le monde rend hommage au caractère d'honnête homme; les scélérats le respectent, les imbécilles l'adorent, & les gens de bien l'aiment de la manière la plus tendre. Pour l'hypocrite dont je viens de parler, il est plus dange-

teux pour les honnêtes gens, que vingt scélérats reconnus pour tels. Ceux-ci ressemblent à des bancs de sable, près desquels on a placé un fanal pour éloigner les pilotes; au lieu que l'hypocrite est semblable à une fosse couverte d'herbe, ou à quelque rocher que les ondes dérobent à la vue, au milieu de la mer. Je ne sais que trop jusqu'à quel point ils sont pernicieux, & je l'ai appris à mes dépens, en me livrant avec trop de confiance, à leurs protestations de probité. L'estime que j'ai eue toujours pour cette qualité, la plus précieuse dont le ciel favorise les hommes, n'a fait que me rendre plus propre à être la dupe de l'image extérieure de cette vertu.

A mesure que je me suis éloigné, à l'exemple de bien d'autres, de ce noble principe de l'intégrité, soit par le penchant vicieux de mon naturel, soit par la force de certains désastres & de certaines tentations, je me crois obligé de confesser que j'ai été extravagant & criminel; j'en demande pardon à mon créateur, & j'en marque de la confusion à mon prochain.

Je me ferai un devoir d'avouer à mes lecteurs, quels qu'ils puissent être, que j'ai plus d'une fois deshonoré l'auteur de mon être, & avili l'excellence de ma propre nature, en ne rendant point à ce principe de droiture, ce que je lui devois, selon le dictamen de ma propre conscience. Je

le confeſſe ingénuement, & je prie ceux qui ont été plus juſtes à l'égard d'eux-mêmes, & de celui qui diſtribue aux hommes les penchans & les lumières, de ſe réjouir plutôt de leur bonheur, que de triompher de l'infirmité des autres.

Cependant, avant de ſe livrer à une joie ſi raiſonnable, qu'ils examinent bien ſi, en toute occaſion, leur conduite a répondu à leurs talens; qu'ils ſe perſuadent ſur de bons fondemens que leur intégrité eſt inaltérable, & en état de ſoutenir les plus rudes épreuves, où les peuvent expoſer une fortune délabrée, de fortes tentations, & les chagrins les plus vifs. Qu'ils ne ſe glorifient de rien, s'ils ne ſe ſont pas encore trouvés dans de pareils dangers; qu'ils ne poſent les armes que lorſqu'ils auront remporté la victoire; & quand ils ſe verront effectivement maîtres du champ de bataille, alors je leur rendrai juſtice, & je confeſſerai qu'ils ont moins beſoin de repentance que moi.

Ce n'eſt pas que je prétende, comme je l'ai déjà inſinué, que ces circonſtances malheureuſes me juſtifient devant Dieu; je veux ſimplement inférer de ce que j'ai dit, qu'elles doivent fournir de fortes raiſons aux gens raiſonnables, de me juger plutôt digne de pitié que de reproches, parce que, ſi leur intégrité avoit ſouffert les mêmes

assauts, ils se seroient peut-être rendus aussi lâchement que moi & que mes semblables.

Pour mettre dans tout son jour la nature de la véritable honnêteté, & pour en tirer occasion d'établir quelques règles fondamentales de cette admirable vertu, en voici trois qui me paroissent dignes de la plus grande attention.

1. On court grand risque de faire une brêche à sa propre honnêteté, quand on a un grand penchant à relever & à censurer les foiblesses des autres.

2. Il n'est pas possible d'être honnête homme, lorsqu'on condamne son prochain légèrement, & sans être persuadé par de fortes raisons, qu'il est coupable.

3. Quand même les fautes du prochain seroient palpables, un honnête homme doit être porté à les excuser, par le sentiment de sa propre foiblesse.

Mais il est tems de revenir de cette digression & de retourner à mon but principal; savoir, à l'exactitude avec laquelle un homme d'honneur doit accomplir ses promesses.

Je me représente ici un négociant qui vient de demander inutilement de l'argent à un de ses voisins. Quelle misère! dit-il, je viens de chez monsieur un tel, qui m'avoit promis de me payer; mais autant en emporte le vent: il passe pour

honnête homme; mais la manière dont il me renvoie d'un jour à l'autre, me fait croire que c'eſt un grand fripon; il ne ſe fait pas une plus grande affaire de manquer de parole, que de boire un verre de vin; je ſuis ſûr que, dans un mois de tems, il m'a débité cinquante menſonges; & voilà encore un des honnêtes gens de la ville! Parbleu, ſi tous les honnêtes gens comme lui étoient pendus, le négoce n'en iroit que mieux.

Quoique je n'aie aucune envie de parler pour les gens qui promettent abſolument ce qu'ils ne ſont pas ſûrs de pouvoir exécuter, & qui ne fondent leurs promeſſes poſitives que ſur un certain degré de probabilité, je ne ſuis pourtant nullement d'opinion, que tout homme qui ne tient pas ce qu'il a promis, ou qui ne s'acquitte pas de ſa parole à point nommé, doit paſſer pour un fripon ou pour un menteur. Dieu ſoit en aide aux deux tiers des habitans de cette ville, ſi une pareille maxime eſt recevable.

Pour donner des idées nettes de cette matière, il eſt bon de la conſidérer ſous toutes ſes différentes faces.

D'un côté, quand on promet le paiement d'une dette pour un jour fixe, perſuadé que la choſe eſt impoſſible, ou du moins qu'elle n'eſt pas probable, & lorſqu'on ne fait pas tous ſes efforts néceſſaires pour remplir un tel engagement, il

eſt conſtant qu'on ſe rend coupable d'un menſonge prémédité & de fourberie formelle; on mérite de paſſer pour une ame baſſe, & d'être confondu avec les derniers des hommes.

D'un autre côté, ces ſortes de promeſſes doivent être conſidérées, & par celui qui les fait, & par celui à qui elles ſont faites, comme ſoumiſes à tous les accidens qui influent généralement ſur toutes les affaires humaines, & que la prudence la plus conſommée eſt incapable d'éviter. De cette manière, ſi un homme, qui s'eſt engagé à me payer aujourd'hui, me dit que, par un cas inattendu, il ne ſauroit accomplir ſa promeſſe, mais qu'il me payera, ſans faute, la ſemaine prochaine, je n'ai pas le moindre droit de ſoupçonner ſa probité.

Il n'a pas eu la moindre intention de me tromper; il n'a rien négligé pour me ſatisfaire, & il lui a été impoſſible de prévenir l'accident qui l'empêche de remplir ſes engagemens. Quoiqu'il n'ait pas limité ſa promeſſe par la reſtriction mentionnée, il eſt évident qu'il n'eſt coupable ni de menſonge ni de fourberie. Si un tel débiteur mérite les noms de menteur & de mal-honnête homme, que ceux qui ſont innocens à cet égard-là, lui jettent la première pierre; tout autre n'en a pas le droit.

Il eſt vrai qu'il eſt naturel de diſtinguer ici un

cas particulier d'avec une pratique constante. Je veux dire qu'il y a de la différence entre une personne qui fait valoir souvent de pareilles raisons de manquer de parole, & entre une personne qui ne s'en sert que rarement. On peut plutôt soupçonner la probité de l'un que de l'autre ; mais, dans le fond, ce n'est qu'un plus grand degré de probabilité, qui ne laisse pas de pouvoir être trompeuse. Celui qui emploie de bonne foi, à quarante différentes reprises, les raisons dont je viens de parler, est plus malheureux que celui qui ne les allègue qu'une fois ; mais il n'est pas plus coupable, si ce n'est pas un crime de manquer de parole de cette manière-là ; & si c'est un crime, celui qui le commet une fois est coupable, aussi-bien que celui qui le commet quarante fois.

Que personne ne prenne mes expressions de travers, & qu'il n'en tire point des motifs pour être prodigue en promesses inconsidérées. Le sentier dont il s'agit est glissant, & si près de l'abîme de la friponnerie, qu'on y tombe de nécessité, pour peu que le pied glisse. Il y a plusieurs choses requises pour conserver le caractère d'honnête homme, en manquant de parole.

1. Le malheur qui oblige un homme à manquer de parole, doit avoir été imprévu. Sans cela la probabilité qu'il avoit de remplir son enga-

gement a été mal fondée, & le crime qu'on trouve, dans ſon manque de foi, a été réellement dans la témérité de ſa promeſſe.

2. S'il n'a pas fait tous les efforts néceſſaires pour ſe mettre en état d'accomplir ſa promeſſe, il a tort de dire, mon malheur me rend incapable de garder ma parole; il doit avouer qu'il s'eſt mis lui-même dans cette impuiſſance par pareſſe, ou par un manque de bonne volonté; ce qui ne ſignifie rien, ſinon, je ſuis un mal-honnête homme, j'étois le maître d'accomplir ma promeſſe, mais je n'ai pas aſſez eſtimé le caractère d'honnête homme pour conſerver ce titre aux dépens de quelques ſoins & de quelques efforts.

Il faut donc qu'en promettant de payer dans un tems fixe, non-ſeulement on ait une évidence morale de pouvoir le faire, mais encore qu'on ſoit induſtrieux à employer tous les moyens poſſibles pour n'y pas manquer. Il paroît par-là que la matière eſt fort délicate, & qu'il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le croit d'ordinaire, d'être, à cet égard, parfaitement honnête homme; ce qui me porte à conſeiller aux gens d'honneur, d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, les promeſſes abſolues & ſans condition, non parce que la probité l'exige eſſentiellement, mais parce que c'eſt un ſûr moyen de dérober ſa réputation aux moindres apparences du crime.

A l'égard de la nature de la choſe même, il eſt évident que ces conditions ſont ſous-entendues, & qu'en manquant de parole on eſt honnête homme, quand on a eu véritablement l'intention de la garder, & que l'on a fait tous les efforts poſſibles pour ſe mettre en état de la tenir.

DU caractère d'honnête homme, relatif à certains devoirs particuliers.

L'HONNÊTETÉ n'eſt pas ſeulement une vertu ſimple & aiſée, c'eſt encore une vertu générale qui s'étend ſur toutes nos actions. Un homme peut s'attirer juſtement des éloges par rapport à une des branches de ſa conduite, & mériter des cenſures tout auſſi-bien fondées à l'égard de quelqu'autre. On peut avoir de la probité dans ſon négoce, & être injuſte par rapport à ſes parens; un ſaint en compagnie peut être un diable dans ſon domeſtique, & il n'eſt pas impoſſible qu'un obſervateur religieux de ſa parole ne ſoit peu exact dans les devoirs de l'amitié. Mais ce n'eſt pas là le caractère d'honnête homme. L'homme d'honneur eſt, pour ainſi dire, tout d'une pièce, toute la ſuite de ſes actions s'accorde d'une manière naturelle aux principes de la probité & de

l'équité. La raiſon le tient toujours dans une diſtance égale des deux extrémités entre leſquelles on trouve la vertu.

L'honnêteté a différentes relations aux différens devoirs de l'homme, & je ne comprends pas d'où vient que cette honnêteté relative occupe ſi peu les réflexions des hommes, qu'à peine on en a une idée diſtincte. Je ferai mes efforts pour éclaircir ce ſujet, en appliquant mes remarques à quelques exemples ordinaires dans la vie civile, afin de les mettre de niveau à la portée des eſprits les moins cultivés.

Les différentes relations que nous avons avec nos familles, nous impoſent certains devoirs auxquels nous ſommes abſolument obligés de ſatisfaire; en les négligeant on eſt auſſi mal-honnête homme que ſi on refuſoit de payer ſes dettes ou un contrat formel. Certains devoirs des enfans envers leurs pères, & des femmes envers leurs maris, ſont changés en quelque ſorte en devoirs qui regardent directement la divinité. Dieu, qui veut abſolument, pour le bien de la ſociété, qu'il y ait de la ſubordination parmi les hommes, les a obligés, par des loix expreſſes, à s'acquitter de ce qu'il y a de plus important dans ces devoirs. Mais celui qui obéit exactement à ces loix, ſans ſe mettre en peine de pluſieurs autres obligations que l'honnêteté

exige de lui à cet égard, n'a pas examiné cette matière avec assez d'attention, & il raisonne sur de fort mauvais principes.

Un père ne raisonne guères mieux, quand il s'imagine que certaines obligations de sa part ne doivent pas répondre aux devoirs que Dieu & la nature imposent à sa femme & à ses enfans. Il se trompe encore grossièrement, quand il se met dans l'esprit que tout ce qu'il doit à sa famille, se borne aux soins qu'il est obligé d'avoir de la subsistance de ceux qui le touchent de si près. Il est vrai que, s'il le néglige, il est pire qu'un infidèle; mais il ne s'ensuit point qu'il est honnête homme, parce qu'il ne le néglige pas. Sa femme & ses enfans sont ses créanciers de plus d'une manière; il faut qu'il s'acquitte de toutes ses dettes à leur égard, s'il veut mériter le titre d'homme d'honneur.

Une des plus considérables dettes d'un père, à l'égard de ses enfans, c'est l'éducation. Si son état ou son peu de lumières ne lui permettent pas de les instruire lui-même, il doit leur donner des précepteurs: mais cela ne suffit pas. Il s'agit encore de bien choisir ces précepteurs, d'étudier le génie & le caractère des enfans, & de leur faire apprendre les sciences qui ont rapport à leurs inclinations, & à leur tour d'esprit. Tel jeune homme, capable de se distinguer dans

une certaine profeſſion, ne fera que ramper dans une autre, & c'eſt faute d'avoir étudié, avec attention, les caractères & les penchans de la jeuneſſe, que notre île eſt ſi remplie de ſavans ſtupides, pédanteſques, qui deshonorent les ſciences, & que l'étude ne fait que rendre plus mépriſables. Ce n'eſt pas aſſez que de prendre tous les ſoins imaginables pour faire inſtruire ſes enfans comme il faut; un père doit être encore le gouverneur en chef de ſa famille, veiller ſur les actions de ſes enfans, leur donner de bons préceptes, & donner du poids à ſes leçons par ſon exemple; on a beau payer ce qu'on doit à ſes créanciers, ſi on ne s'acquitte pas de ſes dettes envers ſa famille, on eſt indigne du nom d'homme d'honneur.

La plupart des hommes ont une idée impertinente de la véritable honnêteté; ils ne la conſidèrent que comme une vertu de négociant, ou, tout au plus, ils la bornent à ce qui eſt juſte & injuſte au tribunal du juge civil. Ils s'imaginent d'ailleurs qu'il eſt fort aiſé d'acquérir cette vertu, & qu'il eſt encore plus facile de la perdre. D'un côté on peut la conſerver avec les crimes de David, quand les fautes ſont paſſagères, & que le fond du cœur continue à être bon; d'un autre on peut ſe flatter en vain de la poſſéder, quoiqu'on ſoit de la dernière exactitude à remplir les

devoirs de la vie civile, que nous impoſent les loix poſitives.

Un homme paye ſes dettes avec la plus grande ponctualité, ſa parole lui eſt ſacrée; n'eſt il pas honnête homme, homme d'honneur? Si vous le voulez ſavoir, ſuivez-le dans le ſein de ſa famille; ſi vous voyez qu'il tyranniſe ſa femme, qu'il ait une complaiſance d'Héli pour les vices de ſes enfans, qu'il néglige de les inſtruire, & & de les exhorter, c'eſt un mal-honnête homme: il néglige également ce qu'il doit à Dieu, & ce qu'il doit à ſa famille.

Outre l'éducation, la vertu dont je parle exige encore d'autres ſoins, également importans à un père de famille. Elever ſes enfans & les laiſſer là, c'eſt reſſembler aux brûtes qui abandonnent leurs petits, dès qu'ils ſont en état de chercher leur nourriture eux-mêmes. Il s'agit encore d'introduire nos enfans dans le monde d'une manière conforme à l'état de nos affaires & à leurs inclinations. Ce devoir eſt d'une telle importance, que bien ſouvent la fortune, non-ſeulement, mais encore la bonne conduite des enfans en ſont entiérement dépendantes. Ne pas introduire nos enfans dans le monde, c'eſt les ruiner d'une manière négative; les y introduire ſans diſcernement, ſans avoir égard à leurs inclinations, à leurs talens, & à l'état de nos affaires,

affaires, c'eſt travailler poſitivement à les rendre malheureux. Je pourrois entrer dans un grand détail ſur ce ſujet ; mais je me contenterai d'indiquer, ſeulement, quelques inconvéniens terribles qui ſuivent la manière ordinaire d'introduire les jeunes gens dans le monde, ſans faire attention à leurs penchans, & à leurs diſpoſitions de corps & d'eſprit.

Combien ne voit-on pas d'ames guerrières condamnées aux ſoins paiſibles du négoce, dans le tems qu'on gâte un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'une robe d'avocat, ou d'un habit eccléſiaſtique ſes membres maſſifs & nerveux.

Combien de jeunes gens groſſiers & ſans adreſſe voyons-nous élevés pour la chirurgie, ou pour la muſique inſtrumentale, quoiqu'en nous montrant leurs doigts épais & mal emboîtés, la nature nous apprenne elle-même qu'elle les avoit deſtinés à manier le marteau du maréchal, la hache du charpentier, le fouet du fiacre, ou la rame du batelier ?

C'eſt au même défaut de diſcernement & de prudence, que nous ſommes redevables de ce grand nombre de jeunes gens qui entrent dans le barreau, ou qui montent en chaire avec des voix rudes & peu ſonores, avec une langue embarraſſée & bégayante, & que nous voyons des

corps lourds & engourdis, & des jambes torſes & cagneuſes, deſtinées à faire les membres d'un ſauteur & d'un maître à danſer.

Quoique je puiſſe me ſervir d'un grand nombre d'autres exemples, je n'allègue que ceux-ci, parce qu'ils s'offrent le plus fréquemment à la réflexion du public. Il n'eſt pas poſſible que des perſonnes ſi fort déplacées dans le monde, ne maudiſſent mille & mille fois, pendant le cours de leur vie, l'injuſtice de leurs pères, qui, en manquant de payer ce qu'ils devoient à eux & à la nature, les ont expoſés au mépris & à la raillerie des autres hommes.

Entrant un jour dans un cabaret à Londres, je vis une eſpèce de négre, aſſis parmi pluſieurs honnêtes gens, & engagé avec eux dans une converſation aſſez animée. Je pris une chaiſe pour lui prêter attention, à l'exemple de toute la compagnie, qui ſembloit écouter ſes diſcours avec beaucoup de plaiſir. Je trouvai qu'il n'avoit certainement pas tort; il les entretenoit ſur pluſieurs matières importantes & épineuſes avec beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de jugement; l'étude paroiſſoit faire ſes plus grandes délices, & je vis qu'il avoit choiſi dans les ſciences, ce qu'il y a de plus noble & de plus utile. Etonné d'une particularité ſi extraordinaire, dans un homme de ſa couleur, je pris à la fin la liberté

de lui demander s'il étoit né en Angleterre. « Monſieur, me répondit-il avec beaucoup de » politeſſe, mais les larmes aux yeux, je puis » vous aſſurer que je ſuis Anglois, né dans la » Grande-Bretagne; je dois le dire à la honte » de mon père, qui, étant né Anglois lui-même, » a eu la lâcheté de s'unir à une Indienne, quoi- » qu'il dût être perſuadé que les enfans qu'il » auroit d'elle, maudiroient à jamais la mémoire » d'une action ſi lâche, & qu'ils auroient en » horreur le nom de leur père, toutes les fois » qu'ils y penſeroient. Oui, oui, continua-t-il, » je ſuis Anglois, né d'un légitime mariage, & » je me croirois heureux ſi j'étois plutôt bâtard, » & mis au monde par la femme la plus débau- » chée de l'Europe, par la plus mauſſade des ſer- » vantes. Peut-être mon père, en contractant cet » indigne mariage, a-t-il ſatisfait à ce qu'il de- » voit à ſa noire maîtreſſe; mais certainement » il n'a pas ſongé à ce qu'il devoit à ſes futurs » enfans. Si je n'avois pas, ſur le viſage, cette » maudite teinture de démon, j'aurois pu me » pouſſer dans le barreau, ou parvenir à quel- » que dignité eccléſiaſtique; mais, à préſent, les » études qu'on m'a fait faire, ne ſauroient aboutir » qu'à me rendre ſavant valet-de-chambre. Je » ne ſaurois m'imaginer pour quelle raiſon mon » père m'a envoyé au collège. Il a gâté un bon

» laquais, en s'efforçant de me donner l'eſprit » & les ſentimens d'un honnête homme. Puiſ- » qu'il avoit envie d'épouſer une eſclave, il au- » roit agi conſéquemment, en prenant la réſo- » lution de n'avoir que des enfans eſclaves, & » de les élever d'une manière conforme à leur » naiſſance. Mais il a mieux aimé me rendre » doublement malheureux; il m'a procuré ce » viſage terrible, que vous me voyez, & a pris » ſoin de mon éducation : mais plus il a formé » mon eſprit, plus il m'a rendu mon ſort ſen- » ſible ».

Ce diſcours, qui finit par un ruiſſeau de larmes, me parut extrêmement touchant, & je crois que je ne l'oublierai de ma vie, ſur-tout parce qu'il fut prononcé par un homme qui me parut le plus judicieux, le plus modeſte & le plus digne d'eſtime.

Je finirai, par cette hiſtoire, ce que j'avois à dire ſur ce ſujet, perſuadé que je ne ſaurois y ajouter rien d'auſſi pathétique. J'en conclus, qu'une bonne méthode d'élever les enfans & de les introduire dans le monde, eſt une dette réelle, qu'il faut payer abſolument, ſi l'on a la noble ambition d'avoir place parmi les gens d'honneur.

Le même principe d'honnêteté nous oblige de nous acquitter de nos devoirs envers une femme & envers un domeſtique, à proportion que les

liens qui nous attachent à l'une & à l'autre, ſont plus ou moins étroits.

CHAPITRE III.

DES Vices qui règnent dans le commerce civil, & des Irrégularités ordinaires de la conduite des hommes.

LE commerce mutuel des hommes eſt la partie la plus brillante de la vie; c'eſt un emblême des plaiſirs qu'on goûtera dans le ciel; car les agrémens dont on jouit dans une bonne compagnie, repréſentent véritablement les délices qui accompagneront la ſociété mutuelle des bienheureux. Le commerce bien entendu & bien dirigé fait cette partie de la vie, qui ne diſtingue pas ſeulement l'homme de la brûte, mais l'homme raiſonnable de l'homme inſociable & farouche.

Peut-être ſuis-je plus ſenſible qu'un autre aux douceurs du commerce mutuel, parce que j'ai ſenti le chagrin & la mortification d'en être privé : cependant j'ai lieu de croire que mes malheurs ne m'ont fait ſentir que plus fortement cette vérité, & tous les gens ſenſés con-

viennent avec moi, que la ſociabilité eſt un des caractères diſtinctifs d'un être raiſonnable.

Il s'enſuit qu'une des plus grandes bénédictions que la providence puiſſe donner à l'homme ſur la terre; c'eſt de lui faire rencontrer des gens de mérite, dont l'humeur ſoit conforme à la ſienne. Il s'enſuit encore que le meilleur caractère d'un homme, après la piété & la probité, c'eſt d'être ſociable, & propre à contribuer aux agrémens de la vie civile.

Quel charme n'eſt ce pas de voir ſur le viſage de quelqu'un la bonté de ſon naturel qui y brille, la ſérénité de ſon ame continuellement peinte ſur ſon front! Quel charme de le voir roujours dans une humeur égale, agréable à lui-même & aux autres! ſon cerveau eſt débarraſſé de chimères; & ſon cœur libre d'inquiérudes, communique ſa tranquillité aux opérations de ſon eſprit. Un tel homme eſt ſans ceſſe paiſible poſſeſſeur de lui-même; ſa vie eſt une anticipation ſur le bonheur éternel, dont la paix & la tranquillité feront la partie la plus eſſentielle.

Si un tel homme eſt acceſſible au chagrin, ce n'eſt que lorſque la raiſon n'eſt pas entièrement contente d'elle-même, ou lorſquelle compatit aux malheurs d'autrui : ces paſſions violentes & tumultueuſes, qu'on peut conſidérer comme les orages de l'ame, lui ſont entièrement inconnues;

Digitized by Google

ou, du moins, elles ne ſont chez lui qu'une bouraſque paſſagère. C'eſt le ſeul homme capable d'obſerver ce divin précepte de l'écriture ſainte, *ſoyez fâché & ne péchez pas*; & ſi jamais il s'abandonne à la colère, elle n'eſt excitée que par les inexactitudes qu'il remarque dans ſa propre conduite.

Voilà ce qui s'appelle véritablement une perſonne ſociable, & propre à faire les délices d'une compagnie de gens ſenſés; ſa conduite eſt plutôt à portée de l'admiration. Il y a une eſpèce de vertu à lui porter envie, & à ſentir de la mortification, en cherchant en vain, en ſoi-même, les aimables qualités qu'on trouve dans tout l'enchaînement de ſa conduite.

Quoique j'aie diſtingué d'abord le caractère d'un homme pieux d'avec celui d'un homme ſociable, parce qu'on peut conſidérer une même perſonne ſous ces deux différentes faces, je prie mon lecteur d'être perſuadé que cet homme heureux que je viens de peindre, eſt toujours un homme attaché aux devoirs de la religion. C'eſt une erreur groſſière de s'imaginer qu'une ame noircie par le vice, affaiſſée par le crime, balottée par l'extravagance, peut être ſuſceptible de ce calme, former ſes penſées libres & dégagées, répandre ſur les viſages cette ſérénité, & ſoutenir l'humeur dans cet agrément perpétuel.

Il faut de néceſſité, que dans une ame criminelle, il y ait des intervalles ſombres & ténébreux ; les orages qui naiſſent dans la conſcience, doivent abſolument couvrir la phyſionomie de nuées obſcures, & quand il fait mauvais tems dans l'ame, il n'eſt pas poſſible que la ſérénité ſoit dans l'air du viſage. Le ſourire d'un tel homme a quelque choſe de contraint, qu'il eſt facile de découvrir : ſon naturel peut le porter à la joie ; mais les remords de ſa conſcience interrompent ſouvent cette joie, au milieu de ſa plus grande vivacité ; & il cherchera en vain la pure volupté, elle le fuira toujours.

Voulez-vous vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux ? Examinez, dans une compagnie, un homme coupable de quelque mauvaiſe action ; portez votre attention ſur tout ſon air ; dans les plus grands emportemens de ſa joie, vous verrez ſouvent qu'un chagrin involontaire s'empare de ſon ame, & en force l'entrée : il s'en apperçoit, il en détourne ſa penſée avec violence ; mais au milieu d'un grand éclat de rire, il eſt encore interrompu par des ſoupirs dont il n'eſt pas le maître. La choſe eſt réelle, elle ne ſauroit être autrement, & je n'ai jamais de ma vie fréquenté un homme vicieux, ſans découvrir évidemment en lui ce ſymptôme. C'eſt une eſpèce de reſpiration d'une ame à qui

on ne donne pas le tems de ſe laiſſer perſuader par les principes de la raiſon ; ce ſont les ſoupirs d'une vertu que l'on charge de fers, c'eſt un ſoulèvement de l'eſprit contre la tyrannie des mauvaiſes maximes dont on lui impoſe le joug. Dans l'homme pieux, au contraire, la tranquillité eſt ſuivie & durable, parce qu'elle eſt naturelle. Il eſt toujours de bonne humeur, parce qu'il ne rougit pas de lui-même.

La bonne humeur conſtante & inaltérable, ne ſauroit jamais procéder que d'un fonds de vertu, & par conſéquent le proverbe, qui veut que le bonheur conſiſte, d'une manière vague, dans le contentement de l'eſprit, eſt auſſi mal fondé qu'il eſt adopté généralement. Il deviendra vrai & raiſonnable, dès que l'on ſuppoſera que ce contentement eſt fondé ſur une baſe dont un bon ſens épuré puiſſe être content; ſans cela, on peut dire qu'un habitant des Petites-Maiſons eſt ſouvent le plus heureux des hommes. Il chante dans ſa priſon, il danſe dans ſes chaînes; la vapeur qui le maîtriſe, en fait à ſon gré, un miniſtre d'état, un prince, un roi. C'eſt de cette ſorte de contentement dont, à ce que l'on dit, jouiſſoit autrefois certaine ducheſſe, qui s'étoit mis dans l'eſprit qu'elle étoit impératrice; ſes laquais étoient armés de javelots & habillés à l'antique;

elle ſe faiſoit un plaiſir de les regarder par une fenêtre ſe promener dans cette maſcarade, perſuadée que c'étoient ſes gardes. On la ſervoit à genoux, on l'honoroit du titre de majeſté impériale. Pendant qu'on avoit toutes ſortes de complaiſances pour ſa chimère favorite, & qu'on l'amuſoit par l'image de choſes qui n'avoient aucune réalité; elle étoit aſſez malheureuſe pour être hors d'état de porter ſes réflexions ſur les vérités où elle avoit le plus grand intérêt. Elle étoit, ſous la conduite des tuteurs; réellement miſérable; & le triſte objet de la compaſſion publique.

Le ſeul contentement qui puiſſe porter l'homme à un bonheur digne de l'excellence de ſa nature, doit avoir ſa baſe dans les principes de vertu. La ſatisfaction digne de l'homme eſt la paix d'une ame raiſonnable. Le dérangement de l'eſprit & le vice n'ont rien à démêler avec elle. De quelle paix l'ame peut-elle jouir, quand elle eſt dominée par le crime, qui a pour ſes ſatellites le trouble & l'inquiétude ? La paix ne ſauroit régner dans un cœur, quand les remords lui font la guerre, & que des deſirs extravagans & criminels l'attaquent de tous côtés. Comment l'eſprit peut-il être tranquille, quand au-delà des plaiſirs qui s'offrent à lui en foule, il découvre

une perſpective de malheurs qui l'empêchent de jouir du préſent, par des appréhenſions & par des craintes, qui ne ſont que trop bien fondées? Il n'y a pourtant que cette paix de l'ame, qui puiſſe embellir la phyſionomie de cet air agréable qui plait tant dans la ſociété, & qu'il eſt impoſſible de contrefaire.

Douce paix de l'eſprit, heureux repos de l'ame,
Source des vrais plaiſirs, ſeul & parfait bonheur,
Le mortel vous détruit, tandis qu'il vous réclame,
Et pour vous acquérir vous bannit de ſon cœur.

L'avare vous recherche, &, d'un fol eſpoir, ivre,
Il vous enſevelit dans les goufres des flots;
Bien loin de vous trouver, aux troubles il ſe livre
Pour amaſſer matière à des troubles nouveaux.

Qu'il creuſe, affamé d'or, ces ténébreux abîmes,
Où le ciel l'a caché par de ſages arrêts;
Il y pourra trouver cet inſtrument des crimes:
Mais la tranquillité ne s'y trouva jamais.

Non, pâle adorateur de la riche abondance,
N'attends pas ce tréſor de ſes prodigues mains:
De ſa corne qui verſe un ruiſſeau d'opulence,
Ne vois-tu pas couler des fleuves de chagrins?

Sous le chaume ruſtique, on trouve la retraite,
Où l'aimable repos ſe préſente à nos yeux.
Mais de ſoucis aîlés une troupe inquiète,
Vole autour des lambris des palais orgueilleux.

L'ambitieux ſouvent encenſe par le crime
L'autel enſanglanté du criminel honneur.
A meſure qu'il monte, il ſe creuſe un abîme
Dont l'effroyable aſpect trouble & glace ſon cœur.

Que le peuple, ébloui d'une apparence vaine,
Admire le bonheur de ces fiers ſouverains;
Portraits vivans de Dieu, leur amour ou leur haîne
Eſt l'arbitre du ſort des timides humains.

Mais rangée autour d'eux, leur garde redoutée,
Du peuple calme en vain les flots ſéditieux;
Elle n'arrête pas dans leur ame agitée,
Des deſirs turbulens le flux tumultueux.

L'homme inquiet veut fuir le trouble qui l'agite.
Et ſous un autre ciel croit trouver le repos;
Mais, triſte compagnon du chagrin qu'il évite,
Il traîne, en tous climats, la ſource de ſes maux.

Et toi, qui ſur les pas des fiers héros du Tibre,
A ta folle valeur immoles l'équité,
En trouvant criminel quiconque oſe être libre,
Montes de crime en crime à l'immortalité.

Tu meſures ta gloire aux malheurs qu'elle cauſe,
De l'univers en feu s'élève ton encens;
Vois croître tes lauriers, plus ta main les arroſe
Des pleurs des malheureux, du ſang des innocens.

Scélérat admiré, dont les crimes deviennent,
A l'abri du ſuccès, les titres du héros,
Dans la route ſanglante où tes fureurs t'entraînent,
Dis, moderne Pyrrhus, cherches-tu le repos?

Mais apprends que toujours l'inſatiable gloire
Aux plaiſirs du triomphe arrache les guerriers,
Et ne leur fait jamais trouver dans la victoire
Qu'une route facile à de plus beaux lauriers.

Mortel infortuné, rampant ſous la chimère,
Veux-tu ſervir toujours, né pour la liberté?
Ton bon ſens, du repos eſt le dépoſitaire,
Et l'arbitre abſolu de ta félicité.

D'un bien toujours futur que l'attente peu ſage
Cède au choix d'un bonheur ſûr, préſent, accompli;
En bornant tes deſirs, étend ton héritage.
Un deſir reſerré vaut un deſir rempli.

Oui, va jouir des droits de ton indépendance,
De ta ſeule raiſon eſclave bienheureux.
Dans ta modicité va trouver l'abondance,
Et tire ta grandeur des bornes de tes vœux.

Alors chrétien ſenſé, philoſophe intrépide,
Tu peux, calme au milieu des orages du ſort,
Saiſir de chaque inſtant l'utilité ſolide,
Et goûter des plaiſirs affranchis du remord.

Tu peux, dans cette paix, doux préſent de la grace,
T'élever au-deſſus du peuple forcené,
Et n'en point diſtinguer, ſage dans ton audace,
Un monarque, du vice eſclave couronné.

Félicité pour nous juſqu'ici ténébreuſe,
Bonheur du ciel couvert par des voiles épais!
L'ame dans votre ſein ne ſauroit qu'être heureuſe.
Il ſuffit, vos plaiſirs ont pour baſe la paix.

Ceux-là ſe trompent groſſièrement, qui s'imaginent que la religion & une morale ſévère, altèrent la bonne humeur, donnent quelque choſe de farouche à l'eſprit, & rendent l'homme incapable de contribuer aux douceurs du commerce. Quelle extravagance de ſe mettre dans l'eſprit, que le vice ſeul, rend quelqu'un propre à briller dans une compagnie! Il vaudroit autant ſoutenir que la joie dépend de la folie; l'agrément, de l'impertinence; & la bonne humeur, d'un tranſport au cerveau. Pour moi, je ſuis ſi éloigné de cette biſarre imagination, que je crois fortement que l'on ne ſauroit être véritablement gai ſans être véritablement vertueux : l'eſprit même eſt auſſi compatible avec la religion, que la religion eſt compatible avec les bonnes manières.

La morale n'eſt reſſerrée dans aucunes limites, qui l'empêchent d'influer ſur les plaiſirs de la ſociété. Si elle en bannit les diſcours vicieux & indécens, elle augmente par-là l'agrément de la converſation, bien loin de le diminuer. On remarquera même toujours que la joie d'un homme vertueux eſt de beaucoup ſupérieure à celle d'un homme plongé dans le libertinage : elle eſt plus naïve, plus aiſée, mieux ſuivie, mieux aſſortie à l'homme, en qualité d'homme poli, d'homme ſage, & d'homme de bien. Les gens vicieux

n'en disconviennent pas même, quand ils sont de sang-froid, & accessibles à la réflexion.

DE ce qui rend les hommes incapables de contribuer aux agrémens raisonnables de la société.

AVANT que d'entrer en matière, il ne sera pas hors d'œuvre de dire quelque chose touchant les moyens par lesquels les hommes semblent s'efforcer eux-mêmes de se rendre peu propres à goûter & à faire goûter les plaisirs d'une société raisonnable. Nous n'en sommes que trop incapables par nos foiblesses naturelles, sans nous procurer d'autres désavantages, pour ainsi dire, de propos délibéré. La seule intempérance, sans la considérer comme un vice, est une espèce de maladie qui peut nous ôter l'aimable caractère d'homme sociable. Elle nous rend farouches, chagrins, tristes & sombres. Je sais bien que des gens dévoués à une bonne chère excessive, se vantent quelquefois de leur politesse, de leurs belles manières, de leur gaieté, & de leur belle humeur. Peut-être aussi les éloges qu'ils se donnent si libéralement, sont-ils fondés pendant un certain tems; mais suivez-les jusques dans leur vieillesse, vous les verrez difficiles, obstinés, grondeurs, acariâtres. Il est vrai qu'on voit rarement un vieil ivrogne;

ce vice a cette bonne qualité, entre bien des mauvaiſes, qu'il ne ſouffre pas que ſes eſclaves incommodent long-tems les honnêtes gens : mais s'il arrive encore quelquefois qu'on voye un ivrogne âgé, du moins puis-je dire que je n'ai jamais vu un vieil ivrogne qui fût de bonne humeur.

C'eſt une choſe fort étrange qu'il y ait des gens dans le monde aſſez extravagans pour s'étudier à ſe rendre peu ſociables. Comment peuvent-ils ignorer que la *ſociabilité* eſt le caractère du monde le plus propre à s'attirer l'eſtime & l'amitié des gens du plus ſolide mérite, & procurer à celui qui le poſsède la plus grande félicité dont on puiſſe jouir ſur la terre ? Il y a même des perſonnes qui ſe ſont fait une idée de mérite à part, & qui, ſe plaiſant dans la ſingularité de leurs manières & de leurs ſentimens, ſe font un honneur de leur *miſantropie*, qui n'eſt qu'un orgueil impertinent & ridicule. Ce n'eſt être ni honnête homme, ni homme religieux. Pour mériter ces titres, il faut ſuivre le précepte de S. Paul, être affable, prévenant, humble, & eſtimer chacun plus excellent que ſoi-même. Ce n'eſt pas la miſantropie ſeule qui nous écarte de cette règle ſi ſage : ce ſont encore d'autres branches de la vanité & de l'amour-propre qui nous en éloignent : généralement parlant, tous les hommes ont la ſottiſe de ſe préférer

à

à tous les autres, non-seulement quand il y a quelqu'apparence de vérité, mais même quand la supériorité des autres sur eux, est évidente & généralement reconnue.

L'estime qu'on a pour son propre individu, est d'ordinaire grande à mesure que la base en est petite; & en général ceux qui ont du mérite, ont assez de lumières, pour en connoître les bornes, & pour ne les pas étendre excessivement, dans leur imagination. Cette vanité outrée est le plus grand inconvénient du *commerce civil*; elle détruit les agrémens de la société, aussi-bien que l'esprit de celui qu'elle domine; elle l'empêche d'éclairer son ame & de profiter des lumières des autres. Un tel homme, bien loin d'être dans la disposition d'apprendre, se croit fait exprès pour endoctriner les autres.

Aussi remarque-t-on d'ordinaire la vanité la plus excessive dans les plus grands fous; l'impertinente estime qu'ils font de leur habileté, les confirme dans leur folie, & les empêche d'en sortir jamais. Etre convaincu de sa sottise ou de son ignorance, c'est cesser d'être sot & ignorant.

Peut-être, me dira-t-on, que l'extravagance & la vanité peuvent être un grand obstacle aux agrémens du commerce, & le rendre utile à ceux qui en sont possédés, comme elles le rendent choquant & désagréable à ceux qui ont affaire avec

ces fous orgueilleux; mais qu'elles ne font rien au ſujet que je me ſuis propoſé; ſavoir, à ce qu'il y a de vicieux dans la converſation.

Je conviens avec ceux qui pourroient me faire cette objection, que, quelquefois, la folie & la vanité peuvent procéder d'une foibleſſe d'eſprit naturelle, & par conſéquent être moins des diſpoſitions criminelles, que des diſpoſitions malheureuſes. Mais s'ils ſont capables de faire quelques réflexions, ils voudront bien auſſi m'avouer que bien ſouvent, ces défauts ont leur ſource plutôt dans le cœur, que dans l'eſprit, & qu'il eſt très-poſſible, qu'ils dérivent du vice ou de la négligence. Les fous de cette dernière claſſe, ne le ſeroient pas, s'ils vouloient bien ſe donner la peine de prêter quelqu'attention à leurs idées & à leurs ſentimens, & ils peuvent être arrêtés ſur le bord du précipice, par de bonnes exhortations.

C'eſt quelquefois faute d'une attention légère, & très-praticable par les eſprits les plus foibles mêmes, que certains fous, bouffis de vanité, vont, dans leurs actions, bien plus loin que leur foibleſſe d'eſprit ne devroit les mener naturellement. Pour le faire ſentir, je rapporterai ici une querelle auſſi forte que furieuſe, & irréconciliable, que j'ai vu arriver entre deux fous orgueilleux: elle venoit de ce que l'un des deux avoit traité l'autre de fou, quoique malheureuſement

il méritât lui-même ce titre dans toute ſon étendue. Ils dégaînèrent ſur le champ; mais étant ſéparés par leurs amis communs, ils ſe donnèrent rendez-vous pour ſe battre en duel : on en fut averti, & il ne leur fut pas poſſible, pendant longtems, d'exécuter leur impertinent deſſein. Enfin ayant trompé la vigilance des ſurveillans, ils ſe battirent de nouveau, & ils furent bleſſés tous deux; l'un en mourut, & l'autre fut obligé de s'enfuir de ſa patrie, ſans eſpoir d'y retourner jamais. Le premier, avant que de mourir, avoua naturellement qu'il étoit fou; ce qui diminuoit en quelque ſorte ſa folie : mais il diſoit qu'il ne lui avoit pas été poſſible de ſupporter d'être traité de fou, par un homme qui étoit infiniment plus fou que lui. Pour l'autre, il avoit une grande opinion de ſa propre capacité, & un profond mépris pour la ſottiſe de ſon ennemi; vanité qui l'abaiſſoit réellement au deſſous du caractère de l'autre champion. C'eſt la ſeule choſe qui m'empêche de dire qu'ils ſe querellèrent abſolument pour rien, le ſujet de leur querelle étant une diſpute ſur la ſupériorité du mérite.

J'aurois ici un vaſte champ pour m'étendre ſur la folie, ranger les fous en différentes claſſes, & dépeindre la beauté variée que toutes ces nuances de déréglement d'eſprit doivent répandre dans leur commerce & dans leur converſation. Outre

le fou, dont parle Salomon, qui eſt le fou vicieux & criminel, j'ai trouvé trente-ſept autres eſpèces de folies, chacune, dans ſa ſorte, admirablement bien qualifiée, pour priver la ſociété de tout agrément, & pour la rendre ennuyeuſe, choquante & ridicule. J'y ai ajouté différens échantillons de leurs diſcours, j'ai dépeint leurs fades répétitions, leurs quolibets, leurs mots à double entente, par leſquels ils tendent comme des pièges aux gens ſenſés, ſans riſquer, que très-rarement, de manquer leur coup; j'ai décrit leur manière de rire, leurs geſtes, leurs grimaces & leurs contorſions, pour s'attirer le titre de drôles de corps, propres à divertir toute une compagnie. Afin de ne pas choquer mes compatriotes, j'ai partagé tous ces caractères d'extravagance entre les nations étrangères, & j'ai dépeint le fou François, le fou Eſpagnol, Portugais, Ruſſien, Chinois, Indien, &c. Mais j'ai réſolu de renfermer tous ces matériaux dans un traité à part, & je le donnerai au public dans une autre occaſion. Le ſujet que j'ai entrepris de traiter à préſent, eſt trop grave & trop ſérieux, pour l'inonder de tous ces caractères extravagans.

Par la converſation dont il ſeroit utile de bannir pluſieurs vices, je n'entends pas ici un certain babil vain, dont les fous ſont infiniment plus capables que les gens ſenſés. J'entends une conver-

ſation qui répond à la dignité de notre nature, & qui, dirigée par la vertu & par la politeſſe, eſt propre à faire jouir l'homme, de la félicité la plus parfaite qui puiſſe lui tomber en partage dans cette vie. Plus cette ſorte de converſation eſt excellente en elle-même, plus les vices qui s'y ſont gliſſés imperceptiblement, méritent d'être mis dans tout leur jour, & expoſés à la réflexion & au mépris de ceux qui aiment la vertu & leur propre bonheur.

DES Vices de la converſation en général.

JE m'attends ici à une objection de la part de certains critiques, qui ſe font un plaiſir de traverſer, par leurs chicanes, ceux qui plaident pour la vertu & pour les bonnes manières. Ils me ſoutiendront, ſans doute, que le vice ſuppoſe l'action, & que par conſéquent, ce terme n'eſt pas applicable au diſcours. Pour leur fermer la bouche, il ſera bon, avant que de paſſer outre, de définir ce que j'entends par converſation vicieuſe. C'eſt une converſation contraire aux bonnes mœurs, une converſation indigne d'un homme vertueux & raiſonnable, ou parce qu'elle eſt profane & contraire à la religion, ou parce qu'elle choque la modeſtie, ou enfin, parce qu'elle s'éloigne de

la charité, en donnant dans la médiſance & dans la calomnie.

A tous ces différens égards, parler eſt agir : la profanation eſt une action impie ; l'obſcénité du diſcours eſt une action immodeſte. La force des paroles eſt telle, que l'homme fait autant de crimes de la langue, que des mains; d'ailleurs les idées qui entrent dans notre eſprit par l'oreille, ſont ſujettes à reſter long-tems dans l'imagination, où elles font les impreſſions les plus profondes.

Quelques-uns des crimes les plus odieux ne ſauroient êtte commis que par la langue; tel eſt le blaſphême, qui eſt un crime de haute trahiſon contre la majeſté divine; telles ſont les imprécations, les malédictions, les menſonges & les calomnies, ſans parler d'un nombre infini de petites irrégularités, que la mode autoriſe, & qui, ſelon l'opinion ordinaire, ne valent pas la peine d'être relevées.

Graces à Dieu, après des ſiècles entiers d'une cotruption auſſi générale qu'avouée par ceux qui auroient dû réprimer le vice, nous voyons dans la Grande-Bretagne le crime privé de ſes plus fermes ſoutiens. Notre monarque (1) ne néglige rien pour en détourner ſes ſujets, & il faut eſpérer, qu'à préſent que la guerre eſt finie & que

(1) Le roi Guillaume.

ſes ennemis du dehors lui donnent quelque repos, il fera tous ſes efforts pour abattre & pour détruire cet ennemi domeſtique.

La reine Marie, dont la mémoire nous doit être toujours précieuſe pour ſa piété & pour les modèles de vertu qu'elle nous a tracés dans toute ſa conduite, a fait pendant ſa vie les plus grands efforts, pour défendre & pour ſoutenir les bonnes mœurs. Elle a encouragé les magiſtrats à punir le vice avec ſévérité; elle les a armés de nouvelles loix, & il a ſemblé que la juſtice même étoit deſcendue ſur la terre, pour revendiquer ſes propres droits. Cependant les effets ſalutaires que ces efforts vertueux ont produits, ont été renfermés dans des bornes aſſez étroites. Ce n'eſt pas la faute du ſouverain ni du parlement; les loix & les édits ne ſont pas capables d'effectuer une réforme générale, ſi une bénigne influence du ciel ne ſe répand pas ſur les mœurs de certaines perſonnes, qui, par leur rang, ſont placées hors de la portée des loix. Ce ſeroit d'ailleurs quelque choſe d'aſſez inutile de publier des édits contre les paroles; autant vaudroit établir un aſyle contre la foudre. Les brèches qu'on feroit à ces réglemens, ſeroient ſi nombreuſes, qu'il faudroit autant de juges que de criminels. Il y auroit autant de tranſgreſſeurs de ces loix, que de ſujets, & pluſieurs perſonnes ſeroient obligées de paſſer

tous les instans de leur vie, devant le tribunal des juges.

La conversation en général a reçu une certaine teinture du vice, qui est dégénérée en agrément, & qui ne sauroit être effacée que par une espèce de mode, qui, par une heureuse cascade, descendît des premiers du royaume jusqu'au peuple. La force n'y fera jamais rien. Quand une passion devient agréable à un homme, il est bien difficile de l'en guérir; il a de l'aversion pour le remède, par cela même que cette passion lui plaît. Je le répète, il n'y a qu'une mode contraire qui puisse détruire le charme attaché à la mode d'être vicieux. La mode est jusqu'ici la source de la plupart des crimes, par le pouvoir despotique qu'elle usurpe sur les esprits. Veut-elle qu'on donne dans la débauche: vous voyez aussi-tôt des gens qui n'y sont pas portés par leur naturel, renoncer à la pudeur, & risquer la santé de leurs corps & le salut de leurs ames, simplement pour avoir de belles manières, pour s'attirer le titre de joli homme. Si les petits maîtres de la cour se font plaisir du blasphême & de la profanation, tout le reste suit le torrent. Il faut renier son créateur, & faire profession ouverte d'athéisme, pour avoir de l'esprit & du monde. Les marchands & les artisans eux-mêmes, pour paroître éclairés & polis dans les compagnies, exercent leur bel-

eſprit ſur les choſes ſacrées ; ils s'occupent à ſonder les profondeurs des myſtères, & cherchent à pénétrer dans les ſecrets impénétrables du ciel. La divinité de Jeſus-Chriſt, la durée éternelle d'une vie à venir, ſont les ſujets ordinaires de leurs diſcuſſions; ils veulent qu'on leur donne des démonſtrations de choſes qui, par leur nature même, n'en ſont pas ſuſceptibles, & ils ſe croient les plus habiles gens du monde, quand ils s'imaginent qu'il eſt impoſſible de ſatisfaire à leurs demandes extravagantes.

De cette ſource ſe repandent en foule les héréſies & les opinions les plus biſarres. En voulant découvrir ce qui par ſoi-même eſt impénétrable, on ſe jette dans le doute ; on va même juſqu'à refuſer la réalité à certaines choſes, parce que l'on n'aura point d'idée, & parce qu'on ne ſauroit comprendre la manière dont ces choſes exiſtent. Folie ſemblable à celle d'un homme qui a la vue courte, & qui nie l'exiſtence de tous les objets où ſes yeux ne ſauroient atteindre. La trinité eſt hors de la portée de leur raiſon, & cette fière raiſon s'en venge en niant ce dogme ; ils dépouillent le fils de Dieu de ſa divinité, & de ſon union hypoſtatique avec le père, parce qu'il leur eſt impoſſible de diſtinguer les actions qu'il a faites en ſa qua-

lité de médiateur, d'avec celles qu'il a faites en vertu de ſa toute-puiſſance divine.

J'oſe regarder toutes ces opinions erronées, qui ſe multiplient ſi fort dans notre âge & dans notre patrie, comme une punition divine que nos compatriotes s'attirent par leur inſolence effrénée de profaner les myſtères de la religion, par le motif de paſſer pour gens d'eſprit. Dieu permet qu'à force d'avancer des opinions impies qu'ils ne croient pas, & à force de les défendre avec chaleur, ils commencent à s'en perſuader; comme certains menteurs, qui répètent ſi ſouvent leurs menſonges, qu'à la fin leur imagination eſt incapable de les diſtinguer de la vérité.

Si la fatuité de nos petits-maîtres, ſe bornoit au ridicule de l'ajuſtement & du geſte, un homme ſage ſe contenteroit d'en rire, ou d'en avoir pitié. Mais il eſt tems de ramaſſer toutes les forces de l'eſprit & de la raiſon, pour la combattre & pour la terraſſer, quand on voit que, pour complaire à la mode, des libertins font les derniers efforts d'imagination pour ſe rendre criminels au ſuprême dégré, par méthode & par ſyſtême; quand on voit tous les talens naturels de l'eſprit, tous les talens acquis par l'éducation, & tous les ſecours qu'on peut tirer

de l'art, & de l'étude même, rangés en bataille contre le ciel, & faire une ligue, pour rendre le genre humain plus méchant & plus déteſtable.

DES Moyens de réformer la converſation.

IL n'importe guères, dans le fond, d'examiner avec une exactitude bien ſcrupuleuſe les ſources d'où la corruption s'eſt repandue ſur les diſcours des hommes. Il eſt infiniment plus important de rechercher, avec ſoin, les moyens de les débarraſſer de tous les defauts qui l'aviliſſent. Du moins ſeroit-il à ſouhaiter qu'on trouvât une méthode ſûre, pour rendre aſſez d'autorité à la vertu & à la tempérance, afin qu'on n'eût plus le front de les outrager par des diſcours inſolens

Cette entrepriſe eſt d'une très-grande difficulté.

. . . . . *Facilis deſcenſus averni;*
Sed revocare gradum ſuperaſque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor eſt.

VIRG. Æn. VI. 126.

L'accès à l'empire des ombres
Eſt facile à chacun;
Mais on ne revient pas de ces demeures ſombres
Par un effort commun.

Il ſeroit bien plus facile de trouver une telle méthode, que de la mettre en pratique ; mais on ne peut pas dire cependant que la choſe ſoit abſolument impoſſible ; &, malgré la connoiſſance que j'ai des bornes de mes lumières, je veux bien poſer ici quelques règles, qui pourroient rendre cette reforme praticable.

Cet heureux ſuccès dépend, en partie, d'une exécution ſévère des loix ; nous avons des loix excellentes pour réprimer le vice, & nous en faiſons encore, tous les jours, de très-propres à nous mener au même but ; mais toute la force des loix, conſiſte dans l'exécution, ſans laquelle elles perdent toute leur vigueûr, & non-ſeulement elles deviennent inutiles & mépriſables, mais elles font plus de mal que de bien.

J'avois d'abord deſſein d'inſerer ici un traité intitulé : *Eſſai ſur l'inutilité des loix & actes du parlement de la grande-Bretagne ;* mais ayant conſideré la choſe plus mûrement, j'y ai renoncé, pour ne pas mêler des traits ſatyriques aux reflexions ſérieuſes dont j'ai reſolu de remplir cet ouvrage. Je me contenterai de dire ici que la grande defectuoſité de nos loix, conſiſte dans le manque de loix propres à reformer nos légiſlateurs mêmes. Par-là, la roue de la juſtice exécutive, ſeroit interrompue dans ſon mouvement, & les édits parviendroient au but, où naturellement ils doivent tendre.

Le ſuccès en queſtion dépend encore très-eſſentiellement de la conduite des gens de condition, que le peuple prend d'ordinaire pour les modèles de ſes actions & de ſes manières. Je ſais bien qu'il eſt beaucoup plus mal-aiſé de porter la multitude à l'imitation du mal, qu'à celle du bien. Ce ſeroit faire un grand pas vers la réforme générale de la nation, que de porter ceux qu'on nomme d'ordinaire honnêtes gens, à conſpirer unanimement, pour priver le vice de l'appui de l'exemple.

Si l'on pouvoit parvenir à ces deux points, bientôt la honte s'attacheroit de nouveau au vice; un homme qui voudroit donner dans l'ivreſſe, ou dans l'impudicité, le feroit dans l'obſcurité, ſemblable aux voleurs qui attendent la nuit pour piller les maiſons.

Si l'on peut déraciner une fois l'amour du vice, du cœur humain, la réforme deviendroit inutile; & comment ſeroit-il poſſible que l'on continuât à l'aimer, ſi on l'examinoit de près, & ſi l'on en faiſoit l'anatomie, pour pénétrer juſques dans ſes entrailles? On verroit bientôt juſqu'à quel point il eſt peu convenable à l'homme, en qualité d'homme, d'honnête homme & de chrétien. On verroit juſqu'à quel point le crime eſt mépriſable, dans le tems même qu'il nous fait jouir de ſes plaiſirs les plus

ſenſibles ; combien il eſt pernicieux pour notre ſanté, pour notre fortune & pour notre reputation ; & combien il eſt propre à nous confondre avec les brûtes, ſur leſquelles nous prétendons avoir de ſi grands avantages.

Comme la plupart des perſonnes, à qui je parle ici, ſont des gens qui n'admettent point la réligion, ou du moins qui en doutent, je ne citerai contr'eux aucune preuve de l'écriture-ſainte, ni des effets les plus marqués de la providence. D'ailleurs, je ne me donne pas pour théologien, & par-là j'ai du moins cet avantage, que ceux que j'attaque ici, ne m'accuſeront ni de pédanterie, ni de fraudes pieuſes, & que je ne cours pas le moindre riſque de choquer la mode, qui ne veut rien avoir à démêler avec la bible. Je prendrai la choſe d'un autre biais, & je prierai mes lecteurs de conſidérer que, quand il n'y auroit ni Dieu ni providence, ni démon, ni vie à venir, il leur ſiéroit mal de ſe livrer à l'ivrognerie, à la débauche, à l'emportement & à l'eſprit de vengeance. Ces vices ſont ſi peu compatibles avec notre nature, ſi irréguliers, ſi turbulens ; on y découvre tant de groſſiereté, de folie & de fatuité, qu'ils doivent exciter le mépris & le dégoût dans l'eſprit de tout homme ſenſé, pourvu que la mode lui permette d'en juger d'une manière impartiale.

La vertu & les bonnes mœurs ſympathiſent mieux avec notre nature, & ont quelque choſe de plus mâle & de plus noble, que le vice & l'intempérance : elles repondent infiniment mieux aux véritables fins de la vie humaine & de la ſociété, comme auſſi de la paix des familles & des nations entières. S'il ne s'agiſſoit que de faire un choix par les ſimples vues de l'intérêt & de l'amour-propre, il faudroit préférer le chemin uni de la vertu, aux routes tortueuſes & embarraſſées du vice. Le vice tend à la confuſion, à l'oppreſſion, à la diſcorde, à la guerre. La vertu eſt diſcrète, réglée & paiſible : c'eſt le lien le plus ſûr de la ſociété ; au lieu que tout homme a tout à craindre, ſi ſes ſemblables n'ont ni tempérance, ni retenue. Il doit s'attendre à tout moment à être volé par le brigand, maſſacré par l'ivrogne, & à voir ſa femme & ſes filles, la proie des débauchés.

Je pourrois faire ici une digreſſion aſſez utile, pour examiner, ſi l'impudicité & l'ivrognerie ne ſont pas, pour ainſi dire, les deux irrégularités, mères de tous les vices à la mode. Je ne mets pas au nombre de ces vices, le vol, le rapt & le meurtre. S'en abſtient-on par la crainte des loix ? Se perſuade-t-on que l'on peut ſe rendre hardiment coupable de l'ivrognerie &

de l'adultère, & qu'il y auroit une cruauté enorme à faire pendre un homme pour ces sortes de bagatelles?

Ces excès criminels descendent avec rapidité de la conduite des grands dans celle du peuple, & les simples gentilshommes ne doivent pas s'imaginer que je les ai exclus de ma censure, en mettant les débauches de la populace sur le compte de nos Dieux. Les payens avoient des Dieux de différentes classes, & nos gentilshommes peuvent fort bien passer pour des divinités subalternes; ce sont des Silènes & des Faunes, Dieux campagnards, qui ne négligent rien pour communiquer leurs vices aux bergers & aux laboureurs, qui leur adressent leurs hommages.

De la Conversation avilie par l'athéisme & par la profanation.

JAMAIS les hommes ne sont arrivés à un aussi haut degré de justesse d'esprit & de lumières, & par conséquent jamais il n'ont été aussi capables de glorifier leur créateur, source de la sagesse, qui est certainement la plus grande bénédiction, dont il puisse favoriser l'être qu'il a créé à son image. Quelle horreur n'est-ce donc pas de

de ne ſe ſervir de cette ſupériorité de ſageſſe, que pour inſulter la divinité, & pour ménager quelque probabilité à l'opinion, qui lui refuſe l'exiſtence ? Quel crime que de n'employer ce haut degré de lumières, que pour autoriſer la plus noire de toutes les ingratitudes, & pour ſurpaſſer les extravagances les plus ſignalées des aveugles payens ! Les philoſophes les plus fameux ont du moins reconnu une première cauſe dont le pouvoir influoit ſur l'univers, & dont la ſainteté devoit s'attirer l'hommage & l'adoration des hommes. Le diable même, le plus grand ennemi de Dieu, & qui ſouvent s'eſt ſervi de la ſtupidité de certaines nations, pour s'ériger lui-même en divinité, n'a jamais ſoufflé aux peuples les plus barbares, l'horrible extravagance de nier l'exiſtence de leur créateur. Il y a de l'apparence qu'il a eu trop bonne opinion de l'eſprit humain, pour le croire acceſſible à une notion ſi abſurde & ſi biſarre. Il en eſt aſſez mal payé, puiſque nos eſprits-forts, irrités, pour ainſi-dire, du refus qu'il fait de conſpirer avec eux pour nier l'exiſtence divine, nient encore l'exiſtence de cet ennemi du genre-humain.

Rien n'eſt plus digne de remarque, que les foibles argumens dont les plus rafinés d'entre les athées défendent l'impertinence de leurs

idées contre les démonſtrations ſur leſquelles la nature & la raiſon fondent l'éxiſtence d'un premier auteur de toutes choſes. Quelle torture ne donnent-ils pas à leur pauvre raiſon, pour ſe perſuader à eux-mêmes une opinion à laquelle leur corps, leur ame, chaque inſtant de la vie, les raiſonnemens mêmes dont ils ſe ſervent, donnent continuellement le démenti ? Sur d'autres ſujets, ils raiſonnent avec méthode, ils ne veulent admettre qu'une évidence entière, & ne ſe rendre qu'aux raiſons les plus fortes ; ici ils ſe contentent des plus pitoyables ſophiſmes, des ſuppoſitions les plus trompeuſes, & des plus miſérables ſubterfuges ; tout leur eſt bon, pourvu qu'ils puiſſent parvenir à s'éblouir d'une fauſſe lueur, qui les entretient dans leurs égaremens.

Les argumens qui plaident pour l'éxiſtence d'une divinité, ſont en ſi grand nombre, ſi bien mis dans tout leur jour par d'habiles gens, & portés juſqu'à un tel degré d'évidence, qu'il n'eſt pas néceſſaire de les alléguer ici, puiſqu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter une nouvelle force.

On n'a qu'à fouiller dans ſoi-même, pour trouver les démonſtrations les plus inconteſtables de cette vérité. Je veux ſeulement faire quelques demandes à nos athées.

1. Qu'ils me diſent avec ſincérité, s'ils en

ſont capables, s'il ne leur arrive jamais, dans la chaleur même de la diſpute, de porter leurs réflexions ſur leur propre nature, & de démentir en ſecret les ſophiſmes qu'ils allèguent d'un air triomphant. Je ſais du moins que le comte de Rocheſter, un des plus fameux docteurs de cette ſcience infernale, reconnut dans ſon lit de mort que ces ſortes de reproches ſecrets lui avoient été très-familiers, & qu'une eſpèce de mouvement convulſif avoit ſouvent accompagné chez lui l'action horrible d'attaquer la majeſté divine.

La nature, en tremblant, rend au ciel ſes hommages :
Il a d'un ſceau divin marqué tous ſes ouvrages.
A l'effacer, l'impie eſt ſouvent empreſſé ;
Mais ſon cœur en frémit, & l'appelle inſenſé.

2. Je voudrois demander à l'athée le plus intrépide & le plus déterminé, quelle certitude il a de ſa propoſition négative, & s'il ignore les riſques qu'il court, ſi, par ſa faute, il ſe trompe ſur un ſujet ſi important. Il ſuffit d'une étendue d'eſprit médiocre, pour comprendre que, ſuppoſé qu'il nous fût difficile de prouver, par des démonſtrations formelles, la propoſition poſitive, il y a un Dieu, il doit être infiniment plus difficile d'appuyer la propoſition négative, ſur des preuves démonſtratives. Eſt-il d'un homme prudent de riſquer tout ſur des ſuppoſitions incertaines,

deſtituées de tout principe inconteſtable? S'il y a une cauſe première, il n'eſt pas naturel qu'elle accorde facilement le pardon à des gens qui ſe ſont fait une occupation de l'inſulter en niant ſon exiſtence, & en communiquant leur incrédulité aux autres, ſans y être portés par aucun motif plauſible.

Ils ſeroient encore en quelque ſorte excuſables, ſi, dans une malheureuſe ſituation, ils s'étoient conduits en perſonnes ſages & raiſonnables, & ſi, mortifiés d'un doute involontaire ſur un ſujet ſi grave & ſi reſpectable, ils avoient pris le parti de la vertu, par ſimple prudence. Mais agiſſant à l'égard du doute, comme ſi c'étoit la plus forte des démonſtrations, ils ſont les agréables & les beaux eſprits ſur cette matière: c'eſt la ſource intariſſable de leurs bons-mots; ils tournent en ridicule tous les articles de foi, comme manifeſtement atteints & convaincus de fauſſeté, & ils ont la hardieſſe d'attaquer la bible par des chanſons ſatyriques; tel eſt, par exemple, ce digne couplet de milord Rocheſter.

Religion, fatras riſible & reſpectable,
Enfant bien aimé de la fable,
Que vous naquîtes à propos!
Nous vous devons nos plus chers avantages:
Vous êtes, dans la main & des grands & des ſages,
Un frein propre à brider la canaille & les ſots.

Ce qu'il y a de particulier dans la conduite de ces meſſieurs, c'eſt qu'il leur eſt impoſſible de lancer le moindre trait ſur la religion, ſans qu'il retombe ſur eux, & que tout l'eſprit qu'ils prodiguent à cet égard, ne fait que prouver qu'ils n'ont pas le ſens commun. Si effectivement la religion eſt un effet de la politique, ſi elle ne ſert qu'à attacher la ſotte populace au bon ſens des ſages, n'eſt-il pas impertinent d'aller découvrir aux dupes une fourberie ſi inutile aux eſprits forts? N'eſt-ce pas démentir groſſièrement la prudence des prétendus ſages de l'antiquité, qui ont été aſſez heureux pour attraper dans un même coup de filet tout le genre-humain? Nos ſages modernes ne péchent-ils pas contre leur propre intérêt, qui doit être l'unique règle de leurs actions, & ne ſe privent-ils pas de tous ces précieux avantages, dont ils croient être redevables aux premiers inventeurs des ſyſtêmes de religion?

Tout le procedé de ces beaux eſprits n'eſt qu'une ſuite continuelle de coups d'étourdis. Il faut s'étonner ſur-tout de leur ſtupide intrépidité. S'il y a un Dieu aſſez juſte & aſſez puiſſant pour récompenſer la vertu, & pour punir ceux qui l'outragent avec la dernière arrogance, on peut dire qu'ils jouent gros jeu, en s'expoſant à une éternité de malheurs, par le ſimple plaiſir de

dire un bon-mot. Si ce bon-mot eſt fondé en raiſon, ils n'y gagnent pas grand'choſe ; & ſi ce n'eſt qu'une turlupinade en l'air, ils perdent tout.

Je ne ſais pas ſi je me trompe ; mais il me ſemble que, dans les vers infâmes qu'ils compoſent ſur ces ſujets ſérieux, il n'y a d'ordinaire rien que de fade & de plat ; l'on diroit que la muſe n'eſt pas auſſi athée que le poëte, & que leur génie, qui eſt propre à briller ſur d'autres matières, ſe refuſe à la profanation & au blaſphême. Il eſt apparent que, dans l'entendement des plus grands libertins, il y a un ſentiment ſecret de la divinité, qu'on ne contraint qu'avec peine à ſeconder l'imagination dans les inſultes qu'elle machine contre la divinité.

J'obſerverai encore que les athées ſont la plus fâcheuſe eſpèce de pédants, & qu'il n'y en a point qui choquent avec plus de fatuité la politeſſe & les belles manières. Il n'eſt pas poſſible d'être en compagnie avec un athée, ſans voir que toutes ſes penſées roulent dans le même cercle de railleries & de quolibets lancés contre Dieu & contre la religion ; tout ſon eſprit ſe concentre dans cet unique ſujet, comme dans un tems de contagion toutes les maladies aboutiſſent à la peſte. Il ſait que ſes affreuſes bouffonneries doivent, de néceſſité, être importunes à la plupart

de ceux qui les écoutent ; il ne laiſſe pas de pouſſer ſa pointe, & vous êtes forcé de le laiſſer parler ou de lui rompre en viſière.

Il y a des gens tout auſſi ridicules que ceux dont je viens de parler, mais moins odieux en apparence, qui daignent avouer qu'il y a un Dieu, pourvu qu'il leur ſoit permis de régler ſes attributs ; ils veulent qu'il ait le caractère d'un gentilhomme bien élevé & d'un bon naturel. Selon eux, il n'a jamais eu le cœur de ſouffrir que ſon fils fût crucifié par les Juifs, & il a trop de généroſité pour condamner ſes créatures à des ſupplices éternels. Conformément à ces belles idées, ils font main-baſſe ſur les dogmes de la repentance & de la foi, & ſur tous les autres moyens d'être réconcilié à Dieu par Jéſus-Chriſt. Il y a, diſent-ils, de bonnes hiſtoires dans la bible ; mais pour ce qui regarde la vie & les miracles de notre ſauveur, ce n'eſt qu'une légende aſſez mal arrangée.

Outre ceux-là, nous avons encore une foule d'Ariens & de Sociniens, diſciples d'un ancien hérétique, qui ſortoit toujours de l'égliſe dès qu'on commençoit à entonner le *Gloria Patri*, & qui s'aſſeyoit lorſque, dans les prières publiques, il étoit fait mention de la divinité de Jéſus-Chriſt.

De telles iniquités, comme s'exprime Job,

devroient être punies par les juges ; ce ſont elles qui ont le plus contribué à la ruine de nos bonnes mœurs. Il n'y a point de méthode qui puiſſe tendre plus directement à rendre le peuple criminel au plus haut degré, que de le dégager de la crainte d'un Être ſuprême. Auſſi-tôt qu'un homme commence à ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, il ne lui reſte aucune règle de conduite, qu'un amour-propre, groſſier & brutal. S'il n'y a point de légiſlateur ſouverain, il n'y a point de loi qu'il faille reſpecter ; on n'a qu'à éluder la force des loix civiles, & pour le reſte, on peut prendre pour règle ſes appétits déréglés, par le ſeul droit naturel.

Quoique nous vivions dans un ſiècle où la plus grande impiété a inondé la nation comme un déluge, il eſt certain pourtant que la religion eſt publiquement profeſſée dans notre patrie, que le nom de Dieu y eſt avoué & adoré, & que le chriſtianiſme y a les loix pour appui ; rien n'empêche, par conſéquent, de ſe ſervir de ces loix, pour défendre cet établiſſement ſalutaire contre les invaſions des athées, des déiſtes & des hérétiques, comme l'ordre, le repos public ſont défendus contre les attentats des brigands, des voleurs & des aſſaſſins.

Il n'y a pas la moindre probabilité de réuſſir à réformer les mœurs de la nation, ſi on laiſſe un

libre cours aux maximes qui ont pour but de détacher nos compatriotes des principes de la religion. Quelle ſymétrie y a-t-il dans un gouvernement où le moindre vol eſt puni de mort, dans le tems qu'on attaque impunément le Dieu du ciel & de la terre, qu'on renverſe l'autorité des livres ſacrés, qu'on ſe joue des dogmes principaux du chriſtianiſme, *de la mort du ſauveur & du ſalut de l'ame ?*

Si un homme s'aviſe de parler contre les miniſtres, ou s'il eſt aſſez hardi pour dire des impertinences au roi, on le met en priſon : mais lui eſt-il permis de tenir des diſcours ſéditieux ſur la majeſté divine, de nier la divinité de ſon rédempteur, & de lancer des railleries contre le ſaint-Eſprit, dont nous adorons cependant le pouvoir efficace ? Aucune crainte de punition n'arrête cette langue effrénée dans ſon inſolence ; ce ſera beaucoup, ſi quelqu'un de ceux qui l'écoutent, le prie honnêtement de mettre des bornes à de pareils diſcours.

Où voit-on l'homme de cour, ou le particulier, ſoutenir l'honneur de ſon créateur, d'une manière proportionnée à la grandeur du ſujet ? Si dans une compagnie on donne un démenti à un homme de naiſſance, il le prend pour un cruel affront, il s'emporte, cherche querelle à celui qui l'a offenſé, ſe bat avec lui, & bien ſou-

vent le tue. Il arrive même qu'on prend avec la même chaleur le parti d'un ami abſent, quand on le voit calomnié, & attaqué dans ſon honneur. Mais où eſt l'honnête homme, qui s'intéreſſe aſſez dans la querelle de Dieu, quand un ſcélérat l'outrage, & donne le démenti à ſes attributs, & même à ſon exiſtence, pour ne le pas entendre ſans émotion, & ſans la moindre envie de punir cette insolence outrée ?

Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir ici, que je ne ſuis pas d'opinion, qu'il faudroit ſe battre pour ſoutenir la cauſe de Dieu ; je ſuis ſûr qu'il ne faut jamais le faire que dans une extrême néceſſité, que nos loix le défendent, & qu'en cela, elles ſont conformes à la volonté divine : j'ai voulu ſimplement mettre ces deux cas en parallèle, & faire voir qu'il n'y a rien de plus indigne dans notre conduite ordinaire, que d'être jaloux de notre honneur & de celui de nos amis, ſans marquer le moindre dévouement pour la gloire de notre créateur. Il me ſemble du moins qu'il ſeroit raiſonnable, ſi l'on voyoit un fat ſe donner des airs de petits-maîtres aux dépens de la divinité, de lui faire ſentir fortement qu'on eſt choqué de ſon inſolence, & de le traiter comme un faquin, s'il en marquoit du reſſentiment. Rien ne conviendroit mieux à un homme de qualité, que de mépriſer, même de punir ſévèrement un

homme qui oſeroit devant lui s'évaporer en plaiſanteries blaſphématoires ſur la religion. Si l'on continue à confondre la profanation avec l'eſprit, la crainte de s'attirer des railleries eſt capable de rendre les gens eſprits-forts, pour ne pas paſſer pour des imbécilles.

Du Diſcours obſcène.

L'OBSCÉNITÉ a quelque choſe de ſi bas & de ſi choquant, qu'un homme bien né devroit n'en être pas ſeulement ſoupçonné. Quoique le chevalier Georges Mackenzie l'ait dépeinte avec ſes couleurs convenables d'une manière très-ingénieuſe, j'eſpère qu'il me ſera permis de faire un petit nombre de réflexions ſur le même ſujet.

Ceux qui ſe diſtinguent le plus à cet égard, ſont des perſonnes auſſi incapables de gouverner leurs langues, que leurs paſſions brutales, qui ſe font une eſpèce d'honneur de paſſer, dans le monde, pour ce qu'ils ſont réellement.

Auſſi n'eſt-ce pas à eux que j'ai deſtiné mes réflexions. Si de pareils gens vouloient parler d'une manière ſage, & conforme à la pudeur, leur imagination ſeroit dans une contrainte perpétuelle ; ils ſeroient déplacés ; ils ſortiroient de leur caractère, & ils auroient eux-mêmes leur

bonne part de l'ennui, qu'ils donneroient aux autres. Je n'ai donc rien à leur dire; je leur pardonne leur extravagance : mais qu'un homme bien élevé, mêle dans ſes diſcours des expreſſions de la canaille & contraires à la pudeur, c'eſt une incongruité, qui me paroît auſſi bizarre qu'inſupportable.

Je laiſſe-là ce qu'il y a de criminel dans ces ſortes de diſcours, pour n'examiner que ce qu'il y a d'impoli & d'indécent : mon principal but n'eſt pas de conſidérer l'obſcénité comme un péché par rapport à Dieu, mais comme groſſièreté, capable de troubler l'agrément de la ſociété civile; & comme un affront qu'on fait avec inſolence à toute une compagnie d'honnêtes gens.

Je ſais bien que la pudeur, qui nous porte à couvrir nos corps, eſt un effet de la chûte de nos premiers parens; que c'eſt une conſéquence du crime, qui a, pour ainſi dire, abâtardi notre nature, & que, par conſéquent, ce n'eſt pas une vertu en elle-même. Il n'y a point de partie du corps humain, qui n'eût pu être expoſée à la vue, ſi le péché n'avoit établi une diſtinction néceſſaire entre les unes & les autres. Mais il s'enſuit de-là même, que les diſcours impudiques péchent contre la coutume & contre la bienſéance. Pourquoi la langue découvriroit-elle de propos délibéré, ce que la nature ne ſauroit

expoſer à la vue, qu'en rougiſſant, & que la bienſéance a condamné aux ténèbres ? Si la pudeur eſt la ſuite du péché, ſi elle n'eſt pas une vertu par elle-même, il faut avouer que le péché nous a mis dans la néceſſité de la conſidérer comme une vertu, & que le vice auroit une double influence ſur nous, ſi, par un excès de dérèglement, nous ſecouions le joug de la pudeur, que le vice nous impoſe,

Celui donc qui permet à ſa langue la liberté de dévoiler ſans retenue, ce que la honte cache avec tant de prudence, déclare qu'il n'a pas la moindre mortification des maux qui ſont dérivés du premier péché comme de leur ſource, tout comme s'il étoit exempt des malheurs qui ont leur origine dans la chûte d'Adam. Cependant tous les hommes en ſentent les triſtes influences, & s'il y a quelqu'un qui peut ſe vanter avec juſtice, qu'il ne ſent pas dans ſon naturel, le moindre penchant au mal, la moindre corruption, c'eſt le ſeul qui peut, couvert de ſon innocence, ne pas remarquer ſa nudité, ni celle des autres ; il ne ſauroit rien dire d'indécent, & de contraire à la pudeur ; rien ne ſauroit s'offrir à ſes yeux, qui ſoit capable de les choquer.

Pour ceux qui trouvent à propos de couvrir leur nudité, il eſt certain qu'ils n'agiſſent pas conſéquemment, en la dévoilant par leurs diſ-

cours. S'il y a des actions que la nature condamne à la nuit & aux ténèbres, & s'ils ne les commettent eux-mêmes que dans la retraite, pour les dérober à la vue des hommes, quel motif peut les porter à en parler en public?

S'ils veulent qu'il y ait de la liaiſon & un plan dans leur conduite, qu'ils banniſſent de leur bouche les expreſſions de certaines choſes, & de certaines actions, ou bien qu'ils ne ſe faſſent pas une affaire de ſe livrer à ces actions, à la manière de Diogène; qu'ils en prennent le public pour ſpectateur, & qu'ils mènent leurs femmes & leurs maîtreſſes aux marchés, ou à la bourſe, pour ſe divertir avec elles à la face du ciel & de la terre.

Qu'on prenne le ſcélérat le plus abominable, le débauché le plus familiariſé avec l'obſcenité, & qu'on le place en préſence de ſa mère, on aura bien de la peine à le porter à tenir ſon langage ordinaire, devant celle qui l'a mis au monde. Il y a là-dedans quelque choſe qui répugne trop, pour en croire capable l'homme le plus infâme: cependant il y a quelque choſe de ſemblable dans le diſcours obſcène en général. Par les expreſſions impudiques, on affronte la nature, qui eſt la mère commune des hommes, & l'on en découvre la nudité.

Je ne compends pas même quel eſprit, quel

agrément on peut trouver dans ces paroles malhonnêtes, ni comment on peut les conſidérer comme une ſource de joie & de plaiſirs. Selon l'idée que les gens du monde ont du plaiſir, il peut y en avoir dans les actions mêmes dont ces diſcours ſont d'infâmes tableaux; mais ce n'eſt que par groſſièreté & par mauvais goût, qu'on peut ſe déterminer à prononcer & à entendre de pareilles ſottiſes; c'eſt manque d'eſprit, c'eſt manque de trouver dans ſon cœur & dans ſon imagination, des ſources de divertiſſement, plus convenables à un homme poli & ſenſé.

Je ne doute pas que les hommes, qui ont toujours quelques raiſons pour pallier les choſes les moins raiſonnables, ne trouvent encore ici quelque excuſe en faveur de ce dérèglement d'eſprit. Ils me diront que ces expreſſions ne paroiſſent choquantes, que parce que la coutume les empêche d'être familières, & qu'il n'y a point de crime à exprimer ce qu'il n'eſt pas criminel de faire.

Suppoſons, avec ces meſſieurs, que la ſeule coutume a donné aux expreſſions dont il s'agit, cette indécence qui choque ſi fort les règles de la politeſſe. La coutume n'eſt-elle pas reſpectable; le conſentement unanime des honnêtes gens a banni ces termes de la conver-

ſation : pourquoi les rappeler de leur exil, ſi l'on n'y eſt porté par des raiſons ſupérieures à la force de la coutume ?

Je pourrois m'étendre davantage ſur cette matière, ſi mon but n'étoit pas de faire des eſſais, plutôt que des traités en forme.

DES Diſcours contraires à la vérité.

MON deſſein n'eſt pas d'entrer dans un grand détail ſur tous les péchés compris ſous le nom de menſonge. Je ſuppoſe que tous ceux qui liront cet ouvrage, reconnoîtront avec moi que c'eſt-là le vice le plus ſcandaleux qui puiſſe avilir la nature humaine. Il n'y en a point qui ſoit d'une auſſi grande étendue, & ſi fécond en autres vices ; tous les crimes en ont un beſoin abſolu ; ils ne ſauroient s'en paſſer quand ils veulent tromper, trahir, voler ou détruire. Le menſonge eſt le voile général de tout ce qui eſt contraire à la vertu ; c'eſt la peau de brebis ſous laquelle le loup ſe cache. C'eſt la prière du phariſien, le rouge de la courtiſanne, le fard de l'hypocrite, le manteau du voleur, le ſouris de l'aſſaſſin. C'eſt l'embraſſement de Joab, le baiſer de Judas ; en un mot, c'eſt le vice favori du genre humain, & le caractère diſtinctif du diable.

Mais

Mais ce n'eſt pas-là proprement le ſujet que je me ſuis propoſé de traiter; mon intention n'eſt que de parler d'une certaine licence qu'on ſe permet de dire des choſes contraires à la vérité, ſans avoir deſſein de nuire par-là à qui ce ſoit. On conſidère cette liberté comme un badinage innocent devant le tribunal de Dieu & devant celui des hommes; mais j'eſpère faire voir la fauſſeté de cette opinion, en conſidérant quelques branches de cette licence inconſidérée.

Les conteurs de profeſſion ſont fort ſujets à ce vice; leur unique but eſt de divertir une compagnie & de la faire rire; vaine ſatisfaction, & qui ne vaut certainement pas la peine que, pour en jouir, on parle contre la conſcience, & qu'on manque de reſpect à la vérité.

Il y a des gens qui s'abandonnent ſi fort à ces démangeaiſons, qu'inſenſiblement ils ôtent tout crédit à leurs diſcours, & que ceux qui les fréquentent ont une incrédulité générale pour tout ce qui ſort de leur bouche.

Il arrive quelquefois que les hiſtoires qu'ils débitent ont quelque fondement dans la vérité; mais à force d'additions & d'ornemens étrangers, elles parviennent à un volume monſtrueux, dont les différentes parties ſont tellement incompatibles, qu'elles perdent toute probabilité, & que ſouvent même elles deviennent entièrement contradic-

toires. Cependant le conteur eſt ſi fort chatouillé de la ſatisfaction d'en avoir fait un bon conte, qu'il eſt aveugle ſur les abſurdités dont il a enveloppé le fait, & qu'il attend avec impatience une occaſion favorable de le débiter de nouveau effrontément, même devant des perſonnes aſſez pénétrantes pour en ſaiſir d'abord la fauſſeté.

J'entendis un jour un homme qui auroit été au déſeſpoir d'être traité de menteur, raconter une hiſtoire dont la vérité ſeroit abſolument impoſſible ; néanmoins il aſſura poſitivement que c'étoit un fait, & qu'il en avoit été un témoin oculaire. Un cavalier qui étoit à côté de lui, & qui étoit trop bien élevé pour lui rompre en viſière, le regardant fixement : tout de bon, monſieur, lui dit-il, avez-vous vu la choſe vous-même ? De mes propres yeux, répondit l'autre. Puiſque cela eſt ainſi, reprit le cavalier, je ſuis obligé de vous en croire ſur votre parole ; mais je puis vous proteſter que je n'en croirois rien, ſi je l'avois vu moi-même. Cette ſpirituelle répartie excita un grand éclat de rire dans toute la compagnie, & dévoila mieux le menſonge qu'on venoit d'entendre, que n'auroit pu faire un démenti dans les formes, qui auroit pu d'ailleurs, donner lieu à une querelle.

Cette licence d'altérer les faits pour les rendre plus remarquables, va ſouvent ſi loin qu'il eſt dif-

ficile de les démêler d'avec la broderie, & que le conteur a de la peine lui-même à ſe ſouvenir de la réalité ſur laquelle il avoit travaillé d'abord. Par cette pratique générale, il arrive d'ordinaire que la même hiſtoire rapportée par deux différentes perſonnes qui en ont été toutes deux témoins oculaires, reſſemble ſi peu à elle-même, qu'il eſt naturel de croire qu'elle roule ſur deux faits différens. Ces ſortes d'hiſtoriens ſe familiariſent ſi fort avec leurs propres inventions, qu'ils ſont eux-mêmes les dupes de leurs chimères, & qu'ils les prennent à la fin pour des vérités.

Il eſt ſurprenant qu'on ait tant d'indulgence pour ce tour d'eſprit, qui s'occupe uniquement à ces ſortes d'inventions. On ne ſonge pas que ces outrages qu'on fait à la vérité, font peu-à-peu dans le cœur une brèche, par où l'habitude de mentir ſe peut gliſſer avec beaucoup de facilité. Dès qu'une fois on commence à ne pas reſpecter la vérité dans les bagatelles, on court grand riſque de s'accoutumer à la braver dans les affaires importantes. De cette manière on tend des embûches à ſa propre vertu, dans le tems qu'on ne ſonge qu'à faire rire une compagnie, ou bien à y cauſer un étonnement extraordinaire. C'eſt-là l'unique récompenſe que ſe propoſent ces conteurs de profeſſion; & s'ils arrivent à leur but, ils ſont

contens comme des rois, & ils ſe felicitent de la fertilité de leur imagination.

Il eſt difficile d'aſſigner à cette coutume la place qu'elle mérite parmi les habitudes vicieuſes. S'il y a moins de crime que dans les autres menſonges, il y a en récompenſe infiniment moins de bon ſens. Ceux qui mentent, pour tirer de leur crime un gain conſidérable, s'y abandonnent du moins par un motif qui peut avoir de la force. Ce motif, il eſt vrai, ne les excuſe en aucune manière; mais il les fait agir conſéquemment & par principe; auſſi mentir par forme de divertiſſement, c'eſt choquer ſa conſcience pour le ſeul plaiſir de ſe rendre fou de propos délibéré. Quel plaiſir! En vérité, ceux qui en ſont ſi charmés mettent leur mauvais ſens au-deſſous de l'extravagance des habitans des Petites-Maiſons.

Rien n'eſt pourtant plus commun; il ſemble que le caractère entier de certaines perſonnes eſt compoſé de contes; point de conteurs qui, en débitant leurs hiſtoires, ne donnent des preuves authentiques du vide de leur eſprit; ſemblables à un colporteur, qui va porter ſa maigre boutique de maiſon en maiſon, ils n'ont qu'un petit nombre de contes qu'ils promènent par toute la ville, & qui deviennent à la fin ſi uſés, quils montrent la corde; & qu'ils perdent tout leur luſtre.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que tous ces conteurs ſont preſque tous coupables de la fiction dont je viens de parler ; la choſe eſt évidente ; rarement habillent-ils leur hiſtoire de la même façon, ils en altèrent même les circonſtances les plus eſſentielles : mais ils ont beau faire, cette variété ne les maſque pas ſuffiſamment pour leur faire conſerver les graces de la nouveauté.

J'avoue que les termes me manquent pour bien exprimer la baſſeſſe de cœur & le dérèglement d'eſprit qui règnent dans la conduite de ces pauvres gens, qui pèchent ſans deſſein, ſans motif, ſans réflexion, & qui, bien loin d'avoir un mauvais but, n'en ont point du tout. Etrange caractère que celui d'un homme qui, ſans penſer à mal, affronte la vérité, trompe ſes amis, ſe décrédite lui-même, & n'a pour fruit de ſon invention & de ſes chimères que la gloire de jouer le rôle de bouffon, & de faire, d'une compagnie où il ſe trouve, un parterre que ſes extravagances divertiſſent pour rien !

Le meilleur conſeil que je puiſſe donner à un fou de cette eſpèce, eſt de continuer à mentir tout ſon ſou. L'expreſſion paroît donner dans le paradoxe ; mais je me crois en état de prouver qu'elle ne s'écarte pas du bon ſens. Le ſeul moyen pour un tel homme de ne plus mentir, c'eſt de continuer à mentir de toutes ſes forces

La qualité eſſentielle du menſonge, c'eſt d'en impoſer ; mais il eſt impoſſible à un menteur, reconnu pour tel, d'en impoſer à perſonne ; tous ſes diſcours, quelque faux qu'ils puiſſent être, deviennent des fonds vides, qui ne produiſent aucune idée, & ceux qui y attachent le moindre ſens, ſont leurs propres dupes.

Les conteurs de profeſſion peuvent être diſtribués en différentes claſſes. Il y en a qui débitent des hiſtoires qui ſont entièrement dues à leur imagination, & qu'ils forgent pendant quelque inſomnie, pour ſe dédommager des rêves dont le défaut de ſommeil les prive. Ils gliſſent ces ſortes d'hiſtoires dans la converſation, par cet exorde ordinaire & uſité ; *Un jour il y avoit un homme*, ou, *il y avoit un jour une femme* ; & par ce commencement ils ſemblent avertir les auditeurs qu'ils vont débiter une fable.

D'autres fabriquent dans la même forge de leur invention des fables mieux circonſtanciées, & par cela même plus imprudentes. Pour ménager du crédit à leurs hiſtoires, ils les font arriver à des perſonnages fixes, & ils ne manquent jamais de déclarer, dans leur préambule, qu'ils ont connu familièrement l'homme ou la femme dont il vont parler.

Il ne faut pas confondre ces ſortes de contes avec des paraboles ou des fables allégoriques,

qui ſont d'une nature toute différente. La vérité eſt le but naturel de ces fictions, elles tendent à une inſtruction agréable, & plus propre à ſe gliſſer dans l'eſprit qu'une morale ſèche & dénuée d'agrément. Telles ſont les paraboles que l'on trouve dans les livres ſacrés ; telles ſont les *Aventures de Télémaque*, & telles ſont encore celles de votre bon ami *Robinſon Cruſoè*.

D'autres conteurs, dont j'ai déja parlé, ſe contentent de falſifier la vérité, & d'en faire un mélange monſtrueux avec le menſonge tout pur, parce qu'il eſt plus propre à tromper.

Quelquefois on enſevelit des faits véritables ſous tant d'additions & d'ornemens étrangers que le fondement en diſparoît entièrement ; il arrive même que ces contes ſont ſi ſouvent retouchés, corrigés, retournés, raccommodés, qu'ils reſſemblent à cette vieille galère de Veniſe, où l'on avoit mis tant de planches nouvelles de tems en tems, qu'à la fin il ne lui reſta rien de ſa matière primitive.

Il y a encore une autre claſſe de conteurs, dont les fables ſont pleines de malice & d'alluſions propres à noircir la réputation du prochain ; mais ils ne ſont pas de mon ſujet ; il ne s'agit que d'une eſpèce de diables blancs, pour ainſi dire, qui n'ont aucune malignité dans leurs deſſeins, uniquement mauvais, parce qu'ils ſont

déraiſonnables. Ils ne font proprement tort qu'à eux-mêmes ; ſemblables à la cigale, qui, en mourant de faim, divertit les voyageurs par ſon chant.

La converſation de ces gens eſt un vide perpétuel ; & pour parler le langage de l'écriture-ſainte, la vérité n'eſt pas en eux ; ils la conſidèrent comme un objet qui n'a pas la moindre valeur & qui ne mérite ni eſtime, ni hommage. Ils tournent leurs crimes en raillerie & en divertiſſement, ils péchent en riant, & l'on peut dire qu'ils jouent de leur ame comme d'un violon, pour faire danſer les autres. S'ils font naître quelquefois la joie dans une compagnie, c'eſt à leurs propres dépens ; ils jouent la comédie pour ceux qui les écoutent, & la tragédie pour eux-mêmes

Je ſerois bien-aiſe, que ce que je viens de dire ſur ce ſujet, fût capable de détourner de cette ſotte bouffonnerie ceux qui y donnent, ſans perdre abſolument le ſens commun, en leur faiſant honte de leur impertinent badinage & en tournant leurs réflexions ſur ſes dangereuſes conſéquences. Les livres ſacrés nous ordonnent de parler vérité à notre prochain ; ſi nous voulons nous mettre au rang des conteurs de profeſſion, choiſiſſons des contes qui

n'ont pas beſoin de fard & de broderies; & ſi nous doutons de leur vérité, diſons-le naturellement, pour laiſſer à chacun la liberté d'en croire ce qu'il trouvera à propos.

Sans cette précaution, le mal qu'il y a à débiter des fables, ſur le pied des vérités, ſe répand au long & au large, & va de bouche en bouche tromper tous ceux qui y prêtent attention. C'eſt en cela préciſément que ces contes ont une différence eſſentielle avec les fictions allégoriques, qu'on donne d'abord au public ſans en dévoiler le ſens, pour eſſayer la pénétration des lecteurs. Pluſieurs perſonnes peuvent n'en pas ſentir le véritable but; mais dès qu'on l'a une fois développé, l'hiſtoire diſparoît, pour ainſi dire, & rien ne reſte que la morale ſeule à laquelle elle avoit ſervi d'enveloppe & de voile.

Il en eſt tout autrement des contes en queſtion; leur fauſſeté fait toute leur eſſence; la manière dont ils ſont perpétués répond à leur invention; ceux qui les tiennent de l'inventeur, aſſurent la vérité du fait avec la même confiance dont ils en ont été aſſurés eux-mêmes. A les entendre parler, on croiroit qu'ils en ont les preuves les plus authentiques.

C'eſt ainſi qu'on communique une tradition de menſonges à la poſtérité, qu'on lui en donne en même tems la matière & le modèle, & qu'on

rend ſes derniers neveux complices des affronts qu'on fait à la vérité.

On pourroit m'objecter, que par les préceptes que je donne ici, je condamne les premiers volumes de cet ouvrage, & que penſant cenſurer les autres, je me cenſure moi-même. Mais je prie ceux qui pourroient me faire objection, de ſuſpendre leur jugement, juſqu'a ce qu'ils voyent le dénouement de la pièce, qui découvrira le myſtère, & je ne doute pas qu'alors ils n'avouent que l'ouvrage répond au deſſein, & que le deſſein juſtifie l'ouvrage.

CHAPITRE IV.

ESSAI ſur l'état préſent de la religion dans le monde.

DANS cette partie de mon ouvrage, que j'ai appelée l'hiſtoire de ma vie, j'ai fait mention plus d'une fois de ce penchant inſurmontable de mon cœur, où tous mes deſirs aboutiſſoient, & qui me portoit ſans relâche à une vie errante, quoique j'y fuſſe continuellement balotté par les plus fâcheux accidens, & par les cataſtrophes les plus propres à me dégouter de mes courſes.

Il y a preſque dans tous les naturels une fougue inconſidérée, qui nous fait ſuivre le torrent de nos plaiſirs par une action preſque involontaire, & qui nous fait faire un grand nombre de choſes, ſans que nous ayons d'autre but, que de nous aſſujettir à notre volonté, ou, pour mieux dire, à nos paſſions. En nous conduiſant de cette manière, nous ne conſultons pas ſeulement notre raiſon; & quand nous avons achevé ces actions indignes d'un être raiſonnable, il nous eſt impoſſible de leur aſſigner un motif plauſible.

En ſuivant le fil de mon hiſtoire allégorique, on peut me ſuppoſer arrivé, après un long enchaînement d'incidens, à ce période de la vie humaine, qu'on appelle vieilleſſe. On peut ſuppoſer encore que je compoſe cet ouvrage dans cette ſaiſon, où naturellement chaque homme devroit être capable de faire des réflexions judicieuſes ſur le paſſé, de juſtes déciſions ſur le préſent, & des conjectures probables ſur l'avenir.

Au commencement de cet état tranquille d'une vie reglée, qui eſt, à parler ſagement, le commencement de ma vie même, je demandai un jour à ma propre raiſon, quelle devoit être naturellement l'occupation d'un vieillard raiſonnable? Je n'eus pas beſoin de faire de longues diſcuſſions pour me répondre, que c'étoit la

réflexion ſur les choſes paſſées, & une attention forte & ſerieuſe pour les choſes futures.

Ayant partagé en ces deux claſſes les affaires qui demandoient tout mon loiſir & toutes mes penſées, je commençai d'abord par la première, & quand la matière accabloit trop mon imagination, je me ſervois de la plume pour l'en décharger de tems en tems; ce qui me mit en état de communiquer au public une grande partie de mes réflexions.

Pendant que ces méditations occupoient toutes les facultés de mon ame, je me trouvai un jour, par haſard, chez un ami, où, parlant d'une manière fort étendue de mes voyages, ſelon la louable coutume de tous les voyageurs, je remarquai qu'une dame aſſez avancée en âge écoutoit mon récit avec une très grande attention. Comme je marrêtai un peu, elle ſe ſervit de cet intervalle : je vous prie, monſieur, me dit-elle, permettez-moi de vous faire une queſtion. « De tout mon cœur madame, lui » répondis-je; » & là-deſſus nous entrâmes dans le dialogue ſuivant :

La Dame. N'avez-vous pas remarqué, monſieur, dans tous vos voyages, ce que les hommes font principalement, & quelle eſt leur occupation générale & eſſentielle ?

Robinſon Cruſoé. En vérité, madame, il n'eſt

pas aiſé de répondre à une pareille queſtion. Les hommes s'occupent de mille différentes manières, ſelon leur tempérament & ſelon leurs différentes paſſions; cette variété s'augmente encore à l'infini, quand on porte ſes réflexions ſur les différentes parties du monde, & ſur tant de nations, qui ont chacune leurs coutumes & leurs préventions particulières.

La Dame. Il me ſemble, monſieur, avec votre permiſſion, que vous ne touchez pas à la queſtion que je prends la liberté de vous faire. Je comprends, ſans peine, la variété que les différentes coutumes de pluſieurs peuples doivent jeter dans un bon nombre de leurs actions. Ce que je voudrois ſavoir, c'eſt uniquement ſi dans la nature de tous les hommes il n'y a pas une fin générale & eſſentielle, qu'ils ſe propoſent, qui ſoit marquée dans toute leur conduite, & qui ſoit comme le centre commun de toutes leurs occupations.

Rob. Cr. Il me ſemble, madame, que vous venez d'ajouter une autre queſtion à la première, & qu'elle eſt d'une nature différente.

La Dame. Quelle eſt donc cette queſtion, monſieur?

Rob. Cr. Si je vous entends bien, vous voulez ſavoir de moi de quelle manière le genre-humain emploie ſon tems. Il eſt très-certain, que la grande moitié des hommes ne l'emploie point à

ce qu'ils reconnoiſſent pour le but principal de leurs occupations; & par conſéquent ces deux queſtions ſont entièrement différentes.

La Dame. Je vous prie, monſieur, de ne me pas écarter de mon ſujet par vos diſtinctions; je parle ſeulement de ce que les hommes en général reconnoiſſent comme la principale fin de la vie humaine, & comme le centre de toutes leurs actions.

Rob. Cruſ. Pour vous parler naturellement, madame, je crois que les hommes s'occupent principalement à deux choſes; premièrement, à manger & à boire; & en ſecond lieu, à chercher de quoi manger & de quoi boire. Si vous y ajoutez les peines qu'ils ſe donnent pour ſe nuire les uns aux autres, vous voyez leur principale occupation dans toute ſon étendue.

La Dame. Fort bien : mais ce n'eſt là que leur occupation animale, qui les confond avec les brutes.

Rob. Cruſ. Il eſt vrai, madame : ſe nourrir & chercher de quoi ſe nourrir, c'eſt l'occupation qui les met de niveau avec les bêtes; mais leur occupation, en qualité d'hommes, ſavoir, celle de ſe détruire les uns les autres, les met fort au-deſſous des brutes, que leur fière raiſon mépriſe tant. Les animaux, privés de la raiſon, ne détruiſent jamais leur propre eſpèce, & ils n'at-

taquent les autres que pour assouvir leur faim, & pour se conserver la vie; au lieu que l'homme, par des motifs infiniment plus bas, se porte à ruiner & à massacrer son prochain, & quelquefois sa propre famille. Cette vérité est parfaitement bien dépeinte dans les vers que je m'en vais vous réciter :

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais, pour s'aggrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour, dans les airs, fond-il sur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre Lions, parens contre parens,
Combattre avec fureur pour le choix des tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure;
De sa rage avec lui modère les accès;
Vit sans bruit, sans débat, sans noise, sans procès.
Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard, chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rollet.
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience.
Et jamais juge entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes ;
Ni haut, ni bas conſeil, ni chambre des enquêtes ;
Chacun l'un avec l'autre en toute ſûreté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'homme ſeul, l'homme ſeul, en ſa fureur extrême
Met un brutal honneur à s'égorger lui-même.
C'étoit peu que ſa main, conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer ;
Il falloit que ſa rage, à l'univers funeſte,
Allât encor de loix embrouiller un digeſte,
Cherchât, pour l'obſcurcir, des gloſes, des docteurs,
Accablât l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Que l'équité trouvât ſon tombeau dans le code,
Et qu'on forçât Thémis à protéger la fraude.
La raiſon, inſtrument des plus affreux excès,
Ne ſert qu'à rafiner ſur nos plus noirs forfaits.
Si les brutes au meurtre animent leur courage,
Leur faim ſert & d'excuſe, & de borne à leur rage ;
Mais d'orgueil, de malice, un projet concerté,
Fait en nous, ce qu'en eux fait la néceſſité.
L'altière ambition, la cruelle vengeance,
Outragent la foibleſſe, oppriment l'innocence,
Et de crimes ſi bas, orateurs ſpécieux,
Nous ſavons les farder par des noms glorieux.

La Dame. Je crois que ce que vous venez de dire eſt véritable ; mais tout cela ne ſatisfait pas à la queſtion. Il faut de néceſſité qu'il y ait dans le genre-humain une occupation, qui ſoit reconnue pour le but général vers lequel la ſageſſe veut

veut que nous dirigions notre conduite. Il me paroît qu'il doit y avoir quelque chose de fixe dans la raison humaine; un centre commun où doivent aboutir les réflexions & les penchants de tous les peuples.

Rob. Cruſ. En vérité, madame, je ne le crois pas. Il y a une grande partie du genre-humain, & beaucoup plus grande que nous ne croyons, dont la nature eſt abâtardie par une vie ſauvage & barbare. La fin principale de cette vie, ne paroît conſiſter ſimplement que dans l'occupation de chercher la nourriture, & dans le plaiſir d'en faire uſage. Si vous en exceptez la faculté de parler & l'idolâtrie, il n'y a rien qui diſtingue ces nations malheureuſes, des bêtes les plus féroces; leur vie eſt préciſément la même que celle d'un tigre ou d'un lion.

La Dame. Je crois pourtant qu'on pourroit alléguer pluſieurs choſes qui mettent une différence entre les bêtes & les ſauvages; mais ce n'eſt pas là ce dont il s'agit préſentement; l'occupation principale & univerſellement reconnue pour la véritable fin de la vie humaine, ne conſiſteroit-elle pas dans la religion? Vous venez de faire mention vous-même de l'idolâtrie qui règne parmi les ſauvages, & qu'ils honorent apparemment du titre de religion.

Rob. Cruſ. Vous avez trop bonne opinion des

hommes, madame; rien n'eſt plus difficile que de trouver quelque religion dans le monde; d'un côté, ce n'eſt que craſſe ignorance; de l'autre, ce n'eſt que noire hypocriſie.

La Dame. Il me ſemble, monſieur, que vous vous étudiez à éluder le ſens véritable de ma queſtion; je ſais bien qu'une partie du genre-humain eſt dévote d'une manière aveugle, & qu'une autre l'eſt d'une manière ſcélérate; mais ce n'eſt pas là le cas dont il s'agit: je vous demande ſeulement, ſi du moins les hommes ne font pas, en général, profeſſion de reconnoître la religion pour la fin principale.

Rob. Cruſ. Mais qu'appelez-vous religion, madame?

La Dame. J'appelle religion un culte adreſſé à un Être ſuprême, à un Dieu connu ou inconnu, n'importe; pourvu qu'on lui rende hommage, comme à un être dont on dépend.

Rob. Cruſ. Je vous dirai, madame, qu'effectivement il y a très-peu de nations aſſez ſtupides pour ne pas faire profeſſion de croire une divinité, un pouvoir ſuprême.

La Dame. J'en ſuis bien perſuadée; mais ce n'eſt pas encore véritablement ce dont je voudrois m'informer. J'aurois envie de ſavoir ſi, avec cette idée d'une divinité, dont tous les peuples ſont redevables à leurs lumières naturelles, ils n'en

ont pas une autre dérivée de la même ſource, qui les porte à un certain culte, à des hommages, à l'adoration, & ſur-tout à la prière.

Rob. Cruſ. Je crois vous entendre à préſent, madame; vous me demandez ſi l'idée de l'exiſtence d'un Être ſuprême, & l'idée d'un culte que nous lui devons, ne découlent pas dans l'eſprit du genre-humain, du même principe naturel.

La Dame. Voilà préciſément ma queſtion, pourvu que nous entendions tous deux la même choſe par le terme de culte.

Rob. Cruſ. Et moi, j'entends par-là l'adoration.

La Dame. Pour moi, j'y donne un autre ſens; je crois que ce terme doit ſignifier, ſur-tout dans le cas dont il s'agit, la ſupplication ou la prière.

Rob. Cruſ. Hélas! madame, la plus grande partie des Indiens ne connoiſſent dans leur culte, rien que l'adoration.

La Dame. Je ſuis d'opinion, monſieur, que vous vous trompez; je ſuis perſuadée que l'adoration de ces pauvres gens eſt une ſupplication réelle. Ne nous avez-vous pas dit vous-même qu'ils lèvent leurs mains vers leurs idoles, de peur qu'elles ne leur faſſent du mal?

Rob. Cruſ. Je l'ai dit, & il y a beaucoup d'apparence à cela.

La Dame. Votre eſclave Vendredi, & les

femmes ſauvages, dont vous nous avez rapporté l'hiſtoire, ne vous parlèrent ils pas de leur idole Benamuckée, & de leur manière de lui rendre leurs hommages?

Rob. Cruſ. Sans doute.

La Dame. Vendredi ne vous dit-il pas que les vieillards de ſa nation montoient des collines pour dire, O! à leur divinité? Que veut dire cet O! ſinon, O! ne nous puniſſez pas, ne nous tuez pas? O! guériſſez nos maladies; car vous êtes tout-puiſſant : O! donnez-nous tout ce dont nous avons beſoin; car vous êtes plein de bonté: O! épargnez-nous; car vous êtes miſéricordieux. Je conclus de-là, que toute leur adoration conſiſtoit dans la ſupplication, & que l'hommage qu'ils rendoient aux différens attributs divins, aboutiſſoient à la prière.

Rob. Cruſ. Je tombe d'accord, madame, de tout ce que vous venez de dire; mais quelle conſéquence en tirez-vous, & quel eſt le but de votre queſtion?

La Dame. Les conſéquences que j'en tire, monſieur, ſont pour ma propre utilité; elles ne ſont pas aſſez importantes pour vous être communiquées, & je n'ai garde de me croire capable de vous inſtruire.

J'aurois cru que cette judicieuſe dame auroit pouſſé plus loin cette converſation; mais elle

l'évita, & m'abandonna à mes propres réflexions, qui ſortirent en foule du diſcours que nous avions eu ſur un ſujet ſi important. La première choſe ſur laquelle mes penſées roulèrent, c'étoit l'examen de la manière dont la religion ſubſiſte dans le monde ; il n'étoit pas néceſſaire de la pouſſer bien loin, pour m'appercevoir qu'il y a parmi les hommes plus de dévotion que de réligion, plus d'hypocriſie que de véritable culte.

De-là mon intention ſe tourna, par une tranſition aſſez naturelle, ſur mes voyages, & je conſidérai avec la dernière mortification, que dans toutes les courſes que j'ai décrites dans mes deux premiers volumes, je n'avois preſque pas mis le pied dans un pays chrétien, quoique j'euſſe parcouru trois parties du monde. Excepté le peu de tems que j'ai demeuré dans le Bréſil, où les Portugais font profeſſion de la religion catholique romaine, qu'on peut appeler chrétienne, pour la diſtinguer du paganiſme, je n'ai pas vu un ſeul pays habité par des chrétiens ; l'on en ſera convaincu, quand on voudra ſe rappeler avec attention mes voyages. Ils commencèrent par les côtes de Salé, d'où je partis, en me ſauvant de l'eſclavage. De-là je parcourus la mer Atlantique, ayant les côtes d'Afrique d'un côté, & les Caraïbes de l'autre ; enſuite je vis

Madagaſcar, Malabar, la Baye de Bengale, Sumatra, Malacca, Siam, Camboye, la Cochinchine, l'empire de la Chine, les déſerts du Karakathai, les tartares Monguls, les Sibériens, les Samojèdes, & je n'eus le bonheur de me trouver parmi des chrétiens, que dans la Ruſſie noire, à quatre ou cinq journées d'Archangel.

Rien au monde n'eſt plus triſte, que d'obſerver que l'ignorance la plus groſſière & la plus exceſſive brutalité ſont tombées en partage à tant de millions d'hommes, doués des mêmes facultés naturelles que nous, fournis des mêmes talens, &, à pluſieurs égards, auſſi acceſſibles à la conception des choſes les plus grandes, & les plus ſublimes. Cette obſervation eſt fondée, non-ſeulement par rapport à la religion, mais encore à l'égard de toutes les ſciences & de tous les arts, qui peuvent perfectionner notre nature, & contribuer aux agrémens de la vie.

Il eſt difficile de déterminer ce que la ſageſſe divine a trouvé à propos de réſoudre ſur le ſort de ce nombre infini d'ames, & je n'ai nullement le deſſein téméraire d'entrer là-deſſus dans de profondes recherches. Je me contenterai de faire une ſeule remarque : ſi, ſelon l'opinion de pluſieurs perſonnes, Dieu doit leur faire grace dans le jugement à venir, à cauſe qu'ils n'ont pas péché contre la lumière ſalutaire de

l'évangile, on peut dire que les ténèbres du paganiſme, dont ils ont été enveloppés, ſont plutôt une faveur qu'une malédiction. D'être né au contraire ſous la lumière de l'évangile, & élevé dans la connoiſſance de la volonté relevée de Dieu, ce ne ſeroit pas une ſi grande grace du ciel que nos docteurs veulent nous le perſuader. Dans le cas ſuppoſé, le chriſtianiſme contribueroit, en quelque ſorte, plus à la damnation des hommes, qu'à leur ſalut, & en perdroit un plus grand nombre, qu'il n'en ſauve; ce qui eſt une opinion abominable, s'il y en a une au monde.

De l'autre côté, ſi toutes ces nations éloignées de la ſcience du ſalut, doivent être condamnées à être pour jamais privées de la préſence de Dieu, privation, qui conſtitue ce qu'il y a de plus affreux dans les ſupplices de l'enfer, par quelle méthode la philoſophie humaine conciliera-t elle avec la bonté infinie de Dieu, la réſolution de damner des millions d'ames, uniquement pour n'avoir pas cru en celui dont la connoiſſance n'a jamais été offerte à leurs lumières naturelles? Il y a de grandes difficultés de côté & d'autre, & la prudence veut, que nous ſuſpendions plutôt notre jugement, que de chercher à développer ces myſtères impénétrables, & de ſapper les fondemens de la religion par

des recherches téméraires & infructueuſes. Je reviens à l'exemple de l'état dans lequel la religion ſe trouve parmi les hommes.

Je commencerai par les Maures qui habitent la Barbarie. Ils ſont Mahométans, mais de l'eſpèce la plus abâtardie, & la plus impolie du monde. Ils ſont auſſi cruels que des bêtes féroces, débauchés, inſolens, & auſſi vicieux, que la nature le peut permettre. Les vertus & les bonnes mœurs leur paroiſſent ſi peu recommandables, qu'ils ne les mettent pas ſeulement au rang des bonnes qualités. Un homme a beau être ſobre, ſage, judicieux, ſociable, intègre, juſte, il n'en eſt pas plus eſtimé. La gloire chez ces peuples conſiſte dans la violence & dans le brigandage. Ils proſtituent le titre de grand homme à un homme riche, poſſeſſeur d'un grand nombre d'eſclaves, qu'ils traitent avec la dernière dureté. Chaque homme eſt un petit prince deſpote à part ; il ne ſe croit pas obligé à la bonté, à la juſtice & à la civilité, ni à l'égard de ſes inférieurs, ni à l'égard de ceux qui ſont au-deſſus de lui, & il ſe conduit avec toute la liberté effrénée à laquelle il eſt porté par ſes paſſions & par ſes caprices.

La religion, dans ce pays barbare, eſt bornée par le Bairam, & par le Ramadan, par les

jours de fête, & par les jeûnes, par la Mosquée & par les bains. Tout l'exercice de la dévotion y consiste a lire l'alcoran, & à se laver le corps. La sociabilité y est ensevelie sous mille coutumes féroces & barbares. L'humanité & la confiance mutuelle y sont des choses inconnues. On ne s'y voit pas, on ne se fie jamais l'un à l'autre. Chaque homme y représente une bête féroce, qui détruiroit toutes les autres, si elle en avoit le pouvoir.

Ce que je remarquai dans ce pays me donna occasion de faire une réflexion à l'avantage de la réligion chrétienne. On peut dire qu'elle est distinguée des autres religions par ce caractère essentiel; que, par-tout où elle a été professée, elle a eu toujours la force de civiliser les nations, lors même qu'elle n'a pas eu le pouvoir de les sanctifier. Elle a produit d'heureux effets sur les manières, sur le gouvernement, & même sur le naturel des peuples. Elle les a portés à la pratique des vertus civiles, les a dégagés des coutumes barbares, qui auparavant les avoient abrutis, en faisant couler dans leur tempérament quelque chose de doux & d'humain; & les a guidés vers une vie régulière relevée par les agrémens que la générosité & la charité sont capables de repandre dans le commerce mutuel des hommes. En un mot cette

religion leur a enſeigné à vivre en êtres raiſonnables : elle leur a fait reconnoître, pour principes de leur conduite, la douceur, la bénignité, l'humanité, & toutes ces vertus ſociales, qui ſont ſi dignes de l'excellence de notre nature, & ſi conformes aux règles éternelles de la juſtice & de l'équité.

Il eſt de la dernière évidence encore, que lorſque la religion chrétienne a été exilée d'un pays, & qu'elle a fait place de nouveau au paganiſme & à l'idolâtrie, la barbarie & la férocité y ſont rentrées d'ordinaire en même tems ; le naturel des peuples s'eſt alteré tout auſſi-tôt, les principes de généroſité en ſont ſortis ; la douceur & la bonté en ont été effacées, & ces malheureux ſe ſont plongés de nouveau dans la cruauté & dans le brigandage.

On pourroit tirer, contre cette remarque, une objection de la ſageſſe, de la politeſſe, & de la grandeur d'ame des Romains & des Grecs, chez qui l'étude de la philoſophie & un gouvernement ſage & bien reglé, avoient rendu familiers les principes de l'honneur & de la vertu. Il eſt vrai, que la généroſité & l'héroïſme ont brillé avec éclat dans ces nations à différens égards. Elles ont été fertiles en perſonnes illuſtres, qui ont porté la vertu à ſa plus grande ſublimité, qui ſe ſont ſacrifiées pour leur patrie,

avec tout le zèle, & avec toute la fermeté imaginables. Les Romains ſur-tout ſe ſont ſignalés par mille actions non-ſeulement héroïques, mais encore humaines, équitables & généreuſes; ils avoient horreur de tout ce qui eſt bas & lâche, & ils trouvoient indigne du nom Romain, de conſerver la vie, même par le moindre détour qui pût les éloigner de la probité la plus ſcrupuleuſe.

Mais cette objection, bien loin de détruire ce que j'ai avancé, ne fait que le confirmer. Ces Romains, ſi grands, ſi magnanimes, ne laiſſoient pas, malgré les lumières que leur donnoit la philoſophie, d'avoir encore des reſtes conſidérables de barbarie & de férocité. Ils étoient tyranniſés par des coutumes directement contraires à l'humanité, témoins leurs ſpectacles, dans leſquels ils expoſoient les criminels aux bêtes les plus cruelles, & forçoient des gladiateurs dreſſés exprès, à s'égorger avec la dernière fureur.

Qu'on ne me diſe pas qu'il eſt indifférent, de quelle manière on punit des ſcélérats, & des gens qui mettent le déſordre dans la ſociété. Sans alléguer ici, que les malheureux qu'on forçoit à ſe maſſacrer de cette manière, n'étoient pas toujours des malfaiteurs, je ferai remarquer qu'on ſe faiſoit un des plus grands

divertiſſemens de ces ſpectacles inhumains. Les dames mêmes, malgré le penchant qu'elles ont à la douceur & à la pitié, y aſſiſtoient en foule, & cinquante eſclaves, taillés en pièces à leurs yeux, ou déchirés par les lions & par les tigres, leur fourniſſoient un plaiſir aſſez piquant pour leur tenir lieu d'un bal, ou d'un opéra. Ce qu'il y a d'affreux dans cette ſeule coutume, fait voir aſſez qu'il y avoit bien de la différence encore entre les Romains, & un peuple adouci par les bénignes influences de la religion. Ce qui rend la choſe évidente, c'eſt qu'auſſi-tôt que le chriſtianiſme s'eſt introduit chez cette nation, elle eut horreur de cette même cruauté qui faiſoit auparavant ſes plus chères délices : ſes amphithéâtres & ſes cirques furent renverſés, comme leurs ruines nous le témoignent encore.

Il doit même paroître clair à des juges impartiaux, que, parmi les chrétiens, ceux dont la réligion eſt la plus conforme aux livres ſacrés, ſont plus humains & plus ſociables que les autres. Dans les pays chrétiens, la douceur & le ſupport mutuel ſont infiniment plus remarquables que dans les autres pays, & il ne me ſeroit pas difficile de le faire voir au long, par l'hiſtoire & encore par l'expérience.

Je retourne aux Maures de Barbarie, qui

ſont un exemple vivant de l'abâtardiſſement où l'exil de la religion chrétienne d'un pays peut jeter les peuples, qu'elle avoit fait renoncer autrefois à leur naturel farouche, & à leur brutalité.

J'ai examiné d'aſſez près cette terrible nation, pour être perſuadé qu'elle eſt la plus miſérable d'entre toutes celles qui couvrent la ſurface de la terre. Une ame grande, ſenſible à la compaſſion & à la charité, y eſt abſolument inconnue. La nature y a perdu tout le luſtre & tous les excellens avantages qu'elle peut tirer de la religion, & cependant le chriſtianiſme y a fleuri autrefois pendant pluſieurs ſiècles.

Au ſortir de là, je vis les peuples payens d'Afrique, dont pluſieurs ne donnent pas la moindre marque d'un culte religieux, ſi j'en puis juger par ceux que je vis à bord de notre navire; car je n'eus pas occaſion de leur aller rendre viſite à terre.

De-là je m'en fus dans le Bréſil, où je trouvai les habitans du pays adonnés à un culte d'une fort grande étendue, qu'ils ont conſervé même pendant que les Portugais ont fait leur demeure parmi eux. Ils n'ont que trop de religion, mais c'eſt une religion ſanguinaire, cruelle & extravagante; ce qu'il y a de plus eſſentiel conſiſte en ſacrifices humains, en

ſortilèges & en cérémonies, qu'ils croient propres à invoquer les démons ; en un mot je les eſtime fort au-deſſous des négres d'Afrique, qui paroiſſent être entièrement deſtitués de la connoiſſance d'un être qui mérite les hommages des hommes.

Pour les Cannibales, dont j'ai ſouvent parlé dans mes volumes précédens, en rapportant les deſcentes qu'ils firent dans mon île, à pluſieurs repriſes, je ne puis pas donner un compte fort exact de leur culte religieux. Pour ce qui regarde leur affreuſe coutume de ſe repaître de chair humaine, il faut la conſidérer plutôt comme une fureur guerrière, que comme une pratique civile, où l'on s'abandonne de ſang-froid ; ce qui paroît évidemment, en ce qu'ils ne mangent jamais que ceux qu'ils font priſonniers dans les combats.

Si l'on vouloit ſecouer un moment le joug que la coutume impoſe à notre imagination, & examiner cette pratique par la raiſon ſeule, je crois qu'on la trouveroit peu différente de ce qui ſe paſſe dans les armées européennes, pendant la chaleur de l'action, où il arrive très-ſouvent qu'on refuſe quartier à un ennemi qui jette ſes armes, & qui n'eſt plus en état de nuire aux vainqueurs. Tuer de tels malheureux, ou les manger, c'eſt à-peu près la même choſe,

& il eſt difficile de faire voir une différence eſſentielle entre ces deux actions inhumaines. Excepté cette habitude choquante, j'ai trouvé ces ſauvages auſſi propres à être civiliſés qu'aucun peuple du monde.

Je paſſe aux Indiens, car pour les habitans de Madagaſcar, j'en ai vu fort peu de choſe, & je crois qu'on peut les comparer aux nègres qu'on trouve ſur les côtes de Guinée, excepté qu'ils ſont un peu plus accoutumés aux manières des Européens, par le fréquent commerce qu'ils ont avec eux.

Les Indiens, en général, ſont Mahométans ou payens, mais leur culte eſt mêlé de tant de coutumes barbares, que le mahométiſme même y eſt corrompu & abâtardi. Cette corruption, par rapport aux dogmes, influe ſur la morale & ſur la conduite de ces peuples. Ils ſont bien éloignés de marquer dans leur commerce cette juſtice & cette intégrité qui ſont obſervées parmi les Mahométans de l'Europe, avec leſquels on peut négocier en toute aſſurance; au lieu que les Indiens volent & trompent autant qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils ſe font une gloire d'en être crus capables.

Il eſt vrai que dans l'empire du grand-Mogol il y a une politeſſe extérieure dans toute la forme du gouvernement, & que les habitans de

Ceïlan ſont ſoumis à des loix fort ſévères. Cependant quelle difficulté n'y a-t-il pas à négocier avec eux? Leur économie même les porte à la fraude, & ils n'ont pas ſeulement le loiſir de porter leurs réfléxions ſur les principes naturels de la juſtice & de l'équité.

Il eſt vrai que les Chinois paſſent pour fameux par leur ſageſſe, c'eſt-à-dire, qu'ils ont eux-mêmes une opinion ſi étendue de leurs lumières, que, par une eſpèce de honte, on leur en attribue beaucoup plus qu'ils n'en ont réellement. Pour leur rendre juſtice, il faut dire que ce ſont des gens ſages parmi les fous, des fous parmi des gens ſages.

Pour ce qui regarde leur religion, elle eſt toute concentrée dans les maximes de Confucius, dont la théologie me paroît une vraie rapſodie de politique, de morale & de ſuperſtition, ſans liaiſon, & bien ſouvent ſans raiſonnemens. On lui feroit trop d'honneur en la conſidérant comme un paganiſme épuré. A mon avis, il y a des dogmes mieux raiſonnés dans la théologie de pluſieurs payens de l'Amérique, que dans celle de cette nation, dont on nous débite de ſi grandes choſes; & s'il faut croire ce qu'on nous a rapporté du gouvernement de Montézuma, dans le Méxique, & des Incas du Pérou, il y avoit dans le culte religieux de leurs

leurs peuples bien plus de régularité & de bienſéance, que dans celui des prétendus ſages de la Chine.

Par rapport au génie des Chinois, il eſt ſûr qu'il éclate le plus dans leurs ouvrages mécaniques. Mais ſi l'on y prend garde de près, on verra ſans peine que de ce côté-là même, qui eſt leur endroit brillant, ils ſont fort au-deſſous des habitans de notre Europe.

Pour avoir une idée juſte de leur ſageſſe, il ſera bon d'entrer dans un certain détail, & d'en examiner les différentes branches. Il eſt d'abord certain que leurs lumières ne les ont pas ménés ſi avant dans la connoiſſance de la religion, qu'ils auroient pu être guidés par les notions naturelles qui conduiſirent autrefois les Romains & les Grecs dans la recherche de la vérité. Si ces anciens ſages n'avoient pas une idée exacte de la divinité, ils la conſidéroient pourtant comme quelque choſe d'immortel, de tout-puiſſant & d'infiniment élevé au-deſſus de l'homme. Ils la plaçoient dans le ciel, ils lui accordoient l'empire du monde, & les images de leurs dieux & de leurs déeſſes repréſentoient d'ordinaire des attributs divins & des qualités dignes de s'attirer notre reſpect & notre admiration. Les noms dont ils diſtinguoient ces divinités, répondoient aux vues de leurs ſta-

tuaires ; Jupiter étoit appelé le foudroyant, à cauſe de ſon pouvoir, & le père des Dieux & des hommes, à cauſe de ſon autorité. Vénus étoit adorée pour ſa beauté, Mercure pour ſon adreſſe, Apollon pour ſon eſprit, pour ſa muſique, & pour l'art de la médécine qu'il avoit communiqué au genre-humain ; Mars pour ſa valeur & pour ſon intrépidité, & ainſi du reſte. Que trouve-t-on de ſemblable dans le culte des Chinois, cette nation ſi célèbre pour ſa politeſſe & par la grandeur de ſon génie ? On la voit ſe vautrer dans la boue même d'une idolâtrie groſſière, & ſi peu conforme aux principes naturels de la raiſon, que cette groſſièreté paroit un effet de l'étude & du rafinement.

Leurs idoles, bien loin d'être les images de quelques vertus, ou de quelques qualités eſtimables, ne repréſentent pas ſeulement la moindre réalité ; ce ſont des figures plus que monſtrueuſes, & dans la compoſition deſquelles il n'entre pas ſeulement la moindre partie de quelque animal qui exiſte ; elles ne repréſentent rien qui puiſſe marcher, ſe tenir de bout ou voler ; on n'y voit rien qui ſoit propre à voir, à parler ou à entendre ; tout le motif qu'on paroît avoir eu, en les formant, eſt de remplir l'eſprit des ſpectateurs d'effroi & d'horreur. C'eſt ainſi que ces gens ſi ſages adreſſent leur culte

à ce qui s'offre à leurs yeux ; culte abominable au ſuprême degré.

Qu'on me permette de donner ici mon opinion ſur le culte religieux, tel que la nature peut l'enſeigner à des hommes qui ne ſont pas inſtruits par une révélation de la véritable nature de Dieu. Il me ſemble que le ſoleil, la lune, les étoiles, qui étoient adorés par les payens de l'antiquité, auſſi-bien que la repréſentation de certaines vertus & certaines qualités excellentes, comme la valeur, la fermeté, la bienfaiſance, l'eſprit, la ſageſſe, &c. ſont des objets infiniment plus naturels d'un culte religieux que les affreuſes idoles qu'on adore dans la Chine & dans le Japon. En vain vante-t-on les maximes d'état, ſur leſquelles la ſageſſe de ces nations a fondé la forme de leur gouvernement. En vain veut-on nous donner les plus grandes idées de leur génie & de leur habileté, tous ces éloges hyperboliques n'empêcheront pas un homme ſenſé de trouver leur culte le plus brutal, le plus extravagant, & le plus contraire à la raiſon & à la nature, qu'il ſoit poſſible de trouver dans tout l'univers. Non-ſeulement elles ſe proſternent devant l'ouvrage de leurs propres mains, mais encore devant des chef-d'œuvres de laideur & de difformité, uniquement deſtinés à exciter l'horreur & l'effroi

dans l'ame de ceux qui les regardent; au lieu que des payens plus ſages, ſe conformant à la nature, ont toujours donné à l'objet de leurs hommages, quelque choſe d'aimable & de propre à s'attirer du reſpect & de l'eſtime.

Quel titre de pareils gens peuvent-ils avoir pour prétendre au caractère de ſageſſe, de politeſſe & d'habileté, quand ils ſe laiſſent maîtriſer par une idolâtrie directement oppoſée au ſens commun, & qu'ils adreſſent leur adoration à ce qu'on peut imaginer de plus mépriſable & de plus dégoûtant?

Telle étoit l'idole que je vis un jour dans un temple, ou plutôt dans une chapelle attachée au grand palais de Pékin. Un mandarin, avec ſes domeſtiques, étoit proſterné la face contre terre devant elle. Il n'y avoit rien qui repréſentât la moindre partie d'aucune créature de Dieu; tout en étoit dû à l'invention humaine, qui s'étoit donné la torture pour produire quelque choſe d'affreux, qu'on ne pût pas regarder ſans dégoût & ſans averſion.

Il s'en trouve une pareille (à moins qu'elle ne ſoit renverſée par quelque homme de bon ſens) dans une chapelle qu'un mandarin Tartare a fait bâtir dans ſon jardin qu'on trouve à une petite diſtance de la ville de Nankin. Le peuple y accourt de tous côtés pour adreſſer à cette figure monſ-

trueuſe ſon aveugle dévotion, & comme je ſuis en état de la dépeindre exactement, je me crois obligé d'en donner le portrait à mes lecteurs.

Elle avoit quelque choſe qui lui tenoit lieu d'une tête, mais ce n'étoit pas une tête proprement; & une gueule de travers qui n'étoit qu'une ouverture large & difforme, ſans avoir la moindre reſſemblance à une bouche d'homme, de quadrupède, d'oiſeau ou de poiſſon. Ce monſtre avoit des pieds, des mains, des doigts, des griffes, des jambes, des bras, des aîles, des oreilles, des cornes, le tout placé pêle-mêle, & ſans le moindre arrangement; tous ces membres affreux, & par la figure & par le déſordre, étoient attachés à une maſſe énorme, plutôt qu'à un corps: je ne ſais pas ſi elle étoit de bois ou de pierre; mais je ſais bien qu'elle avoit une figure à laquelle il étoit impoſſible de donner un nom. On pouvoit placer ce monſtre à tout haſard, ſans lui ôter la moindre partie de ſes graces. De quelque côté qu'on le tournât, il étoit également horrible & dégoûtant, également propre à inſpirer de l'averſion; & quand on l'auroit mis ſur la tête, on ne lui auroit pas fait le moindre tort. Je ne l'ai pas encore dépeint dans toute ſa difformité; mais ſi le lecteur y veut ſuppléer par un effort d'imagination, & y ajouter tout ce qu'elle peut lui fournir de plus abominable & de plus effrayant, il

aura une idée à-peu-près juſte de la divinité de ces ſages Chinois, qu'on nous oblige d'admirer malgré nous. Il peut ſe repréſenter leurs mandarins & leurs plus grands ſeigneurs, qui lui rendent leurs hommages avec toute la pompe poſſible & avec toute l'humilité que le Dieu du ciel & de la terre pourroit exiger de ſes adorateurs éclairés.

Si du tems que le paganiſme ſervoit encore de bandeau à la ſageſſe des Romains, on avoit placé un monſtre ſemblable dans un temple conſacré au dieu de la laideur, comme ils en avoient un dédié au dieu de la beauté, on auroit admiré certainement l'art & l'invention du ſtatuaire; mais ſous tout autre titre, un tel monſtre n'auroit pu paroître ſur un autel de ces ſages payens, ſans s'attirer le mépris & l'exécration publiques.

Rien, à mon avis, n'eſt ſi capable de faire paſſer une nation pour ignorante & extravagante au plus haut degré, qu'un pareil travers d'eſprit par rapport au culte religieux. Si la plus groſſière ignorance touchant l'idée de la divinité, qui eſt ſi naturelle à la raiſon humaine, n'eſt pas capable d'approprier ce caractère à un peuple; je ne connois rien dans la nature qui nous puiſſe mettre en droit d'avoir mauvaiſe opinion de qui que ce ſoit.

Conſidérons encore, à quelques autres égards, la ſageſſe de cette nation; le gouvernement &

les arts ſont les deux choſes dans leſquelles ceux qui en ont une ſi grande opinion en Angleterre, prétendent qu'elle excelle.

La forme de ſon gouvernement conſiſte dans une diſpoſition abſolue & tyrannique, qui eſt la méthode de gouverner la plus aiſée, par-tout où les ſujets ſont auſſi diſpoſés à obéir aveuglément, que leurs ſupérieurs le ſont à commander d'une manière impérieuſe. De quelles lumières, de quelle prudence, de quels rafinemens de politique a-t-on beſoin pour conduire des hommes qui, quand on leur ordonne de ſe perdre eux-mêmes, verſent quelques larmes efféminées, & exécutent enſuite cet ordre ſans délai? Les maximes de politique des Chinois, ſont admirables parmi des Chinois, il en faut convenir; mais, parmi nous, elles ne produiroient que du déſordre & de la confuſion. Si la même choſe n'arrive pas dans l'empire de la Chine, c'eſt uniquement parce que tout ce qu'un mandarin ordonne y paſſe pour une loi auſſi reſpectable que ſi elle venoit immédiatement du ciel, & il eſt impoſſible que l'exécution ne la ſuive de près, à moins que Dieu ne faſſe une eſpèce de miracle pour l'empêcher.

Quant à leur manière d'adminiſtrer la juſtice, tout ce qu'on y peut remarquer, c'eſt une déciſion prompte, ſuivie d'une exécution ſans délai; c'eſt

une obſervation aſſez exacte de la loi du talion, & un ſoin général d'empêcher les injuſtices. Leurs punitions ſont cruelles & exceſſives, & ſont mal proportionnées : ils coupent les mains & les pieds à un voleur, dans le tems qu'ils permettent à un meurtrier de ſe racheter du ſupplice.

Leurs mandarins jugent en dernier reſſort dans un grand nombre de cas, tout comme nos juges de paix; mais d'ordinaire ils ne fondent leurs jugemens ſur aucune loi écrite. Ils n'ont, pour toute règle, que la coutume, la tradition & leurs propres lumières, qu'ils ne conſultent qu'à la hâte, ſans ſe donner le tems de réfléchir & de corriger dans leurs ſentences, ſelon les différentes circonſtances des faits, ce qu'il pourroit y avoir de trop ſévère. Ils ne ſavent ce que c'eſt de mitiger la punition, par la conſidération de la fragilité humaine, & de la force des motifs qui ont porté le coupable au crime.

J'en viens à la manière dont on prétend qu'ils brillent dans la mécanique & dans les arts. J'avoue que je n'y trouve rien qui puiſſe être la baſe de cette haute opinion que les Européens font profeſſion d'en avoir. Nous ne les admirons, de ce côté-là, que parce que nous les comparons avec d'autres nations payennes de l'Aſie & de l'Afrique, que nous trouvons à cet égard plongées dans la plus craſſe ignorance. Cette comparaiſon

eſt certainement avantageuſe aux Chinois; mais elle ne devroit pas nous jeter dans un étonnement capable de nous éblouir & de ſuſpendre en nous la faculté de raiſonner. Cette ſupériorité n'eſt pas un pur effet du génie de cette nation. Il faut conſidérer qu'elle habite le continent de l'Aſie, qui, malgré des déſerts aſſez étendus, lui a pu permettre autrefois le commerce avec les nations ſavantes & polies, qui habitoient pour lors cette partie du monde; les Mèdes, les Perſes & les Grecs. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont reçu les premiers élémens de la mécanique, & les principes des arts, des Perſes, des Aſſyriens & des Iſraëlites, qui, ſelon l'opinion la plus commune, ont été tranſportés dans le pays des Parthes, ſitué ſur les frontières du Karakathai, ou de la Grande-Tartarie, & qui ont dû naturellement communiquer aux peuples voiſins l'adreſſe où ils excelloient à faire toutes ſortes d'ouvrages.

Si cette conjecture eſt fondée, il eſt certain qu'il faut s'étonner de la ſtupidité des Chinois, plutôt que d'admirer leur génie. Examinons les progrès qu'ils ont faits dans les arts, à proportion de ceux qu'ont fait les peuples de l'Europe; rien n'eſt plus mince. Il eſt vrai qu'ils excellent par rapport à quelques ouvrages particuliers dont leur pays leur fournit la matière; mais certaine-

ment ils n'en ſont pas redevables à leur génie. A cet égard-là même ils ſont ſurpaſſés par nos artiſans ordinaires, dont l'imitation laiſſe loin derrière elle les originaux qui paſſent pour les plus grands chef-d'œuvres.

Ils ont la poudre à canon & des armes à feu; c'eſt une particularité qu'on fait valoir extrêmement; il n'eſt pas certain s'ils ont appris l'art de les faire des Européens, ou s'ils en ſont redevables à leur propre invention; mais il n'importe guères; il ſuffit de remarquer que leur poudre, bien loin d'être propre aux opérations d'un ſiège, n'a pas ſeulement la force de tuer un oiſeau, à moins qu'ils n'en emploient une grande quantité. Leurs fuſils ſont plus propres à faire parade, qu'à produire quelqu'effet; ils ſont peſans, groſſiers, mal-faits & déſagréables à la vue. Ils ne ſavent ce que c'eſt que des bombes, des carcaſſes, des grenades, des mines, &c. Ils ſont ſi éloignés de poſſéder l'art d'attaquer & de défendre une place, qu'à peine ont-ils une idée de l'art de pointer un canon. Pour la diſcipline militaire, l'exercice, les évolutions, la manière de ranger une armée en bataille, leurs plus habiles généraux devroient venir à l'école chez le moins habile de nos ſergens, qui en ſait plus que toute la Chine enſemble.

S'ils ont eu l'uſage de la poudre à canon pendant

tant de ſiècles, comme quelques-uns de leurs admirateurs l'on rêvé, il faut avouer que leur ſtupidité eſt étonnante; & s'ils ont appris à la faire depuis peu, ils ne ſauroient encore excuſer la bétiſe qu'ils ont eue de ne pas perfectionner davantage une invention qu'il eſt ſi facile de porter au même degré où elle eſt parmi les Européens.

Paſſons à leur navigation, & convenons que de ce côté-là ils ſurpaſſent tous leurs voiſins; mais ayons trop de juſtice pour les comparer avec nous. De quelle étendue ſont leurs courſes, de quelle manière conduiſent-ils leurs barques & leurs pauvres jonques? Comment s'y prendroient-ils pour traverſer avec elles l'Océan indien, américain ou atlantique? Quels pauvres matelots ont-ils! Quels pauvres pilotes! Y a-t-il rien de plus mal-adroit & de plus groſſier que toute leur manœuvre? Quand on les mêle par néceſſité avec nos gens, combien de coups de pied ne s'en attirent-ils pas à chaque moment, par leur défaut d'habileté & d'adreſſe?

Ils ne ſont pas plus habiles dans l'architecture navale, & ils n'auroient jamais le génie néceſſaire pour bâtir un vaiſſeau de guerre un peu paſſable; j'oſerai même aſſurer que toute l'habileté de tous les habitans de la Chine ne ſuffiroit point pour conſtruire un navire comme notre Sou-

verain royal, quand il ſeroit ſur les lieux pour leur ſervir de modèle.

Je pourrois encore examiner leur génie par rapport à la peinture, à l'art de faire des verres, des horloges, des montres, du ruban, de la dentelle, des bas, &c. & je pourrois faire voir qu'ils n'en ſavent rien, ou fort peu de choſe, excepté les deux premiers arts, à l'égard deſquels ils ne ſauroient encore entrer en comparaiſon avec nos artiſans médiocres.

On voit, par tout ce que je viens de dire, que leur grand génie, & tout ce que leur belle imagination a de plus ingénieux, ſe reſtreint aux porcelaines, dont on eſt bien moins redevable à leur adreſſe naturelle, qu'à l'excellente rerre que leur pays leur fournit. Si nous avions le même bonheur, il eſt indubitable que nous les ſurpaſſerions à cet égard, comme nous excellons pardeſſus eux, à tous les autres. Pour leurs manufactures de ſoie, de coton, d'étoffes d'or & d'argent, tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que nos moindres tiſſerans ne leur cèdent en rien de ce côté-là.

Je ne leur rendrois pas juſtice, ſi je ne diſois un mot de leurs cabinets verniſſés. Il eſt certain qu'ils ſont d'une grande beauté, grace aux matériaux excellens par leſquels la nature ſupplée à leur défaut d'habileté pour la conſtruction de leurs

cabinets mêmes; il eſt conſtant que nous les effaçons tellement, que nous ne manquons pas d'en envoyer de tout faits, d'Angleterre dans la Chine, pour être verniſſés là, & pour nous être renvoyés.

Il ne me ſeroit pas difficile d'entrer dans pareil détail par rapport à toutes les branches de leur prétendue habileté; & par-là je ferois parfaitement bien voir l'imperfection preſque incroyable de la ſageſſe & des talens dont ils ſont ſi fiers: mais mon principal but a été de parler de l'état où la religion ſe trouve parmi eux; état ſi triſte que les plus féroces des ſauvages ont un culte moins barbare & moins ridicule que n'eſt le leur.

Cet empire a pour frontière une large étendue de pays de plus de deux milles d'Angleterre. Elle eſt en partie ſous la domination des Chinois, & en partie ſous celle des Moſcovites. Mais elle eſt habitée partie par les Tartares-Monguls, par ceux de Karakathai, par les Sibériens & par les Samoïdes, dont les idoles ſont à-peu-près auſſi hideuſes que celles de la Chine, & dont la religion eſt dictée par une nature brutale & entièrement abâtardie. Pour en être perſuadé, on n'a qu'à conſulter le père le Comte, qui décrit la figure de pluſieurs de leurs divinités, & les cérémonies dont on ſe ſert pour leur rendre hommage

Au reſte, cette idolâtrie groſſière continue juſqu'auprès d'Archangel. C'eſt ainſi qu'en parcourant une ſi prodigieuſe étendue de pays, qui eſt trois fois plus grande que le diamètre de la terre, on n'entend pas ſeulement prononcer le nom du vrai Dieu, excepté par quelques Indiens Mahométans; bien loin d'entendre parler du fils de Dieu, & de la ſainte religion qu'il a donnée aux hommes.

Le zèle avec lequel j'ai examiné l'état de la religion dans les pays où j'ai voyagé, m'a porté à continuer cette recherche par la lecture, puiſque mon âge n'eſt plus propre aux courſes. Le motif qui m'y a porté, eſt l'idée que j'avois qu'il devoit y avoir beaucoup de religion dans les endroits que je n'ai pas vus; puiſqu'il y en a ſi peu dans ceux ou mon étoile ambulante m'a conduit. Mais ma lecture m'a appris à-peu-près la même choſe que mes voyages; ſavoir, que toutes les nations ſont preſque dans les mêmes diſpoſitions à l'égard d'un culte religieux. Elles ont toutes plus de dévotion pour rendre des hommages à quelque choſe, qu'elles n'ont de curioſité pour examiner la nature de ce qu'elles adorent, & tous les peuples reſſemblent aſſez bien aux Athéniens, qui avoient conſacré un autel au dieu inconnu.

La choſe paroît fort étonnante; mais on ſera convaincu qu'elle eſt vraie, ſi l'on veut bien jetet

les yeux ſur les différens objets du culte, devant leſquels les nations ſe proſternent d'une manière qui ſemble paſſer la ſphère de l'extravagance humaine.

Ce qui m'a paru de plus abſurde & de plus biſarre dans l'idolâtrie uſitée dans les pays que j'ai parcourus, c'eſt qu'excepté dans la Perſe & dans quelques parties de la grande Tartarie, on s'adreſſe aux dieux en baiſſant les yeux vers la terre, au lieu de les porter du côté du ciel. Ce qui m'a fait penſer que, dans l'idolâtrie même, le genre humain s'abâtardiſſoit de plus en plus, & que les travers d'eſprit modernes alloient plus loin, en matière de religion, que les extravagances des anciens.

Les payens modernes ne placent pas leurs dieux d'ordinaire parmi les aſtres, à l'exemple des Grecs & des Romains, & ne leur aſſignent pas leur ſéjour au-deſſus des nuées; mais ils les cherchent parmi les brutes, & ils en aſſemblent dans leur imagination des parties différentes, pour faire, après ce modèle, des idoles monſtrueuſes qu'ils adorent pour leur hideuſe difformité.

De ces deux ſortes d'idolâtrie, l'ancienne eſt, ſelon moi, infiniment préférable à la moderne. On peut excuſer, ſur-tout, à mon avis, celle des Perſes qui adreſſoient leurs hommages au

ſoleil. On ne ſauroit nier que dans cet aſtre admirable il n'y ait quelque choſe de grand, de divin & de propre à s'attirer le reſpect des hommes, & à ſolliciter, pour ainſi dire, l'adoration de ceux qui, uniquement guidés par la nature, vivent dans l'ignorance du vrai Dieu. Le ſoleil eſt le père du jour & l'auteur de la vie. Il ſemble la donner à tout le monde végétatif, & par ſes influences bénignes, il anime, en quelque ſorte, la vie raiſonnable; il paroît ſi fort contribuer à la conſervation de tous les êtres qui ſont autour de nous, qu'on pourroit ſoupçonner qu'il a contribué à leur création.

Il paroît évidemment par les hiſtoires, que les principaux adorateurs de cet aſtre, ſavoir, les anciens Perſes, étoient autrefois la nation la plus éclairée du monde, & ce caractère paroît même, ce me ſemble, dans leur idolâtrie. Ce culte paſſa apparemment juſqu'aux nations voiſines; du moins on prétend que la ſtatue que Nabuchodonoſor fit dreſſer, pour être adorée par tous ſes ſujets, avoit le ſoleil dans la main droite, & que c'étoit proprement à la repréſentation de cet aſtre magnifique, qu'il vouloit forcer tant de peuples à rendre hommage; d'où il s'enſuivroit que les Aſſyriens avoient la même vénération pour le ſoleil, que les Perſes.

Nous apprenons encore dans nos livres ſacrés, que

que plusieurs nations adoroient toute l'armée des cieux; ce qui est bien plus naturel & plus approchant du culte adressé au vrai Dieu, que d'adorer les animaux les plus vils & les plus difformes, & même les images & les représentations de ces animaux.

Ce que nous remarquons d'approchant de la vérité dans cette idolâtrie ancienne, ne peut que nous inspirer les réflexions les plus mortifiantes. Il est vrai qu'elle étoit pleine d'absurdités, & qu'on n'y pouvoit découvrir qu'un foible reste, une ombre de la connoissance du vrai Dieu, qui avoit été répandue au commencement du monde par toute la race humaine. Cependant ces absurdités ne sont rien en comparaison de certaines opinions & de certaines pratiques qu'on remarque à présent parmi plusieurs nations qui font profession de suivre dans leurs sentimens & dans leur conduite, les plus pures lumières de l'évangile. Combien d'opinions contradictoires n'admettent-elles pas? Dans combien d'occasions n'agissent-elles pas d'une manière directement opposée à leurs principes & à leur profession? Avec quelle fureur, des chrétiens qui renferment tout le christianisme dans ce nom, ne se damnent-ils pas les uns les autres, pour une différence d'opinions ou de cérémonies très-sou-

vent peu importantes, pendant qu'ils admettent les mêmes dogmes eſſentiels, & qu'ils eſpèrent tous le même ſalut?

De quel fanatiſme pluſieurs d'entr'eux ne mêlent-ils pas les dogmes d'une religion toute raiſonnable, & dans quelles abſurdités n'embourbent-ils pas leur dévotion? De quelles aveugles ſuperſtitions ne l'obſcurciſſent-ils pas? Juſqu'à quel point leur zèle n'eſt-il pas quelquefois enragé & furieux? Il y en a qu'un prétendu amour de Dieu & de religion, rend cruels & barbares; comme ſi le chriſtianiſme nous dépouilloit de l'humanité, & qu'en ſervant un Dieu de miſéricorde, dont les compaſſions infinies ſont l'unique but de nos eſpérances, nous étions obligés de nous montrer inhumains & impitoyables envers notre prochain.

En traverſant le Portugal, je me trouvai juſtement à Lisbonne, dans le tems que l'inquiſition tenoit ſon lit de juſtice, ce qu'on appelle *Auto-da-fé*.

Ce ſujet a été traité fort au long par différens auteurs, & il faut convenir que pluſieurs catholiques romains mêmes, l'ont dépeint avec ſes véritables couleurs; auſſi ne prétends-je pas écrire ici une hiſtoire de l'inquiſition, ni entrer là-deſſus dans une controverſe; je veux rapporter uniquement un fait.

On mena à la grande égliſe tous les criminels en proceſſion. Il en parut d'abord huit habillés de robes & de bonnets de canevas, où étoient dépeints tous les tourmens de l'enfer imaginables : on y voyoit des diables qui rôtiſſoient & qui fricaſſoient des corps humains ; tout cela étoit relevé par des flammes & par tout ce qui eſt capable de donner une idée horrible des ſupplices des damnés.

Ceux qui étoient vêtus de ces habits épouvantables, étoient huit perſonnes malheureuſes, deſtinées à être brûlées, ſans ſavoir au juſte le crime qui leur attiroit un ſi rude châtiment. On diſoit qu'ils avoient manqué de reſpect à la ſainte égliſe & à la vierge, ce qui ſuffiſoit pour exécuter cette cruelle ſentence. Il y en avoit un qui diſoit qu'il étoit bien aiſe d'être brûlé, & & qu'il aimoit infiniment mieux mourir que retourner aux priſons de l'inquiſition, où il avoit ſouffert mille morts chaque jour. J'appris que parmi ces huit, il y avoit pluſieurs juifs, dont le plus grand crime étoit d'être extrêmement riches, & quelques chrétiens qui ſeroient échappés de la cruauté de leurs juges, s'ils n'avoient pas été extrêmement pauvres.

Un ſpectacle ſi horrible me donna mauvaiſe opinion de ces inquiſiteurs ; ils ne méritent pas

le nom de chrétiens, & il y a plusieurs pays catholiques où l'on ne souffre pas l'établissement de ce tribunal abominable.

J'ai vu & lu un grand nombre d'autres exemples de l'extravagance & de la barbarie de ceux qui font profession de la religion chrétienne, & je puis protester qu'il y a des opinions & des coutumes reçues par des nations entières, qui feroient horreur aux payens. Ces sentimens & ces pratiques sont tellement propres à donner du scandale, qu'il faut avoir un grand attachement pour ce qu'il y a d'essentiel dans le christianisme, pour ne s'en pas prendre à cette religion même, de la conduite de ceux qui la professent.

Que les véritables amateurs de cette sainte religion ne s'offensent pas de ce que j'ose rapporter ici quelques échantillons de plusieurs de ceux qui se font une gloire de porter le nom de chrétiens; mon intention n'est, en aucune manière, de jeter un air de scandale sur la religion même; je ne veux que faire rentrer en eux-mêmes ceux qui la deshonorent par leurs sentimens & par leurs actions.

Je crois que je ne m'éloignerai pas de mon dessein en copiant ici les paroles d'un homme très judicieux qui, à son retour de la Turquie, traversa plusieurs provinces de l'Italie, & fit une

attention particulière sur tout ce qu'il y a de remarquable dans les états du pape.

« Lorsque j'étois en Italie, je passai par le » patrimoine de saint Pierre, où il est naturel de » croire que la religion doit être dans toute sa » pureté & dans tout son éclat.

» A Rome on peut admirer les habits reli- » gieux & les cérémonies de la religion dans » toute leur magnificence. Le pape & les cardi- » naux se promènent par la ville avec une sainte » gravité. Ils soutiennent avec un grand faste la » dignité de leurs titres & de leurs charges.

» Rome a mis à l'interdit des royaumes entiers, » & en a fait fermer les églises, uniquement » parce qu'ils ne payoient pas quelques droits : » elle pousse encore le scrupule jusqu'à purifier » par le feu les indévots.

» L'inquisition fit brûler, pendant que j'étois- » là, deux hommes, pour avoir parlé en termes » peu honorables de la sainte vierge. J'avois résolu » de ne plus faire la moindre recherche touchant » la religion des Italiens, quand, par hasard, je » rencontrai un Quiétiste, qui me dit que toute » la religion devoit être intérieure, & que tous » ses devoirs étoient concentrés dans la médita- » tion & dans la prière éjaculatoire. Il invectiva, » avec aigreur, contre la manière dont tout le » clergé de l'Europe fait une espèce de comédie

» de la religion. L'Italie, ſelon lui, étoit un » théatre où les eccléſiaſtiques donnoient aux » ſpectateurs un opéra magnifique, en machines ; » en un mot, il parla judicieuſement ſur la » religion des autres : mais quand il en vint au » détail de la ſienne, je n'y trouvai rien qu'un » ſquelette difforme, tellement enveloppé de » ténèbres, & enfoncé dans les cavernes les plus » ſombres de ſon ame, qu'il me fut impoſſible » de m'en former une idée diſtincte ; ce n'étoit que » méditation ſans culte, dogmes ſans pratique, » réflexion ſans réforme, zèle ſans connoiſſance ; » & tout ce que je pus apprendre de lui, c'eſt » qu'en Italie ſa religion eſt *incognito* ».

Cette idée de la religion des Italiens eſt exactement conforme avec celle que m'en ont donné d'autres voyageurs, & par conſéquent je dois la croire juſte, quoique je n'en ſois pas convaincu par mes propres ſens.

La religion des Polonois n'eſt pas moins digne de la plus forte cenſure : j'ai eu l'honneur de voyager avec un gentilhomme de ce pays-là, qui m'a donné une relation très-détaillée de tout ce qu'il y a de remarquable dans la religion de la Pologne & de la Moſcovie.

Dans la Pologne, à ce que j'ai appris de lui, règne la plus grande confuſion, & dans l'état & dans l'égliſe ; & malgré leurs guerres perpé-

tuelles, les Polonois ſont d'auſſi grands perſécuteurs, qu'il eſt poſſible d'en trouver dans le monde. Il eſt vrai qu'ils ont une ſi grande tolérance pour les juifs, qu'à Lamberg, & dans la Kiovie, on en compte plus de trente mille. Bien loin d'être perſécutés, ils y jouiſſent d'un grand nombre de priviléges & d'exemptions, quoiqu'ils refuſent à Jéſus-Chriſt le titre & la dignité de meſſie. Mais il eſt certain auſſi qu'ils marquent une ardeur déteſtable à perſécuter les proteſtans, & à détruire les égliſes, par-tout où ils ſont les plus forts.

Ces proteſtans cependant ne ſont pas martyrs de la vérité, quoiqu'ils ſouffrent les dernières miſères pour l'amour des dogmes qu'ils admettent. On les appelle Sociniens, & leur maître Lélius Socin a répandu ſi univerſellement ſes erreurs par tout ce pays, qu'il y a dans toute cette vaſte étendue un grand nombre de perſonnes, qui ne reconnoiſſent Jéſus-Chriſt que pour un homme de bien, envoyé au monde pour inſtruire les hommes, & non pour les racheter par ſon ſang, & pour les ſanctifier par ſon eſprit. Pour ce qui regarde la divinité du Saint-Eſprit, ils ne daignent pas ſeulement s'en mettre en peine.

Après avoir rendu compte de la croyance & de la dévotion des peuples qui ſe ſoumettent

à l'égliſe catholique romaine, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de dire quelque choſe des chrétiens de l'égliſe grecque.

Il y a dans l'empire du Czar de Moſcovie, un prodigieux nombre d'égliſes de bois; & peut-être que l'on pourroit dire du bien de la religion de ces pays-là, ſi les prêtres n'y paroiſſoient pas être de la même matière. Le peuple y eſt, en général, d'une dévotion extraordinaire, & rien ne ſeroit plus louable, ſi cette diſpoſition n'étoit pas accompagnée de la plus craſſe ignorance qu'il ſoit poſſible de rencontrer dans aucun pays où l'on fait profeſſion du chriſtianiſme.

En traverſant ces vaſtes états, j'ai trouvé que Jéſus-Chriſt y étoit ſi peu honoré en comparaiſon de ſaint Nicolas, qu'on eſt forcé d'en conclure que la religion y eſt entièrement engloutie par la ſuperſtition. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que la conduite du peuple, en matière de religion, y eſt fondée ſur une opiniâtreté ſi outrée, péché originel de cette nation, qu'il eſt abſolument inutile de ſonger à réformer ſes abus les plus extravagans.

Peut-être aura-t-on de la peine à me croire quand je dirai qu'il n'y a pas dans l'univers entier un peuple plus groſſièrement ignorant que les Moſcovites, & plus exceſſivement entier dans ſes opinons; mais on en tombera d'accord, ſi

l'on veut bien prêter attention à l'hiſtoire ſuivante, atteſtée par un grand nombre de perſonnes, dont la probité ne ſauroit être revoquée en doute.

Après la bataille de Nerva, où le roi de Suède Charle XII. defit une grande armée de Ruſſes, il entra dans leur pays avec ſes troupes victorieuſes, &, ſelon toutes les apparences, ſes ſoldats y commirent d'aſſez grands déſordres.

Les Moſcovites, qui ſe trouvoient alors dans l'état le plus pitoyable, ne manquèrent pas d'avoir recours aux prières: j'en ai oui quelques-unes; mais le nom de Dieu n'y eſt pas mentionné ſeulement; ſaint Nicolas y tient la place du créateur du ciel & de la terre, & l'on peut juger de la teneur de toutes, par celle-ci:

O toi! notre protecteur perpétuel dans nos miſères, tout puiſſant ſaint Nicolas, quel crime avons-nous commis, & qu'elle offenſe t'avons-nous faite dans nos ſacrifices, dans nos génuflexions, nos révérences, & nos actions de graces, pour que tu nous aies abondonnés de cette manière? Nous avons déja fait pluſieurs efforts de dévotion, pour t'appaiſer, & pour obtenir ton ſecours contre des ennemis & des deſtructeurs terribles, inſolens, intrépides & furieux, lorſque, comme des lions, des ours & autres bêtes feroces qui ont perdu leurs petits, ils nous ont

aſſaillis d'une ſi cruelle manière. Nous ſavons bien qu'ils n'ont pas pu réuſſir ſans le ſecours des enchantemens, dans les entrepriſes qu'ils ont faites contre nous, qui ſommes ton peuple, & qu'ils nous ont pris & tués par milliers, quoique nous nous fuſſions retranchés d'une manière imprenable pour défendre ton ſaint nom. Nous te prions derechef, ô ſaint Nicolas! de vouloir être notre champion, de porter notre étendard, & d'être avec nous dans la paix, dans la guerre, & dans toutes occaſions où nous aurons beſoin de ton aſſiſtance. Protège-nous à l'approche de la mort, contre cette troupe horrible & tyrannique de ſorciers, & chaſſe les loin de nos frontières, en les puniſſant ſelon leurs mérites.

Je me contenterai de donner ce ſeul échantillon de la dévotion des Ruſſes, & je paſſe à l'état où la religion ſe trouve parmi les proteſtans. Je ſuis dans l'intention d'en rendre un compte impartial, & par-là je me flatte qu'il ſera exact.

Il y a certainement une grande différence entre la religion dont nous venons de parler, & celle de certains chrétiens réformés de l'Allemagne, appelés Luthériens. Cependant c'eſt papiſme, & ce n'eſt point un papiſme; ils n'ont point de tranſſubſtantiation, mais ils ont une conſubſtantiation à la place. Leur ſervice diffère de la

meſſe ; mais ce qui y manque, eſt rempli par le bruit des violons, des hautbois, des trompettes & des timballes ; ce qui me fait croire que ſi dans le luthéraniſme on n'eſt point dans le cas de tomber dans le catholiciſme, on y eſt en danger au moins de donner dans la ſuperſtition.

Pour la piété qui fait l'eſſence de la religion, je n'en ai pas trouvé de fort grandes marques parmi ceux de cette ſecte, & c'eſt pourtant là le but principal de mes recherches ; j'entends par religion, moins les dogmes qu'on fait profeſſion d'admettre, & l'attachement qu'on a pour une certaine confeſſion de foi, qu'une conduite qui repond aux maximes de la religion qu'on a adoptée. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une religion qui n'influe pas ſur la pratique ? Je ne contredis pas le ſentiment de certaines perſonnes qui prétendent qu'une véritable religion ne ſauroit ſubſiſter, ſi elle n'eſt pas fondée ſur des principes raiſonnables & certains. Ce n'eſt pas-là ce dont il s'agit ; il n'eſt queſtion que de ces chrétiens dont la doctrine peut être ſaine eſſentiellement, mais qui, malgré leur orthodoxie, donnent dans le déréglement, & négligent les devoirs de la piété.

En un mot, mon deſſein n'eſt ici que d'examiner la religion du côté de la pratique. Je

trouve une eſpèce de théorie preſque par-tout ; au lieu que la piété ne ſouffre preſque nulle part à mon examen.

La cenſure équitable & judicieuſe doit tomber ſur-tout ſur la négligence des hommes par rapport à cette partie de la religion. Un peuple à qui Dieu n'a pas accordé la bénédiction de le connoître, eſt plus digne de compaſſion que de reproches, & ce ſeroit faire une ſatyre qui retomberoit ſur ſon auteur, que de faire le bel-eſprit ſur la ſtupidité des négres, & ſur l'ignorance dans laquelle ils vivent de la doctrine ſalutaire de l'Evangile. Mais ſi l'on s'efforçoit à mettre dans tout ſon jour la brutalité des chrétiens habitans des Barbades & de la Jamaïque, qui, bien loin de ſe donner la peine d'inſtruire les ſauvages, les mépriſent aſſez pour leur refuſer le baptême, on feroit une ſatyre juſte & ſenſée.

J'en reviens aux luthériens, dont j'ai conſidéré de près la conduite dans pluſieurs cours & dans pluſieurs villes d'Allemagne. Ces cours ſe piquent de galanterie & de magnificence, juſqu'à un tel point, & avec tant de paſſion, qu'elles ſemblent vouloir effacer toutes les autres nations. Ils ont tant d'attachement pour ce rien appelé pompe, qu'ils y concentrent toutes leurs affections, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils aient le

loisir de songer à des objets que les gens sensés trouvent infiniment plus dignes des soins d'un être raisonnable.

La première chose qu'on sacrifie dans ces pays à l'ostentation & à l'envie de paroître, c'est la liberté des sujets, qui par la constitution du gouvernement, ou simplement par la coutume, sont soumis au pouvoir despotique du prince, & qui sont obligés de fournir non-seulement tout ce qu'ils peuvent épargner, mais encore tout ce qu'ils ont, aux penchans d'une cour entièrement dévouée au plaisir & au faste.

Par tout ce que j'ai pu remarquer de la manière de vivre des princes & des sujets, les derniers paroissent être créés exprès pour les prémiers. Il en est ainsi dans tous les états de l'Allemagne; c'est un joug que la coutume impose aux peuples, & qu'ils semblent subir sans contrainte. Le despotisme y est monté à un tel point, que les coffres des souverains y sont comme le réservoir général, vers lequel coulent tous les trésors du pays, & d'où ils se répandent de nouveau. De la même manière que tout le sang du corps passe dans un certain tems par le cœur, tout l'argent du pays passe, une fois par an, par les mains des trésoriers du prince.

Je ne sais pas trop bien si la pauvreté & la misère sont fort propres à inspirer de la dévotion à

ceux qui en ſont accablés ; mais je ſais bien que ſi la piété eſt compatible avec le luxe, le faſte, l'oppreſſion & la tyrannie, il n'eſt pas impoſſible qu'il n'y ait beaucoup de religion dans les cours dont je parle.

Il eſt vrai que l'écriture ſainte parle avec éloge de la magnificence du plus ſage roi qui ait jamais gouverné le peuple de Dieu ; mais elle s'exprime là-deſſus d'une manière qui dépeint moins la gloire du monarque, que l'état floriſſant de ſes ſujets, qui étoit un effet des ſoins paternels que ce prince ſe donnoit pour les rendre heureux. Elle nous dit que Salomon avoit rendu à Jéruſalem l'or & l'argent auſſi commun que les pierres des rues ; expreſſion la plus forte dont il ſoit poſſible de ſe ſervir, pour donner une grande idée de la félicité d'une nation.

J'ai entendu dire que le roi de Pruſſe (1) ſe faiſoit une gloire d'imiter, de tout ſon pouvoir, la conduite du grand roi d'Iſraël. Ses propres ſujets le publient par-tout, & tous leurs diſcours ſont remplis des qualités généreuſes & véritablement royales de ce prince. Il étoit un père ſi tendre de ſes ſujets, qu'il appliquoit tous ſes ſoins à faire fleurir leur commerce & leurs manufactures, & à augmenter leur nombre, en donnant

(1) Aïeul du roi régnant.

des privilèges aux étrangers qu'il croyoit capables d'encourager ſon peuple, & de le rendre plus induſtrieux. Bien loin de ſonger à les opprimer, il écoutoit toujours leurs griefs, & ne manquoit jamais d'y remédier, dès qu'il en étoit inſtruit. En un mot, on voyoit briller dans toute ſa conduite le caractère auguſte & aimable d'un prince ſage, juſte & débonnaire; ce qui fait voir que, malgré cette ſorte de gouvernement, dont la forme eſt tyrannique, un roi peut n'être pas un tyran. C'eſt là une heureuſe exception à la règle générale; mais ce cas particulier n'empêche pas que la conſtitution du gouvernement, qui eſt à-peu-près la même dans toutes les cours du nord, quelle qu'en puiſſe être la religion dominante, ne ſoit directement oppoſée aux véritables fins de la monarchie, qui n'a été introduite dans le monde, que pour le repos & pour la proſpérité des peuples.

On remarque cette vérité généralement dans toute l'Allemagne, où la magnificence des cours & la proſpérité des ſujets reſſemblent aux deux hémiſphères du monde, dont l'un eſt brillant & lumineux, à proportion que l'autre eſt ſombre & obſcur.

Comment peut-on ſe flatter de trouver la religion dans un pays où le peuple doit être miſérable, afin que les grands ſeigneurs aient

un équipage pompeux ; où les ſujets ſont forcés de mourir de faim, afin que le prince faſſe gémir ſa table ſous mille mets inutiles ; où ils doivent ſoupirer, afin qu'il ſe divertiſſe ; en un mot, où le peuple doit contribuer juſqu'à ſon néceſſaire, non pour la défenſe de la patrie, ni pour des efforts extraordinaires qui puiſſent mettre une nation en état de réſiſter à un puiſſant ennemi, mais uniquement, pour ſoutenir le faſte, le luxe, l'ambition & l'extravagance du ſouverain ?

Cette réflexion n'eſt que trop confirmée par la manière de vivre des eccléſiaſtiques de ces pays luthériens. Ils ſont prodigieuſement jaloux de leur hiérarchie ; ils craignent à la mort une nouvelle reformation, ou plutôt une reformation pouſſée plus loin, perſuadés que, comme elle a porté un coup mortel à l'égliſe catholique romaine, elle pourroit bien encore faire le même effet ſur leur gouvernement eccléſiaſtique. C'eſt pour cette raiſon qu'ils mettent, pour ainſi dire, une paliſſade devant l'égliſe, pour en éloigner les autres proteſtans, & qu'ils ſemblent crier à pleine gorge : loin d'ici ; car nous ſommes plus ſaints que vous. De-là naît leur zèle perſécuteur contre les autres réformés, qui ne conviennent pas de tous leurs principes, & qui cependant ne refuſeroient pas de faire un même corps avec eux.

Ce

Ce zèle les ronge, les perſécute à leur tour. Leur cœur eſt toujours rempli de troubles & d'agitation; il eſt inacceſſible à la charité; & comment la religion peut-elle fixer ſon ſéjour dans une ame d'où la charité paroît bannie pour jamais? Par conſéquent ce n'eſt pas encore ſous ce climat, que je trouve cette religion dont je cherche les traces avec tant d'empreſſement.

J'ai voyagé moi même dans le cœur de la France, comme on le voit à la fin de mon premier volume, depuis les Pyrénées juſqu'à Toulouſe, & de-là par Paris juſqu'à Calais. Dans toute cette étendue de pays, j'ai trouvé le peuple ſi gai, & en même tems ſi miſérable, que je n'ai pas ſu qu'elle idée j'en devois avoir. La pauvreté des gens du commun étoit telle, que naturellement toutes leurs penſées devoient rouler ſur les moyens de porter leur fardeau, & que toute leur dévotion ſembloit devoir aboutir à demander au Ciel leur pain quotidien. Cependant, grace à leur heureux naturel, ils rioient toujours; on auroit dit qu'ils alloient à l'égliſe en danſant, & qu'ils en revenoient en chantant.

L'état de la religion n'eſt pas mieux dans ma patrie. Quelque tems après mon retour en Angleterre, lorſque j'étois le plus occupé à continuer, par la lecture, la recherche de la religion, que j'avois commencée par mes voyages, on ordonna

en Angleterre une action de graces publique & ſolemnelle pour une victoire obtenue par les Anglois & par les alliés à... Il n'eſt pas néceſſaire de déſigner l'endroit où ſe donna la bataille, & d'en marquer le tems. Ces circonſtances ſont étrangères au recit que je vais faire de cette ſolemnité.

La nouvelle qu'on m'en donna me mit en extaſe, Je l'ai trouvée à la fin, dis-je en moi-même, cette religion; & ce qui me charme le plus, c'eſt qu'après l'avoir cherchée en vain dans les pays étrangers, je la rencontre dans ma propre patrie. Là-deſſus j'admirai mon extravagance de ne m'être pas épargné une recherche ſi pénible, en commençant mon examen par l'Angleterre, & je me reprochai d'être ſemblable à la plupart des voyageurs, qui ſe fatiguent le corps & l'ame pour ſe repaître de ce qu'il y a de curieux & de remarquable chez les étrangers, ſans ſe mettre en peine de tout ce qu'il y a de digne d'attention dans le lieu de leur naiſſance.

Je ne manquai pas de prendre la réſolution d'aller voir, à quelque prix que ce fût, cette pieuſe cérémonie, & comme les préparatifs en étoient prodigieux, je demandai à mes amis en quoi elle devoit conſiſter principalement; perſonne ne fut capable de m'en inſtruire, parce

que de mémoire d'homme, on n'avoit pas célébré une pareille fête dans la grande-Bretagne. Tout ce qu'on m'en put dire, c'eſt que ce ſeroit quelque choſe de fort beau, que la reine y aſſiſteroit elle-même avec toute la nobleſſe, & qu'il ne s'étoit rien vu de pareil depuis le règne de la reine Eliſabeth.

J'étois ravi de plus en plus par ces magnifiques promeſſes, & mon imagination ſe rempliſſant des idées des ſolemnités religieuſes qu'on avoit célébrées autrefois chez les narions dévouées au culte de la divinité, je ne m'attendois à rien de moins grand que la pieuſe magnificence avec laquelle Salomon avoit fait la dédicace du temple, & que la fête de réformation qui avoit été célébrée ſous le roi Joſias. En un mot, j'eſpérois voir des cérémonies dont la pompe ne ſerviroit que d'ornement à une véritable piété.

Ce qui me choquoit un peu, c'étoit d'apprendre qu'on n'avoit jamais ſolemniſé un pareil jour depuis la reine Eliſabeth. Je me mis d'abord dans l'eſprit que la mode du pays ne permettoit qu'aux reines ſeules de publier un jour d'action de graces; mais cette penſée ne me ſatisfit pas entièrement, & pour contenter, là-deſſus ma curioſité, je feuillerai pendant aſſez long-tems nos hiſtoires; mais j'y cherchai en vain la raiſon de cette particularité. Je m'adreſſai à la fin à un

vieux royaliſte, qui avoit autrefois ſervi dans les troupes du malheureux roi Charles : il me dit que rien ne lui étoit plus facile que de donner la raiſon de ce qui m'embarraſſoit ſi fort. Depuis la reine Eliſabeth, continua-t-il, juſqu'à nos jours, on n'a point adreſſé à Dieu d'actions de graces ſolemnelles, parce qu'il n'y a point eu de bénédictions publiques qui puſſent en être le motif. Quelles victoires la nation a-t-elle remportées depuis ce tems-là, excepté deux ou trois, obtenues par le roi Guillaume en Irlande ? On n'en a point témoigné de reconnoiſſance publique envers le ciel, parce qu'on étoit trop occupé, & que d'ailleurs ces avantages étoient contrebalancés par des pertes que nous ſouffrions dans d'autres pays.

Cette raillerie étoit piquante, mais il n'y avoit que trop de vérité. Elle ne m'empêcha pas néanmoins d'avoir une très-grande idée de la gravité & de la dévotion ſérieuſe que je m'attendois à voir éclater dans la joie même qui devoit accompagner cette action de graces. Cette eſpérance me porta à m'aſſurer d'une place hors de l'égliſe & dans l'égliſe même, pour pouvoir remarquer chaque partie de cette ſolemnité.

Le jour arriva enfin, & je crus d'abord que ce ſpectacle paſſeroit mon attente, quand je vis une troupe innombrable de perſonnes qui ſe

preſſoient pour entrer dans le temple avec une ardeur que ma charité ſtupide me fit prendre pour le zèle le plus eſtimable. Je conſidérois que le but de toute cette foule devoit être de rendre graces au ciel d'une victoire qui promettoit à la patrie la paix & la proſpérité, & j'en concluois que j'allois voir éclater une joie ſemblable à celle des Iſraélites, quand, parvenus juſqu'au rivage, ils virent les Egyptiens qui les pourſuivoient, engloutis par la mer avec leurs chevaux & avec leurs charriots. Je ne doutois pas qu'on n'entonnât des cantiques pareils à ceux que chanta Moïſe dans cette occaſion, & que l'on ne les entonnât avec la même piété fervente.

J'en fus bientôt déſabuſé, & je remarquai, en moins de rien, que la reine, avec la dixième partie du peuple, alloit ſervir de ſpectacle aux neuf autres parties, & que c'étoit-là où aboutiſſoit tout le flux & reflux inquiet de cette prodigieuſe multitude.

Quand ſa majeſté arriva au veſtibule du temple, & qu'elle deſcendit du carroſſe, le peuple, au lieu de crier *Hoſanna! bénie ſoit la reine qui vient au nom du Seigneur*, ne cria *qu'au ſecours, au meurtre!* On ſe fouloit aux pieds les uns les autres, & l'endroit où la reine venoit de paſſer, reſſembloit à un champ de bataille.

On y voyoit des monceaux entaſſés de femmes

& d'enfans qu'on venoit d'arracher de la preſſe; & qui ſembloient pouſſer les derniers ſoupirs. Je m'adreſſai à quelques-uns de ces malheureux, pour leur demander ce qui les avoit portés à ſe jeter inconſidérément au milieu de cette foule; ils me répondirent tous, d'une même voix, que c'étoit pour voir la reine, comme les autres.

Cette réponſe me confirma dans l'opinion que le ſeul but de cette fête ſolemnelle, du moins hors de l'égliſe, étoit de voir ſa majeſté. J'eſpérai pourtant que dans le remple même, les choſes auroient une route autre face, & je fus occuper la place que j'y avois louée, & qui me coutoit trois bonnes guinées tout au moins.

Il m'arriva Juſtement d'être placé au milieu des ſiéges qui étoient remplis des eccléſiaſtiques qui devoient célébrer la gloire de Dieu, par le *Te Deum*, & par des antiennes. Je me faiſois un plaiſir de regarder leurs vêtemens & tout leur air; j'y trouvois de la gravité, de la bienſéance; & quelque choſe de conforme à cette eſpèce de triomphe religieux : je m'attendois à les voir s'acquitter de leur emploi avec la même gravité qui étoit ordinaire autrefois aux Lévites, qui ſonnoient de la trompette dans le tems que le peuple pouſſoit des cris vers le ciel pour louer Dieu.

Mais il me fut impoſſible de reſter long-tems dans cette opinion; je vis ces perſonnages, ſi

ſérieux en apparence dans certains intervalles, & lorſque ce n'étoit pas leur tour de chanter, prendre du tabac, ajuſter leurs perruques, lorgner les dames & ſe parler à l'oreille, aſſez haut pour être entendus de ceux qui étoient près de-là, des charmes d'une telle jeune demoiſelle, de la taille d'une telle lady, des ajuſtemens d'une telle héritière.

Il y avoit de l'indécence, non-ſeulement dans les paroles dont ils ſe ſervoient, mais encore dans les geſtes dont elles étoient accompagnées. J'en rougis de honte pour eux, & je me dis à moi-même : ce ne ſont pas-là les gens pour l'amour deſquels je ſuis venu ici. Où peuvent ſe cacher ceux qui doivent être la bouche de tout le peuple, pour exprimer ſa reconnoiſſance des bienfaits ſignalés qu'il vient d'obtenir du ciel?

Dans le tems que j'étois occupé de cette triſte réflexion, l'orgue entonne le *Te Deum*. Dans le moment même tous mes gens ſe lèvent, comme s'ils venoient de recevoir une inſpiration d'enhaut, & ſe mettent à célébrer la gloire de Dieu par des antiennes toutes céleſtes, chantées avec beaucoup plus de graces que de dévotion.

Au milieu de cette muſique, exécutée avec tout l'art imaginable, je me croyois preſque enlevé dans le ciel, & je commençois à me réconcilier avec toute la ſolemnité, quand j'en fus dé-

tourné par le bruit de plus de cent pièces de canon, accompagné du tintamarre d'un grand nombre de tambours & des huzza du peuple, dont le bruit ſe joignoit à la mélodie du *Te Deum*. Je ne comprénois pas la raiſon de tout ce fracas, & je ne m'en mettois guère en peine; il me ſembloit ſeulement qu'il n'y avoit pas beaucoup d'harmonie, & qu'il n'accompagnoit pas trop bien les voix & les inſtrumens, qui chatouilloient ſi agréablement mes oreilles, en portant mon ame à la dévotion. Heureuſement cette diſſonnance ne dura pas long-tems, & le ſervice fut continué d'une manière tranquille.

Quand l'antienne fut achevée, & qu'on en fut venu à d'autres parties du ſervice, je ne voulus plus tourner les yeux vers les meſſieurs qui compoſoient le chœur, & dont les manières & les diſcours m'avoient donné quelque ſcandale. J'aimai mieux les jeter ſur la foule qui m'environnoit, pour voir ſi je n'y pourrois pas découvrir quelques perſonnes véritablement religieuſes, dans l'air deſquelles fuſſent peints les raviſſemens & les extaſes de leur ame.

Hélas! c'étoit par-tout la même choſe, l'unique occupation des dames étoit de regarder quelque cavalier plus agréable à leurs yeux que les autres; & les meſſieurs faiſoient leur ſeule affaire d'attacher leurs regards ſur quelque dame diſtinguée

par ſes agrémens. L'étoile & la jarretière d'un beau jeune ſeigneur, riche dans ſes ajuſtemens, tout brillant de joyaux, & caractériſé par ſon ruban bleu, détournoient les yeux d'un ſi grand nombre de femmes de leur livre de prières, que les marguilliers auroient bien fait de faire ſortir ſa grandeur de l'égliſe, afin qu'il ne troublât plus le ſervice, & qu'il ne dérobât pas au Tout-Puiſſant les hommages dont il devoit être le ſeul objet.

Pour la reine, c'étoit l'étoile polaire du jour : plus d'yeux étoient fixés ſur elle, qu'il n'y en avoit d'élevés vers le ciel, quoique la deſtination particulière de ce jour fût d'adreſſer uniquement ſes penſées à la divinité.

Tout ceci, dis-je en moi-même, eſt extrêmement beau; mais je n'y découvre pas la moindre religion. Je prie le ciel de me tirer ſain & ſauf de cette foule, & je lui promets que je n'aſſiſterai plus à une fête qui ne paroît être ordonnée que pour ſe moquer de la divinité. Quel ridicule empreſſement! le peuple ne peut-il pas aller voir la reine dans ſon palais, où l'on peut jouir de ce bonheur ſans peine? Faut-il qu'il vienne ici pour profaner le temple de Dieu, & pour faire une idole de ſa ſouveraine?

J'avoue que j'étois dans une grande colère, & contre les ſpectateurs, & contre toute la cérémonie même. Dans cette diſpoſition d'eſprit, je fis plu-

sieurs autres réflexions satyriques sur tout ce qui venoit de frapper mes sens; mais je ne les communiquerai pas au lecteur; il seroit trop facile d'en faire l'application, & le pauvre Robinson Crusoé n'est pas d'humeur à désobliger qui que ce soit.

La fin de cette sainte journée étoit encore plus extravagante que tout le reste; l'action de graces étoit passée de l'église au cabaret; au lieu de la décence d'un triomphe religieux, on ne vit que le triomphe d'une indécence irréligieuse, & les antiennes & le *Te Deum* firent place aux fusées, aux feux de joie, à l'ivresse & aux coups de bâton.

Ce n'est pas mon affaire d'examiner jusqu'à quel point la divinité se plaît à toutes ces actions bruyantes, qu'on baptise du nom d'actions de graces solemnelles; c'est à ceux qui y sont intéressés à faire là-dessus les réflexions les plus sérieuses.

DES différens Sentimens en matière de religion.

IL n'est possible qu'à la divine sagesse seule de savoir pourquoi quelques parties de la religion qu'elle nous a révélées, & qui doivent régler nos opinions & les hommages qu'elle exige de

nous, ſont exprimées dans des termes ſuſceptibles de différentes interprétations.

Par quelle raiſon faut il que le culte que nous devons à Dieu, ne ſoit pas un point auſſi clair dans le détail, qu'en général; & que tous les hommes, perſuadés qu'il faut rendre des hommages au maître du ciel & de la terre, ſoient pourtant ſi éloignés de convenir de la manière dont il faut s'acquitter de ce devoir indiſpenſable? Comment eſt-il poſſible que l'eſprit infaillible de Dieu, qui eſt l'unique guide qui nous conduit vers le ciel, ſouffre que quelques-uns de ſes préceptes n'offrent pas à l'eſprit un ſens unique, qui frappe tous les hommes de la même manière?

Si toutes les maximes de la religion, auſſi-bien celles qui regardent la doctrine que celles qui concernent les mœurs, avoient été expoſées d'une manière ſi claire, que tous les hommes de tous les ſiècles & de tous les pays en euſſent dû former la même idée, alors, comme il n'y a qu'une porte de ſalut où tous les hommes eſpèrent d'arriver, il n'y auroit qu'une ſeule & unique route à prendre; ce qui auroit ôté au genre humain mille ſources de diſcordes cruelles & indignes de la religion.

Tout ce que nos foibles lumières nous permettent de dire ſur un cas ſi embarraſſant & ſi

mortifiant, c'eſt qu'il a plu à Dieu, qui eſt la ſageſſe & la juſtice même, & qui ne fait rien qui ne ſoit juſte & ſage, d'en ordonner autrement, & de confondre par-là la foible ſageſſe des hommes, qui peuvent dire à cet égard, comme à celui des tems & des ſaiſons, perſonne ne le ſait.

A préſent, dans cet état d'incertitude où nous nous trouvons, il arrive que deux hommes, croyant au même Dieu, profeſſant une même foi, ſe confiant dans le même ſauveur, & tendant vers la même fin, ne peuvent pas s'accorder ſur la manière d'aller vers le ciel, d'adorer ce Dieu, & de mettre leur confiance dans ce ſauveur; ils n'ont pas la même idée de Dieu, du ciel, du ſauveur, ni d'aucun article de la religion chrétienne.

Il eſt vrai que les différens degrés de lumières naturelles & acquiſes, ſont en partie cauſe de ces différentes conceptions; & il n'eſt pas poſſible que les hommes dirigés dans leurs recherches par des guides plus ou moins éclairés, voyent tous les objets dans un même jour.

Ce n'eſt pas tout; il arrive très-ſouvent que ceux qui ont le même degré de lumières, n'ont pas les mêmes diſpoſitions du cœur, & qu'ils n'ont pas pour la vérité un amour également pur & impartial. Trois hommes, par exemple, exa-

minent quelle notion ils doivent avoir de la trinité, ou de quelqu'autre dogme fondamental, & tous trois conſultent là-deſſus l'écriture ſainte. Le premier lit, avec une eſpèce d'attention, tous les paſſages qui y ont du rapport; mais préoccupé de la première idée qu'il s'en étoit formée, & à laquelle il a juré fidélité, pour ainſi dire, il force chacun de ces paſſages à ſe conformer exactement avec cette idée chérie. De cette manière il ne peut que ſe confirmer dans ſon ſentiment, il lui paroît ſi clair & ſi inconteſtable, que les preuves les plus fortes ne le porteront jamais à y renoncer, & qu'il lui eſt impoſſible d'avoir bonne opinion de tous ceux qui conçoivent la choſe d'une autre manière. Il les traite d'ennemis obſtinés de la ſainte doctrine, dignes d'être chaſſés de l'égliſe, & d'être privés de la communion; en un mot, il ne croit pas qu'ils méritent la moindre charité.

Un autre conſulte les livres ſacrés dans la même vue & dans de ſemblables diſpoſitions; il examine les mêmes paſſages, & il en conçoit des notions directement oppoſées à celles que l'autre y a cru puiſer; chaque texte lui ſemble donner à ſon opinion une nouvelle évidence, un nouveau degré de certitude; ſon ſentiment lui paroît ſi bien fondé, ſi certain & ſi inconteſtable, qu'il ne comprend pas qu'on puiſſe en embraſſer un

autre ſans s'aveugler de propos délibéré, & ſans être ennemi déclaré de l'orthodoxie.

Le troiſième parcourt les mêmes paſſages, uniquement pour la forme, & ſans ſe mettre extrêmement en peine d'y trouver la vérité; & il lui eſt aiſé pourtant d'avoir vu un peu ce dont il s'agit, quoique le ſuccès de ſon examen réponde exactement à l'indifférence avec laquelle il l'a commencé, & qu'il ſoit auſſi incertain dans ſes opinions qu'il l'étoit auparavant.

Ces trois hommes ſeuls ſont capables de remplir des provinces entières de controverſes. Les deux premiers ſe rencontrent par haſard, & ſe croyant également sûrs de leur fait, ils ſont également déciſifs, également portés à ſoutenir leur ſentiment avec la plus grande chaleur & avec la dernière opiniâtreté. Les argumens font bientôt place aux invectives; ils s'emportent, ſe donnent des marques de mépris, ſe cenſurent, ſe damnent; & contractant une haine mortelle l'un contre l'autre, ils ſe perſécutent avec fureur.

Le troiſième, qui n'a pas daigné ſeulement faire les efforts néceſſaires pour s'inſtruire à fond de la queſtion, & pour ſe déterminer à quelque ſentiment fixe, ſe moque de l'un & de l'autre; il les traite de chrétiens enragés, qui ſe déchirent pour un dogme qui n'eſt pas néceſſaire au ſalut,

& dont il n'eſt pas poſſible d'avoir une idée claire & diſtincte ; à ſon avis, ce ſont des fous qui ſe battent ſur des chimères, ou bien ſur des queſtions qui ne ſauroient être décidées que dans le ciel. C'eſt ainſi que les deux premiers viennent à ſe haïr & à ſe perſécuter, dans le tems que le troiſième les mépriſe & les tourne en ridicule.

Si les hommes pouvoient différer en opinions avec humilité, ils différeroient encore d'une manière charitable ; mais quoique cette manière d'embraſſer des opinions oppoſées ſoit praticable dans les affaires politiques & civiles, elle ne ſauroit jamais l'être dans la religion. Il ſemble qu'elle doive néceſſairement payer tribut à une intempérance de l'ame, que l'on confond avec le devoir, & qu'on honore du beau nom de zèle. C'eſt ce zèle malheureux qui, comme une fièvre chaude, produit la rage & la fureur dans le cœur de ſes eſclaves ; ce qui a fait dire à l'ingénieux Auteur de *Hudibras :*

Les ſots humains, ivres & fous de zèle,
Combattent avec paſſion
Pour madame religion,
Comme les bretteurs pour leur belle.

Ce n'eſt pas-là la deſtinée des chrétiens ſeuls, quoiqu'ils y ſoient ſoumis d'une manière toute

particulière. Le zèle eſt ordinaire à tous ceux qui font profeſſion d'avoir un grand attachément pour ce qu'ils conſidèrent comme la religion véritable. Les Perſans & les Turcs ſe haïſſent mortellement à cauſe de leur opinion différente touchant les ſucceſſeurs de Mahomet. Autrefois une pareille haine régnoit parmi les Gentils & les Juifs, & l'on ſait qu'un monarque Aſſyrien fut aſſez perſécuteur pour jeter dans une fournaiſe ardente ceux qui refuſoient de ſe proſterner devant l'image qu'il avoit érigée pour être l'objet du culte de toutes les nations qu'il voyoit ſoumiſes à ſa puiſſance.

Dans l'egliſe primitive, rien n'étoit plus familier que les perſécutions, ſous leſquelles on tâchoit de faire périr les chrétiens : *chriſtianos ad leones*, « jetez les chrétiens aux lions », étoit un cri qu'on entendoit preſque tous les jours. Quand les chrétiens ſe virent délivrés de toutes ces cruautés barbares par le grand Conſtantin, ils ne jouirent guères de cette tranquillité, & leur propre zèle les empêcha d'en goûter long-tems les douceurs. L'Arianiſme s'éleva au milieu d'eux, & partagea l'empire en factions, & l'égliſe en ſchiſmes. Sous deux règnes conſécutifs, les Ariens perſécutèrent les orthodoxes; & les orthodoxes, à leur tour, perſécutèrent les Ariens avec la même fureur dont tout le corps des chrétiens

chrétiens enſemble avoit été perſécuté peu d'années auparavant par les payens.

Depuis ce tems-là juſqu'à nos jours la perſécution a toujours régné dans les différentes ſectes, à meſure que leur zèle étoit ſoutenu par leur pouvoir. Nous voyons encore dans tous les pays du monde une haine mortelle entre les catholiques & les proteſtans, & ſi les premiers ont porté leur fureur trop loin, les derniers ne peuvent pas dire néanmoins qu'ils n'ont jamais rendu perſécution pour perſécution.

Combien de ſang la guerre n'a-t-elle pas répandu dans l'Europe au ſujet des différentes ſectes qui partageoient l'Allemagne, juſqu'à ce que tous ces troubles furent appaiſés par la pacification générale de Weſtphalie, lorſque les proteſtans ayant remporté les plus grands avantages, obtinrent l'établiſſement de leur religion & la liberté de conſcience dans toute l'étendue de l'empire? Depuis cette époque, le corps proteſtant, délivré de ſes ennemis étrangers, s'eſt abandonné à un zèle qui l'a rongé lui-même. Les Luthériens & les Calviniſtes ſe ſont perſécutés les uns les autres, la charité s'eſt retirée d'entr'eux, & juſqu'au tems préſent les Luthériens ne permettent pas aux réformés évangéliques, (c'eſt ainſi qu'ils appellent les Calviniſtes)

de faire dans leurs villes l'exercice de leur religion ; qui plus eſt, ils refuſent d'être enterrés dans les égliſes luthériennes.

J'évite de parler de l'état où la religion ſe trouve à cet égard dans ma patrie, & d'examiner les diviſions malheureuſes qu'il y a entre les Anglois & les Ecoſſois, les épiſcopaux & les presbytériens, la haute-égliſe & les non-conformiſtes. Je me contenterai de dire qu'il eſt évident que toute cette diſcorde a ſa ſource dans la négligence des uns à s'inſtruire ſoigneuſement de la vérité, & dans l'opiniâtreté des autres à vouloir appuyer la vérité par la force. Si tous les hommes vouloient ſeulement répondre à leurs lumières par leur conduite, & ne pas renoncer à la vertu & à la charité pour l'amour des dogmes, il ſeroit fort probable que nous nous trouverions un jour dans le ciel.

Je conſidère toutes les ſemences de la diſcorde en matière de religion, comme la mauvaiſe herbe que ſatan sème parmi le froment. L'on peut remarquer que, quoique les Aſſyriens aient perſécuté les Juifs, & les Romains, les Chrétiens, néanmoins dans le pays où le diable à ſu ſe ménager un culte divin, la perſécution eſt très-peu en vogue. Le diable jouit là d'une domination paiſible, & il eſt bien-aiſe d'en éloigner

toutes ſortes de troubles ; il ne ſouhaite aucune invocation, il eſt intéreſſé à laiſſer les choſes ſur le même pied.

Mais dès qu'on parle d'avoir d'autres Dieux devant ſa face, il cherche d'abord à prévenir ce malheur en ſemant la diviſion parmi ceux qui pourroient renverſer ſon empire ; car il a de commun avec les autres monarques le deſir de régner ſeul.

J'entrerois ici dans un détail d'une étendue exceſſive, ſi je voulois ſeulement faire un dénombrement des différentes ſectes qui ſe ſont répandues dans nos royaumes ; dès que deux perſonnes diffèrent ſur la moindre opinion, quelque peu importante qu'elle ſoit, dans le moment, comme ſaint Paul & ſaint Pierre, ils ſe réſiſtent en face l'un à l'autre, & ils portent la diſpute, & la diſcorde, qui en eſt une ſuite preſque néceſſaire, auſſi loin qu'elles peuvent aller.

Ce n'eſt pas-là proprement le ſujet que j'ai réſolu de traiter à préſent ; je n'examinerai pas non plus pourquoi il y a plus de différences marquées dans les ſentimens qui regardent la religion, que dans les opinions qui concernent toute autre matière, ni pourquoi les diſputes ſur ces ſortes de points ſont pouſſées avec plus de chaleur que toutes les autres, & cauſent des haines plus irréconciliables. J'aime mieux

examiner pourquoi les querelles religieuſes ſont plus fréquentes chez nous que dans les autres pays.

Certainement nous avons une manière toute particulière de porter juſqu'aux derniers excès ces ſortes de diſſenſions. La choſe eſt évidente, puiſque le nombre des ſectes différentes eſt ſi grand dans notre patrie, qu'il n'y en a pas tant, à beaucoup près, dans tous les pays proteſtans enſemble.

La ſolution la meilleure & la plus charitable que je puiſſe donner à cette difficulté, eſt une eſpèce de compliment pour mes compatriotes, & j'oſe avancer que nous ne ſommes partagés en tant de différentes communions, que parce que nous ſommes plus dévoués à la religion que tous les autres peuples; je veux dire qu'en général nous nous faiſons une occupation plus ſérieuſe de pénétrer dans l'eſſence même de la religion, & d'en examiner la nature & les principes; nous peſons plus attentivement les raiſons de tous les partis, & nous nous intéreſſons plus tendrement dans les intérêts du ciel & de nos ames. Nous penſons avec raiſon que rien ne nous eſt plus important que la religion, & qu'il eſt de notre plus grand intérêt de diſtinguer, à cet égard, la vérité d'avec l'erreur, & de nous mettre dans une pleine certitude & dans une ferme con-

viction, par rapport aux points fondamentaux. Ce n'eſt que ce dévouement extraordinaire pour la religion, qui nous rend jaloux de la vérité, qui nous fait pouſſer la fermeté juſqu'à l'obſtination, & qui nous empêche de ſoumettre notre jugement aux déciſions du clergé, comme il arrive dans d'autres pays où les peuples examinent avec plus d'indifférence ce qu'on les oblige de croire, & où ils paroiſſent ſe mettre peu en peine de la certitude de leurs opinions.

Je ſais bien que des étrangers ſe mettent dans l'eſprit que la plupart de nos querelles religieuſes viennent de ce que nous ſommes plus emportés & plus furieux que les autres nations, plus déciſifs & plus précipités dans nos jugemens, moins charitables, moins patiens & plus fiers de notre propre autorité. Cette raiſon eſt, à mon avis, auſſi fauſſe qu'elle nous eſt déſavantageuſe. La véritable cauſe de cet inconvénient eſt, comme je l'ai déjà dit, que nous ſommes moins indifférens que les autres peuples pour les vérités de la religion; nous ne nous contentons pas d'un examen fait à la légère, nous ne nous rendons pas à la fauſſe lueur d'une ſubtilité ſcolaſtique, dont on ſe ſert pour applanir les difficultés les plus épineuſes. Nous voulons des raiſons ſolides, des ſolutions tirées de la nature même des ſujets : nous ſommes

ſérieuſement occupés à chercher les principes de notre foi dans leur véritable ſource ; & ſachant que l'écriture ſainte eſt la grande règle de nos opinions & de notre conduite, nous y avons recours pour juger par nous-mêmes de la véritable nature des ſujets dont il nous importe tant d'être bien inſtruits. Nous n'avons pas aſſez de catholiciſme pour nous ſoumettre aux déciſions d'un prétendu juge infaillible, ni aſſez de crédulité pour acquieſcer à celles de notre clergé. Peut être allons-nous à l'excès de ce côté-là, & nous fions-nous trop à nos propres interprétations, même à l'égard de certaines matières ſur leſquelles nous n'avons eu quelquefois ni les talens ni le loiſir néceſſaire de nous inſtruire.

Voilà ce qui me paroît la véritable cauſe de la ferveur outrée de nos controverſes, & de ce grand nombre de différentes branches dans leſquelles nos ſchiſmes nous ont diviſés.

Il y a des perſonnes qui veulent qu'on attribue cet inconvénient à l'affreuſe confuſion qui régnoit dans la grande-Bretagne pendant les ſanglantes guerres civiles qui durèrent depuis l'an 1640 juſqu'à 1656, & à la liberté qu'eurent nos compagnons, durant ces troubles affreux, de profeſſer ouvertement toutes ſortes d'opinions. Mais cette ſolution ne ſatisfait pas à la difficulté : la

queſtion eſt de ſavoir pourquoi, ayant la liberté de profeſſer toutes ſortes d'opinions, qui devroit être donnée à tous les hommes, ils s'en ſont ſervis plus que les autres peuples, qui en jouiſſent auſſi, pour ſe ſéparer en un nombre infini de ſectes. C'eſt-là le véritable état de la queſtion, & je crois en avoir donné la ſeule ſolution qui ſorte de la nature du ſujet même.

Une autre difficulté, qui vaut bien auſſi la peine d'être examinée avec attention, roule ſur les remèdes qu'il ſeroit poſſible d'employer contre cette maladie de la religion. Pour aller à la ſource du mal, certaines gens pourroient nous conſeiller moins d'attachement pour la religion, afin d'avoir moins de diſputes ſur ſes différens points; mais ce remède ſeroit pire que le mal. Il vaut infiniment mieux avoir toujours préſent à l'eſprit le véritable but de la religion, l'humilité & la charité. Ces vertus nous inſpireroient de la modération, & ſi elles n'étoient pas capables de diminuer le nombre de nos ſectes, elles nous porteroient, du moins, à nous conduire dans nos diſputes en gens polis & en chrétiens. Si l'on entroit dans les controverſes avec un eſprit de paix, avec un cœur tranquille, avec une tendreſſe fraternelle pour ceux qui n'ont pas préciſément les mêmes idées que nous, il arriveroit très-ſouvent que les mêmes principes de raiſon,

qui ſont communs à tous les hommes, les porteroient aux mêmes conſéquences. Il eſt fort apparent même que, dans ces cas, une grande variété dans les opinions ne produiroit qu'un petit nombre de ſectes, & que pluſieurs ſentimens qui paſſeroient dans notre eſprit pour erronnés, ne nous obligeroient pas à nous ſéparer en différentes communions.

J'avoue qu'il paroît y avoir quelque choſe de rebutant dans ce que je ſoutiens ici, ſavoir que notre attachement pour la religion, qui va plus loin que celui des autres peuples, eſt l'origine du grand nombre de nos ſectes, & d'une eſpèce d'eſprit de perſécution qui les anime les unes & les autres. Il eſt triſte encore de devoir ſoutenir que nous, qui avons ſi peu de religion, en avons encore plus que les autres nations chrétiennes : heureux ſi notre ſupériorité à cet égard étoit d'une plus grande étendue ! Elle eſt aſſez grande pour nous rendre plus capables que les autres peuples, de nous haïr les uns les autres, & il s'en faut de bien des degrés qu'elle ſoit aſſez grande pour nous lier avec nos compatriotes par les plus tendres liens de la charité mutuelle.

Le dégré de notre amour pour la religion n'eſt qu'un triſte milieu entre le chrétien éclairé & pleinement convaincu de la vérité de ſes ſentimens par un examen raiſonnable, & le

chrétien indifférent & plein d'une malheureuſe ſécurité par rapport à ſes plus grands intérêts. Je n'en dirai pas davantage, & je crois que ce que j'ai avancé ſur ce ſujet, eſt ſuffiſant pour donner une idée de l'origine de nos opinions variées à l'infini ſur les matières de la religion.

On me demandera peut-être encore où pourront finir nos fatales diſſenſions ſur ces ſujets importans. J'y pourrois répondre de pluſieurs manières très-mortifiantes, ſurtout ſi j'avois envie d'entrer dans de certains détails; mais j'aime mieux rendre ma réponſe auſſi générale & auſſi charitable qu'il m'eſt poſſible. J'eſpère que toutes ces querelles finiront dans le ciel. C'eſt-là que ſe termineront toutes ces animoſités ſi contraires à la douceur & à l'eſprit de l'évangile. C'eſt-là que nous donnerons la main à pluſieurs pécheurs réconciliés avec Dieu, dont nous abhorrons ici la ſociété. C'eſt-là que nous embraſſerons ce publicain, qui a été l'objet de notre mépris. C'eſt-là que nous verrons ce cœur froiſſé, que nous avons accablé ici par nos cenſures, par nos reproches & par nos invectives, entièrement guéri pas le baume de Galaad, par le ſang de notre rédempteur.

Nous verrons alors qu'il y a eu d'autres brebis que celles de notre bercail; qu'il y a eu d'autres

routes vers le ciel que celles dont nous avons exclu les hommes; que pluſieurs de ceux que nous avons excommuniés, ont été reçus dans la communion de J. C. & qu'un grand nombre de ceux que nous avons placés à la main gauche du ſouverain juge, ont un rang à ſa droite. Nous verrons alors la plupart des ſectes ſe réunir & ſe réconcilier entièrement. Le zèle mal entendu n'exercera pas ſon empire ſur les ames, & ne nous jettera plus dans le plus funeſte aveuglement; nous n'accuſerons plus d'hypocriſie une vertu pure & ſincère, & nous n'accorderons plus les honneurs de la véritable piété au fard impoſteur d'un phariſéïſme adroitement ménagé; chaque objet ſera mis dans ſon vrai jour; du premier coup-d'œil on en connoîtra la valeur réelle; perſonne n'aura la moindre envie de tromper, & perſonne ne ſera ſujet à être la dupe de l'impoſture.

Dans ce ſéjour heureux de paix & de concorde, nous réparerons, par la plus vive tendreſſe, tout ce que nous aurons fait & même penſé d'injurieux à notre prochain; nous nous féliciterons mutuellement de notre commun bonheur, & nous louerons à jamais la bonté divine, qui a reçu en grace ceux que nous avions rejetés, & qui a aſſigné dans la joie éternelle

une place à ceux à qui, dans l'excès de notre orgueil, dans notre diſette de charité, nous en avions fermé l'entrée.

Combien d'actions dont nous n'avions conſidéré que l'extérieur, & que nous avions comdamnées ſur un examen ſuperficiel, n'y verrons-nous pas récompenſées par ce juge infaillible qui ſait démêler les intentions les plus ſecrettes du cœur? Pluſieurs opinions qui nous paroiſſent ici damnables, ſe trouveront parfaitement orthodoxes. Pluſieurs notions qui, par nos déciſions téméraires, s'étoient offertes à notre eſprit, comme contradictoires, nous paroîtront alors conſiſtantes avec elles-mêmes & conformes à la religion émanée de la fontaine de vérité.

Alors tout l'embarras que nous donnent à préſent les idées des choſes inviſibles ceſſera entièrement, la doctrine de l'immutabilité des décrets divins paroîtra parfaitement compatible avec la liberté de la créature raiſonnable; on verra que ces décrets ſont ſtables & certains, & que cependant c'eſt avec fruit que les fidèles ont adreſſé au ciel leurs prières, pour éviter des maux, pour s'attirer des bénédictions, pour obtenir pardon, & pour détourner les fléaux qui ſembloient déjà prêts à les accabler.

Si quelqu'un me demande pourquoi tous ces différens ſi ſcandaleux ne peuvent pas finir avant

le tems où nous ſerons tranſportés dans le ſéjour de la paix, je lui réponds qu'ils prendroient effectivement fin ſur la terre, ſi les hommes étoient fortement convaincus que toutes ces animoſités finiront dans le ciel. Mais de la manière dont les eſprits ſont faits, il n'eſt pas poſſible que cette conviction ſoit générale. Les vérités les plus grandes & les plus évidentes ne font pas ſur l'eſprit de tout homme des impreſſions proportionnées à à leur force & à leur poids, & par conſéquent je ne vois pas le moindre degré de probabilité dans l'eſpérance de voir finir ces malheureuſes diſcordes, avant que nos ames ſoient dégagées de la matière & débarraſſées des préjugés & des paſſions.

Il y a encore un autre moyen de réconcilier les eſprits diviſés ſur des points de la religion, & la providence s'en eſt ſervie très-ſouvent pour réparer les brèches qu'un zèle mal-entendu avoit faites à la charité chrétienne. Ce moyen a été toujours fort efficace; mais c'eſt un remède amer qui ne fait ſon effet que de la manière la plus douloureuſe. On en conviendra facilement quand j'aurai dit que c'eſt la perſécution. La force de ce remède a bien paru dans l'égliſe primitive, où la plus grande harmonie regnoit pendant tout le tems qu'elle a ſouffert ſous l'inhumanité des empereurs payens. S'il y avoit quelques opinions

différentes, elles n'éclatoient pas par le ſchiſme ; on s'écrivoit des lettres les uns aux autres pour s'inſtruire mutuellement d'une manière paiſible, charitable & fraternelle ; & l'on nommoit quelquefois des arbitres pour décider de ces ſortes de différens. On ne ſavoit pas ce que c'étoit que d'excommunier des égliſes entières, pour quelque vétille touchant la manière de célébrer la pâque, & pour la queſtion, s'il faut rebatiſer les pénitens. Toute cette lie de la religion étoit conſumée dans la fournaiſe de la perſécution ; la fureur des tyrans retenoit les eſprits dans l'humilité chrétienne ; les ſouffrances communes reſſerroient les liens de la charité, & tout le zèle ſe concentroit dans la noble fermeté d'eſſuyer plutôt les dernières misères, que de renoncer aux engagemens qu'on avoit pris avec le ſauveur du monde.

On a vu la même choſe dans la Grande-Bretagne, au commencement de la réformation. L'évêque Ridley, & l'évêque Hooper, l'un épiſcopal, & l'autre presbytérien, ou peu s'en faut, ayant eu des différens, qu'ils avoient pouſſés avec la dernière chaleur, & s'étant réſiſtés l'un à l'autre en face, comme ſaint Paul & ſaint Pierre, ſe réconcilièrent dès qu'ils ſe virent menacés du martyre. Leurs diſputes finirent à la vue du bucher qui les devoit mettre en cendres ; ils comprirent

qu'il étoit poſſible à l'un & à l'autre d'avoir un dévouement généreux & ſincère pour les vérités les plus importantes de la religion, ſans être du même ſentiment ſur quelques rites, & ſur quelques cérémonies extérieures; ils s'écrivirent des lettres conſolantes, & ils devinrent confeſſeurs également zélés, & martyrs de la même religion, qu'ils avoient en quelque ſorte deshonnorée & troublée, en ſe cenſurant mutuellement avec une véhémence, qui n'étoit pas proportionnée à la petiteſſe des ſujets qui y avoient donné occaſion.

Que tous ceux qui ſont capables de réfléchir attentivement ſur un remède ſi rude, ſe reſſouviennent que les chrétiens turbulens, qui ont été réconciliés par la perſécution, ont toujours trouvé, dans leur conduite paſſée de puiſſans motifs de ſe demander pardon l'un à l'autre. Plus ils avoient échauffé leur zèle par leurs paſſions, plus ils avoient choqué les devoirs de la charité par leurs cenſures & par leurs reproches, & plus ils ſe ſont attachés l'un à l'autre par les liens de la tendreſſe fraternelle; marque certaine, que ce n'étoit ni leur raiſon ni leur piété qui leur avoient inſpiré leurs emportemens, & que toutes les controverſes pouſſées avec chaleur ſur des points qui, dans l'eſprit même de ceux qui diſputent,

ne paſſent point pour fondamentaux, ne ſervent à la fin qu'à couvrir de honte ceux qui s'y ſont livrés inconſidérément.

DE l'Excellence merveilleuſe de la religion, & de la Vertu négative.

LE langage de la vertu négative, eſt le même que celui du phariſien de l'évangile; ſeigneur, je te rends graces, &c. Elle n'a pour but qu'une criminelle & ridicule oſtentation; c'eſt une poupée habillée richement & avec magnificence : mais, dépouillée de tous ces affiquets, ce n'eſt qu'une groſſière figure de bois, uniquement propre à amuſer les enfans & les fous. C'eſt l'unique baſe des eſpérances d'un hypocrite; c'eſt un maſque qu'on voudroit faire prendre pour un caractère réel. On ne s'en pare d'ordinaire que pour tromper les autres; mais à coup sûr, nous ſommes toujours, par ſon moyen, nos propres dupes.

La vertu négative ne diffère pas beaucoup du vice poſitif, ſur-tout chez ceux qui s'en ſervent de propos délibéré comme d'un maſque pour en impoſer aux autres, ou comme d'un brouillard pour s'aveugler eux mêmes. Si quelqu'un de ceux qui ſont dans ces triſtes cas, vouloit bien examiner avec attention la véritable nature de la ſitua-

tion où il ſe trouve, & la foible baſe ſur laquelle il fonde la tranquillité de ſon eſprit, il verroit qu'il n'eſt pas poſſible de s'imaginer une diſpoſition plus malheureuſe pour ſortir de ce monde, & pour comparoître devant le trône du ſouverain juge.

Pour en être perſuadé, on n'a qu'à réfléchir ſur l'oppoſition qu'il y avoit entre le phariſien de l'évangile, & le publicain, qui étoit l'objet de ſon plus profond mépris. Nos gens à vertu négative ont une parfaite reſſemblance avec le premier dans toute leur conduite ; toujours occupés des vices & des crimes d'autrui, toujours prêts à ſe féliciter de ne pas donner dans les mêmes excès. Mon voiſin eſt un ivrogne ; un de mes fermiers eſt un voleur ; un tel jure comme un damné ; un tel richard ſe plaît dans la profanation & dans le blaſphême ; le commiſſaire de notre quartier eſt un athée ; un tel ſcélérat eſt devenu voleur de grand chemin ; un tel petit-maître de la cour pouſſe la débauche juſqu'aux derniers excès. Pour moi, tout enveloppé de ma vertu négative, je vis d'une manière ſobre, régulière & retirée ; je ſuis véritablement honnête homme & homme de bien, je ne m'empare du bien de perſonne ; perſonne ne m'a jamais entendu jurer, jamais un mot ſcandaleux n'eſt ſorti de ma bouche ; j'ai toujours ſoin d'éviter dans mes diſcours la profa-

nation

nation & l'obſcénité, & l'on me voit les dimanches dans mon banc à l'égliſe. Seigneur, je te remercie de ce que je ne ſuis ni débauché, ni voleur, ni aſſaſſin. Suppoſons que tous les éloges que ce ſaint homme ſe prodigue de cette manière, ſoient véritables; il n'y gagne pas grand choſe, à mon avis; il vaudroit mieux pour lui qu'il fût coupable d'une de ces habitudes criminelles, & même de toutes enſemble, que de fonder une ſécurité malheureuſe ſur ſon inaction, qu'il confond avec les devoirs les plus eſſentiels du chriſtianiſme.

La plupart des ſcélérats ſavent juſqu'à quel point ils ſont criminels; de tems en tems leur conſcience leur reproche les horreurs de leur conduite, & ils rendent quelquefois hommage à la vertu par des remords paſſagers. Dans l'état où ils ſe trouvent, il eſt très-poſſible que leur conſcience ſe réveille tout-à-fait & les porte à une repentance ſincère, dont la vivacité ſoit proportionnée à l'énormité de leurs crimes. Il eſt vrai que bien ſouvent Dieu, libre diſtributeur de ſes graces, traite ces ſcélérats avec la dernière rigueur; que, pour les punir, il leur permet de ſe livrer à des forfaits nouveaux, & qu'il les arrête à la fin dans leur carrière criminelle, par une mort qui ne leur donne pas le loiſir de réfléchir ſur leur triſte ſituation; par conſéquent la préférence

que je leur donne ici ſur un homme négativement vertueux, ne doit animer perſonne à ſe jeter à corps perdu dans un gouffre de crimes. Qu'ils conſidèrent encore que ceux de cette malheureuſe claſſe d'hommes, qui ſe répentent de leurs actions affreuſes, ne s'en répentent d'ordinaire que tard, & qu'ils ne ſont portés à ſe jeter devant le trône de grace, que par la plus déplorable adverſité, & ſouvent même par l'appareil du dernier ſupplice.

Cependant, quelque coupables que puiſſent être ces malheureux, il eſt certain qu'en péchant, ils ſont perſuadés qu'ils péchent, & qu'ils ſont dans un état où de fortes exhortations peuvent les porter à un repentir vif & ſincère. Le chrétien négatif, au contraire, eſt plein de lui-même, ſatisfait de ſa ſainteté; s'il penſe à quelque devoir de la religion, c'eſt lorſque de tems en tems il ſe jette à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il n'a beſoin ni de ſa protection, ni du ſecours de ſa grace. Ce léger hommage qu'il paye à la divinité, eſt un opium qui acheve de l'endormir dans la ſécurité. Il y a de l'apparence qu'il ne ſe réveillera jamais de cette profonde léthargie, qu'elle l'accompagnera dans le paſſage de cette vie à l'éternité, & qu'il ne ſe déſabuſera de ſa ſainteté prétendue, que lorſqu'il ſe verra environné de cette lumière pure, qui découvre la nature véri-

table & la valeur réelle de toutes choſes. C'eſt là qu'il verra trop tard qu'il n'a rien négligé pour ſe duper ſoi-même, & qu'enfermé par ſon propre orgueil dans un épais nuage de vertus négatives, il a travaillé à ſe détruire poſitivement & à ſe précipiter dans un gouffre de malheurs éternels dont la réalité ne lui ſera que trop ſenſible.

Qu'on ſe perſuade une fois pour toutes, que je ne ſonge ici qu'à tracer un caractère, & que je n'ai pas la moindre intention de l'appliquer à qui que ce ſoit; la matière eſt trop grave & trop mortifiante pour me fournir un ſujet de ſatyre licencieuſe. Je prie ſeulement ceux qui ſont capables de ſentir que c'eſt leur caractère que je dépeins, de ſe tirer au plus vîte d'une ſituation ſi dangereuſe; & je conjure les perſonnes qui ſont menacées par leur vanité d'être jetées contre cet écueil, de l'éviter, en prenant l'humilité pour leur pilote.

J'ai remarqué qu'un nombre de perſonnes tombent dans ce malheur par la ſatisfaction exceſſive que leur donnent les éloges de leur prochain, & l'idée avantageuſe de leur caractère, qu'ils voient établie dans l'imagination de ceux qu'ils fréquentent. Il eſt vrai que dans pluſieurs une bonne réputation eſt un baume précieux, & un bien préférable à la vie même; mais alors c'eſt une bonne réputation fondée ſur un mérite réel,

dans la vertu, qui eſt la ſeule ſource légitime de la réputation : autrement, ce n'eſt qu'une courtiſane fardée qui cache un amas de maladies & de corruption ſous un air de fraîcheur & de ſanté.

Dans un ſiècle auſſi abâtardi que le nôtre, il vaut infiniment mieux, avec un cœur pur & innocent, être le but général de la calomnie des hommes, que de s'en attirer les fauſſes louanges par un mérite ſuperficiel. Qu'importe à un homme de bien de ſe voir mépriſé par une populace mépriſable, pourvu qu'en jetant les yeux ſur lui-même, il y trouve de quoi ſe conſoler, & qu'en les tournant vers le ciel, il y découvre le centre de toutes ſes eſpérances ?

. . . . . *Hic murus aheneus eſto,*
Nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ.

HOR.

Le ſage eſt dans l'indépendance
Des diſcours du peuple malin :
Son mérite & ſon innocence
L'entourent comme un mur d'airain.

Il eſt vrai qu'il faut une fermeté invincible, & un courage infini pour ſoutenir généreuſement les mépris & les calomnies du public ; j'aimerois mieux pourtant que ce fût-là mon ſort dans le monde, (pourvu que je puſſe jouir de la ſatis-

faction eſſentielle à la vertu & au témoignage d'une bonne conſcience), que d'être du nombre de ces gens à vertu négative, que tout le monde careſſe par des éloges flatteurs ; mais qui ſont vides de tout mérite, & que leur vanité abîme dans des illuſions perpétuelles. Leur ſeul plaiſir, leur ſatisfaction la plus vive, conſiſtent à détourner leurs yeux d'eux-mêmes, & à s'aller chercher dans l'imagination d'autrui, pour y careſſer l'idée chimérique de leur caractère.

Dans le grand jour que la providence à deſtiné pour expoſer à la lumière les ſecrets les plus cachés des cœurs, nous verrons toutes les idées que nous avons les uns des autres, parfaitement rectifiées, nous aurons tout le loiſir de découvrir la fauſſeté & la témérité des jugemens que nous avons formés des caractères du prochain ; nous verrons couronnés d'une gloire permanente pluſieurs de ceux que notre précipitation a condamnés à la honte & aux ténèbres éternelles ; nous verrons plus d'un hypocrite fardé, qui traite ici les autres de publicains, & qui leur dit : retire-toi d'ici, car je ſuis plus ſaint que toi, dépouillé de ſon maſque de ſainteté, envier le triomphe de ceux qui avoient été l'objet de ſon orgueilleux mépris.

Voilà une ſource féconde de conſolations pour l'homme de bien, dans le tems même que ſes en-

nemis, comme s'exprime David, *grincent des dents contre lui, & l'ont en dériſion.*

Bienheureux le mortel dont la vertu ſublime
Sait ſe mettre au-deſſus d'une frivole eſtime;
Il voit d'un œil content des riches inſenſés,
A l'abri du bonheur, par la foule encenſés,
Tandis qu'armant ſon cœur d'un généreux courage,
Il ſoutient, du vil peupſe, outrage ſur outrage,
Il jouit, en ſecret, de la tranquillité,
Que répand en ſon cœur l'aimable piété;
Et, ſans placer ſon nom au temple de mémoire,
Il trouve, en ſa vertu, la ſource de ſa gloire.
Ainſi l'aſtre du jour, lorſque, de toutes parts,
Ses feux ſont abſorbés par les plus noirs brouillards,
A travers ces vapeurs achève ſa carrière
Et ſait ſe couronner de ſa propre lumière.

Bien ſouvent des éloges qu'on donne libéralement à cette eſpèce d'honnêtes-gens qui ſont le ſujet de ce diſcours, ne ſont que des éloges négatifs; mais comme ces ſortes de louanges ſont incapables de donner une ſatisfaction réelle à des perſonnes qui refléchiſſent un peu, il eſt certain auſſi, que la vertu négative n'a pas la force néceſſaire pour ſoutenir une ame accablée ſous le poids d'un mépris univerſel. Il eſt plus malheureux de donner du ſcandale que de s'attirer de la calomnie. Le premier a pour baſe des fautes véritables, & la ſeconde attaque toujours l'inno-

cence ; rien ne donne du ſcandale, que ce qui eſt faux.

Pour ſe fortifier contre les attaques du mépris général de tout un peuple, il faut pouvoir ſe retrancher dans une vertu réelle & ſolide ; il faut qu'on ſe ſente ſoutenu par la juſtice & par l'intégrité. Il n'y a qu'un fond de mérite dont on puiſſe tirer du ſecours, quand on a le malheur de paſſer pour n'avoir dans le caractère rien qui ne ſoit vicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'il faut être parfait, pour ne pas plier ſous de telles attaques, qu'il faut n'être pas coupable de la moindre extravagance & du moindre foible. Si cette ſuppoſition étoit vraie, où ſeroit l'homme qui pût tenir ferme contre la mauvaiſe réputation ? La perfection n'eſt pas compatible avec notre malheureuſe nature ; la véritable manière dont les autres doivent juger de nous, & dont nous devons juger de nous-mêmes, c'eſt de prendre garde au tiſſu général de nos actions, à la ſuite entière de notre conduite, & l'on peut hardiment ſe croire honnête homme, malgré quelques fautes qu'on trouve par intervalles dans toute la trame de ſa vie. Comme chaque bonne action ne nous met pas en droit de nous arroger le titre d'homme de bien, chaque extravagance, chaque mauvaiſe action particulière ne nous doit pas faire paſſer non plus ni dans l'eſprit des autres, ni dans notre

propre eſprit, pour un mal-honnête homme & pour un ſcélérat. Cette règle eſt tellement certaine que, ſi elle ne devoit pas être admiſe, les plus grands ſaints dont les livres ſacrés nous parlent n'auroient été que des miſérables, & l'homme de bien ne ſeroit qu'un être de raiſon, qu'une chimère.

Entrons un peu plus avant dans le caractère du chrétien négatif, & diſtinguons la conduite qu'il tient en public, d'avec ſa manière de vivre quand il eſt dans le particulier. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas ivrogne, mais il eſt enivré de l'orgueil qu'il tire de la réputation qu'il s'eſt ménagée d'être un homme tempérant & ſobre. Il eſt bon voiſin, il eſt l'arbitre & le pacificateur des querelles qui s'élèvent dans les autres familles; mais c'eſt un tyran inſupportable dans ſon propre domeſtique. Il ſe donne en ſpectacle dans les lieux deſtinés au ſervice divin; mais jamais il n'entre dans ſon cabinet pour adreſſer là ſes prières à celui qui le voit en ſecret. Il eſt tout brillant de cette charité qui ne ſert qu'à l'oſtentation; & s'il fait ſes aumônes en ſecret, c'eſt d'une manière à faire publier par toute la ville qu'il fait des aumônes en ſecret. Il s'acquitte avec la plus grande ardeur des devoirs qui nous ſont preſcrits dans la ſeconde table du décalogue, mais il ne ſe met point en peine de la première. Il affecte un air de piété &

de dévotion, pour que les hommes y prennent garde & l'admirent; mais ſon ame n'a pas le moindre commerce avec Dieu. Il ne ſait qu'à peine ce que c'eſt que la foi, la repentance, & cette retraite d'une ame qui s'unit à la divinité par la méditation. En un mot, c'eſt un homme parfaitement régulier dans les circonſtances extérieures de la religion, mais l'eſſence lui en eſt parfaitement étrangère.

Quelles idées un tel homme eſt-il capable de former des heures qu'il a mal employées, & du reflux de tous les inſtans de ſa vie dans ce goufre du tems, l'éternité? Eſt-il en état de connoître la valeur du tems, & d'y répondre par l'utilité d'une réflexion ſérieuſe & ſolide? Sait-il proportionner l'activité naturelle de ſon ame, comme un homme qui en devra un jour rendre compte? Hélas! c'eſt-là la moindre de ſes inquiétudes; il eſt trop occupé de ſon mérite & de ſa réputation pour former de ſemblables penſées. Il s'eſt ſi fortement mis dans l'eſprit qu'il eſt irréprochable de toute manière, qu'il croit inutile de porter ſa méditation ſur un jugement à venir, & ſur une éternité.

Un homme, dont toutes les penſées ſont enflées de ſon cher individu, de ſon précieux moi, peut-il tirer ſon ame de ces bornes étroites, & ſe

donner carrière ſur une durée éternelle, ſujet ſi immenſe & ſi inconcevable? S'il le pouvoit, s'il étoit en état de former quelque idée d'une vie future, il lui ſeroit impoſſible de continuer à s'abandonner à l'aſſoupiſſement voluptueux où il s'eſt jeté par la grande opinion qu'il a de lui-même. Le moyen de ſe mettre dans l'eſprit que, dans le court eſpace de cette vie, qui n'eſt qu'un moment réel, comparé à l'éternité, on puiſſe faire quelque choſe qui mérite une félicité qui ne ſauroit être bornée par le tems?

Si toutes nos actions les plus vertueuſes ne ſont pas proportionnées à cette récompenſe infinie, rien n'eſt plus abſurde que de croire s'en rendre digne par l'inaction d'une vertu négative. C'eſt à la vue de l'éternité, par conſéquent, que tout l'orgueil du phariſien doit diſparoître; la vertu négative, la vertu réelle même, ne ſont rien ici; notre bonheur éternel ne ſauroit avoir pour ſa ſource qu'une bonté infinie, qui, pour nous récompenſer, ſe conſulte elle-même, & qui, ſans avoir égard à notre mérite, ſe proportionne à ſa propre grandeur. Être jugés ſelon nos œuvres, ſi l'on entend ces expreſſions à la lettre, ne ſignifie qu'être condamnés. Heureuſement nous ne ſerons jugés que par la ſincérité de notre repentance, qui ſera récompenſée, non pas à

proportion de ſon mérite réel, mais à proportion de la bonté divine, & du mérite infini de Jéſus-Chriſt.

Je le répète : l'éternité n'eſt pas un ſujet propre à s'attirer les réflexions d'un homme à vertu négative. Il eſt trop étendu pour une imagination deſſéchée par l'amour-propre, & quand cette éternité ſe préſentera un jour à ſon eſprit déſabuſé, elle ſera auſſi peu la ſource de ſa conſolation, qu'elle aura été l'objet de ſes penſées.

Cette idée de l'éternité m'échauffe l'eſprit & le remplit tout d'un coup d'un ſi grand nombre d'images, qu'il m'eſt impoſſible de ne me point livrer à une digreſſion ſur une matière ſi noble. Si le ſujet ne déplaît pas à mes lecteurs, ils me pardonneront ſans peine l'écart qu'elle me force de faire.

L'ÉTERNITÉ.

Sujet effrayant & ſublime,
Dont l'immenſité me confond!
Goufre, où l'eſprit ſe perd, inconcevable abîme,
Quelles couleurs te dépeindront?

Du tems, qui paſſe, mer profonde!
Tout âge ſort de toi, tout ſiècle y doit finir:
Tombeau futur de notre monde!
Source des mondes à venir!

Finir, commencer, mourir, vivre,
S'arrêter, différer, pourſuivre,
Ne ſont chez toi que mots vides de ſens;
Tout incident de la nature,
Les tems paſſés, l'exiſtence future,
En toi, comme en un point, concentrent leurs inſtans.

Heures & jours, ſemaines, mois, années,
L'un ſur l'autre accumulez-vous,
Courez remplir vos deſtinées,
Par votre nombre étonnez-nous.

Quelle ſuite prodigieuſe!
En vain l'algèbre ingénieuſe
Dans ce calcul veut t'abîmer;
Mais qu'êtes-vous au prix de la durée immenſe,
Dont vous tirâtes la naiſſance?
Vous ne ſauriez ſeulement l'entamer.

Ces nobles faits, fruits des cœurs intrépides,
Périront avec les héros.
Mille réflexions brillantes & ſolides
Suivront leurs auteurs aux tombeaux.
Cette immortalité, dont leur ame eſt ſuperbe,
N'eſt, auprès de l'éternité,
Que le moindre ruiſſeau, qui, ſe traînant ſur l'herbe,
Se perd dans l'océan où ſon cours l'a porté.

Durables monumens, orgueilleux mauſolées,
En vain vos fondemens & de marbre & d'airain,
Prétendent-ils porter aux races reculées,
La gloire ou bien l'orgueil du Grec & du Romain!

Vous paſſerez tous, comme une ombre.
L'éternité dans ſa nuit ſombre,
De mille êtres paſſés cahos triſte & confus,
Confond ce qui n'eſt point, avec ce qui n'eſt plus.

Eh! pourquoi donc avec tant de foibleſſe
Te livres-tu, mon ame, à ton affliction?
Pourquoi, d'une langue traîtreſſe,
Crains-tu la perſécution?
Attache-toi, ſans trouble, à la ſageſſe auſtère;
Mépriſe un moment de misère;
Perce de l'avenir le voile redouté:
Que de tes douleurs la durée
A l'infini ſoit meſurée;
Crois que ce qui finit n'a jamais exiſté.

Que du ſouverain bien la ſolide eſpérance,
T'arme d'une noble conſtance,
Bientôt tu recevras, de l'immortalité,
La ſuprême félicité,
Et la véritable exiſtence.

Je reviens à mon homme à vertu négative, & je veux le ſuppoſer un moment capable de porter ſa vue ſur la vie à venir. Il ne la ſauroit contempler ſans horreur & ſans la plus grande inquiétude; ſemblable à Felix, gouverneur de la Paleſtine, quand ſaint Paul lui parla des vertus chrétiennes & du dernier jugement. Ce romain, ſi je ſais bien développer ſon caractère, doit avoir été un de ces ſages négatifs dont le paganiſme

abondoit, & cependant les paroles de saint Paul le firent frissonner. Quoique je ne me pique pas d'être grand théologien, voici comme je crois qu'il faut expliquer ce passage.

Felix étoit sans doute un philosophe, aussi bien qu'un homme mis au premier rang par la faveur de son maître. Le respect qu'il avoit pour les Dieux, en quoi consistoit parmi les sages payens presque toute la religion, l'avoit porté à la justice & à la tempérance, comme à une conduite qui devoit être récompensée par la félicité des Champs-Elisées; car généralement les payens alors pensoient que les Dieux étoient les rémunérateurs de la vertu.

Mais quand l'apôtre entra en conversation avec lui sur les grandes vérités de notre religion, il ne lui fut pas difficile de le désabuser de la haute idée de son propre mérite. Il lui fit voir qu'il n'est pas possible que la divinité nous soit redevable par la pratique de la vertu; qu'une vie sobre & tempérante porte sa récompense avec soi, en procurant à l'homme un corps sain & toutes les dispositions nécessaires pour jouir comme il faut d'une félicité présente. Il lui prouva qu'un bonheur éternel & sans bornes ne peut avoir pour source que la bonté illimitée d'un Dieu, qui, malgré sa justice offensée par nos crimes, a établi un tribunal de grace, où Jésus-Christ, que saint

Paul prêchoit, aſſignera une gloire éternelle à ces cœurs froiſſés, qui, ſe condamnant eux-mêmes, & ſe repentant vivement de leurs péchés, ont reçu l'eſprit d'adoption, qui ſeul eſt capable de les unir à leur rédempteur.

Certainement Felix ne pouvoit que trembler à la vue de ces vérités mortifiantes ; il vit ſans doute, que ſa tempérance, ſa juſtice & toute ſa philoſophie, quand elles auroient été d'une étendue infiniment plus grande, ne devoient être d'aucun poids, devant le tribunal de la juſtice éternelle, & que, bien loin de lui attirer des récompenſes, elles n'étoient pas capables de l'arracher aux plus grands ſupplices.

Quelle étrange idée devoit avoir de Dieu ce phariſien qui entra dans le temple avec le publicain pour adreſſer ſes prières à la divinité! Il eſt remarquable qu'il y entra d'un air aſſuré, ſans avoir le moindre deſſein de poſer quelque offrande ſur l'autel, ou de faire un aveu de ſes péchés, en faiſant quelque ſacrifice ; du moins les livres ſacrés ne font mention, dans cet endroit, ni de victime, ni de prêtre. Il n'avoit pas beſoin de tout cet attirail ſuperflu ; ce ſaint homme n'avoit commis rien qui dût l'exciter à demander pardon à Dieu ; il n'approchoit de l'autel que pour ſolder ſes comptes avec la divinité, & pour lui montrer qu'il étoit tout au moins quitte

avec le ciel. Semblable à cet autre pharisien, dont il est parlé dans l'évangile, il raconta à Dieu que, dès sa jeunesse, il avoit rempli toute la loi; il en rend graces d'une manière cavalière, & il s'en retourne chez lui avec toute la tranquillité qu'une sainteté parfaite doit répandre dans une ame.

Pour le pauvre publicain, que cet hypocrite avoit mépriſé, & qui étoit reſté en arrière, n'oſant approcher du lieu ſaint, il fit un perſonnage bien différent. Il eſt vrai que, par un principe de devoir, il avoit d'abord réſolu d'aller au temple; mais quand il vit ce bâtiment ſuperbe, ſéjour de la divinité & repréſentation vive de ſa gloire, frappé d'une horreur religieuſe, il rentra dans ſon cœur, & n'ayant pas, pour ſe raſſurer, la moindre reſſource dans une vertu négative, ni dans quelques actes de piété extérieure, il s'arrête tout court; il n'a pas le courage d'entrer dans cet auguſte lieu, il porte ſa réflexion ſur ſes péchés, & profondément humilié par le triſte état de ſon ame, il baiſſe ſes yeux vers la terre, dans le tems qu'il élève ſon ame vers le ciel, avec une foi vive, accompagnée d'une ſincère repentance: ſeigneur, dit-il, ayez pitié de moi, miſérable pécheur.

La confeſſion des péchés, la foi, la repentance, l'humilité, le plus profond reſpect pour Dieu;

Dieu ; en un mot, toutes les vertus chrétiennes, étoient jointes dans ce ſeul acte ; auſſi ce ſeul acte de piété lui obtint-il grace devant le tribunal de la divine miſéricorde. Il s'en retourna juſtifié. Le phariſien, au contraire, rentra dans ſa maiſon avec la même vanité ; en un mot, avec cette même vertu orgueilleuſe, qui mettoit le comble à ſes péchés.

De quelles couleurs grandes & nobles l'écriture ſainte ne dépeint-elle pas par-tout la foi & la repentance, ces deux vertus qui ſe tiennent toujours par la main & qui ſont inſéparables ? Jamais les livres ſacrés ne nous parlent de la foi, ſans en tracer un portrait propre à lui attirer notre admiration & notre amour. Cette vertu eſt la pierre angulaire de tout l'édifice du chriſtianiſme ; elle guide & elle tient le chrétien dans ſon voyage par ce monde, & elle l'introduit dans cette vie où elle n'aura plus lieu ; en un mot, la foi eſt l'eſſence & la baſe de toute la religion que l'évangile nous enſeigne.

La véritable religion a eu trois différentes baſes, en trois périodes différens : mais ces trois règles eſſentielles ont eu toujours le même but ; ſavoir, la vie, ou le bonheur éternel.

La première règle fut donnée à Adam dans le paradis terreſtre ; les termes en étoient : *abſtenez-vous, & vivez.*

La seconde fut prescrite aux enfans d'Israël, lorsqu'ils reçurent la loi de la main de Dieu; elle étoit exprimée ainsi : *faites, & vivez.*

Enfin la troisième est la règle fondamentale de Jésus-Christ, dont tous les préceptes aboutissent au commandement que voici : *croyez, & vivez.*

La foi fait par conséquent toute la substance de la doctrine évangélique, elle établit notre justice, ou plutôt elle nous approprie la justice de notre rédempteur; c'est le grand & l'unique moyen de participer aux mérites de Jésus-Christ, & de nous assurer l'effet de toutes ses promesses.

Si ce que je viens de dire est une vérité constante, qu'il est impossible de révoquer en doute à tous ceux qui admettent la divinité de l'évangile, dont toutes les parties concourent à s'établir, quelle consolation peut-elle apporter à un chrétien négatif? Il n'y a pas plus de religion négative dans le système de la foi, qu'il y a de foi dans le plan d'une religion négative.

Conduisons à présent vers son lit de mort un chrétien négatif, vide d'idées véritables & sensées de la religion, & plein d'idées fausses de sa vertu. Supposons qu'il entre en conversation sur son état avec un homme vertueux, qui connoisse le véritable esprit de l'évangile. Si cet

homme pieux conforme ſes diſcours à cet eſprit de la religion chrétienne, & s'il tire par-là le moribond de ſes notions favorites, il remplit ſon eſprit de confuſion & ſon cœur de troubles; il lui tient un langage à-peu-près incompréhenſible. Le malade ne ſait plus où il en eſt. Dès qu'il ne peut pas nager ſur les veſtiges de ſes vertus négatives, il ſe noye dans le moment même. Il arrive auſſi quelquefois qu'un malheureux de cette eſpèce rejette de pareils raiſonnemens, qui ſont tout-à-fait étrangers à ſa manière de concevoir les choſes les plus intéreſſantes, & qu'il ſe tient collé à ſon orgueil fondé ſur une foible baſe. Il eſt ſemblable à ce noble Polonois, qu'on exécuta, il y a quelque tems, pour avoir aſſaſſiné un gentilhomme Anglois; quand le miniſtre lui parloit de la repentance, & du mérite infini de Jéſus-Chriſt, il répondoit, qu'il étoit d'une des plus illuſtres familles de [illegible] patrie, & qu'il eſpéroit que Dieu auroit quelques égards pour un homme de ſa naiſſance.

De quelle manière ſe conduira un eccléſiaſtique pieux & raiſonnable, quand il s'agira de prier Dieu pour un de ces orgueilleux pécheurs, qui, dans peu de momens, doit comparoître devant le trône du maître du monde? Dira-t-il? Seigneur, reçois dans ton ciel l'ame de cet

honnête homme ; il n'a été ni ivrogne, ni adultère, ni blaſphémateur ; il a donné des marques de juſtice & de charité, il a fait du bien à ſon prochain : jamais il n'a fait tort à perſonne de propos délibéré, & il n'a point donné dans ces irrégularités exceſſives, que la mode du ſiècle autoriſe. Seigneur, ayez pitié de cet homme vertueux, de ce chrétien ſi digne des récompenſes que vous avez attachées à la pratique de la piété.

Une ſemblable prière ne feroit que le confirmer dans ſa ſituation déplorable ; un miniſtre bien inſtruit dans les devoirs de ſa charge, plein de zèle pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des hommes, s'y prendra d'une autre manière, il ne négligera rien pour découvrir à ce pauvre pécheur, qu'il a travaillé pendant toute ſa vie à ſe jeter dans une agréable, mais dangereuſe illuſion. Il lui fera ſentir qu'il n'a rien de recommandable dans lui-même, & qu'il n'eſt qu'un pauvre ver de terre, dont l'unique reſſource eſt de ſe jeter avec humilité entre les mains du ſauveur, dont les miſéricordes ſont infinies.

Dans ce triſte période de la vie, la vertu négative doit faire naufrage, pour que le pécheur ſoit ſauvé.

CHAPITRE V.

De la néceſſité d'écouter la voix de la Providence.

LES hommes ont une pareſſe naturelle qui les empêche d'examiner à fond ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes & à la divinité. C'eſt une étude dans laquelle nous n'entrons qu'avec répugnance, & nous ſommes charmés d'y rencontrer quelque difficulté conſidérable, qui nous fourniſſe une raiſon plauſible d'arrêter tout court nos recherches.

Par là il arrive que les hommes les plus capables de réuſſir dans cet examen, ſe trompent ſur la nature des devoirs de la religion, & qu'ils ſe contentent de quelques notions ſuperficielles, ce qui les prive des avantages conſidérables qu'ils pourroient tirer d'un examen plus ſoigneux & plus profond. Ils s'imaginent qu'une connoiſſance générale des principes de nos devoirs, ſuffit pour leur enſeigner le chemin du ſalut, ſans ſe mettre en peine de tous les ſecours qu'une recherche pouſſée plus avant leur pourroit donner, pour applanir & pour rendre plus agréable le ſentier étroit qui mène à la félicité éternelle.

Salomon étoit d'une opinion bien différente, quand il ordonna aux hommes *de crier pour la ſageſſe, & d'élever la voix pour l'intelligence, de creuſer pour elle comme pour de l'argent, & de la chercher comme un tréſor caché.* Il eſt certain que ſon but étoit de parler de la connoiſſance de la religion, qui eſt la ſeule ſalutaire. Pour en être perſuadé, on n'a qu'à conſulter les paroles ſuivantes, par leſquelles ce ſage roi anime les hommes à ces recherches utiles *Alors*, dit-il, *vous comprendrez la crainte du ſeigneur, & vous trouverez la connoiſſance de Dieu.*

Pour moi je crois fortement que c'eſt pour nous un devoir indiſpenſable, dans la carrière que nous avons à courir dans ce monde, de tâcher de pénétrer dans toutes les parties de la religion, qui ſont proportionnées aux bornes d'un eſprit fini. S'arrêter dans ces recherches utiles, à cauſe de quelque difficulté qui s'applaniroit devant une attention plus forte, c'eſt reſſembler au pareſſeux de Salomon. Pour ſe dérober au travail, il dit, *qu'il y a un lion dans les rues, & qu'il ſera tué s'il ſort de ſa maiſon.* De la même manière, celui dont l'imagination groſſit les difficultés de l'examen, pour avoir une occaſion de s'en diſpenſer, ſe forge des chimères qui l'effraient, afin d'avoir un motif plauſible pour ſe

livrer à ſon indolence, & pour reſter dans les ténèbres qui l'environnent.

Animons-nous par conſéquent à la recherche de toutes les choſes qui regardent la religion, & dont la divinité ne nous a pas défendu l'examen. Il eſt vrai qu'il y a des myſtères dont la connoiſſance appartient à Dieu ſeul, & dans leſquels nous ne ſaurions nous efforcer à pénétrer ſans la hardieſſe la plus téméraire; auſſi ſuis-je fortement réſolu à les reſpecter ici, & à ne pas toucher au voile qui les couvre. Heureuſement la divinité, par une ſageſſe digne de ſa nature, a rendu impoſſible la connoiſſance de tout ce qu'elle nous a défendu d'examiner; c'eſt en vain que nous voudrions ne pas lui obéir à cet égard Ce manque de reſpect pour ſes ordres ſeroit parfaitement infructueux pour nous. C'eſt-là une marque de la bonté de Dieu, auſſi-bien que de ſa ſageſſe, & nous devons lui rendre grace de ce que, par les commandemens qu'il nous a donnés là-deſſus, il nous a épargné des peines inutiles.

Notre ſort eſt infiniment plus heureux de ce côté-là que celui d'Adam; il voyoit devant ſes yeux l'arbre de ſcience, comme pour le tenter continuellement par ſa beauté, & en même tems il lui étoit défendu d'y toucher, ſous peine de la vie. Pour nous, graces à la bonté divine, nous

pouvons manger du fruit de tous les arbres qui ſont plantés à notre vue, & ceux auxquels il ne nous eſt pas permis de porter une main audacieuſe, ſont éloignés de nos yeux, & hors de notre portée.

J'ai intention d'entrer dans la recherche la plus délicate dont les matières de la religion puiſſent être ſuſceptibles. Pour y réuſſir, il ſera néceſſaire de commencer par applanir toutes les difficultés, autant qu'il ſera poſſible, par expliquer exactement tous les principes, par définir les expreſſions, en un mot, par poſer une baſe inébranlable. Il eſt bon que, dans la conception d'un ſujet ſi peu familier avec l'imagination des hommes & avec la manière ordinaire de raiſonner, ils ne ſoient arrêtés par aucune obſcurité qui puiſſe les effrayer & les empêcher de me ſuivre dans mes réflexions.

Il s'agit dans ce diſcours du devoir d'écouter la voix de la providence, & je ſuppoſe d'abord que je parle à des perſonnes qui admettent les deux principes dont dépend toute la religion; ſavoir, 1°. Qu'il y a un Dieu, première cauſe & premier moteur de toutes choſes, qui donne l'être à tout ce qui exiſte, & dont, par conſéquent le pouvoir eſt ſupérieur à celui de tous les autres êtres; 2°. Que cette puiſſance éternelle gouverne tout ce qu'elle a créé.

Pour éviter ici des distinctions inutiles sur la personne de la divinité qui a créé proprement l'univers, & sur celle dont l'emploi particulier est de veiller à la connoissance des choses créées, je me contenterai de prier mes lecteurs de lire avec attention le verset 6 du psaume XXXIII, qui ôte tout lieu à ces sortes de chicanes, en attribuant l'œuvre de la création à toute la trinité. *Par la parole du seigneur les cieux ont été faits; & par le souffle de sa bouche, toutes leurs armées. La parole*, c'est Dieu le fils; *le seigneur*, c'est Dieu le père, & le *souffle de sa bouche*, c'est Dieu le saint-esprit.

Ayant supposé de cette manière que mes lecteurs admettent un Dieu, créateur du ciel & de la terre, je ne crois pas avoir besoin d'un plus long préambule, avant que d'établir les deux propositions suivantes.

1°. La cause première gouverne par sa sagesse tout ce qu'elle a créé par sa puissance.

2°. La providence fait éclater un soin particulier pour l'homme, sa dernière, mais sa plus excellente créature.

La religion naturelle prouve la première de ces propositions d'une manière inconteſtable. De l'idée que la nature nous donne de la prescience, de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu, la providence générale suit par la consé-

quence la plus néceſſaire. Si nous admettons tous ces attributs divins, comme il le faut abſolument, dès que nous admettons l'exiſtence d'un Dieu, il nous eſt impoſſible de croire que l'univers n'eſt pas ſoutenu & dirigé par la même vertu qui l'a tiré du néant.

Il ſeroit abſurde au ſuprême degré de concevoir un Dieu qui, par ſa puiſſance infinie, a créé le monde, qui le laiſſe-là, ſans entrer dans les intérêts de ſa ſageſſe, qui eſt la même choſe que ſa providence, ſans avoir aſſez d'amour pour ſon ouvrage, pour en vouloir conſerver l'ordre & l'harmonie, & pour ſoutenir la ſubordination des cauſes ſecondes, qui eſt comme la vie de tout ce tout ce qui a été créé.

La religion révélée ne nous fait pas voir, avec moins d'évidence, le ſoin que la divinité prend d'une manière toute particulière de l'homme, l'ornement de la création. Révoquer ſeulement en doute cette propoſition, c'eſt rejeter l'autorité de la révélation divine.

C'eſt en faveur de l'homme que l'ordre & l'harmonie ſont conſervés parmi les autres créatures, que les pays ſont habitables, que les fruits & la chair des animaux ſont nourriſſans, & que les ſimples ont une vertu médicinale. Il ſemble que toute la terre ſoit ſon héritage, uniquement deſtinée à ſon utilité, & entièrement

ſoumiſe à ſon pouvoir : il en eſt comme le vice-roi ; ou bien on peut le conſidérer comme le feudataire de celui qui en eſt le ſeigneur abſolu. Or le moyen de comprendre, ſans tomber dans l'abſurdité de lier enſemble des idées abſolument incompatibles, que Dieu ait abandonné le monde à la conduite de l'homme, ſans diriger d'une manière toute particulière celui qu'il a rendu dépoſitaire de ſon pouvoir ſur les choſes créées ?

J'appelle donc *Providence* cette ſageſſe divine, par laquelle il conduit non ſeulement les choſes créées pour les beſoins de l'homme, mais par laquelle encore il influe ſur l'homme même, & le dirige dans toutes ſes opérations.

Je laiſſe à certains philoſophes à faire des diſtinctions ſpécifiques de la providence divine, & à examiner la manière dont elle agit ; je n'entrerai point dans toutes ces ſubtilités de l'école ; il ſuffira de donner ici une définition de ce que j'appelle *Providence*. C'eſt cette activité de la puiſſance, de la ſageſſe, de la juſtice & de la bonté de Dieu, par laquelle il gouverne non-ſeulement les évènemens, mais encore les moyens qui y conduiſent, & les dirige à l'utilité de l'homme, ſa créature favorite.

Cette idée me paroît claire & nette, & je crois qu'il eſt ſuperflu de mettre notre eſprit à

la torture pour développer la manière dont cette activité influe sur les choſes humaines, & la raiſon pour laquelle elle ſe ſert d'une telle méthode & non d'une telle autre ; c'eſt à nous à reſpecter la providence comme le droit de Dieu ; c'eſt à nous à en obſerver la conduite, à nous y ſoumettre & à obéir à ſes ordres.

Il ne ſeroit pas hors d'œuvre de mettre ici dans tout ſon jour la bonté de Dieu, qui paroît d'une manière ſi marquée dans l'intérêt particulier que la providence prend dans tout ce qui concerne les créatures humaines ; mais cette eſpèce de digreſſion pourroit remplir preſque tout l'eſpace que j'ai deſtiné, dans cet ouvrage, au principal ſujet que j'ai promis de traiter. D'ailleurs la vérité que je viens d'indiquer, a tant de connexion avec ma matière ; qu'elle ſe développera, comme d'elle-même, à meſure que je répandrai de la lumière ſur notre devoir indiſpenſable d'écouter la voix de la providence.

Le motif le plus grand qui nous doive porter à prêter cette attention religieuſe à la voix de la providence, c'eſt qu'elle eſt déterminée d'une manière toute particulière à nos avantages, & qu'elle y détermine toutes les cauſes ſecondes.

La pratique de ce devoir n'eſt pas extrêmement facile ; rien n'eſt plus fréquent chez les hommes que d'interpréter de travers les effets

les plus visibles de la providence, & les plus propres à frapper; par conséquent il n'est pas surprenant qu'on prenne si peu garde à cette voix de la providence, qui nous parle d'une manière moins éclatante, ou qu'on n'y donne pas le véritable sens.

Une marque certaine que les hommes ne sont que trop sujets à interpréter les effets même les plus sensibles de la providence, c'est que certaines gens, persuadés que rien n'arrive dans le monde sans le concours de Dieu, rendent la providence divine responsable de leurs folies & de leurs extravagances. Un étourdi qui fume du tabac dans un magasin à poudre, s'en prendra à la providence de ce que tout le bâtiment saute en l'air; un autre qui laisse pendant la nuit sa maison ouverte, la chargera de la perte de ses meubles ou de ses marchandises. Il n'est pas possible de rien imaginer de plus absurde & de plus ridicule : de cette manière, un brigand & un meurtrier pourroient rejeter leurs crimes sur la providence qui gouverne toutes choses.

Je ne m'amuserai pas, pour le présent, à réfuter ces erreurs grossières : mon but est ici d'instruire les lecteurs de quelques particularités délicates qui concernent la providence, & sa méthode de gouverner le monde, & qui valent bien la peine d'occuper notre attention.

S'il y a des gens qui chargent groſſièrement la providence de certaines choſes où elle n'eſt pas engagée d'une manière directe, il y en a d'autres qui donnent dans une erreur encore plus dangereuſe, & qui refuſent de voir la providence dans les évènemens où elle ſe fait ſentir de la manière du monde la plus directe & la plus manifeſte.

Ces ſortes de gens-là ſemblent ſe faire un plaiſir de s'aveugler. Si la providence guide & dirige le monde réellement, ſi de l'enchaînement de certaines circonſtances elle fait la cauſe des évènemens, ſi d'ailleurs le but général de la providence eſt de diriger le gouvernement du monde à l'avantage particulier de l'homme; en un mot, ſi l'on admet les deux propoſitions que j'ai établies comme la baſe de mon diſcours, il en faut inférer cette conſéquence néceſſaire; que c'eſt pour nous un devoir indiſpenſable de prêter la plus forte attention à la voix ſecrette de cette providence.

Par faire attention à la voix de la providence, j'entends en étudier la véritable ſignification dans chaque particularité de chaque évènement, & apprendre à connoître les vues de la providence dans tout ce qui arrive, & la manière dont nous devons y répondre de notre côté. Si un homme ſe voyoit en danger de périr dans un vaiſſeau fracaſſé par un orage, & ſi la providence offroit à

ſa vue une chaloupe qui avançât de ſon côté, il ſeroit inutile de lui faire connoître que ce ſeroit ſon devoir de faire comprendre à ceux de la chaloupe par des ſignaux réitérés la triſte ſituation où il ſe trouveroit. S'il étoit aſſez ſtupide pour négliger un moyen ſi naturel de ſe ſauver, il eſt certain qu'il n'auroit pas la moindre raiſon imaginable d'accuſer la providence de ſa mort; c'étoit à lui à écouter la voix de la providence, & à ſaiſir l'occaſion qu'elle lui offroit de ſe tirer du péril.

L'homme ſe rend quelquefois coupable d'une certaine rébellion contre la providence, & il ſe précipite de propos délibéré dans des malheurs qu'elle n'eſt pas obligée d'empêcher par des miracles. Celui qui ſe jette dans une rivière pour ſe noyer, qui ſe pend à un arbre, ou qui ſe caſſe la tête d'un coup de piſtolet, mourra indubitablement en dépit de toutes nos idées ſur les décrets éternels de Dieu, & ſur tout ce qui concerne la providence. Elle n'eſt pas obligée, comme je l'ai déjà dit, d'empêcher ces malheurs d'une manière directe & irréſiſtible: elle peut livrer un tel homme à ſa déteſtable fureur, ſans faire la moindre brèche à ſon pouvoir ſouverain & abſolu.

Quoique la providence ait déterminé que les évènemens doivent être enchaînés aux cauſes par une néceſſité indipenſable, elle ne laiſſe pas, dans

un très-grand nombre de cas, de nous permettre la liberté d'appliquer au bien, ou au mal moral, les circonſtances où nous nous trouvons. Il ne nous eſt pas poſſible de limiter ces cas, ni de comprendre de quelle manière la providence agit à cet égard; mais il nous ſuffit de ſavoir que, dans ces cas-là, nous ſommes des agens parfaitement libres; ſi nous ne reconnoiſſons pas la vérité de ces principes, en vain nous adreſſe-t-on des exhortations pour nous porter à la vertu, & pour nous détourner du vice, & rien n'eſt plus indigne de la juſtice divine, que de nous propoſer des punitions & des récompenſes. Les promeſſes & les menaces ne ſont que des expreſſions vides de ſens, ſi l'homme eſt un agent néceſſaire, & s'il n'a pas le pouvoir de ſe déterminer d'une manière libre vers ce qui s'offre à ſa raiſon, comme ſon véritable intérêt.

Je ſuis fortement convaincu que tous les évènemens ſont entièrement ſoumis aux ordres de la providence : mais je ne ſaurois croire que les êtres raiſonnables y ſoient ſoumis d'une manière purement paſſive, & qu'il leur ſoit impoſſible de profiter des avertiſſemens que le ciel leur donne ſouvent pour les exciter à ſe précautionner contre les déſaſtres qui ſemblent leur pendre ſur la tête. l'homme prudent prévoit le mal & il ſe cache; comment feroit-il ſon profit de ce qu'il prévoit,

s'il

s'il n'avoit pas la liberté de ſe déterminer ſui-même?

Bien ſouvent l'homme prudent prévoit le mal, en prenant garde à certains avertiſſemens intérieurs, qui le déterminent à ſe cacher & à ſe dérober aux malheurs qui le menacent. Ce ſont préciſément ces avertiſſemens ſecrets qui font le ſujet de ce diſcours; c'eſt-là cette voix de la providence que je veux enſeigner à l'homme d'écouter.

Je ſuis d'opinion qu'il faut placer la providence à la tête du monde inviſible, tout de même que nous lui accordons le gouvernement du monde viſible. Il eſt vrai que j'abhorre la notion ſuperſtitieuſe & cabaliſtique d'un certain monde d'êtres inviſibles, qu'on partage en différentes claſſes, & dont j'aurai lieu de parler au long dans un autre traité. Néanmoins je ſuis forrement perſuadé que la main de Dieu, qui gouverne ce monde corporel, doit diriger auſſi le monde inviſible des intelligences ſpirituelles, & que de-là elle peut nous envoyer des meſſagers, qui, d'une manière directe ou indirecte, pendant le ſommeil ou pendant que nous veillons, par des preſſentimens ou par des ſonges, nous donnent des avertiſſemens qui peuvent nous être d'une grande utilité, ſi nous les écoutons, & ſi nous nous en ſervons pour prévoir le mal, & pour nous cacher.

J'avoue qu'on peut me faire ici une objection à laquelle il m'eſt impoſſible de donner une ſolution ſatisfaiſante & ſolide : ſi ces avertiſſemens, dira-t-on, ſont un effet de la providence, qui a une intention ſérieuſe de nous protéger, pourquoi ſont-ils ſi imparfaits, ſi myſtérieux & ſi obſcurs, qu'il eſt quelquefois impoſſible à un homme ſenſé d'en deviner le ſens, & que, par conſéquent, il n'eſt pas coupable s'il n'en profite pas?

Il m'eſt impoſſible, j'en conviens, de trouver aucun principe par lequel on puiſſe applanir cette difficulté. Ce myſtère me paroît de la même nature que ces paroles qu'une main inviſible écrivit ſur la muraille dans le célèbre feſtin du roi Balthazar. Par quelle raiſon ces paroles furent-elles écrites dans un caractère que perſonne ne pouvoit déchiffrer, & dont le ſens auroit été apparemment inconnu à jamais, ſi un prophète ne les avoit expliquées, & n'avoit donné par-là à ce malheureux roi l'unique moyen d'apprendre par ces caractères, la funeſte cataſtrophe qui le menaçoit?

Quoique les bornes de notre raiſon nous rendent ce myſtère impénétrable, il reſte pourtant certain, que c'eſt pour nous un devoir indiſpenſable d'étudier, avec la plus grande application, ces avertiſſemens ſecrets, & de ne rien négliger pour en pénétrer le véritable ſens; il reſte certain qu'après

avoir fait tous nos efforts pour réuſſir dans cet examen difficile, nous devons nous conformer avec exactitude à l'ordre que ces avertiſſemens ſemblent contenir, & ne point négliger cette voix ſecrète de la providence.

Pour donner une idée un peu plus nette de ce devoir, il ne ſera pas hors d'œuvre de tracer ici le portrait d'un homme qui écoute avec attention cette voix ſecrète. Un tel homme eſt fortement convaincu de la direction ſouveraine & générale de la providence ſur toutes les créatures; il eſt perſuadé, qu'en qualité d'être raiſonnable, il eſt ſoumis à cette providence d'une manière toute particulière, que c'eſt à elle qu'il doit ſon exiſtence & ſa conſervation, & qu'il n'eſt pas contraire à la majeſté d'un Dieu, infiniment puiſſant, bon & ſage, de veiller ſur la moindre choſe qui concerne l'homme, qu'il a fait à ſon image.

Par une conſéquence naturelle de cette idée générale, il croit fermement que la providence s'intéreſſe dans toutes les particularités qui lui arrivent, & qu'il eſt de ſon utilité de faire réflexion ſur tous les effets de la providence qui ſont à ſa portée, pour voir s'il lui eſt poſſible d'en tirer quelque avantage.

Quiconque ſe livre à la diſtraction à cet égard, néglige ſes propres intérêts, puiſqu'il lui eſt impoſſible de ſavoir ſi les effets de la providence

auxquels il ne daigne pas prêter une attention religieuſe, ont quelque liaiſon avec ſon bonheur.

C'eſt une vérité reconnue de tous les gens de bien, que rien ne nous arrive ſans la volonté ou ſans la permiſſion de Dieu, & que par conſéquent tout homme qui a pour ſoi-même un amour éclairé, ne doit jamais être dans une indolence ſtupide ſur les effets de la providence où il pourroit être intéreſſé. S'il eſt certain, comme notre ſauveur nous l'aſſure, qu'aucun cheveu ne tombe de notre tête, ſans la volonté de notre père céleſte, il eſt sûr auſſi qu'aucun cheveu ne doit tomber de notre tête ſans que nous portions nos yeux ſur ce père céleſte, dont la volonté influe dans un évènement ſi peu important en apparence.

Comme je prends ce paſſage dans ſa véritable étendue, & que j'entends par-là que le moindre incident de la vie humaine n'arrive pas ſans la volonté active de notre père céleſte, qui la dirige, ou ſans ſa volonté paſſive qui la ſouffre, je prends auſſi la conſéquence que j'en tire dans la même étendue, & j'en conclus, que rien ne nous ſauroit arriver de ſi mince en apparence, que nous ne ſoyons dans l'obligation d'attacher notre vue ſur notre père céleſte, de nous ſoumettre à ſa volonté, & d'en étudier le ſens pour le tourner

à notre profit. Celui qui néglige ce devoir, mépriſe la providence.

Mon unique deſſein eſt ici d'exciter les chrétiens à une attention perpétuelle & reſpectueuſe pour la direction de la providence, ſur-tout par rapport à leurs affaires particulières. Je ſonge à les animer à une obéiſſance parfaite & conſtante pour les ordres de cette providence. Je veux les porter à en attendre l'iſſue avec réſignation; en un mot, à écouter ſoigneuſement la voix ſecrète de Dieu, afin qu'ils y puiſſent conformer leur conduite.

C'eſt un point d'une extrême délicateſſe de déterminer ſi cette voix ſecrète influe dans les augures, les ſonges, les apparitions, & les preſſentimens. Il ſemble en quelque ſorte que ce ſont-là les moyens par leſquels le monde inviſible ſe communique avec le monde viſible, & dont les intelligences pures ſe ſervent pour avoir commerce avec les eſprits enfermés dans les corps. Cependant il faut traiter ce ſujet avec la plus grande précaution, & ſonger ſérieuſement à ne rien avancer, à cet égard, qui donne dans le fanatiſme, & qui deshonore la providence d'un Dieu infiniment ſage.

Le ſentiment des gens de bien dans tous les ſiècles a été, qu'il ne falloit pas négliger entièrement ces ſortes d'avertiſſemens de la providence

divine. Mais comme ils ne preſcrivent aucune règle fixe pour limiter nos réflexions & notre conduite à cet égard, je trouve bon d'imiter une ſi ſage réſerve. Je me contenterai de dire, que comme la certitude de l'aſtronomie paroît par le calcul exact des éclipſes, la certitude du commerce des eſprits avec les hommes ſe prouve par les évènemens qui ont ſouvent répondu, avec la dernière préciſion, aux avertiſſemens qui avoient été donnés par les moyens extraordinaires que je viens d'indiquer. Cette expérience poſée comme inconteſtable, je ne vois pas comment la providence, qui s'intéreſſe avec un ſoin ſi particulier à tout ce qui nous regarde, n'influeroit pas dans cette communication que nous avons par ces moyens avec le monde inviſible. Mais je n'ai garde de déterminer juſqu'à quel point va cette influence de la ſage direction de Dieu.

Toutes les fois que la providence fait ſentir d'une manière manifeſte, qu'elle influe dans ces ſortes d'avertiſſemens ſecrets, je me crois obligé d'y faire réflexion, & j'exhorte les autres hommes à ſuivre cette même route. Je leur dirai pourtant qu'il faut examiner de près la nature de ces avertiſſemens, & ne point prêter attention à ceux qui n'ont pas un caractère propre à nous perſuader qu'ils nous viennent du ciel, & qu'ils ſont dirigés ſelon nos véritables interêts.

Si, dans certains cas, nous ſommes obligés de faire attention à la voix de la nature & à celle des députés inviſibles qui nous ſont envoyés du monde des eſprits, il eſt évident que nous devons beaucoup plus écouter la voix de la providence, quand elle nous parle d'une manière plus directe.

Je le répète, le monde eſt gouverné par le même pouvoir qui l'a tiré du néant, & la providence de Dieu eſt auſſi digne d'admiration que ſa toute-puiſſance. Or, dans tout le cours de cette providence, rien ne mérite plus nos profonds reſpects que cette voix ſecrète, qui, d'une manière myſtérieuſe, nous inſtruit des cauſes qui doivent naturellement produire tels ou tels effets. Celui qui écoute cette voix de la providence, ſe ſoumet aux ordres de la divinité, & reſpecte avec admiration les merveilles qui éclatent dans ſa manière de gouverner l'univers, comme celles qui brillent dans ſa puiſſance infinie.

Si les évènemens ſont du reſſort de la providence, auſſi-bien que les cauſes qui les produiſent, rien ne doit être plus digne de nos réflexions les plus ſérieuſes, que la liaiſon qui paroît évidemment entre les évènemens & les circonſtances qui concourent à les faire naître. Il faut être indolent juſqu'à la ſtupidité, & n'avoir pas dans l'eſprit la moindre activité qui nous puiſſe

porter à l'obſervation des choſes remarquables ; pour ne ſe pas plaire à découvrir la liaiſon qu'il y a entre ce qui arrive dans le monde, & la ſageſſe ſuprême, qui ménage toutes les cauſes ſecondes qui influent dans les évènemens d'une manière directe. Quand, par exemple, des punitions éclatantes ſuivent de près des crimes éclatans, & quand des forfaits nationaux ſont punis par des punitions nationales, ne faut-il pas être de la dernière ſtupidité pour ne pas ſentir que c'eſt la juſtice divine qui ſe déclare d'une manière toute particulière ? Toutes les circonſtances d'un évènement conſpirent, pour ainſi dire, à nous en faire découvrir la cauſe, & nous fermerions les yeux à une vérité ſi palpable ? En vérité, ce ſeroit marquer un profond mépris pour la divinité, & négliger nos propres intérêts par la pateſſe la plus criminelle.

Le concours de pluſieurs évènemens répand du jour ſur leur cauſe, & la méthode dont le ciel ſe ſert pour produire un certain évènement, eſt une règle par laquelle nous pouvons juger de l'effet qui doit ſuivre les marques d'une méthode toute ſemblable. Celui qui n'écoute point cette voix de la providence, eſt ſourd à l'inſtruction, &, comme l'inſenſé de Salomon, il hait la ſcience.

Une réflexion attentive peut nous découvrir, ſans beaucoup de peine, ſi le ciel approuve, ou

condamne, une entrepriſe que nous avons formée ; nous voyons par des marques évidentes, ſi le ciel favoriſe ou traverſe les meſures que nous prenons pour y réuſſir. Rarement nous arrivera-t-il de nous tromper là-deſſus, ſi nous comparons les choſes préſentes avec les choſes paſſées, & ſi nous examinons la conduite ordinaire de Dieu avec les hommes.

Faut-il être fort habile pour deviner de quelle main partent ces exemples de la punition la plus ſévère, qui ſuit ſouvent, dans l'inſtant même, ces imprécations horribles & infernales qu'on regarde comme des traits de la rhétorique moderne ? Un homme impie a l'audace d'appeler Dieu à témoin d'une fauſſeté qu'il eſt de ſon intérêt de faire paſſer pour une vérité : il ſouhaite que, s'il ment, le ciel le frappe d'aveuglement, de ſurdité & même de la mort. A peine a-t-il lâché cette parole abominable, qu'il eſt exaucé ; il devient ſourd, muet, ou aveugle, ou bien il tombe roide mort. Quoi ! cette punition ne marque-t-elle pas, de la manière la plus forte, la réalité d'une providence ? N'eſt-ce pas une voix du ciel qui crie directement que Dieu eſt juſte, & qu'il hait les ouvriers d'iniquité ? Celui qui ne l'entend pas doit être bien ſourd ; & mille fois pis que ſourd celui qui l'entend & qui la mépriſe. Ces ſortes de ſupplices marqués reſſem-

blent à certaines punitions terribles & uſitées parmi les hommes, à l'égard de certains criminels diſtingués, & moins deſtinés à faire ſouffrir des miſérables, d'une manière proportionnée à leurs forfaits, qu'à effrayer les ſpectateurs, & à les détourner de ſemblables fureurs.

La providence divine, toujours diſpoſée à nous protéger, & à nous guider au bonheur, ſe ſert de mille moyens différens pour nous faire ſentir la conduite qu'elle attend de nous dans certains cas embarraſſans; & il ne nous eſt pas difficile, par cela même, de remarquer que ſon intention eſt de nous faire trouver notre devoir dans une religieuſe attention à ces expreſſions ſenſibles de ſa volonté.

S'il m'eſt permis de parler ainſi, notre ame a la vue bien courte; elle ne découvre qu'à peine les objets qui ſont à quelque diſtance, bien loin de pénétrer dans leur véritable nature. Mille exemples nous le font voir tous les jours, & cette mortifiante expérience doit nous enſeigner que, pour percer le voile qui couvre les évènemens futurs, nous devons faire uſage de toutes les lumières & de tous les ſecours que nous pouvons tirer d'une attention continuelle ſur les évènemens paſſés, & ſur la manière dont ils ont été produits. Il eſt certain que cette manière d'agir nous ſeroit d'une utilité extraordinaire pour nous

débarraſſer des difficultés qui nous empêchent de prendre le parti le plus ſalutaire.

Si nous prenions exactement garde à chaque circonſtance de tout ce qui arrive, & ſi nous nous en formions l'habitude, nous n'aurions pas beſoin, pour nous conduire dans les cas les plus embarraſſans, d'un ſecours plus dangereux & plus effrayant, comme celui qu'on tire des ſonges, des viſions, & en général du commerce des intelligences pures.

Un cavalier de mes amis ayant un jour un voyage à faire du côté du nord de l'Angleterre, tomba malade deux fois de ſuite, préciſément le même jour qu'il avoit deſtiné pour le commencer; il prit ſagement ces traverſes pour des avertiſſemens du ciel; & quoique de fortes raiſons duſſent le déterminer à ſuivre ſa première réſolution, il y renonça. Peu de jours après ſa femme mourut; ce qui lui fit ſentir que rien n'avoit été plus utile pour lui que d'être dans ſa maiſon, & de pouvoir prendre garde à ſes affaires dans une conjoncture ſi déſagréable.

Les Romains avoient quelques idées confuſes du devoir d'écouter la voix de la providence, comme on le voit par la diſtinction qu'ils faiſoient entre les jours heureux & malheureux. L'écriture ſainte même ne s'éloigne pas de cette pratique, & elle remarque ſur-tout le jour que les enfans

d'Iſraël étoient ſortis d'Egypte. Lorſqu'elle en fait mention, quatre cent trente ans après cette heureuſe délivrance, elle dit (1), *préciſément dans ce même jour, ils ſortirent d'Egypte.* Elle parle de pluſieurs autres jours comme de jours malheureux; *l'homme prudent ſe taira dans ce tems; c'eſt un tems malheureux.*

Nous voyons que la divinité ne reſtreint pas ſeulement les actions des hommes, mais encore ſes propres actions, à certains tems & à certains jours; ce qu'elle ne fait ſans doute que pour nous le faire remarquer & pour nous en faire tirer de l'inſtruction. Mon but principal n'eſt pas ici de réfléchir ſur certaines révolutions qui ſont arrivées dans les familles, ou dans toute une nation, & qui portent les hommes à marquer certains jours comme heureux & d'autres comme malheureux. Mon intention eſt plutôt de faire remarquer de quelle manière la providence diſtingue certains jours par des révolutions extraordinaires, & y attache un caractère de bonheur & de malheur, pour faire ſentir fortement aux hommes la différence qu'il y a entre les actions qu'elle approuve, & celles qu'elle n'approuve point.

Par-là les hommes appellent l'imagination

(1) *Exod XII, v.* 41, 42.

au ſecours de la raiſon, ils apprennent à former l'idée la plus forte du crime ou du mérite qu'il y a dans leurs actions ; ils le liſent dans la punition ou dans la récompenſe dont la juſtice divine a voulu qu'elles fuſſent ſuivies, & dont l'image ſe retrace dans le caractère d'adverſité ou de proſpérité, attaché à l'anniverſaire des jours où ces actions ont été faites.

J'ai vu pluſieurs recueils de ces marques de la providence arrivées dans certains jours, dont les unes regardoient des familles particulières, & les autres des peuples entiers. On en a vu pluſieurs exemples dans la guerre dénaturée entre le roi & ſon parlement, dont la mémoire doit être à jamais en exécration à la poſtérité la plus reculée. Par exemple, le même jour du mois & de l'année que le chevalier Jean Hotham eut l'inſolence de fermer les portes de la ville de Hul à ſon ſouverain, & de lui en empêcher l'entrée, il fut mis à mort par ordre du même parlement dont il avoit ſoutenu les intérêts par une action ſi indigne. D'une ſemblable manière, le malheureux roi Charles premier reçut la ſentence de mort du conſeil qu'on appelle la haute cour de juſtice, le même jour du mois qu'il avoit eu la foibleſſe de ſigner la ſentence du comte de Strafford, qu'on pouvoit regarder comme ſon bras droit. Il eſt remarquable encore

que le même jour que le roi Jacques II étoit ſur le trône, en dépit de l'acte d'excluſion, il fut déclaré par le parlement, déchu de ſa dignité royale, & la couronne fut poſée ſur les têtes du prince d'Orange & de ſon épouſe.

Ces ſortes d'évènemens ſont comme autant de ſentences tacites que la providence prononce contre certaines actions, afin que les hommes en reçoivent des impreſſions fortes & durables, & qu'ils écoutent avec reſpect & avec frayeur cette voix du ciel qui parle d'une manière ſi redoutable.

La providence parle encore de la manière la plus forte & la plus ſignificative dans les délivrances ſignalées, par leſquelles elle tire quelquefois les hommes d'un danger éminent, dans le tems qu'ils ne pouvoient plus compter ſur la moindre reſſource. Cette voix nous appelle alors à la reconnoiſſance, & à bénir à jamais cette main forte & ce bras étendu, par leſquels la bonté divine a bien voulu nous protéger & nous ſauver contre toutes les apparences. Cette voix du ciel qui éclate dans ces délivrances inattendues, nous prêche la repentance de la manière la plus énergique, nous enſeigne à nous précautionner à l'avenir par une conduite prudente & vertueuſe contre les dangers où nous avons été précipités par nos extravagances, & d'où nous n'avons pu

être tirés que par une puiſſance & une bonté infinies.

Ces délivrances ne ſont pas rares, & il n'y a point d'homme, qui tourne ſes yeux avec attention ſur ſa vie paſſée, qui ne doive ſe ſouvenir d'un grand nombre de cas où il ſe ſeroit plongé dans un abîme de misères, ſi la providence n'avoit veillé pour lui avec plus de ſoin que n'a fait ſa propre prudence. Malheureuſement les réflexions de cette nature ſont fort rares, &, faute de tirer, par leur moyen, du profit des révolutions de ſa vie paſſée, & de répéter à ſoi-même cette voix de la providence, on ſe précipite dans des malheurs plus grands, ſans trouver de nouveau le même ſecours.

Chaque jour nous rencontrons des occaſions où la providence nous parle avec toute la force imaginable; tantôt en nous protégeant par une aſſiſtance inattendue, pour nous exciter à la reconnoiſſance, & tantôt en nous préſentant des périls & des embarras, pour nous apprendre à marcher avec prudence & avec circonſpection, & pour nous porter à prendre garde à chaque pas que nous faiſons dans le chemin raboteux de cette vie.

Ceux qui ſe laiſſent réveiller de leur léthargie dangereuſe par cette voix pathétique, & qui ſe diſpoſent à en ſuivre les ordres, recueillent d'or-

dinaire, dans le moment même, le fruit de leur attention, en ſe tirant des plus grandes difficultés, tandis que ceux qui ferment l'oreille à ces avertiſſemens paternels, ſont punis de leur ſtupide indolence.

Je ſais bien qu'on pallie cette malheureuſe ſécurité, en prétextant une confiance entière ſur cette providence même qu'on inſulte par cette conduite. Cette confiance n'eſt, dans le fond, que l'indolence la plus dangereuſe, & ceux qui oſent en faire oſtentation, ſe démentent à chaque moment. Il eſt certain qu'il faut confier à la providence les moyens que nous avons de ſubſiſter; mais cette vérité n'empêche pas un homme de bien travailler avec application à ſe procurer, & à ſe conſerver ces moyens. De la même manière nous devons nous repoſer ſur la providence, de la conſervation de notre vie, ſans négliger toute la précaution néceſſaire, pour éviter les dangers, & ſans mépriſer les avertiſſemens que la bonté divine nous donne, dans le deſſein de nous faire veiller à cette même conſervation. Si nous ne les recevons pas avec le plus profond reſpect, & ſi nous n'en tirons pas les avantages qu'ils nous offrent, nous devons juſtifier la providence divine, & nous accuſer nous-mêmes des cataſtrophes que notre ſécurité nous attire.

Rien n'eſt plus criminel, à mon avis, qu'une négligence

négligence générale de ces avertiſſemens; c'eſt une eſpèce d'athéiſme pratique, ou du moins un mépris formel de Dieu, & un outrage perpétuel fait à cette bonté infinie, qui s'offre elle-même d'avoir ſoin de tout ce qui nous regarde.

Un tel homme reçoit des faveurs du ciel, ſans ſonger à la ſource dont elles dérivent; il en reçoit des châtimens, ſans aller juſqu'au légiſlateur ſouverain, qui eſt jaloux de la ſainteté de ſes loix; il n'eſt ni reconnoiſſant à la vue des bénédictions de Dieu, ni ſenſible aux marques de la colère céleſte; ſa ſtupidité eſt égale dans la proſpérité & dans l'adverſité, comme s'il étoit hors de la ſphère de la providence, & comme ſi Dieu étoit hors de la ſphère de ſes réflexions; en un mot, il eſt préciſément dans une diſpoſition diamétralement oppoſée à celle que je recommande ici, & qui doit faire l'eſſentiel du caractère d'un homme qui prête attention à la voix de la providence.

Cette voix parle quelquefois d'une manière ſi intelligible, qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas comprendre le ſens de ce qu'elle nous dit.

Lorſque le prince de Vaudemont commanda l'armée des Alliés en Flandre, la même campagne que le roi Guillaume aſſiégea & prit Namur, quelques troupes eurent ordre de marcher du côté de Nieuport pour faire une diverſion, &

pour attirer de ce côté-là le comte de Montal, qui commandoit un camp volant auprès de Menin, & qui, ſans cette diverſion, auroit pu ſe joindre au duc de Villeroi, qui étoit à la tête de la grande armée des ennemis.

On avoit ordonné aux ſoldats, ſous peine de la vie, de ne pas s'éloigner du camp, & de ne point piller les payſans. La raiſon de cette ſévérité étoit, que les vivres n'étoient pas abondans dans l'armée, & que, ſi on n'avoit pas protégé les gens du pays, ils s'en ſeroient allés avec leurs proviſions; ce qui auroit pu réduire nos troupes à la plus grande diſette.

Malgré des ordres ſi précis, il arriva que cinq ſoldats Anglois s'éloignèrent du camp & ſe mirent à courir le pays. Ils furent attaqués, près d'une ferme, par un bon nombre de payſans, qui s'étoient mis dans l'eſprit qu'ils avoient pillé une maiſon; ce que pourtant ils n'avoient pas fait. Les ſoldats connoiſſant l'humeur impitoyable des payſans, qui épargnent rarement les gens de guerre, quand ils les trouvent à l'écart, ſe défendirent avec vigueur, eurent le deſſus, & mirent leurs ennemis en fuite, après en avoir tué deux. Irrités par cette injuſte attaque, ils forcèrent la porte de la ferme, dont j'ai parlé, & maltraitèrent aſſez ceux qui y demeuroient.

Après avoir chaſſé ceux de la maiſon, ils ſe

mirent à fourrager; mais ils y trouvèrent peu de choſe, excepté une grande quantité de pommes, dont ils réſolurent de ſe régaler. Ayant chauffé le four, ils étoient occupés à y faire rôtir des pommes, quand les payſans qui avoient fui, & qui ſavoient que les Anglois n'étoient qu'au nombre de cinq, vinrent les attaquer de nouveau, aſſiſtés de pluſieurs de leurs voiſins. Ils furent victorieux à leur tour, tuèrent deux Anglois, & firent priſonnier un troiſième, que, par une inhumanité des plus barbares, ils jetèrent dans le four, où il fut étouffé.

Les deux autres Anglois échappèrent : mais à peine étoient-ils revenus au camp, qu'ils furent mis aux arrêts, & menés devant le conſeil de guerre, non pour avoir maraudé, car on n'en avoit point la moindre preuve, mais ſimplement pour s'être écartés de leur régiment contre les ordres du général.

Ils furent condamnés tous deux à perdre la vie; mais le jour qu'il s'agiſſoit d'exécuter cette ſentence, le général ayant envie d'en ſauver un, ordonna qu'ils tiraſſent au ſort. On ſait que cela ſe fait d'ordinaire parmi les gens de guerre, en jetant des dés ſur un tambour, & qu'on exécute celui qui a amené le plus ou le moins de points, ſelon que la choſe a été réglée auparavant. Dans le cas dont il s'agit ici, c'étoit le plus grand nombre

de points, qui devoit condamner un des coupables.

Quand les deux malheureux furent menés devant la fatale caiſſe, celui à qui on donna les dés, les jeta d'une main tremblante, & voyant deux ſix ſur le tambour, il ſe mit à ſe tordre les mains, & à donner toutes les marques de déſeſpoir; mais ſa joie fut tout auſſi vive, qu'avoit été ſa douleur, quand il vit ſortir les mêmes ſix de la main de ſon camarade.

L'officier, qui devoit aſſiſter à l'exécution, étoit fort ſurpris d'un cas ſi extraordinaire, & ne ſavoit preſque quel parti prendre; mais ayant des ordres poſitifs, il ordonna aux deux ſoldats de recommencer; ils le firent, &, au grand étonnement des ſpectateurs, ils jetèrent chacun deux cinq. Là-deſſus les gens de guerre qui avoient été détachés pour conduire le malheureux au ſupplice, ſe mirent à pouſſer de grands cris, en diſant qu'il falloit les ſauver l'un & l'autre.

L'officier, dont j'ai parlé, étant un homme ſenſé, avoua que la choſe étoit extraordinaire, & qu'il paroiſſoit y avoir quelque choſe de divin; il crut qu'il étoit de ſon devoir de ſuſpendre l'exécution, & de conſulter, ſur un cas ſi particulier, le conſeil de guerre, qui étoit juſtement aſſemble alors. Ceux qui compoſoient ce conſeil ordonnèrent, après une mûre délibération, qu'on

donneroit d'autres dés aux deux coupables, & qu'on les feroit tirer de nouveau. Ils le firent avec le même ſuccès que les autres fois, & l'on vit ſur le tambour deux fois de ſuite deux quatre.

L'officier, mille fois plus ſurpris encore qu'auparavant, s'en retourna au conſeil de guerre, qui, étonné au ſuprême degré d'une choſe ſi éloignée du cours ordinaire de la nature; & croyant y trouver du miracle, réſolut de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce qu'on eût conſulté le général.

Ce ſeigneur, étant inſtruit de toute l'affaire, fit venir les deux Anglois, & leur ayant fait conter tout ce qui leur étoit arrivé dans leur courſe, il leur pardonna en ſe ſervant des expreſſions ſuivantes: *j'aime, dans des cas ſi extraordinaires, à prêter attention à la voix de la providence.*

Pendant que nous ſommes dans cette vie imparfaite, où nous connoiſſons ſi peu le monde inviſible, il ſeroit fort avantageux pour nous d'avoir une connoiſſance juſte, ſans aucun mélange d'idées fanatiques & ſuperſtitieuſes, de la manière de profiter des directions qui nous viennent d'en-haut.

Il a plu à Dieu, dans ſa ſageſſe, de renfermer dans des bornes beaucoup plus étroites, les avertiſſemens qu'il nous donne à préſent, que ceux qu'il donnoit autrefois à ſon peuple, d'une manière immédiate; mais je n'oſerois dire que ce

commerce de Dieu, avec l'homme, a ceſſé abſolument. Les livres ſacrés ſont mention dans un grand nombre de paſſages, de ce commerce immédiat, & des ordres que la divinité preſcrivoit autrefois aux hommes par des voix ſorties du ciel, ou par le moyen des anges, ou bien par celui des ſonges, des viſions. Dieu ne ſe ſervoit pas ſeulement de ces avertiſſemens directs, par rapport aux affaires publiques, mais encore à l'égard des affaires des particuliers. C'eſt ainſi que Dieu eſt apparu à Abraham, à Loth, à Jacob, & qu'il a député des anges à pluſieurs perſonnes, comme à Manoab & à ſa femme, à Zacharie, à la ſainte Vierge & aux apôtres. A d'autres, il a parlé par des ſonges, comme au roi Abimelech, au prophète Balaam, à l'épouſe de Ponce-Pilate, à Hérode, à Joſeph, &c.

On étoit ſi perſuadé, que toutes ces différentes ſortes de voix venoient du ciel, d'une manière miraculeuſe, que les prophètes, qui s'en ſervoient pour annoncer au peuple les ordres du ciel, commençoient d'ordinaire leurs prophéties par : *ainſi a dit le ſeigneur.* Il n'eſt pas ſurprenant que ces ſortes de voix ne ſe faſſent plus entendre parmi nous; les évangéliſtes & les apôtres nous ont donné, de la part de Dieu, une voix plus ſûre & plus claire, une parole plus étendue & mieux développée; nous ſommes les maîtres de la con-

ſulter, & même il eſt de notre devoir d'y prêter une attention continuelle. Cette parole, d'ailleurs, eſt ſoutenue de la grace de celui qui nous a dit : *je ſuis avec vous juſqu'à la fin du monde*, & par conſéquent nous ſommes bien éloignés de perdre quelque choſe à ce changement d'économie, pourvu que nous prenions une forte réſolution d'obéir aux ordres ſacrés qui nous ont été donnés par cette voix céleſte.

Je me ſuis un peu étendu ſur cet article pour payer l'hommage que tout chrétien doit à la perfection ſalutaire de la révélation évangélique, accompagnée de la direction de l'eſprit de Dieu, qui, par rapport à toutes les choſes qui concernent le ſalut, nous mène en toute vérité.

Nous n'avons pas beſoin, dans notre vie ſpirituelle, d'un commerce direct avec la divinité; ce n'eſt pas auſſi de cette eſpèce de vie que je parle; je n'ai ici en vue que la vie civile, & je ſoutiens, qu'à cet égard, la voix immédiate du ciel ſe fait encore ſouvent entendre par différens moyens, & qu'il eſt de notre devoir d'y prendre garde.

Nos théologiens les plus éclairés diſtinguent deux voix de Dieu, dont l'une parle dans ſa parole, & l'autre dans ſes ouvrages; & l'étude de la dernière ne le cède guère en utilité à celle de l'autre.

On peut étudier cette dernière parole de Dieu de deux manières, ou dans les ouvrages de création, qui nous rempliſſent d'admiration, d'étonnement, de reſpect & de piété, ou dans les effets de ſa providence, dont la variété infinie nous offre une ſource continuelle d'inſtructions auſſi agréables qu'importantes. Il eſt certain que rien n'eſt plus digne de l'excellence de notre nature, & plus capable de nous procurer les plus grands avantages, que de nous appliquer ſérieuſement à cette étude; je conviens qu'elle eſt difficile & épineuſe, & qu'il faut l'entreprendre avec la plus grande prudence, avec la plus ſage circonſpection. Il eſt ſi difficile de ne ſe point égarer dans cette route, que des gens éclairés, & pieux même, abhorrent cette entrepriſe, comme uniquement propre à porter les hommes foibles à la ſuperſtition & à l'enthouſiaſme, & à remplir les têtes de certaines vapeurs mélancoliques.

Je ne nie point que l'on ne puiſſe faire un mauvais uſage de l'idée que je donne ici, & que je crois parfaitement bonne en elle-même. Preſcrire aux hommes un devoir général, en leur impoſant la néceſſité de ſe conduire par leurs propres lumières dans le détail, c'eſt mettre des cerveaux foibles en danger de donner dans les plus hautes extravagances, de répandre un air ridicule ſur

les choſes les plus graves & les plus ſublimes, & de confondre leurs imaginations abſurdes avec les effets reſpectables de la providence.

Je laiſſerai-là tous ces ſujets; non que je croye qu'il n'y faille jamais faire attention : mais je penſe qu'il eſt impoſſible de preſcrire, à cet égard, des règles sûres & infaillibles; j'aime mieux me borner à certains incidens, à certaines circonſtances extraordinaires, dont la vie de chaque homme eſt pleine, & qui paroiſſent avoir une relation toute particulière avec lui, ou avec ſa famille.

Par prêter attention à la voix du ciel, qui éclate dans ces incidens, j'entends en faire un uſage digne d'un chrétien, & en apprendre à ſe conduite d'une manière prudente & circonſpecte; j'entends par-là, reſpecter les avertiſſemens qui paroiſſent nous venir d'en haut & adorer, dans tout ce qui nous arrive, la ſainte volonté de notre créateur, ſans jamais l'accuſer d'injuſtice, & ſans ſe révolter jamais contre ſes ordres. Enfin j'entends par écouter cette voix, comparer les différens incidens de notre vie les uns avec les autres, & tirer de cette comparaiſon des règles utiles, & de ſages leçons pour notre conduite.

J'alléguerai pour exemple le commencement de ma propre hiſtoire. Un jeune homme quitte la maiſon de ſon père, en mépriſant ſes avis &

ſes exhortations tendres & raiſonnables, il n'a point d'égard pour les prières & pour les larmes d'une mère qui fait tous ſes efforts pour le retenir. Il ſe met en mer, mais au commencement de ſa première courſe il eſt arrêté par un naufrage, il ne ſe ſauve d'une mort preſque certaine que par le moyen d'une chaloupe qui vient au ſecours de l'équipage; à peine y a-t-il mis le pied, qu'il voit le navire d'où il ſort couler à fond. De quelle manière ce jeune homme devroit-il ſe conduire? N'eſt-il pas obligé d'écouter cette voix de la providence, qui lui dit, de la manière la plus claire, qu'il ne doit point pouſſer plus loin ſon deſſein criminel, qu'il faut qu'il retourne dans le ſein de ſa famille, & qu'il ſuive les conſeils de ſes parens, s'il ne veut pas ſe précipiter dans un gouffre de malheurs. Cependant ce fils rébelle néglige cet avis ſalutaire du ciel, & il en eſt puni par une vie qui n'eſt qu'un tiſſu de cataſtrophes.

Un homme de ma connoiſſance, qui avoit éprouvé pluſieurs des incidens, que j'oſe appeler avertiſſemens du ciel, les avoit entièrement négligés, & s'étoit moqué ouvertement de ceux qui en étoient plus frappés que lui. Il avoit pris un appartement dans un village près de Londres où il cherchoit mauvaiſe compagnie, ou du moins où il lui étoit fort difficile d'en trouver de bonnes.

La providence divine, qui ſembloit s'intéreſſer dans ſa conduite, dirigea les choſes de telle manière, que, dans cette maiſon, ou dans le chemin qu'il devoit prendre pour y arriver, il eut toujours quelque rencontre déſagréable. Il fut pluſieurs fois attaqué par des brigands, deux fois il tomba malade en voulant y aller, & preſque toujours ſes affaires prenoient un mauvais tour, pendant qu'il ſe divertiſſoit dans ce village avec les compagnons de ſes débauches. Ses amis ne négligeoient rien pour lui faire faire des réflexions ſur tous ces déſaſtres, & pour l'en faire conclure que le ciel l'avertiſſoit de ne plus mettre le pied dans ce fatal endroit; il mépriſa leurs conſeils, à ſon ordinaire, & dès que ſes affaires ou ſa ſanté étoient rétablies, ſes paſſions l'entraînoient vers ſes dangereux amis. Un jour qu'il étoit en chemin, il fut prodigieuſement ſurpris par un coup de tonnerre effroyable qui tomba près de lui; ce phénomène fit de plus profondes impreſſions ſur ſon eſprit, que tout ce qui lui étoit arrivé auparavant de plus capable de le détourner de ſes courſes; il retourna à la ville dans le deſſein de profiter de cette voix du ciel, & de ne jamais remettre le pied dans cette fatale maiſon. Peu de tems après il vit la ſageſſe du parti qu'il avoit pris; un incendie terrible ruina de fond en comble

la maiſon en queſtion, & la plupart de ſes amis furent conſumés par les flammes.

On ſe formeroit une idée très-fauſſe & très-abſurde de la conduite de la providence à l'égard de la créature raiſonnable, ſi l'on ſe mettoit dans l'eſprit que chaque circonſtance d'un évènement eſt déterminée d'une manière ſi néeeſſaire & ſi inévitable, que rien n'en ſauroit détourner le coup, & que, par conſéquent, ces ſortes d'avertiſſemens du ciel ſont inutiles, incompatibles avec la nature même de la providence. Une opinion ſi biſarre, bien loin de donner une notion ſublime de la certitude des décrets, diſputeroit la ſouveraineté à la providence divine, elle ôteroit à Dieu le privilège d'être un agent libre, & elle ſeroit démentie par l'expérience continuelle de l'homme, qui, dans la variété des incidens qui lui arrivent, découvre parfaitement, & la liberté de Dieu, & la liberté de l'homme. Un nombre conſidérable de maux qui ſemblent nous pendre ſur la tête, nous ſont prédits d'une manière ſi claire, que, par cela même, nous trouvons les moyens de les éviter, & quand nous les avons évités, nous pouvons juger qu'en vertu des décrets éternels ils ne devoient pas nous arriver, & que nous les éviterions par notre prudence.

Ceux qui ſuppoſent une chaîne néceſſaire &

invariable de cauſes & d'évènemens, ſemblent priver la providence divine du gouvernement préſent de ce monde, & ne lui pas laiſſer la moindre occaſion de le diriger d'une manière conforme à ſa ſageſſe.

Il me ſemble qu'on forme une idée fort nette de l'immutabilité de la ſageſſe & de la puiſſance du créateur, quoiqu'on la ſuppoſe dans une liberté abſolue de conduire actuellement le cours des cauſes naturelles & des évènemens qu'elles produiſent; il ſuffit, à mon avis, pour l'honneur d'une divinité immuable, que les incidens communs de la vie ſoient laiſſés à la diſpoſition de cette vertu divine, que nous appelons providence, pour en ordonner comme elle le trouve à propos, ſans déranger le ſyſtême des cauſes ſecondes, & les règles du mouvement.

Cette idée me paroît bien plus naturelle que cette notion, qui attache, pour ainſi dire, les mains de la puiſſance divine à un faiſceau de cauſes & d'effets, de manière qu'elle ne ſauroit produire ni permettre que ce qu'elle a produit ou permis de toute éternité.

Avouons, ſi l'on veut, que nous ne pouvons pas comprendre l'immutabilité de la nature, & des actions de Dieu, & qu'il nous eſt abſolument impoſſible de la concilier avec cette variété de la providence, qui, dans toutes ſes actions, nous

paroît dans une liberté entière & parfaite de former tous les jours de nouveaux deſſeins, de tourner les évènemens d'un tel ou d'un tel côté, comme il plaît à ſa ſouveraine ſageſſe : qu'en ſuivroit-il ? Peut-on conclure de ce que nous ne ſaurions concilier ces choſes, qu'elles ſont abſolument incompatibles ? Il vaudroit autant ſoutenir que la nature de Dieu eſt entièrement incompréhenſible, parce que nous ne la comprenons pas, & que, dans la nature, tout phénomène où nous ne pénétrons point, eſt impénétrable. Où eſt le philoſophe qui oſe ſe vanter qu'il comprend la cauſe qui fait tourner vers le pole une aiguille aimantée, & la manière dont la vertu magnétique eſt communiquée par un ſimple attouchement ? Qui me dira pourquoi cette vertu ne peut être communiquée qu'au fer, & pourquoi l'aiguille ne s'attache pas à l'or, à l'argent, & aux autres métaux ? Quel commerce ſecret y a-t-il entre l'aimant & le pole du nord, & par quelle force myſtérieuſe l'aiguille qu'on y a frottée ſe tourne-t-elle du côté du pole du ſud, dés qu'on a paſſé la ligne équinoxiale ? Nous ne comprenons rien à ces opérations de la nature : cependant nos ſens nous aſſurent, de la manière du monde la plus inconteſtable, de la réalité de ces opérations. A moins que de pouſſer le ſcepticiſme juſqu'au plus haut degré d'abſurdité, nous devons avouer qu'il n'y

a rien de contradictoire dans ces phénomènes, quoiqu'il nous ſoit impoſſible de les concilier enſemble; & qu'ils ſont compréhenſibles, quoique nous ne les comprenions pas.

Pourquoi notre ſageſſe ne nous engage-t-elle pas à ſuivre la même méthode de raiſonner par rapport à l'objet de la queſtion? Il eſt naturel de croire que, malgré cette apparence de changement que nous découvrons dans les actes de la providence, malgré ces deſſeins qui paroiſſent ſe détruire mutuellement, & s'élever l'un ſur la ruine de l'autre, rien n'eſt plus certain & plus réel que l'immutabilité de la nature & des décrets de Dieu. Qu'y a-t-il de plus téméraire que d'alléguer la foibleſſe & la petite étendue de la raiſon, comme une preuve contre l'exiſtence des choſes? Rien n'eſt plus biſarre que de raiſonner juſte ſur les bornes de notre eſprit, par rapport aux objets finis de la phyſique, & de ne point faire attention à la nature de notre ame, quand il s'agit des opérations d'un être infini, ſi ſupérieur à nos foibles lumières.

S'il eſt donc raiſonnable de croire que la providence divine eſt libre dans ſes actions, & que, dirigée par ſa propre ſouveraineté, elle ſuit, dans le cours ordinaire des choſes humaines, les méthodes qu'elle trouve à propos, c'eſt notre devoir de lier un commerce étroit avec cette partie

active de la providence, qui influe directement dans notre conduite, ſans nous embarraſſer l'eſprit de vaines diſcuſſions ſur la manière dont cette providence influe dans nos affaires, & ſur le but qu'elle ſe propoſe.

En entrant dans cette correſpondance avec cette vertu active de la ſageſſe de Dieu, nous devons en examiner les voies, autant qu'elles paroiſſent acceſſibles à notre pénétration, & à nos recherches; nous devons prêter la même attention à ſa voix ſecrète, que j'ai déjà eu ſoin de décrire, qu'à cette voix claire & forte, qui nous parle dans les évènemens les plus propres à nous frapper.

Quiconque ne ſe fait pas une étude ſérieuſe de pénétrer dans le ſens de cette voix ſecrète, qui s'offre à ſon attention, ſe prive, de propos délibéré, d'un grand nombre de conſeils utiles, & de fortes conſolations, dont il ſent ſi ſouvent le beſoin, dans la carrière qu'il doit courir dans ce monde.

Quelle conſolation n'eſt-ce pas pour ceux qui écoutent cette voix, de voir à chaque moment, qu'un pouvoir inviſible & infiniment puiſſant, ſe fait une occupation de les conſerver & de ménager leurs intérêts! Avec cette attention religieuſe, il n'eſt pas poſſible de ne ſe pas appercevoir de cette protection; il n'eſt pas poſſible de

de réfléchir ſur les délivrances inattendues que tout homme rencontre dans la variété des incidens de la vie humaine, ſans voir évidemment qu'il ne le doit point à ſa propre prudence, mais uniquement au ſecours efficace d'une puiſſance infinie, qui le favoriſe, parce qu'elle l'aime.

La manière dont nous voyons des évènemens heureux pour nous, produits par les cauſes les plus effrayantes, & qui ſembloient nous préſager les plus grands déſaſtres, eſt une marque certaine, non-ſeulement qu'ils ſont dirigés par une cauſe ſuprême, qui eſt l'arbitre abſolu des cauſes & des effets, mais encore, que cette cauſe aime & protège la créature raiſonnable. Dans cette occaſion nous devons répondre à des bienfaits ſi marqués, & qui nous ſurprennent d'une manière ſi agréable, par une joie pieuſe, & par une vive reconnoiſſance; mais quand cette même vertu de Dieu, qui gouverne le monde, ſemble ſe déclarer contre nous, nous ſommes dans une obligation tout auſſi indiſpenſable, de nous alarmer de la colère de notre créateur & de nous courber avec humilité, avec douleur, & avec un vif repentir, ſous la main qui nous châtie pour notre amendement.

Comme il eſt juſte de faire ces ſortes de réflexions ſur la conduite de Dieu avec l'homme, par rapport aux différens accidens de la vie, il

eſt raiſonnable de prendre garde à la méthode avec laquelle la divinité ménage un nombre infini de circonſtances, afin d'en tirer des règles, par leſquelles nous puiſſions éviter le mal & nous procurer le bien.

Il y a des gens qui ſe livrent à une indolence générale ſur tous ces objets importans, & qui privent par là la divine providence d'une grande partie des hommages qui ſont dûs à ſa bonté infinie pour nous. Il y en a encore d'une claſſe plus abominable, qui, frappés de délivrances merveilleuſes ou de terreurs ſubites, regardent les unes ſans reconnoiſſance pour leur créateur, & les autres ſans reſpect pour ſa majeſté redoutable. Ils ſont ingénieux au contraire à ſe forger quelqu'autre objet, pour lui payer l'hommage de l'amour & de la crainte. S'il leur arrive du bien, ils en cherchent la cauſe dans les eſpaces imaginaires; la proſpérité leur vient, ils ne ſavent pas comment, ou c'eſt par un heureux haſard. Ce ſont-là des termes entièrement deſtitués de ſens; c'eſt le langage d'un ſujet ſéditieux, qui ne veut pas reconnoître l'empire de ſon maître & de ſon roi.

S'ils tombent dans quelque malheur, c'eſt bien pis encore; ils tombent dans une rébellion ouverte & dans le crime de haute-trahiſon. Non contens de ne point reconnoître leur dépendance du ſouverain être, ils ſe ſoumettent à

l'empire du diable, l'ennemi de la gloire de Dieu & le rival de ſa puiſſance.

Il y a quelques années que j'eus le déſagrément d'avoir pour compagnon d'un petit voyage, deux de ces hommes coupables de rébellion contre la providence divine. Après avoir été ſéparés de moi pendant quelques journées, ils me rejoignirent à un certain gîte, & ils me racontèrent une aventure qui leur étoit arrivée pendant le tems qu'ils avoient été ſéparés de moi. Ils me dirent que, dans le chemin de Huntington à Londres, ſe trouvant dans les allées qui ſont entre Huntington & Caxton, l'un fut arrêté pendant une demi-heure par ſon cheval, qui, en bronchant, s'étoit fait du mal à un pied, & que dans cet intervalle il avoit été attaqué & dépouillé par des brigands, pendant que ſon camarade, ayant continué ſon chemin, ſans s'informer de ce qu'étoit devenu ſon compagnon, avoit échappé à ces ſcélérats qui avoient pouſſé à toute bride à travers les champs du côté de Cambridge.

Eh ! comment avez-vous été ſi heureux que d'échapper à ces coquins, dis-je, au premier ? Je ne ſais, me répondit-il, le haſard voulut que je ne regardaſſe pas derrière moi, quand le cheval de monſieur broncha, & par bonheur je n'ai rien vu de toute l'affaire. Haſard, bonheur, voilà les cauſes de la délivrance de ce ſage mor-

tel ! Il ſembloit réaliſer ces chimères exprès, pour priver la providence de l'honneur qui lui étoit dû pour une protection ſi viſible.

N'eſt-ce pas une infamie horrible pour un chrétien, de mettre à la place du maître du monde une idole plus indigne de notre culte, que celles des Chinois, dont j'ai donné la deſcription. Il eſt vrai que ce ſont des monſtres horribles, uniquement propres à effrayer l'imagination; mais du moins c'eſt quelque choſe, elles ont une exiſtence réelle; au lieu que haſard, ſort, bonheur, ſont des fantômes à qui on prête une fauſſe exiſtence, exprès pour ne pas s'acquitter de ſes devoirs envers l'exiſtence ſuprême par qui tous les autres êtres exiſtent.

A quelque degré d'extravagance que les hommes portent la biſarrerie de leurs idées, j'avoue que je n'ai jamais rencontré un exemple pareil de honteuſe & ridicule ingratitude. Mais s'il y avoit dans le diſcours de ce premier un travers d'eſprit impertinent au ſuprême degré, je trouvai dans le langage de l'autre une impiété ſi abominable, que j'en fus effrayé.

Après avoir écouté cette extravagante relation, je me tournai vers celui qui avoit été volé, en lui demandant de quelle manière cette malheureuſe aventure lui étoit arrivée. Que ſais-je moi, me dit-il, j'étois un peu en arrière, mon

cheval broncha par haſard, & il lui fut impoſſible de marcher pendant quelques momens. Monſieur ne laiſſoit pas d'aller toujours ſon chemin, quand le diable, qui ne dort jamais, m'envoya ces trois marauds qui m'arrêtèrent & me mirent nud comme la main.

C'étoit le haſard qui avoit fait broncher ſon cheval; mais c'étoit par la direction du diable, que les voleurs de grand chemin l'avoient dépouillé.

J'avouerai volontiers que ces brigands, par leur profeſſion même, étoient au ſervice du diable, & qu'ils imitoient leur maître en courant çà & là, pour chercher de la proie. Mais je ſais bien auſſi que c'étoit un pouvoir ſupérieur à celui du démon, qui avoit livré ce voyageur entre les mains de ces ſerviteurs de l'enfer.

On peut prouver cette vérité d'une manière inconteſtable, par la phraſe dont ſe ſert l'écriture-ſainte, en parlant des homicides, qui ſont faits ſans mauvaiſe intention, & comme l'on parle, d'une manière caſuelle; *Exod.* ch. XXI, v. 13. nous voyons ces paroles, *ſi un homme ne tend point des embuches à un autre, & que Dieu le livre entre ſes mains;* c'eſt-à-dire ſi un homme n'a pas intention d'ôter la vie à un autre, mais s'il le fait pourtant par imprudence, ou par un accident, qu'il n'a pas été le maître de prévoir.

On voit par-là que c'eſt la providence divine qui dirige de pareils malheurs, & qu'un homme tué par un cas imprévu, eſt un homme que Dieu a livré entre les mains d'un autre. Ce n'eſt pas à nous à rechercher ici par curioſité, quelle raiſon porte la divinité à cauſer des malheurs de cette nature. Si nous n'y découvrons pas une punition évidente, nous n'avons qu'à ſuppoſer que la providence ne fait rien d'indigne de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu.

De quel front un homme oſe-t-il mettre ſur le compte d'un haſard malheureux, ou du diable, ces évènemens que Dieu lui-même attribue à ſa providence? Quelle ridicule audace n'y a-t-il pas à ſe ſervir d'expreſſions vides de ſens, pour ſe détourner de l'amour & de la crainte qu'on doit à la bonté & à la juſtice du créateur?

Pour faire ſentir encore plus fortement à ces impies l'extravagance criminelle de leurs diſcours & de leurs penſées, il ſera bon d'alléguer un autre paſſage très-propre à éclaircir celui que je viens de citer. Voici ce que nous liſons au chap. XIX du *Deutéronome*, v. 5. *Quand un homme entre dans la forêt avec ſon prochain pour couper du bois, & que ſa main lève ſa hache pour porter un coup, ſi la hache gliſſe ſur l'écorce & tombe ſur la tête de ſon prochain, qu'il en meure, il s'enfuira dans une de ces villes, & il vivra.* Ce

ſont-là ces ſortes d'accidens que Dieu veut qu'on attribue à ſa providence, & certainement ils ne ſont pas d'une nature différente du malheur qui étoit arrivé à mon compagnon de voyage. La manière dont ſon cheval bleſſé l'avoit arrêté juſtement le tems qu'il falloit pour être rencontré par des voleurs qui piquoient à travers les champs, apparemment pour faire quelqu'autre expédition, auroit dû lui faire penſer que toutes ces circonſtances avoient été ménagées par la providence pour le châtier & pour lui faire ſentir qu'il étoit dépendant de ſon créateur. Il étoit de ſon devoir de recevoir ce châtiment avec une pieuſe mortification; comme ſon compagnon, que ſon inattention pour ſon camarade avoit dérobé à un malheur ſemblable, étoit obligé de répondre à cette délivrance, par une gratitude vive & ſincère.

Malheureuſement la conduite de ces étourdis n'a pas un caractère de ſingularité, & je crois qu'il y a fort peu de mes lecteurs qui n'aient vu de pareils ſentimens exprimés par un ſemblable langage.

Il eſt vrai, d'un autre côté, qu'il y a un nombre conſidérable de perſonnes qui ne ſe rendent pas coupables de l'horrible impiété de mépriſer la providence, & d'en attribuer les effets reſpectables au haſard, ou bien au démon. Mais il ne

ſuffit pas d'éviter un crime ſi groſſier, pour être dans la diſpoſition que j'ai pour but principal de recommander ici.. Il y a une auſſi grande différence entre reconnoître les opérations de la providence, & prêter attention à ſa voix ſecrète, qu'il y a entre admettre l'exiſtence d'un Dieu, & obéir à ſes ordres.

Ecouter la voix de cette providence, c'eſt prendre garde de près à chacune de ſes opérations qui ſemblent nous concerner d'une manière particulière; c'eſt remarquer avec attention s'il n'y a pas quelque choſe capable de nous preſcrire des règles de conduite, ſi elles ne contiennent pas quelques avertiſſemens pour nous détourner d'un danger, ou ſi elles n'indiquent pas certains moyens de nous procurer quelqu'avantage; ſi elles ne nous rappellent pas dans l'eſprit quelque choſe que nous ayons négligé de faire, ou quelque faute dont nous nous ſommes rendus coupables; enfin ſi elles ne nous offrent pas quelque marque de la juſtice divine qui ait relation à un crime qui y ſoit proportionné.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir la différence eſſentielle qu'il y a entre les avertiſſemens de la providence, quand on y fait l'attention qu'ils méritent, & entre ceux qui nous viennent des eſprits qui nous ſont députés du monde inviſible. Les derniers indiquent le mal d'une manière ob-

ſcure, & ne ſont pas accompagnés d'ordinaire des préceptes néceſſaires pour nous le faire éviter; mais les premiers, quoiqu'ils nous ſoient donnés par une voix qui n'eſt gueres éclatante, nous enſeignent, la plupart du tems, les moyens de ſortir de l'embarras qu'ils nous font découvrir; ſouvent même ils nous prennent, pour ainſi dire, par la main, pour nous faire prendre des meſures juſtes, & ils convainquent notre raiſon de la néceſſité qu'il y a à s'en ſervir.

En vain ajouterois-je à ce petit nombre de préceptes un ample recueil de faits, pour les appuyer par la force des exemples; la diverſité des opérations de la providence eſt infinie; elles varient ſelon les circonſtances particulières où ſe trouve chaque individu humain, & par conſéquent chaque homme, attentif comme il faut aux incidens dont ſa vie eſt pleine, doit ſe former des règles particulières, pour profiter de mes principes généraux. S'il en fait un bon uſage, il trouvera, dans les aventures de ſa vie, un grand nombre de motifs qui le porteront à regarder vers le ciel, à regarder autour de lui, & à jeter les yeux ſur ſon propre cœur.

1°. Les effets de la providence font regarder les hommes en haut, quand ils reconnoiſſent la clémence de Dieu qui les épargne, ſa bonté qui pourvoit à leurs beſoins, la puiſſance dont il ſe

ſert pour les protéger & pour les tirer des dangers, & la juſtice qui les châtie, & ſous laquelle ils doivent s'humilier avec la plus profonde douleur.

2°. Les effets de la providence nous engagent à regarder autour de nous, quand, dociles aux avertiſſemens du ciel, nous prenons les prècautions néceſſaires pour éviter les malheurs, ou pour les ſoutenir avec une fermeté chrétienne.

3°. Ils nous font jeter les yeux ſur notre propre cœur, quand nous cherchons en nous-mêmes les mauvaiſes diſpoſitions qui nous attirent ces châtimens de Dieu, & quand, devenus ſages par ces déſaſtres, nous formons le deſſein de nous en repentir, & de réformer notre conduite.

Voilà, en peu de mots, ce que j'appelle écouter la voix de la providence.

CHAPITRE VI.

DE la proportion qu'il y a entre le Monde Chrétien & le Monde Payen.

J'AI déjà touché cette matière dans mes recherches à l'égard de l'état où la religion ſe trouve dans le monde. Mais, après avoir fini ces articles, il m'eſt venu encore dans l'eſprit un bon nombre de réflexions, que je crois trop inſtructives & trop curieuſes pour ne les pas communiquer à mes lecteurs.

Quand nous examinons le globe terreſtre d'une manière géographique, que nous en partageons toute l'étendue en degrés & en lieues, nous en voyons une bonne partie ſous le gouvernement des princes chrétiens, ou du moins dépendante de leur commerce & de leurs colonies.

Je n'oſerois dire néanmoins que cette vue me découvre un accompliſſement abſolu de cette prophétie, qui promet au royaume de Jéſus-Chriſt un empire ſur toutes les nations juſqu'aux bouts de la terre. Je crois pouvoir dire, ſans profanation, que nous pouvons eſpérer que Dieu ne nous obligera pas de prendre ainſi ſes promeſſes au rabais.

Je ſuis perſuadé que Dieu, toujours fidèle dans ſes promeſſes, fera voir un jour aux chrétiens un tems heureux, où la connoiſſance de Dieu couvrira toute la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer; où le temple du ſeigneur ſera ouvert vers les quatre vents; où la montagne de ſa maiſon ſera exaltée au deſſus du ſommet des autres montagnes, & où tous les peuples s'empreſſeront d'y entrer; enfin où la religion chrétienne ſera l'égliſe dominante de tout l'univers.

Dans une race d'hommes auſſi charnelle & auſſi mondaine que celle ci, je paſſerois peut-être pour un eſprit viſionnaire ſi j'entreprenois de commenter ces paſſages; ainſi, ſans m'ériger en interprète de l'écriture ſainte, je me contenterai de profiter moi-même des lumières que je puis avoir là-deſſus. On aimera mieux ſans doute que je faſſe quelques réflexions ſur les choſes préſentes, dont on peut examiner la réalité par le ſeul ſecours des ſens, & que je laiſſe les évènemens futurs à la libre diſpoſition de celui qui a réglé les choſes paſſées, & qui ſeul a une idée juſte de l'avenir.

Mon but principal eſt de parler dans ce diſcours de la proportion géométrique qu'on peut obſerver ſur le globe entre l'eſpace de la terre qu'occupent les peuples chrétiens, & celui qui eſt

habité par les peuples qui profeſſent un autre culte. En examinant ces pays occupés par les chrétiens, je me bornerai à ceux où leur religion eſt dominante & nationale, ſans prendre garde aux autres ſectes qui peuvent être mêlées parmi eux. De cette manière je rendrai mon calcul auſſi avantageux pour eux qu'il ſera poſſible.

Je ne me mêlerai pas de diſtinguer les chrétiens en différentes claſſes, & de ne donner ce titre qu'à ceux dont la religion épurée & conforme à l'écriture-ſainte, paroît mériter ſeule d'être appelée chrétienne. On voudra bien me permettre de donner ce nom glorieux à l'égliſe romaine, & de n'être pas moins favorable à l'égliſe grecque, quoiqu'elle ſoit extrêmement chargée de coutumes ſuperſtitieuſes & barbares, ſur-tout dans la Géorgie, dans l'Arménie, comme auſſi ſur les frontières de la Perſe & de la grande Tartarie. La religion grecque n'eſt pas moins mêlée d'abſurdités groſſières dans l'empire du Czar de Moſcovie, où à peine prononce-t-on le nom de Jéſus-Chriſt, bien loin d'avoir une idée exacte de ſa perſonne, de ſa nature & de ſa dignité.

En donnant de cette manière le nom de chrétien à tous les peuples chez qui la religion de Jéſus-Chriſt eſt dominante, ſans avoir égard aux différentes ſectes & à leurs ſubdiviſions, on peut

mettre dans cette classe les nations qui habitent les pays suivans :

1. En Europe, il y a l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne, le Danemarck, la Suede, la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, la Transylvanie, la Moldavie, & la Walachie.

2. En Asie, l'on trouve la Géorgie & l'Arménie.

3. En Afrique, le christianisme n'est nulle part national (1), & il n'est professé que dans quelques bureaux de marchands Européens.

4. Dans l'Amérique, il n'y a que les colonies suivantes des peuples de l'Europe.

1. Celles des Espagnols dans le Mexique, dans le Pérou, sur les côtes du Chili, de Carthagène & de Sainte-Marthe, à Buenos-Ayres, & près de la rivière de la Plata.

2. Celles des Portugais dans le Brésil.

3. Celles de la nation Britannique sur les côtes de l'Amérique, depuis le golfe de la Floride jusqu'au Cap-Breton, vers l'embouchure du golfe de Saint-Laurent ou de la grande rivière de Canada ; auxquelles il faut ajouter les petites

(1) Il est surprenant que l'auteur oublie l'Abyssinie, cette grande partie de l'Afrique, peuplée de chrétiens.

colonies qu'elle a dans la Terre-Neuve, & près de la baye de Hudſon.

4. Celles des François ſur la rivière de Canada & ſur le grand fleuve Miſſiſſipi.

5. Celles des Anglois, des François & des Hollandois dans les îles Caraïbes.

On voit par-là que le ſiége du chriſtianiſme eſt principalement en Europe. Cependant ſi, en meſurant ſur le globe cette partie du monde, nous jetons les yeux ſur ſes contrées les plus ſeptentrionales, que le froid exceſſif rend preſque inhabitables, comme la Laponie, Petzora, Candora, Obdora, le pays des Samoïedes, & une bonne partie de la Sibérie, nous n'y trouverons guères que des payens. On peut dire de même de certains déſerts, qui ne ſont pas extrêmement peuplés du côté de l'Orient, vers les frontières de Perſe. Quoique cette étendue de terrein dépende de l'empire du Czar de Moſcovie, les habitans en général ne ſont guidés dans leur culte que par les coutumes barbares d'un paganiſme groſſier.

Si de-là nous nous tournons du côté du ſud, nous devons ſéparer de l'Europe chrétienne tous les Tartares Européens, comme ceux de Circaſſie, de Crimée, de Budziack. De plus, il faut tirer une ligne de la petite Tartarie juſqu'à la mer Adriatique, pour retrancher des états chré-

tiens tous les pays qui dépendent de l'empire Turc : & de cette manière il ne reſtera guères pour le chriſtianiſme, que les deux tiers de cette partie du monde dont il s'agit ici. Si l'on vouloit en ſouſtraire encore la Laponie Suédoiſe & la Norwégienne, avec les parties les plus orientales, & les plus méridionales de la Moſcovie, de l'autre côté du Wolga, qui s'étendent juſqu'à la grande Tartarie, nous verrions qu'à peine une moitié de l'Europe reſteroit pour le chriſtianiſme.

Le Czar de Moſcovie, dont les ſujets ont une religion telle que je l'ai dépeinte, eſt ſeigneur d'une ſi grande étendue de pays, que ceux qui l'on examinée avec attention, ſoutiennent qu'elle égale la moitié de l'Europe. Mais parmi les nations qui lui ſont ſoumiſes, il y en a pluſieurs qui ſont mahométanes, ou payennes.

Cependant puiſque ces peuples ſont gouvernés par un prince chrétien, je veux, ſelon le plan que j'ai d'abord dreſſé, donner le nom de pays chrétien à tout ce vaſte eſpace; & ſelon ce calcul on peut donner à-peu-près au chriſtianiſme les deux tiers de l'Europe.

En récompenſe, je ſuis d'avis qu'il ne faut pas compter un ſeul chrétien dans les trois autres parties du monde, excepté les Arméniens & les Géorgiens dans l'Aſie. Ceux qui ſe trouvent dans le continent de l'Afrique, ſont en ſi petit nombre, qu'ils

qu'ils ne peuvent preſque point entrer en ligne de compte. Ils ne conſiſtent qu'en quelques marchands qui réſident dans les villes qui ſont ſur les côtes de la mer Méditerranée, comme Alexandrie, le Grand-Caire, Tunis, Tripoli, Alger; on doit ajouter encore les bureaux qu'ont les Anglois & les Hollandois ſur la côte de Guinée, ſur la côte d'Or, ſur celle d'Angola, & au Cap de Bonne-Eſpérance; mais tous ces chrétiens ne vont pas, ſelon le calcul qu'en ont fait de très-habiles gens, au nombre de cinq mille, excepté pourtant les eſclaves chrétiens qui ſe trouvent à Salé, à Alger, à Tunis, & à Tripoli, mais qui ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi nombreux que les premiers.

Il faut avouer qu'il y a une quantité conſidérable de chrétiens dans l'Amérique; Dieu ſait juſqu'à quel point ils méritent ce nom, de quelque nation qu'ils puiſſent être, François, Anglois, Hollandois ou Eſpagnols, ils ont la religion fort peu à cœur; à peine en ont-ils une idée ſuperficielle. Il y a des parties de l'Amérique entièrement aſſujetties aux nations Européennes, qui ont preſque abſolument détruit les gens du pays, & par conſéquent, ſelon mon plan, ces contrées doivent paſſer pour chrétiennes.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que leur nombre en comparaiſon des habitans naturels de cette grande

partie du monde, qui a trois fois plus d'étendue que notre Europe, & dans laquelle il y a un nombre infini de peuples inconnus, où ni les Eſpagnols, ni les François, ni les Anglois n'ont jamais pénétré? Témoins ces villes peuplées & ces nations nombreuſes que le chevalier Fautier Raleig dit avoir rencontrées dans ſon voyage ſur le fleuve Oronooque, & dont il y en a qui ſe vantent d'être compoſées de plus de deux millions d'ames. Témoin cette foule de peuples répandus de l'un & de l'autre côté de la rivière des Amazones; & le vaſte eſpace de pays qui eſt entre ces deux fleuves, & qui s'étend plus de quatre cens milles en largeur, & tout au moins ſeize cens en longueur, ſans compter ſon étendue du côté du ſud, & du côté du ſud-eſt, vers le Bréſil, ce pays ſi riche, ſi fertile & ſi peuplé, & dans lequel, ſelon l'idée qu'on nous en donne, il doit y avoir plus d'habitans qu'on n'en trouve dans toute la partie de l'Europe occupée par les chrétiens. Il n'y a rien là de ſurprenant; c'eſt le principal pays de l'Amérique où les Eſpagnols n'ont jamais mis le pied, & où ſe ſont retirés les peuples qui ont été effrayés par leurs armes, & par le bruit de leurs cruautés. Il eſt tellement fortifié de larges rivières, de baies difficiles à paſſer, & de courans rapides & dangereux; il eſt ſi bien défendu par le nombre des habitans, par la cha-

leur du climat, par les montagnes, & par d'autres remparts naturels, que jamais les Eſpagnols n'ont oſé former le deſſein de ſe l'aſſujettir.

Il eſt aiſé de comprendre par-là, que le nombre des chrétiens en Amérique doit être très-peu de choſe, en comparaiſon de cette foule de peuples qui occupent tout ce vaſte terrein, ſur-tout ſi l'on y ajoute les nations qui doivent habiter le nord, deſquelles on n'a pas encore fait la découverte. Les colonies de la nation Britannique ſont beaucoup mieux peuplées à proportion, que celles des Eſpagnols, qui occupent un terrein beaucoup plus étendu.

Celles que nous avons dans le nord de l'Amérique, contiennent plus de trois cens mille ames, ſi l'on y renferme la Nouvelle-Écoſſe, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, la Nouvelle-Jerſey, la Penſylvanie orientale & occidentale, la Virginie, la Caroline, &c. Toutes ces colonies ſont étendues ſur la côte depuis la latitude de trente-deux degrés juſqu'à celle de quarante-ſept; ce qui fait à-peu-près ſept cent cinquante milles en longueur. Mais il faut conſidérer qu'une grande partie de ce pays eſt fort maigrement peuplée, & que du côté de l'oueſt ſa largeur eſt très-peu de choſe. Excepté quelques plantations dans la Virginie, dans le pays apelé Raphanoc, & dans un petit nombre d'autres en-

droits, on ne voit rien à cent milles dans les terres, que des déſerts & d'épaiſſes forêts, dont les habitans ſe ſont retirés, apparemment plus avant dans le pays, pour éviter leurs ennemis, les chrétiens.

De cette manière toutes ces colonies, quelque conſidérables qu'elles ſoient, n'occupent qu'une langue de terre fort étroite ſur les côtes de la mer, & les plantations des Anglois ne ſont guères éloignées de plus de vingt milles de l'Océan, ou de quelque rivière navigable; & l'on peut dire encore que cette langue de terre n'eſt pas extrêmement habitée, ſur-tout depuis la Nouvelle-Angleterre juſqu'à la Nouvelle-Yorck & juſqu'à Annapolis, & depuis la Virginie juſqu'à la Caroline. Ainſi toutes ces colonies enſemble, quand on y joindroit celle des François en Canada, n'occupent qu'un point de terrein, en comparaiſon de cette vaſte étendue de pays qui eſt à l'oueſt & au nord-oueſt de ces mêmes colonies juſqu'à la mer du ſud, & qui eſt remplie d'un nombre prodigieux de grandes nations, qu'on ne connoît que par les relations confuſes que nous en ont donné d'autres peuples Américains.

Si nous ſéparons la partie ſeptentrionale de l'Amérique de tout ce que les Eſpagnols poſſèdent ſous le nom de l'empire du Mexique, & de tout ce que les Anglois ont occupé, nous

trouvetous un pays fort peuplé, autant qu'on peut juger par les courſes qu'on a faites dans quelques-unes de ſes parties, & beaucoup plus grand que toute l'Europe.

Dans cette étendue de terrein je ne mets pas ſeulement en ligne de compte les pays les plus avancés vers le pole, & preſque inhabitables par le froid exceſſif. Il n'eſt pas poſſible d'en trouver la fin, & il eſt indubitable que c'eſt un même continent avec les parties les plus ſeptentrionales de l'Aſie, ou du moins, qu'il ne doit y avoir entre deux qu'un petit détroit facile à paſſer par les hommes & par les bêtes. Sans cela, il eſt très-mal-aiſé de rendre compte de la manière dont cette grande partie du monde a été peuplée. Quoi qu'il en ſoit, ce continent d'une grandeur prodigieuſe eſt ſans doute habité par pluſieurs millions d'hommes, enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie & du paganiſme, adorateurs ignorans & aveugles du ſoleil, de la lune, des étoiles, des montagnes, & même du diable.

Pour ce qui regarde la connoiſſance du vrai Dieu & de la doctrine de l'évangile, les Américains n'en ont jamais entendu parler juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols dans l'Amérique. Je dis plus, à préſent même que les chrétiens ſont mêlés avec eux, on ne voit guères que leur idolâtrie ſoit beaucoup diminuée, ſi ce n'eſt par les ravages

épouvantables que les Eſpagnols ont faits partout où ils ont mis le pied, & par la cruauté avec laquelle ils ont détruit les idolâtres au lieu de les convertir. On peut en juger par la relation qu'en donnent leurs propres écrivains, qui aſſurent que ceux de leur nation ont maſſacré plus de ſoixante & dix millions de ces pauvres Indiens.

Sans cette barbarie affreuſe, l'Amérique ſeroit encore dans le même état où elle ſe trouvoit, il n'y a guères qu'une centaine d'années (1), quand tout ce continent étendu preſque d'un pole à l'autre, avec toutes les îles dont il étoit environné, & avec ce prodigieux nombre d'habitans, étoit entièrement dévoué au culte du diable. Il y a beaucoup d'apparence que cette abominable religion, qui a duré juſqu'à ce que Fernand Cortès, fameux capitaine de Charles-Quint, débarqua dans le golfe de Mexique, a eu la vogue chez tous ces peuples depuis le commencement du monde, ou du moins depuis que la terre a été peuplée de nouveau par Noé & par ſa famille.

Il eſt vrai que nous avons entendu dire des choſes terribles de la fureur dont les Eſpagnols ont exterminé des nations entières par le fer &

(1) A compter du tems où Robinſon écrivoit ceci.

par le feu ; mais comme mon ſentiment eſt que nous devons attribuer tout ce qui arrive dans le monde à la direction de la providence, je regarde les malheurs de ce peuple comme un effet de la vengeance divine, dont les Eſpagnols n'ont été que les inſtrumens. Certainement ces nations avoient bien mérité les châtimens les plus rudes, puiſque par l'inſtigation du diable elles avoient pouſſé leur horrible coutume de ſacrifier des hommes, à un tel excès, qu'il étoit tems que le ciel arrêtât cette barbarie, qui auroit détruit à la fin, des nations entières par une boucherie continuelle.

On peut juger de l'énormité de ces ſacrifices par le ſeul temple conſacré à la grande idole Vizтlipuztli, dans la ville de Mexique, où par ordre du roi Montézuma, on immoloit chaque année vingt mille perſonnes, & dont les murailles étoient couvertes d'un pied de ſang caillé, qu'on y jetoit apparemment pour obſerver quelque rit de cette religion infernale.

La juſtice divine trouva bon, à la fin, de mettre des bornes à toutes ces abominations, en effaçant ces peuples de deſſus la ſurface de la terre, par le moyen d'une nation étrangère, qui détruiſit leur idolâtrie en renverſant les temples des idoles, & en taillant en pièces tous les habitans, ſans reſpecter ni ſexe ni âge. Cette nation, quoiqu'elle

commît un crime affreux par ce maſſacre, doit pourtant être conſidérée, à cet égard, comme un inſtrument dont Dieu trouvoit à propos de ſe ſervir pour exterminer des peuples qui avoient comblé la meſure de leurs iniquités, & qui étoient indignes d'être au nombre des vivans.

Il eſt fort apparent que, quand Dieu extermina tant de peuples payens par les Iſraëlites, Moïſe, Joſué & les enfans d'Iſraël, ne furent pas moins accuſés d'inhumanité pour avoir raſé les villes & détruit les peuples, ſans épargner le bétail & les arbres fruitiers, que le ſont les Eſpagnols pour les maſſacres qu'ils ont faits en conquérant le Mexique.

On peut deviner l'idée horrible qui s'étoit répandue de tous côtés, de la barbarie des Iſraëlites par la fuite de tous les peuples d'alentour, qui ſe hâtèrent de chercher un aſyle dans d'autres parties du monde. Les premiers fondateurs de Carthage, à ce que nous diſent les hiſtoires, étoient quelques Phéniciens, ou plutôt Cananéens, qui, long-tems avant l'époque de la fable de Didon s'étoient éloignés de leur patrie, & étant arrivés ſur les côtes d'Afrique, trouvèrent bon d'y bâtir une ville. La vérité de ce fait eſt prouvée par une colonne de pierre, qu'on a découverte à une petite diſtance de Tripoli, & où l'on a trouvé gravés ces mots en caractères

phéniciens, nous ſommes de ceux qui s'en ſont fuis de devant la face de Joſué le brigand. La différence qu'il y a pourtant entre la conduite des enfans d'Iſraël & entre celle des Eſpagnols, c'eſt que Joſué eſt juſtifié, par les ordres poſitifs qu'il avoit reçus de la bouche de Dieu même, de mettre tous ces peuples à l'interdit; au lieu que les Eſpagnols n'ont exterminé les nations les plus abominables de la terre que par une direction ſecrète de la providence, qui ne ſauroit jamais ſervir d'excuſe aux crimes des hommes.

J'en reviens à mon calcul. Quoique les Eſpagnols, à qui je veux bien donner le titre glorieux de chrétiens, ſe ſoient mis en poſſeſſion de l'empire du Mexique & de celui du Pérou, & qu'ils y aient exterminé pluſieurs millions d'hommes, le nombre des habitans naturels cependant étoit ſupérieur de beaucoup à celui des maîtres de ces pays; qu'on ajoute encore à ces derniers, les Indiens qui n'ont du chriſtianiſme que la ſimple dénomination, tous les Portugais du Bréſil, tous les Anglois & François qui ſe ſont établis dans le nord; en un mot, qu'on mette enſemble tous les chrétiens qui ſe trouvent dans l'Amérique, ils ne pourront pas contrebalancer une ſeule nation payenne ou mahométane de l'Europe. Prenons, par exemple,

les mahométans qui habitent ſur les bords du Pont-Euxin, le pays qu'on appelle la petite Tartarie; il eſt certain qu'ils ſont ſupérieurs en nombre à tous les chrétiens de l'Amérique. Par conſéquent, on voit ſans peine que je ne fais pas le moindre tort à l'étendue du chriſtianiſme, en ſuppoſant qu'il n'y a pas un ſeul chrétien dans l'Afrique, dans l'Amérique & dans l'Aſie, excepté les Géorgiens & les Arméniens, à condition que, de l'autre côté, on conſidère comme pays chrétiens toutes les contrées de l'Europe, ſoumiſes à des princes qui font profeſſion d'adhérer à la religion de Jéſus-Chriſt.

Voilà un compte juſte, mais mortifiant, de l'étendue du chriſtianiſme dans le monde. Si les ſouverains les plus puiſſans de l'Europe y faiſoient une ſérieuſe réflexion, il eſt vraiſemblable qu'ils ſongeroient à trouver quelque moyen pour rendre les autres pays du monde acceſſibles à la foi. Je ne ſuis nullement d'opinion que la guerre puiſſe être une méthode légitime & raiſonnable de convertir les hommes; mais puiſque les monarques chrétiens de l'Europe, malgré leur petit nombre, ſont ſi fort ſupérieurs aux autres ſouverains du monde, par rapport à la bonté des troupes & à l'art de faire la guerre, il eſt certain qu'ils pourroient préparer la voie à la religion de Jéſus-Chriſt, ſi un intérêt commun

les portoit à unir leurs forces. ils ſeroient en état, dans ce cas, non-ſeulement de bannir le paganiſme du monde en très-peu de tems, mais encore de détruire l'empire de Mahomet, en ruinant la puiſſance du grand ſeigneur & du fameux monarque des Perſans.

Je ne crois pas donner dans l'hyperbole, en ſoutenant que nos ſoldats ſont tellement ſupérieurs à préſent à ceux des Turcs, que ſi les monarques chrétiens, après la bataille de Belgrade, avoient envoyé au prince Eugène quatre-vingt mille hommes de vieilles troupes, & qu'ils les euſſent pourvus de vivres & d'argent, par la mer Adriatique & dans l'Archipel, ce général auroit été capable de chaſſer les mahométans de l'Europe en deux ou trois campagnes, de prendre Conſtantinople, & de ruiner de fond en comble l'empire des Turcs. Une conquête ſi importante, & en même tems ſi légitime, n'auroit-elle pas donné à la religion chrétienne une excellente occaſion de ſortir de ſes bornes, & de s'étendre conſidérablement? Le roi d'Eſpagne pourroit chaſſer de leurs nids, avec la même facilité, ces fils de l'enfer, les habitans d'Alger, de Tunis & de Tripoli, avec les autres corſaires mahométans qui occupent la même côte, & relever de leurs ruines les ſièges fameux de Tertullien & de ſaint Cyprien.

Que dirons-nous du grand Czar de Moſcovie, ce prince ſi glorieux & ſi entreprenant? Ne pourroit-il pas, étant aſſiſté, comme il faut, des monarques du nord, ſes voiſins, qui ont à leur diſpoſition les meilleures troupes de l'univers, marcher avec une armée invincible de trois cent ſoixante mille fantaſſins, & de cent ſoixante mille cavaliers, en dépit des forêts & des déſerts, à la conquête du célèbre empire de la Chine? Cette fière nation, malgré ſes forces innombrables, malgré les reſſorts prétendus de ſa politique rafinée, malgré ſa diſcipline militaire dont elle ſe vante avec tant d'oſtentation, auroit bien de la peine à ſe défendre contre une telle armée. Je ſuis ſûr qu'elle ruineroit toutes les armées réunies de ce vaſte empire avec moins de peine que n'en eut Alexandre avec ſes trente mille Macédoniens, à détruire l'armée de Darius, forte de ſix cent quatre-vingt mille combattans.

Ce projet n'eſt nullement ridicule & impraticable; je ſais bien qu'il faudroit faire un chemin de plus de trente milles d'Angleterre; mais quand une armée ne trouve pas d'autres obſtacles que la longueur de la route, elle les ſurmonte avec moins de peine qu'on ne ſe l'imagine.

Il y auroit une autre difficulté qui paroît d'abord plus terrible, c'eſt de trouver des vivres

pour cette armée dans cette longue marche à travers des déſerts. Mais un prince auſſi puiſſant que le Czar, & maître deſpotique d'un ſi prodigieux nombre de ſujets, ne trouveroit-il pas aſſez de gens pour conduire à des lieux marqués une quantité ſuffiſante de toutes ſortes de proviſions ?

Il me ſemble que d'entreprendre de pareilles expéditions devroit paroître aux princes chrétiens un acte de charité pour tant de milliers d'ames plongées dans les plus funeſtes ténèbres, & qu'ils devroient ſe croire heureux d'être des inſtrumens entre les mains de la providence, pour accomplir les promeſſes du ſauveur, en plantant la religion chrétienne parmi les mahométans & parmi les payens, & en ſoumettant tout l'univers à Jéſus-Chriſt, ſon véritable roi. Je ſuis bien sûr que, de cette manière, ils ne pourroient pas planter réellement la religion dans l'ame des infidèles. La force ne ſauroit ouvrir une route à la paix évangélique. Il faut que les ſoldats du roi du ciel trouvent occaſion de faire des conquêtes. Mais il ne s'agit que de frayer le chemin à la prédication de la parole de Jéſus-Chriſt, & de rendre les payens & les mahométans acceſſibles au miniſtère de l'évangile. Si alors les prédicateurs ne réuſſiſſent pas, malgré tout leur zèle & tous leurs efforts, &

que les infidèles continuent à s'attacher avec opiniâtreté à leurs erreurs groſſières, les princes chrétiens & les miniſtres de l'évangile auront fait leur devoir; & ſi les ennemis de notre foi reſtent dans leur malheur, ce ſera leur propre faute; mais je ne crois pas qu'une ſi mauvaiſe réuſſite ſoit fort à craindre. Que la force des armes banniſſe ſeulement de la face de la terre le diable & Mahomet, qu'on ne néglige rien pour répandre dans leurs empires les vérités ſalutaires du chriſtianiſme, & qu'on y inſtruiſe les peuples avec douceur & avec charité; il eſt probable qu'en peu de tems le ſuccès répondra aux efforts, & que l'étude de la véritable religion deviendra l'étude favorite de tout le genre humain.

Je m'attends ici à une objection aſſez forte de la part de certaines gens, qui ſe font toujours un plaiſir de traverſer les meilleurs deſſeins par leurs difficultés. De quelle manière, diront-ils les chrétiens, tels qu'ils ſont à préſent, peuvent-ils ſe mettre dans l'eſprit de convertir les infidèles à la religion de Jéſus-Chriſt, dans le tems qu'ils ne conviennent pas les uns avec les autres de points fondamentaux de cette religion? Elle eſt tellement diviſée en différentes ſectes, & chaque ſecte eſt ſujette à tant de nouvelles ſubdiviſions, qu'il eſt impoſſible de s'accorder ſur les articles dont il faudroit inſtruire les payens, & les maho-

métans. D'ailleurs il y a ſi peu de charité parmi ces chrétiens ſi malheureuſement diviſés, que pluſieurs d'entr'eux aimeroient mieux ſe déclarer pour Mahomet, que de contribuer à la propagation d'une doctrine qu'ils condamnent comme hérétique. Les membres du corps proteſtant ſe feroient une affaire capitale de ne pas ſouffrir que par une telle conquête le paganiſme s'acquît de nouvelles forces, & les catholiques romains regarderoient comme un devoir auſſi eſſentiel l'extirpation du proteſtantiſme, qu'ils conſidèrent comme une héréſie damnable, que de ruiner le paganiſme & le culte adreſſé au démon.

Je ne ſais que trop, que, même de proteſtans à proteſtans, les diviſions ſur les matières de la religion chrétienne ſont pouſſées à un tel excès de fureur, par un zèle deſtitué de charité, que s'ils ne ſe traitent pas les uns les autres d'adorateurs du diable, ils ne laiſſent pas d'appeler ſouvent les ſentimens oppoſés à leurs principes, des héréſies abominables, des doctrines du démon, & qu'ils ſe perſécutent mutuellement avec une rage égale à celle dont autrefois les payens furent animés contre les chrétiens de l'égliſe primitive. Témoins ces abominables violences qui ont régné parmi les presbytériens & les épiſcopaux dans l'Ecoſſe & dans le nord

de l'Irlande, qui ont ſouvent éclaté en guerres cruelles, dont les flammes n'ont jamais été éteintes que par le ſang des deux partis.

Témoins encore ces perſécutions ſanglantes, ces maſſacres, & ces autres actions barbares qui ont été, parmi les chrétiens, les effets d'un zèle aveugle pour leur religion. Dans ſon établiſſement elle ne fut pas plantée par le fer, & arroſée de ſang, & par conſéquent il n'y a rien au monde de plus contraire aux intentions de ſon fondateur, que de forcer ſes frères, par ces moyens cruels & violens, à embraſſer quelque opinion particulière.

Quoique je tombe d'accord de toutes ces triſtes vérités, je n'y trouve point une raiſon qui doive nous faire négliger le devoir indiſpenſable de tâcher de nous ſoumettre les peuples idolâtres, dans la vue d'extirper le culte du diable, qui non-ſeulement eſt l'ennemi de Dieu & de la véritable religion, mais qui eſt le deſtructeur des hommes en général & de leur félicité future, en faiſant tous ſes efforts pour les retenir dans l'erreur & dans l'ignorance.

Je crois qu'il faut diſtinguer extrêmement entre forcer les gens à embraſſer tel ou tel ſentiment en matière de religion, & ouvrir les portes à la religion, pour lui ménager un paſſage vers

les

les nations infidèles. Dans le premier de ces partis se trouve une violence incompatible avec la nature même de la religion, dont toute la force consiste dans la persuasion & dans la manière de développer l'évidence qui est essentielle à toutes les vérités qui doivent être à la portée de tout le monde. Le second parti, au contraire, ne tend qu'à délivrer les hommes de la violence par laquelle le démon maîtrise les esprits, pour les éloigner de la seule religion véritable. Ainsi, il ne s'agit ici proprement que de déclarer la guerre au démon lui même, afin de détruire l'injuste tyrannie qu'il exerce sur tant de nations, & de les rendre accessibles à la doctrine des vérités évangéliques.

Le but d'une telle guerre ne seroit, en un mot, que d'ôter les chaînes de la servitude à la volonté des hommes, & de mettre leur raison en liberté de disposer de leurs opinions, afin qu'ils fussent en état de profiter de la prédication de la religion chrétienne. S'ils refusent de l'écouter, ou s'ils la reçoivent avec la docilité nécessaire, c'est ce qui n'entre point dans mon sujet, & qui n'a point une liaison nécessaire avec les efforts qu'il est de notre devoir de faire, pour réussir dans une si noble entreprise. Ce seroit toujours faire beaucoup que de détruire l'empire

temporel du diable, & de ruiner cette puiſſance, qui eſt armée continuellement contre la lumière en faveur de l'ignorance la plus opiniâtre.

Cette guerre me paroît juſte & légitime; & ſi elle étoit exécutée avec toute la modération poſſible, bien loin d'être cruelle, ce ſeroit l'acte de charité le plus grand qu'il ſeroit poſſible de faire en faveur de ces malheureux & de leurs poſtérités. On peut en juger par ce qui eſt arrivé à notre propre patrie.

Suppoſons que jamais ni Jules-Céſar, ni quelqu'autre général Romain, n'eût jeté la vue ſur la conquête de la Grande-Bretagne, ou bien qu'elle n'eût été attaquée que long-tems après que la religion chrétienne fut répandue ſur la ſurface de la terre; il eſt vrai que la nation Britannique auroit pu recevoir, à la fin, cette ſainte religion, avec les autres peuples ſeptentrionaux; mais il eſt vrai auſſi qu'elle auroit été enſevelie dans les ténèbres du paganiſme plus long-tems de trois ſiècles qu'elle ne l'a été, & que, dans ce cas, pluſieurs milliers de perſonnes, qu'on a vues diſciples zélés de Jéſus-Chriſt, & dont pluſieurs ont prouvé leur foi par le martyre, auroient été privées, dans le ſein du paganiſme de leurs ancêtres, des glorieux avantages attachés à la doctrine de l'évangile.

Je sais bien que cette invasion des Romains dans la Grande-Bretagne étoit une entreprise cruelle, injuste & tyrannique; qu'elle étoit contraire au droit naturel, & l'effet d'une ambition criminelle. Cependant, il a plu à la divinité de faire sortir de cette violence la marque la plus précieuse de sa bonté paternelle pour nous, puisque notre esclavage extérieur a servi à nous affranchir de bonne heure de la servitude de l'erreur, & à nous faire embrasser la doctrine salutaire de l'évangile.

C'est ainsi que le ciel sait tourner les plus mauvais desseins que les passions inspirent aux hommes, vers le but de sa providence, & en tirer des effets directement opposés à l'intention de ceux qui travaillent à l'exécution de ces desseins. Ces sortes de gens sont criminels, dans le tems même qu'ils procurent au genre humain les avantages les plus précieux. Il n'en seroit pas de même des monarques chrétiens, s'ils unissoient leurs forces, dans l'intention religieuse d'obliger les infidèles d'ouvrir une porte à la religion chrétienne, & de lui rendre leurs oreilles & leurs cœurs accessibles. Il est naturel de croire que la providence accorderoit à cette entreprise pieuse, des succès du moins assez favorables pour introduire dans le monde infidèle une connois-

ſance générale du chriſtianiſme. Pour ce qui regarde la poſſibilité de le porter enſuite à embraſſer telles ou telles opinions particulières, c'eſt ce qui n'entre pas dans le ſujet que je me ſuis propoſé de traiter.

On ne doit pas s'imaginer ici que ce que je viens de dire autoriſe les différentes ſectes des chrétiens à ſe perſécuter les unes les autres, & à contraindre ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment à entrer dans le ſyſtême qu'elles croient le ſeul conforme à la volonté révélée de Dieu, comme ſi toutes les brebis de Jéſus-Chriſt devoient être du même bercail.

Je trouve une grande différence entre employer la force pour réduire au chriſtianiſme des payens & des ſauvages, & entre forcer ceux qui ſont déjà chrétiens, d'embraſſer telles ou telles opinions particulières. Quand il ſeroit juſte & légitime de ſe ſervir de la voie des armes, pour obliger les idolâtres à connoître & à adorer Jéſus-Chriſt, je ne laiſſerois pas de trouver une injuſtice criante dans une guerre que des proteſtans déclareroient à leurs adverſaires pour les faire renoncer à leurs chimères & à leurs inſtitutions humaines en faveur du chriſtianiſme épuré.

Ce n'eſt pas que j'approuvaſſe, en aucune manière, une guerre qu'on feroit aux payens, pour

les forcer à embraſſer notre religion. Je voudrois qu'on tâchât de les vaincre par les armes, afin de détruire leurs idoles, & d'enſevelir leur idolâtrie ſous les ruines de leurs temples; mais je trouverois fort déraiſonnable de les perſécuter & de les punir, s'ils s'opiniâtroient à ne point croire en Jéſus-Chriſt. Si la foi, comme l'écriture nous l'enſeigne, eſt un don de Dieu, par quel principe de religion pouvons-nous punir des malheureux, pour ne point faire uſage d'un don, dont il ne plaît pas au ciel de les favoriſer?

Il s'enſuit, à plus forte raiſon, qu'il n'y a rien de ſi contraire à la religion chrétienne, que la violence dont ſe ſert une ſecte de chrétiens, pour impoſer à une autre le joug de ſes ſentimens particuliers.

Il me ſemble qu'il ne ſera pas hors d'œuvre de dire ici un mot de la malheureuſe coutume qui règne parmi pluſieurs chrétiens, de maltraiter de paroles ceux qui n'ont pas les mêmes idées qu'eux ſur quelques articles de la religion. C'eſt une maxime que les rabbins ont laiſſée à leur poſtérité par tradition, qu'il ne faut pas tourner en ridicule les Dieux des payens. Mais nous ſommes bien éloignés d'une ſi ſage diſcrétion, puiſque nous accablons tous les jours nos frères de ſatyres, de noms injurieux, & d'indignes ſobriquets,

parce qu'ils n'adorent pas le même Dieu préciſément à notre manière. Comment eſt-il poſſible que nous nous mettions dans l'eſprit, que dans la calomnie, dans les reproches & dans les paſquinades, il n'y ait pas une déteſtable eſpèce de perſécution ?

Pour moi je m'imagine que la perſécution de la langue égale preſque en cruauté la perſécution qui ſe fait par le fer & par le feu. Salomon compare certaines paroles à des coups d'épée, & David eſt ſi ſenſible aux diſcours injurieux de ſes ennemis, qu'il fait ſouvent, ſur ce ſujet, les plus triſtes exclamations. *Ils m'ont aſſiégé*, dit-il, *de paroles de haine ;* & dans le même Pſeaume : *il ſe couvre d'imprécations comme d'un habit.*

Je conviens que je m'écarte de mon ſujet, en étendant mes réflexions touchant la perſécution de la langue, plus loin que ſur les matières de la religion. Mais puiſque des remarques utiles ne ſont, à proprement parler, jamais hors de ſaiſon, on me pardonnera la digreſſion où j'ai envie d'entrer.

Dans tous mes voyages, je n'ai pas vu un pays autre que l'Angleterre, où non-ſeulement les différentes ſectes, mais encore les différentes factions, ſe font un ſi grand plaiſir de choquer la charité, & de ſe déchirer de la manière du monde

la plus cruelle, pour des fautes que la foibleſſe humaine devroit rendre excuſables. Nous prenons un ſi grand goût à cenſurer, & à condamner ceux qui n'embraſſent pas nos ſentimens, de quelque nature qu'ils puiſſent être, que nous ne briderions pas notre langue quand nous verrions la ruine de la nation toute prête à ſortir de nos diſſenſions malheureuſes.

J'ai vu quelquefois, parmi mes compatriotes, des gens éclairés & vertueux tomber dans le malheur de ſe tromper auſſi-bien ſur la religion, que ſur les vrais intérêts de la patrie; je les ai vus pouſſés infiniment plus qu'ils n'avoient d'abord deſſein d'aller, par la haine farouche & implacable de ceux dont ils avoient abandonné le parti. J'ai vécu aſſez long-tems pour voir ces mêmes perſonnes, revenues de leur égarement, faire un aveu public & ſincère de leur faute, & en témoigner le repentir le plus vif. Mais je n'ai jamais vu qu'on eût aſſez de charité pour leur pardonner leur erreur, & pour ſe réconcilier avec eux.

Peut-être que le ſiècle, dans lequel j'ai vécu, n'eſt pas un tems propre pour l'exercice de la charité, & que les âges futurs ſeront plus fertiles en bons chrétiens; peut-être auſſi cet inconvénient eſt-il ménagé par la providence, pour ré-

pandre, par notre dureté, plus de jour ſur la miſéricorde de Dieu, & pour faire ſentir fortement aux hommes, qu'ils ſont les ſeules créatures qui ne ſavent pas pardonner.

J'ai connu un fort honnête homme qui, défabuſé d'un parti qu'il avoit embraſſé avec imprudence, ſans rien commettre, pour cela, de contraire au chriſtianiſme & aux bonnes mœurs, retourna vers ſes vieux amis, leur fit un aveu touchant de ſa foibleſſe, & leur en demanda pardon de la manière du monde la plus pathétique. Mais ils ne lui répondirent que par des railleries, & en inſultant à ſa ſoumiſſion, comme à une marque caractériſtique d'une ame baſſe & lâche. Il ne ſe rebuta pas par une réception ſi mal-honnête & ſi outrageante; il demanda pourquoi ils n'agiſſoient pas avec lui, comme avec un pécheur pénitent, en ſe conformant à la règle que Dieu preſcrit aux hommes, & qu'il pratique lui-même. Une leçon ſi ſage ne les toucha point; ils lui répliquèrent que le ciel pouvoit lui pardonner, s'il le trouvoit à propos, mais qu'ils ne le feroient jamais; & enſuite ils racontèrent au premier venu tout ce qui venoit de ſe paſſer, comme un ſujet de railleries & de turlupinades.

Il eſt vrai qu'en même-tems des perſonnes ſages & vertueuſes trouvoient que, par cette con-

duite, ils ne faiſoient que ſe déshonorer eux-mêmes, & mettre dans un plus grand jour la gloire de celui qu'ils rebutoient avec une dureté ſi indigne.

Ce que je rapporte ici me touche d'une manière trop ſenſible, pour ne pas m'y étendre davantage. On ne peut oppoſer, à une férocité ſi barbare, que la patience chrétienne, qui eſt, à mon avis, l'unique méthode de triompher même du mépris général du genre humain. Non-ſeulement elle nous conſole, en répandant dans notre ame une paix ſecrète qui ne ſauroit être troublée par tous les embarras du dehors, mais elle eſt propre encore à dompter, avec le tems, la fureur des hommes; il n'eſt pas poſſible qu'ils n'ouvrent jamais les yeux ſur un attachement conſtant & ſincère à la vertu, par lequel on fait voir que, malgré quelques égaremens paſſagers, on a toujours eu un fond inaltérable de probité, & un véritable caractère d'honnête homme. Si un chrétien ſe conduit de cette manière, il n'eſt pas croyable que la juſtice ſouveraine permettre qu'il ſoit toujours accablé ſous le poids d'une mauvaiſe réputation & du mépris public.

C'eſt le pauvre Robinſon Cruſoé vieilli dans l'affliction, abattu continuellement par des cenſures & par des calomnies, mais fortifié par des

ſecours intérieurs, qui oſe preſcrire ce remède contre les cris & contre les reproches d'un peuple précipité dans ſes jugemens. La patience jointe à un devouement ſincère pour la vertu, & à une ſoumiſſion reſpectueuſe pour la providence divine, eſt la ſeule choſe capable de rétablir la réputation d'un homme, & de le juſtifier dans l'eſprit de ſes ennemis les plus opiniâtres. S'il ne réuſſit pas par ce moyen, il aura du moins la ſatisfaction de ſe rendre juſtice à lui-même, de mépriſer ceux qui n'ont ni charité ni politeſſe, & de les abandonner à leurs paſſions & à leur rage, qui ſe puniſſent elles-mêmes par les troubles qui les accompagnent.

C'eſt cette penſée qui m'oblige à m'approprier en quelque ſorte certains vieux vers faits par le fameux George Withers, dans le tems qu'il étoit empriſonné dans la tour.

C'étoit un gentilhomme qui aimoit la poéſie, & qui avoit été ſi malheureux à changer pluſieurs fois de parti dans les guerres civiles d'Angleterre, qu'il avoit été mis à la tour, tantôt par une des factions, & tantôt par l'autre. Il y avoit été empriſonné par le roi, par le parlement, par l'armée, & par ce parlement poſtiche que Cromwel avoit mis à la place de celui qu'il avoit chaſſé. Il me ſemble qu'il fut encore traité de la même ma-

nière par le général Monck, en ſorte que, par une deſtinée toute particulière, il étoit toujours du parti qui avoit le deſſous.

Voici les vers que j'ai en vue :

Aux ordres du public d'un faux éclat ſurpris,
Je fus toujours rebelle;
Mais notre mutuel mépris
Finit notre querelle.

Peu prudent, mais naïf, j'eus toujours le deſſein
De ſervir ma patrie.
Aime-t-elle un eſprit libre de flatterie :
Elle me donnera du pain;
Sinon, la paix de l'ame eſt un charmant feſtin,
Qu'elle voudroit me dérober en vain.

Il eſt tems de mettre des bornes à ma digreſſion, & de revenir à mon ſujet principal.

J'ai parlé d'un projet qui conviendroit au Czar ce puiſſant maître de cette grande étendue de pays connue dans le monde ſous le nom de l'empire de Ruſſie, & qui fait preſque une huitième partie du monde. J'ai fait voir évidemment, ce me ſemble, qu'un tel projet n'a rien de criminel,

& qu'il n'y a pas la moindre teinture de perſécution dans le deſſein de faire une guerre de cette nature, uniquement pour ouvrir un paſſage à la religion de Jéſus-Chriſt.

Si tous les princes chrétiens qui emploient à préſent ſi mal leurs forces, & dont bien ſouvent le but eſt de ſe perſécuter les uns les autres, vouloient agir de concert, & joindre leurs armes contre le paganiſme & contre le culte du diable, il y a grande apparence que dans un ſeul ſiècle toute la partie abrutie du genre humain auroit appris à fléchir les genoux devant le Dieu de vérité, & qu'ils béniroient l'heureuſe violence qui auroit produit pour eux les effets de la plus fervente charité.

Une ſemblable entrepriſe ne pourroit pas manquer d'un heureux ſuccès, à moins que la juſtice divine n'eût réſolu de tenir les hommes encore plus long-tems dans les ténèbres de l'erreur & de l'ignorance, parce que la coupe de leurs abominations n'eſt pas encore pleine. Quoi qu'il en puiſſe arriver, il y auroit pour les princes chrétiens, lieu d'eſpérer dans un tel projet le concours puiſſant du ciel, infiniment plus que lorſqu'ils plongent le fer dans le ſein de leurs frères, & qu'ils répandent des fleuves de ce ſang chrétien, pour des raiſons auſſi frivoles que celles

qui ont rempli l'europe de funérailles pendant plus de trente années conſécutives,

Je pourrois deſcendre ici dans un plus grand détail, & remarquer que, ſi le terrein que les chrétiens occupent ſur le globe, eſt ſi peu de choſe en comparaiſon de la vaſte étendue qui eſt habitée par les infidèles, le nombre des vrais chrétiens eſt encore bien moins proportionné à celui des chrétiens de nom. Il y a un nombre infini de gens qui s'honorent hardiment de ce titre glorieux, quoiqu'ils connoiſſent à peine l'écorce du chriſtianiſme, & qu'ils n'aient pas la moindre envie d'en ſavoir davantage.

Le nombre des vrais chrétiens ne ſera jamais connu d'une manière certaine. Ce n'eſt pas une queſtion d'arithmétique; les vrais chrétiens ſont ſi fort mêlés avec les faux dans ce monde; & ces derniers attrapent l'art d'imiter les autres ſi bien, qu'il eſt très-difficile de ne s'y pas tromper.

Nous ſerons ſans doute dans une grande ſurpriſe, le jour du jugement dernier, quand nous verrons pluſieurs de nos contemporains que notre zèle avoit condamnés aux ténèbres éternelles, deſtinés par le ſouverain juge du monde à vivre auprès de la ſource des lumières. La charité, de la manière dont elle eſt exercée dans le

monde, eſt ſi fort dépendante de nos foibleſſes, de notre orgueil, de la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, & de la témérité de nos jugemens, que d'ordinaire elle ſuit des guides aveugles, & qu'elle forme touchant les choſes, & touchant les perſonnes, des idées fort éloignées de leur valeur réelle. Il n'y a point de maxime générale qui puiſſe régler notre conduite à cet égard, ſi ce n'eſt ce paſſage de l'écriture ſainte, qui nous ordonne de croire, en toute humilité, chacun plus excellent que nous. Maxime, pour le dire en paſſant, qui eſt très-difficile dans la pratique.

Que le nombre des vrais chrétiens ſoit plus ou moins grand, ſelon qu'il plaît à celui qui ſeul eſt le maître de planter le chriſtianiſme dans le cœur; c'eſt-là un ſujet hors de la ſphère de notre curioſité & de nos recherches. Il nous eſt impoſſible de faire des chrétiens; mais nous pouvons & nous devons ouvrir la porte à la prédication de l'évangile aux payens; c'eſt-là le ſeul moyen qui puiſſe donner occaſion à la véritable religion de s'étendre.

Les habiles gens du monde donnent la torture à leur eſprit, concentrent tous leurs efforts & réuniſſent toute leur invention, pour former des projets, & pour faire faire des ſouſcriptions,

afin d'avancer & d'augmenter la navigation & le commerce. Mais on traiteroit de projet chimérique & du plus grand de tous les *bubbes* (1) le plan de faire ſouſcrire pour dix ou douze millions deſtinés à équiper des flottes, & de fournir des armes pour abattre le paganiſme, & pour ſeconder des miſſionnaires prêts à ne rien négliger pour communiquer aux payens la doctrine ſalutaire de l'évangile. Une telle entrepriſe néanmoins ſeroit extrêmement avantageuſe aux peuples qui l'entreprendroient, & à la nation qui en ſeroit le but.

Par des conquêtes de cette nature, la religion chrétienne ſeroit dominante en fort peu de tems chez pluſieurs peuples ſauvages & idolâtres, & le nombre des ſujets de Jéſus-Chriſt ſeroit bientôt doublé.

Voilà la croiſade que je prêche, & je ſoutiens que ce ſeroit une guerre tout auſſi légitime qu'aucune de celles qui ont été entrepriſes depuis la création du monde. Elle procureroit une gloire immortelle aux conquérans, & les plus précieuſes bénédictions aux peuples vaincus. Il me ſeroit

---

(1) Le commerce des actions n'a que trop fait connoître la ſignification de ce terme anglois.

aiſé de former, ſelon ce plan général, différens projets de la même nature pour les différens monarques chrétiens, & je pourrois les fonder ſur des principes ſi sûrs que, ſi on vouloit ſérieuſement ſonger à les exécuter, il eſt très-vraiſemblable qu'ils auroient tout le ſuccès qu'on en pourroit eſpérer.

Malheureuſement des diviſions très-éloignées de l'eſprit du chriſtianiſme ont été toujours un obſtacle invincible à la propagation de la religion de Jéſus-Chriſt. Des guerres contraires, non-ſeulement à la charité chrétienne, mais encore au droit naturel, occupent tellement les ſouverains de l'europe, que je ne m'attends pas à les voir, dans ce ſiècle corrompu, s'animer mutuellement à ſaiſir l'occaſion de réuſſir dans ces entrepriſes glorieuſes dont je viens de tracer le plan. J'oſe me perſuader pourtant qu'on verra un jour toutes les puiſſances chrétiennes, dociles à une inſpiration du ciel, joindre leurs forces pour réuſſir dans des deſſeins ſi glorieux. Alors la facilité qu'on trouvera à ſoumettre ces royaumes d'Afrique, répandra de la honte ſur l'indolence des générations paſſées, qui auront négligé une occaſion favorable.

Une pareille guerre étant légitime de toutes les manières, & à tous les différens égards ſous leſquels

lesquels on peut la considérer, il me semble qu'il seroit très-naturel de diriger la victoire à l'extirpation de l'erreur & de la superstition. Puisque c'est Dieu seul qui est l'éternel des armées, & qui donne la victoire, rien n'est plus raisonnable que de ne vouloir vaincre que dans l'intention de s'intéresser à sa gloire, en étendant le royaume de Jésus-Christ. Ces vérités sont sensibles & évidentes ; mais malheureusement elles ne sont pas d'une nature à faire de fortes impressions, tant que d'autres motifs de faire la guerre & la paix excerceront un pouvoir absolu sur les esprits.

Je le répète, rien n'est plus juste, plus praticable & plus facile, que les projets que j'ai proposés. Mais je doute fort que nous trouvions dans notre siècle, & dans d'autres siècles suivans, le zèle qui seroit nécessaire pour entreprendre & pour exécuter heureusement des desseins si grands & si glorieux.

Pour engager les hommes dans cette guerre pieuse, il faudra que le ciel lui-même sonne la trompette, & que des légions d'anges descendent pour se liguer avec les souverains de la terre, animés par une inspiration divine à réduire tout l'univers sous l'empire de Jésus-Christ. Certaines gens prétendent que le tems où ce grand ouvrage

doit s'achever n'eſt pas loin ; mais je n'en ai rien entendu dire, ni dans mes voyages ſur cette terre, ni dans la viſion qui m'a tranſporté dans le monde inviſible.

FIN.

VISION

DU MONDE

ANGÉLIQUE.

IL faut être fortement occupé de ce que l'on eſt actuellement, & de l'état dans lequel on ſe trouve dans ce monde, pour ne jamais tourner ſes réflexions vers ce que l'on doit être un jour.

Le ſéjour, la compagnie & l'occupation que nous aurons dans la vie à venir valent bien la peine, ce me ſemble, d'exciter notre curioſité; & de nous engager à porter nos recherches ſur des ſujets qui nous regardent de ſi près.

Je crois que la raiſon la plus forte qui peut avoir interrompu dans ces ſortes de recherches ceux qui y étoient entrés, & qui peut en avoir détourné d'autres, qui ne s'en étoient pas encore mis en peine, conſiſte en certaines notions chimériques, & en certaines idées pleines de

fanatiſme, qu'on a données au public ſur des matières ſi graves, ſi importantes, & ſi dignes de notre attention.

Comme je ne néglige rien pour me former des idées juſtes ſur ces ſujets, je ferai tous mes efforts pour en parler d'une manière claire & diſtincte, & je me fais fort de n'en rien dire qui ſoit confus, mal digéré, & uniquement propre à rendre plus épaiſſes les ténèbres qui empêchent les hommes de pénétrer dans ces ſujets ſi éloignés de nos conceptions ordinaires.

Je ne donnerai pas la torture à mon eſprit, pour déterminer la place fixe du ciel & de l'enfer : ce n'eſt pas que je ne ſois très perſuadé qu'il doit y avoir un lieu déterminé qui recevra nos ames au ſortir du corps. Si nous devons exiſter après cette vie, il faut bien que nous exiſtions quelque part.

On voit par un grand nombre d'exemples rapportés dans les évangiles, que, du tems que Jéſus-Chriſt commença à prêcher ſa doctrine, ceux ſur qui elle faiſoit des impreſſions plus fortes étoient d'une ſtupidité qui paſſe l'imagination. Cette craſſe ignorance dura encore long-tems après la mort de notre ſauveur ; ce qu'il eſt aiſé de voir par les diſcours que tinrent enſemble les deux diſciples qui alloient à Emmaüs. Pendant bien du tems encore ils eurent

des notions fort biſarres du royaume de Jéſus-Chriſt, & des dignités qu'il devoit procurer à ſes favoris ; témoin la prière que lui fit la femme de Zébédée, de mettre un de ſes fils à ſa main droite, & l'autre à ſa main gauche. C'étoit à-peu-près comme ſi la femme demandoit pour l'un de ſes enfans la charge de ſecrétaire d'état, & pour l'autre celle de chancelier, perſuadée que ſa ſollicitation étoit proportionnée à la faveur où elle voyoit ſes fils auprès de leur maître.

La frayeur qu'eurent les apôtres de ce qu'ils prenoient pour un eſprit, venoit de la même ſource, frayeur ſi grande qu'elle leur ôta l'uſage des ſens & de la raiſon. Si la moindre liberté d'eſprit leur étoit reſtée, ils ſe ſeroient réjouis de la vue d'un ange, & auroient prêté une attention religieuſe à ce qu'il avoit à leur dire de la part du ciel, ou bien ils auroient prié le maître des eſprits de les ſauver de la malice du démon ; ſuppoſé qu'ils euſſent cru que c'étoit l'apparition d'un eſprit infernal. Heureuſement pour eux ils ne reſtèrent pas long-tems plongés dans une ignorance ſi funeſte, & les lumières vives qu'ils reçurent du ciel, chaſsèrent bientôt de leurs ames toutes ces notions abſurdes.

Tout ce que je prétends inférer de ce que je viens de dire, c'eſt que dans ce tems-là c'étoit

une opinion généralement reçue, que les eſprits ſe mêloient des affaires humaines. Le peuple de Dieu, inſtruit par Dieu lui-même, ne trouvoit rien dans les livres du vieux teſtament qui fût capable de l'en déſabuſer; il y voyoit au contraire un grand nombre de paſſages propres à le confirmer dans ce ſentiment; telle étoit, entre autres, une loi expreſſe contre ceux qui avoient un eſprit familier, c'eſt-à-dire, contre ceux qui avoient un commerce particulier avec un des mauvais eſprits habitans du monde inviſible, dont il eſt queſtion ici.

En vain certaines perſonnes qui ſe plaiſent dans leur incrédulité, donnent-elles la torture à leur incrédulité, ainſi qu'à leur imagination, pour décréditer l'hiſtoire de l'enchantereſſe d'Endor, qui fit paroître à Saul un vieillard ſemblable au prophète Samuel. Ce fait eſt rapporté dans l'écriture ſainte d'une manière ſi circonſtanciée, qu'il faut s'aveugler de propos délibéré, ſi l'on n'y découvre pas que les apparitions des eſprits ne ſont point incompatibles avec la nature & avec la religion. Cette hiſtoire attribue même à cette femme l'art que les Américains appellent *Paw-Wan*, c'eſt-à-dire, de conjurer les eſprits, & de les forcer à parler aux hommes. L'eſprit de Samuel paroît effectivement, il pro-

phétiſe & prédit au roi toutes les malheureuſes particularités de la cataſtrophe terrible qui devoit lui arriver le jour ſuivant.

Cet eſprit qui apparut alors à Saul, devoit être, à mon avis, un bon eſprit qu'on appeloit l'*Ange d'un homme*, comme il paroît par ce que diſoit cette ſervante des actes des apôtres, en voyant devant la porte Pierre ſorti miraculeuſement de la priſon. Si l'on prend la choſe de cette manière, elle confirme mon idée touchant le commerce des eſprits purs, avec les eſprits enfermés dans des corps, & touchant les avantages que les hommes peuvent retirer d'un tel commerce. Ceux qui prétendent que ce fut un mauvais eſprit, doivent ſuppoſer en même tems que Dieu peut ſe ſervir du diable comme d'un prophète, mettre dans la bouche du menſonge les vérités qu'il trouve bon de révéler aux hommes, & ſouffrir qu'il prêche aux tranſgreſſeurs de ſes loix la juſtice des châtimens qu'il a réſolu de leur infliger. Je ne ſais pas de quel biais ces interprètes ſe ſerviroient pour ſauver tous les inconvéniens d'une telle opinion. Pour moi je ne vois pas qu'il convienne à la majeſté divine de prêter à Satan ſon eſprit de vérité, & d'en faire un prédicateur & un prophète.

Quand j'étois dans ma ſolitude, mon imagination étoit continuellement pleine des idées

d'eſprits & d'apparitions, & ſur-tout lorſque je ſortois de ma caverne au clair de la lune, qui me faiſoit prendre chaque brouſſaille pour un homme, & chaque arbre pour un homme à cheval. Ma frayeur donna tant de force à cette prévention, que pendant long-tems je n'oſois ſortir de nuit, ou du moins regarder derrière moi, quand une grande néceſſité me forçoit de quitter mon antre. J'étois alors auſſi fermement perſuadé qu'il y avoit de la réalité aux illuſions que je me faiſois à moi-même, que je ſuis convaincu que ce n'étoient que les effets d'une imagination frappée & d'un eſprit hypocondriaque.

Cependant, pour faire voir au lecteur juſqu'à quel point peut aller la force de l'imagination, & pour le faire juger ſi, dans mes circonſtances, la plupart des hommes n'auroient pas donné dans des chimères ſemblables, il ne ſera pas inutile que je lui faſſe ici un récit un peu détaillé de certains phénomènes qui me troublèrent extrêmement, & qui me remplirent d'inquiétudes affreuſes.

Le premier objet qui m'inſpira ces ſortes d'idées, fut la vieille chèvre que je trouvai mourante dans la caverne où j'étois entré. Ce fait eſt vrai, j'en aſſure le public; n'importe dans quel endroit du monde il ſoit arrivé, & il vaut bien la peine que je rapporte dans toute leur

ſuite les différens effets qu'il produiſit ſucceſſivement ſur mon imagination.

Quand je fus d'abord arrêté par le bruit que fit cet animal moribond, ſa voix me parut en tout ſemblable à celle d'un homme; je la trouvois même articulée, quoiqu'il me fût impoſſible de former un ſens des différens ſons. Il étoit très-naturel pour moi d'en inférer que j'entendois parler, mais que c'étoit dans un langage qui m'étoit inconnu. S'il m'étoit poſſible de décrire avec exactitude la ſituation où je me trouvai alors, je l'entreprendrois volontiers; je dirai ſeulement qu'à cette voix inattendue, tout mon ſang ſembla s'arrêter comme glacé dans mes veines. Une ſueur froide découla de tout mon corps, toutes mes jointures, comme les genoux de Balthaſar, ſe choquèrent les unes les autres, & mes cheveux ſembloient ſe dreſſer ſur ma tête.

Ce n'eſt pas tout; après les gémiſſemens de cet animal, qui n'étoit, comme je le vis après, qu'une manière languiſſante de bêler, j'entendis deux ou trois ſoupirs qui reſſembloient auſſi naturellement à ceux d'une créature humaine, qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer. Ces ſoupirs, accompagnés de la lumière qui ſortoit des yeux de ce pauvre animal, me confirmèrent dans ma frayeur, & la portèrent au plus haut degré. Cependant, comme je l'ai dit dans mon premier volume, je

ramaſſai aſſez de courage pour vaincre cette crainte puérile, & pour rentrer dans la caverne, dont ma peur m'avoit chaſſé, avec un morceau de bois brûlant, en guiſe de flambeau, qui me fit découvrir; d'une manière fort agréable pour moi, qu'il n'y avoit rien que de naturel dans tout ce qui avoit fait de ſi terribles impreſſions ſur mon eſprit.

Néanmoins cette frayeur, quoique calmée par la découverte de ſa véritable cauſe, me laiſſa une certaine diſpoſition, & certaines traces dans le cerveau qui ne paſsèrent pas vîte, & que je ne ſus de long-tems effacer, malgré tous mes efforts de raiſonnement. Les vapeurs que ma crainte chimérique avoit fait monter dans mon cerveau, ne purent pas être ſi bien abattues, qu'à la moindre occaſion elles ne repriſſent la même route. Depuis ce tems-là, non-ſeulement je vis, mais encore, s'il m'eſt permis de m'exprimer de cette manière, je ſentis des apparitions, & je les ſentis d'une manière auſſi diſtincte qu'il eſt poſſible de ſentir les choſes les plus réelles. En un mot, je me trouvai dans un état ſemblable à la ſituation mélancolique où m'avoit mis autrefois, pour un tems conſidérable, le veſtige d'homme que j'avois vu ſur le rivage dans la partie ſeptentrionale de mon île.

Dans cette triſte prévention je n'entendois

jamais le moindre bruit de près ni de loin, ſans treſſaillir, & ſans m'attendre à l'arrivée du diable; chaque arbriſſeau qui paroiſſoit ſur une colline où je ne me ſouvenois pas de l'avoir vu auparavant, me ſembloit une figure humaine, & je prenois chaque vieux tronc pour un ſpectre.

Ma raiſon ne pouvoit pas gagner un empire abſolu ſur les vapeurs qui m'accabloient le cerveau. Le dérèglement de mon imagination étoit devenu une maladie dans les formes; il m'étoit auſſi impoſſible de m'en guérir par le raiſonnement, qu'au plus grand philoſophe de ſe tirer de la fièvre par le moyen de la réflexion. Je ne revins entièrement de cette indiſpoſition malheureuſe, que lorſque j'eus le bonheur de trouver mon fidèle Vendredi, dont l'agréable compagnie fit ſortir toutes ces rêveries de mon imagination.

Avant que de quitter ce ſujet, je ne ferai pas mal de donner quelques conſeils, fondés ſur ma propre expérience, à ceux qui ſont aſſez malheureux pour être en proie à leurs propres chimères, & aux fantômes qu'une noire mélancolie engendre dans le cerveau. Je les exhorte à ne point s'habituer à regarder derrière eux quand ils ſe trouvent dans un lieu ſombre, ni à viſiter tout, en tremblant, avec une chandelle dans les coins

de leur chambre. Je ſuis sûr que, s'ils négligent ce conſeil, chaque objet leur paroîtra un ſpectre affreux, & leur imagination, ingénieuſe à faire naître des démons à chaque pas, deviendra réellement un diable qui ne ceſſera jamais de les tourmenter.

Que d'un autre côté les eſprits forts n'infèrent pas de ces apparitions imaginaires, qu'un eſprit déréglé & malade fait ſortir du cerveau d'un hypocondriaque, qu'il n'y a point d'apparitions réelles, & que le commerce d'eſprits bons ou mauvais avec les hommes, n'eſt qu'une fable impertinente; qu'ils en concluent encore beaucoup moins que le diable n'exiſte pas.

L'exiſtence du diable & ſon commerce avec les hommes, me paroît un article inconteſtable, & de la dernière évidence. Ce n'eſt pas tout; je crois qu'il n'eſt pas moins évident que nous avons bien ſouvent commerce avec tous les autres eſprits qui compoſent le monde inviſible. Je vais expliquer ce que je penſe là deſſus avec toute la netteté dont je ſuis capable; j'eſpère de n'en rien dire qui ne ſoit clair & facile à comprendre aux gens d'un génie médiocre.

Qu'il y ait des eſprits qui exiſtent ſans corps, c'eſt une choſe dont aucun chrétien ne doute, & il n'eſt pas poſſible d'alléguer la moindre raiſon

pour établir qu'il ne pourroit pas y avoir un commerce mutuel entre nos ames & ces eſprits purs & dégagés de la matière.

Ce principe étant poſé, j'oſe ſoutenir que nous pouvons nous aſſurer de la réalité de ce commerce mutuel, ſi nous voulons bien faire attention à notre propre expérience. Il eſt vrai que nous ſommes abſolument ignorans ſur la manière dont ſe fait un commerce dont nous pourrions tirer de ſi grands avantages; il nous eſt impoſſible de ſavoir comment les idées paſſent de ces intelligences pures dans nos ames, & de quelle manière nos ames communiquent leurs penſées aux eſprits dégagés de la matière; tout ce que nous ſavons, c'eſt que cette correſpondance ſecrète ſe fait ſans le ſecours des organes.

Ce ſujet étant donc parfaitement obſcur de ce côté-là, & inacceſſible à notre pénétration, je ne m'attacherai qu'à développer les effets de ce commerce, ſans y comprendre les apparitions que bien des gens ne veulent point admettre, & que, dans le fond il eſt très-difficile de diſtinguer des fantômes de notre imagination, & des chimères, dont la rate remplit le cerveau.

Les effets les plus ſenſibles de notre commerce avec les intelligences pures, & qui me

paroiſſent ſi ſenſibles, qu'il eſt impoſſible de les nier, ſont les ſuivans :

Des ſonges, certaines voix, certains bruits, des avertiſſemens, des preſſentimens, des appréhenſions, une triſteſſe involontaire.

Pour les *ſonges*, c'eſt un ſujet dont l'examen eſt fort dangereux, & nous ſommes ſi accoutumés à rêver creux ſur les *rêves*, qu'en exhortant les gens à faire attention aux ſonges, c'eſt, en quelque ſorte, les porter à rêver en veillant. On pouſſe, d'ordinaire, le cas qu'on en fait à des excès ſi ridicules & ſi extravagans, qu'un auteur ne ſauroit traiter ces ſortes de matières avec une trop grande précaution.

Il eſt certain, cependant, qu'autrefois les ſonges étoient un des moyens les plus ordinaires dont Dieu ſe ſervoit pour avertir les hommes de ce qu'ils devoient faire, ou éviter de faire. C'eſt ainſi que Joſeph, l'époux de la Sainte-Vierge, fut averti, en ſonge, de ſe retirer en Egypte; c'eſt encore par un ſonge que Dieu lui ordonna de revenir de-là dans la Judée; & dans le même chapitre, les ſages de l'orient ſont avertis, en ſonge, de la route qu'ils devoient prendre, pour échapper à la fureur d'Hérode, en retournant dans leur patrie.

Puiſque ces paſſages de l'écriture-ſainte & un

nombre infini d'autres, dont fourmillent les livres ſacrés, nous font voir, avec la dernière évidence, que Dieu déclaroit autrefois ſa volonté aux hommes par ce moyen, je voudrois bien qu'on eût la bonté de répondre juſte à la queſtion, ſuivante : *par quelle raiſon faut-il détourner les chrétiens d'à-préſent de faire la moindre attention aux ſonges ?*

Non-ſeulement Dieu envoya ſouvent ces ſonges aux hommes par ſa puiſſance immédiate, mais il eſt évident encore que pluſieurs fois il employa le miniſtère des intelligences pures. C'eſt ainſi que, dans les deux cas mentionnés qui regardent Joſeph, l'époux de Marie, l'écriture dit *que l'ange du Seigneur parut à Joſeph en ſonge.* Or, on peut donner, ſans aucun inconvénient, le nom d'ange à tout eſprit dégagé de la matière, puiſque Dieu peut ſe ſervir de leur miniſtère pour déclarer ſa volonté aux eſprits enfermés dans des corps. J'en conclus que, lorſque dans un ſonge, nous recevons quelque avertiſſement propre à nous faire éviter quelque mal, ou à nous diriger vers quelque bien, nous pouvons dire, ſans trop de hardieſſe, qu'un bon eſprit nous a donné un avertiſſement en ſonge, & même qu'*un ange du Seigneur nous a apparu.* Ces deux expreſſions me paroiſſent entièrement ſynonymes.

Pour appuyer l'opinion dans laquelle je ſuis à cet égard, ſur des faits inconteſtables, ou du moins, ſur des faits qu'aucun homme de bon ſens ne ſera capable de révoquer en doute, j'oſe bien appeler au ſecours l'expérience de toutes les perſonnes qui font réflexion ſur ce qui leur arrive à elles-mêmes, & qui examinent leurs ſonges d'un eſprit également éloigné de l'incrédulité & de la ſuperſtition. Je leur demande s'ils n'ont, en aucun tems, obſervé quelque incident remarquable de leur vie qui leur fût prédit en ſonge d'une manière ſi claire & ſi évidente, qu'ils aient été forcés à croire que cette prédiction leur venoit de quelque créature inviſible? Je leur demande encore s'ils n'auroient pas été les maîtres de prévenir les malheurs dont ils ont été avertis de cette manière ſurnaturelle, s'ils y avoient fait attention, & s'ils s'étoient ſervis de leur prudence pour en tirer le véritable uſage?

Je ſuis perſuadé qu'ils conviendront du fait, & que même pluſieurs d'entr'eux m'avoueront, qu'inſtruits par l'expérience, ils ont fort ſouvent évité les déſaſtres qui ſembloient les menacer, en prêtant à cette eſpèce de prédiction l'attention néceſſaire.

S'il m'eſt permis d'alléguer ici, ce qui m'eſt arrivé à moi-même, je puis dire que jamais je n'ai été ſujet à une cataſtrophe remarquable, que

je

je n'en aie été averti en ſonge, & ſi je n'avois pas été dans cette diſpoſition indolente & inattentive, dont je m'efforce ici de tirer mes lecteurs, il m'auroit été facile d'éviter, par ce moyen, un grand nombre de déſaſtres, où mon imprudente ſécurité a ſouffert que je me précipitaſſe.

Dans la ſuite, devenu plus circonſpect par mes malheurs, j'ai été encouragé, par ce même moyen, dans les plus grandes adverſités, & j'ai été pleinement perſuadé qu'elles ne ſeroient pas de longue dûrée. Dans ma triſte ſolitude, par exemple, ma délivrance m'a été miſe tant de fois devant les yeux, que j'avois une conviction très-forte & très-conſolante de ma future proſpérité, qui rendroit mes dernières années auſſi tranquilles & auſſi heureuſes, que les premières avoient été ſujettes aux troubles & à la misère.

Il m'eſt impoſſible, par conſéquent, de me mettre dans l'eſprit, à l'exemple de pluſieurs perſonnes qui ſe font un mérite de leur incrédulité, que tous les ſonges ne ſont que des fantômes d'imagination, formés de l'aſſemblage confus des idées qui ont roulé dans notre cerveau le jour précédent, & je ne ſaurois découvrir une époque fixe qui ſépare les ſonges dignes de notre attention, de ceux qui ne doivent paſſer que pour des chimères.

Je n'ignore pas que d'habiles gens ont oſé

déterminer cette époque, & la confondre avec celle qui a mis fin aux inſtitutions cérémoniales données au peuple Juif, & aux tems typiques, qui n'ont été que les ombres de ce qui devoit arriver ſous la nouvelle loi. Ils s'imaginent que toutes les manières dont il a plu à Dieu de révéler ſa volonté ſous le vieux teſtament, doivent avoir ceſſé dans le même période, étant devenues entièrement ſuperflues par cette révélation claire & ſimple qui nous a été donnée dans l'évangile, & qui a été ſecondée par l'envoi du ſaint-eſprit.

Ils croient prouver par-là, avec la dernière évidence, que dès-lors les ſonges ont dû perdre toute leur ſignification & tout leur poids; mais, par malheur pour eux, l'écriture-ſainte eſt directement oppoſée à cette opinion, quelque vraiſemblable qu'elle puiſſe être. Pour le faire ſentir, il ſuffit d'alléguer & de développer un peu ce qui eſt dit touchant le ſonge qui porta Ananias à travailler à la converſion de ſaint Paul, & touchant celui qui engagea Corneille, ce dévot centenier d'Antioche, à recevoir la doctrine de ſaint Pierre; deux exemples qui font voir d'une manière démonſtrative que les ſonges ſignificatifs ont ſurvécu à l'ancienne loi.

Le premier de ces faits nous eſt rapporté aux *actes des apôtres*, IX, 10. *Il y avoit à Damas un certain diſciple nommé Ananias, à qui le ſeigneur*

dit en viſion, &c. Et il dit dans le ℣. 14. *Or Saul avoit vu en viſion un perſonnage nommé Ananias.* On trouve le ſecond exemple dans les mêmes actes, X. 3. 10. & 11. Nous voyons d'abord dans le ℣. 3. que Corneille le centenier *vit en viſion un ange de Dieu*, que dans le ℣. 30. il décrit comme un *homme revêtu d'un vêtement reſplendiſſant.* Dans le ℣. 10. il dit que ſaint Pierre *tomba dans un raviſſement* ou dans *une extaſe.* Je ſuis perſuadé qu'on m'accordera ſans peine qu'ici, par *viſion*, ou *raviſſement*, on ne ſauroit entendre qu'un profond ſommeil, & que, lorſqu'on nous dit que dans cette extaſe il vit les cieux ouverts, l'écriture ne nous veut faire comprendre autre choſe, ſinon que les cieux ouverts furent repréſentés à ſon imagination par le moyen d'un ſonge: je ne crois pas qu'il y ait un ſeul interprète qui s'imagine que les cieux furent réellement ouverts dans ce tems-là. Il faut prendre ſans doute de la même manière les voix que ces différentes perſonnes entendirent & qui leur ſignifièrent les ordres de Dieu. J'en puis inférer, par conſéquent, que le commerce de la divinité avec les hommes, par le moyen des viſions, ou des ſonges, n'a pas fini avec l'économie de l'ancienne loi.

Il faut par conſéquent, pour me prouver l'abſurdité de mon opinion, m'alléguer quelqu'autre époque. Si l'on ne ſait pas quand les ſonges ſigni-

ficatifs & dignes d'attention ont pris fin, comment peut-on ſavoir qu'ils n'exiſtent plus? & quel droit avons-nous de rejeter toutes les viſions qui s'offrent à nous pendant le ſommeil?

Je ne ſoutiens pas abſolument qu'il n'y a point à préſent une plus grande quantité de ſonges illuſoires qu'il n'y en avoit; peut-être le diable a-t-il gagné un plus grand aſcendant ſur l'imagination des hommes modernes. Je ne veux pas le nier, quoique je ne découvre pas la moindre preuve propre à mettre ce ſentiment hors de conteſtation, & à faire voir qu'au commencement des temps évangéliques, le cerveau des fidèles doit avoir été plus libre que le nôtre, des rêveries deſtituées de ſens. Qu'il en ſoit tout ce que l'on voudra, il reſtera toujours certain qu'il n'eſt pas poſſible de fixer une pareille époque, & qu'il n'y a pas un mot dans l'écriture ſainte qui nous défende d'y prêter attention. Le ſeul paſſage qui paroît avoir quelque rapport avec ce ſentiment, eſt celui où les frères de Joſeph ſemblent tourner les ſonges en ridicule par le ſobriquet de *ſongeur* ou de *rêveur*, qu'ils lui donnent. *Gen.* XXXVII. 19. *voyez; le ſongeur vient*: & ℣. 20. *Tuons-le & jetons-le dans un puits, pour voir à quoi aboutiront ces ſonges.*

Voilà des diſcours qui ne reſſemblent pas mal à ceux de nos eſprits-forts modernes; mais l'effet

fit bien voir l'abſurdité de ces railleries & la témérité des jugemens de ces frères dénaturés. Les prédictions qui étoient contenues dans les ſonges de Joſeph furent toutes accomplies, & prouvèrent qu'il n'eſt rien de plus sûr que les influences du ciel dans les choſes humaines, opérées par le moyen des ſonges.

La maxime que je me propoſe pour me conduire à cet égard, peut être expoſée en très-peu de paroles. Je ſuis d'avis qu'il ne faut rien outrer ſur ce ſujet, & que, s'il ne faut pas chercher un ſens, indifféremment dans tous les ſonges, il ne faut pas non plus les mépriſer tout-à-fait les uns comme les autres.

Je me ſouviens d'avoir entendu une diſpute pouſſée avec aſſez de chaleur, ſur cette matière, par deux perſonnes de ma connoiſſance, dont l'une étoit d'égliſe & l'autre laïque; mais c'étoient des gens reconnus pour très-pieux & fort attachés à la religion.

Le dernier ſoutenoit qu'il ne falloit jamais avoir égard aux ſonges. Selon lui, il n'étoit pas poſſible de leur aſſigner aucune origine qui pût les rendre reſpectables; ce n'étoient que des fantômes de l'imagination, & il falloit donner dans une eſpèce d'athéiſme, pour en reconnoître l'autorité. Il ſe faiſoit fort de le prouver par des argumens inconteſtables, fondés ſur les premiers

principes de la vérité, & de faire voir que, de les attribuer au commerce du *monde invisible* avec le *monde visible*, c'étoit donner dans la chimère, & supposer des *limbes* & un *purgatoire* avec les docteurs de l'église romaine.

Voici les raisons dont il se servoit pour prouver ce qu'il venoit d'avancer :

1. Si les songes nous venoient de quelque être supérieur à nous en prescience, les avertissemens que nous en pourrions tirer seroient plus directs & moins enveloppés de ténèbres ; ils n'exprimeroient pas les choses par des allégories, par des emblèmes & par des figures obscures & imparfaites. Quel motif pourroit porter des *intelligences pures* à se moquer du genre-humain par des énigmes ridicules? Quel plaisir trouveroient-elles à nous faire tâtonner après le mot de ces énigmes, dans des cas où il faut périr quelquefois, si on est assez malheureux pour les expliquer mal? Rien ne seroit moins charitable à un *esprit pur*, que de nous donner des avertissemens dont le sens fût presque impénétrable, & qui ne fissent que nous inquiéter, sans nous instruire du mal qui nous menace.

2. Supposons qu'on développe parfaitement le sens de ces oracles intérieurs, de quoi nous servira notre pénétration, si, en nous indiquant le mal, ils ne nous instruisent pas des moyens effi-

cáces de le prévenir? Ils ne nous les fourniſſent pas, & par conſéquent on ne ſauroit prendre ces prétendues prédictions, que pour l'effet d'un concours fortuit des images de notre cerveau, & point du tout pour les conſeils de quelque *intelligence* amie de l'homme, & qui a la bonté de s'intéreſſer dans tout ce qui lui arrive.

3. Si ces ſortes d'avertiſſemens ſont de quelque poids, d'où vient qu'ils ne nous ſont pas donnés continuellement? Pourquoi ces eſprits bienfaiſans interrompent-ils ſi ſouvent leur commerce avec nous? Pourquoi nous donnent-ils tantôt leurs conſeils, & tantôt nous en laiſſent-ils privés, quoique les cas ſoient de la même importance? Il paroît évidemment que ces avertiſſemens prétendus ne procèdent pas d'un être intelligent, qui agit par principes.

4. Nous avons ſouvent des ſonges très-diſtincts, qui ne ſauroient avoir la moindre ſignification, & qui ne ſont point juſtifiés par l'évènement. N'y auroit-il pas de la profanation & de l'impiété à ſuppoſer qu'ils nous viennent du ciel, malgré la fauſſeté des prédictions qu'ils ſemblent contenir?

5. Comme il eſt sûr qu'un homme n'eſt pas toujours également armé par ces prédictions contre les déſaſtres qui le menacent, il eſt certain encore que tous les hommes n'ont pas une por-

tion égale dans ces conſeils qui procèdent des intelligences pures. Quelle raiſon peut-on alléguer de cette préférence, & d'où vient que les habitans du monde inviſible accablent certaines perſonnes de leurs faveurs, dans le tems qu'ils paroiſſent entièrement inſenſibles aux malheurs des autres?

L'eccléſiaſtique répondit à tous ces articles, à mon avis, d'une manière très-plauſible & très-ſatisfaiſante. Si mes lecteurs n'en jugent pas de même, c'eſt leur affaire; chacun doit ſe conduire ſelon ſon propre jugement. Voici les ſolutions qu'il donna à chacune de ces objections.

1. Il faut convenir que d'ordinaire les ſonges ſont couverts de quelques ténèbres, & que leur ſignification eſt aſſez ſouvent équivoque, parce que leur ſens eſt enveloppé dans des emblêmes & dans des allégories où il eſt difficile de pénétrer, ce qui nous empêche d'en tirer le véritable uſage. C'eſt-là la ſeule difficulté importante qu'un homme raiſonnable peut trouver dans cette matière; cependant elle ne prouve rien dans le fond, puiſque dans le tems où tous les chrétiens avouent que les ſonges étoient ſignificatifs & dignes d'attention, ces viſions avoient préciſément le même caractère. Les ſonges ont été couverts d'emblêmes & d'allégories dans le tems

qu'ils venoient certainement du ciel, de l'aveu de tout le monde. La providence n'a pas trouvé à propos de nous découvrir le deſſein qu'elle a en enveloppant de cette manière les avertiſſemens qu'elle nous donne, & il y auroit de la témérité à nous, de vouloir pénétrer dans les myſtères qu'elle nous cache, pour ainſi dire, de propos délibéré.

2. Nous faiſons une injuſtice inſolente à la divinité, en l'accuſant de nous donner des conſeils ſans les accompagner des moyens néceſſaires pour en profiter, rien n'eſt plus faux. Si quelqu'un pénètre dans le véritable ſens de ces prédictions intérieures, & ſi elles ne lui ſervent pas pour éviter le malheur qu'elles lui indiquent, c'eſt parce qu'il manque d'attention, de prudence & de ſoins ; nous entrons froidement dans nos propres intérêts, nous négligeons nos avantages, & enſuite nous avons le front de prétendre que le juge de toute la terre ne nous fait pas juſtice.

3. Il en eſt de même de la plainte que nous faiſons que ces avertiſſemens ne ſont pas continuels, & qu'ils nous laiſſent ſans ſecours dans les occaſions où nous en aurions le plus grand beſoin. Il eſt très-vraiſemblable que ces conſeils ne nous manquent jamais ; mais nous refuſons d'y prêter une attention continuelle

ſur-tout à cauſe de la prévention où nous ſommes qu'il eſt déraiſonnable d'écouter cette voix ſecrète du ciel.

4. C'eſt encore une erreur des plus groſſières, de ſoutenir que bien ſouvent les ſonges n'ont aucune ſignification, parce que, par aveuglement ou par défaut d'application, cette ſignification reſte enveloppée pour nous. Une des plus fortes raiſons qui nous cache le ſens des ſonges, ou qui nous le fait prendre de travers, c'eſt que ſouvent nous ſommes plongés dans une ſécurité exceſſive, & tout auſſi ſouvent alarmés par des inquiétudes également outrées. L'eſprit qui a du commerce avec nous eſt toujours également tendre, toujours également occupé du ſoin de veiller ſur nos intérêts; mais les facultés de notre ame ne ſont pas toujours dans la même diſpoſition de répondre aux impreſſions de cette intelligence favorable, de cet ange tutélaire. D'ailleurs le langage de cet eſprit peut devenir plus ou moins intelligible, à proportion que notre cerveau eſt plus ou moins accablé des vapeurs du ſommeil. Il eſt certain qu'à parler proprement notre ame ne ſauroit dormir; mais il eſt évident d'un autre côté que ſon activité peut être diminuée par le ſommeil du corps. De quelle manière ce phénomène arrive, & juſqu'à quel point il peut troubler les opérations de notre eſprit; c'eſt

un point dont la déciſion eſt du reſſort des anatomiſtes, qui connoiſſent la conſtruction des parties de notre cerveau, & la force de nos organes.

3. Si tous les hommes ne ſont pas également favoriſés du commerce des intelligences pures, l'opinion dont il s'agit ici n'en ſouffre en aucune manière, & ce n'eſt pas-là une difficulté qui vaille la peine que l'on y réponde. Il ne faut pas s'imaginer que ce commerce des eſprits dégagés de la matière, avec nos ames, ſoit hors de la ſphère de la providence, qui n'eſt autre choſe que la volonté divine, ſemblable à un vent qui ſouffle où il veut. Ce commerce peut fort bien ſubſiſter ſans avoir des bornes certaines & ſans être partagé à tous les hommes par portions égales. Suppoſons que les eſprits purs, qui ſe plaiſent à nous entretenir de cette manière incompréhenſible, ſoient des anges libres & maîtres du choix de leurs amis; quel inconvénient en peut-il dériver? Si nous ne pénétrons point dans les cauſes de ce choix & de cette préférence, ce n'eſt pas à dire que ce choix & que cette préférence ne puiſſent avoir une baſe dans nos ames & dans les intelligences dont il eſt queſtion; notre ignorance eſt une très-mauvaiſe ſource de preuves. J'ai voulu alléguer le ſentiment de cet habile eccléſiaſtique, & les prin-

cipes ſur leſquels il ſe fondoit, parce qu'ils s'accordent avec la plus grande exactitude, à ce que je penſe, ſur la même matière. Mais ce n'eſt pas-là le ſeul fruit que j'aie tiré de mes converſations avec ce ſage ami ; il conduiſit encore ma raiſon dans d'autres recherches, où juſques-là je ne m'étois guère appliqué.

Il me ſemble, me dit-il un jour, que vous examinez avec beaucoup d'attention la nature des ſonges & les preuves qu'on en peut tirer de la réalité du monde des eſprits; mais dites-moi, je vous prie, ce que vous penſez des ſonges qui nous vienent tout en veillant, tranſports, extaſes, viſions, bruits, voix, preſſentimens. Ne voyez-vous pas que ce ſont des preuves encore plus fortes de la même vérité, puiſqu'elles nous frappent dans le tems que notre raiſon eſt maîtreſſe d'elle-même, & que ſa lumière n'eſt pas enveloppée des vapeurs du ſommeil ?

Cette demande me força à tourner, pour ainſi dire, mes réflexions vers une infinité d'objets que j'avois obſervés autrefois dans moi-même & dans d'autres perſonnes. Je me mis à méditer ſur-tout, ſur les choſes de cette nature qui m'étoient arrivées dans ma vie ſolitaire, quand j'avois tout le loiſir néceſſaire d'y prêter attention. Depuis cette converſation je ne vis preſque jamais mon ami ſans l'entretenir ſur ces ſortes de ſujets.

Mais comme rien n'eſt plus libre que la converſation, & qu'on y paſſe par les tranſitions les plus imperceptibles, d'une idée à une autre, j'eus un jour avec lui un long entretien ſur les notions communément reçues, ſelon leſquelles les planètes ſont autant de terres habitables, & ce qu'il m'en dit fit de ſi profondes impreſſions dans mon cerveau, que pendant pluſieurs jours il me parut que j'étois réellement tranſporté dans les régions qui étoient les objets de ma curioſité.

Je ne ſais ſi mon imagination eſt plus diſpoſée que celle d'un autre, à réaliſer les idées qui la frappent, ou ſi l'influence de ce commerce des eſprits purs dont je viens de parler, me rendoit alors capable d'avoir les notions les plus claires & les plus fortes du monde inviſible; mais il eſt certain que mon ame fit un voyage réel dans toutes ces prétendues terres habitables. Je crois que les aventures que j'eus dans ce voyage, & les découvertes que j'y fis, valent bien la peine d'être communiquées à mon lecteur. Ces découvertes m'ont rendu beaucoup plus habile que je n'étois autrefois, & j'eſpère qu'elles feront le même effet ſur ceux qui les liront.

J'avois eu, comme je l'ai déjà inſinué, une longue converſation avec mon ami l'eccléſiaſtique, ſur le mouvement, la diſtance & la grandeur

des planètes, ſur leur ſituation, ſur l'orbite dans laquelle elles ſe meuvent, ſur leur degré de lumière, ſur leur humidité & ſur leur chaleur proportionnées à l'éloignement dans lequel elles ſont à l'égard du ſoleil, ſur leur poſſibilité d'être habitables, ſur les influences qu'elles nous envoient; en un mot, ſur tout ce qu'on peut dire touchant ces corps céleſtes, dont le vulgaire ſe forme des conceptions ſi abſurdes. Là-deſſus mon imagination, qui, dès mon enfance, avoit aimé les courſes, prit ſon eſſor, & charmé de voyager ſur nouveaux frais, j'étois touché d'une manière auſſi forte & auſſi ſenſible de tout ce que je crus rencontrer dans ces eſpaces immenſes, que je l'étois autrefois de tous les objets qui avoient frappé réellement mes ſens dans les déſerts de la Ruſſie & de la Grande Tartarie. Comme le ſouvenir qui me reſte de ce voyage céleſte, eſt proportionné aux impreſſions que j'en recus, je me crois en état d'en faire une relation très-exacte.

Après avoir paſſé ces brouillards qui environnent notre globe, & qu'on appelle l'*Atmoſphère*, je tournai mes yeux en bas, & j'ai de la peine à exprimer juſqu'à quel point je trouvai notre monde petit, vil & mépriſable. Tout homme qui a l'imagination un peu vive, eſt le maître de faire la même expérience. Il n'a qu'à fixer

ſon eſprit avec toute l'attention poſſible ſur la manière dont la terre doit s'offrir aux yeux de quelque être élevé au-deſſus d'elle, à la même diſtance, & réaliſer cet objet dans ſon imagination, il verra que tout ce qui eſt fort au-deſſous de lui, doit diminuer de prix, dans ſon eſprit, à meſure qu'il diminue de grandeur à ſa vue.

Voilà la première obſervation que je fis dans mon voyage; je ne ſuis pas d'avis d'en tirer de longs corollaires; mais je dirai pourtant, que ſi nous pouvions nous réſoudre à contempler le monde du même œil qu'on le regardera quand on ſera ſur le point d'en ſortir, & qu'on ſera poſé, pour ainſi dire, entre le tems & l'éternité, on ſe ſauveroit les douleurs & les troubles qui accompagnent la repentance, & l'on refuſeroit de jouir d'un nombre infini d'objets, où l'on trouve à préſent ſa plus grande félicité.

Ayant continué mon vol, je perdis bientôt la terre de vue; mais m'étant encore élevé davantage, & la conſidérant dans une certaine poſition à l'égard du ſoleil, je la vis changée en lune, par la réflexion des rayons de ce grand aſtre. Vous avez beau briller, lui dis-je, votre lumière ne m'en impoſe pas; elle n'eſt qu'empruntée, & vous n'en avez point qui ſoit naturelle.

J'étois alors entré dans cet eſpace immenſe, que nous appelons le ciel, & je me trouvai ſans

reſpiration; ma vie n'en étoit que plus douce & plus agréable, & je humois avec délices la pureté de la matière éthérée. Mes yeux, en même tems, jouiſſoient d'un ſpectacle dont il m'eſt impoſſible d'exprimer toute la beauté; rien n'étoit capable de borner ma vue, qui étoit devenue plus perçante & d'une plus grande portée; je pouvois découvrir, comme d'un ſeul coup d'œil, tout le ſyſtême planétaire; je dis plus; ma vue n'étoit pas limitée par ce ſeul ſyſtême; je ne voyois pas ſeulement un ſoleil unique avec toute ſa ſuite de planètes qui roulent dans les orbites qui leur conviennent; je découvrois de tous côtés un nombre infini de ſoleils entourés d'un cortège tout auſſi magnifique de planètes & de ſatellites, dont les mouvemens convenoient à leur ſyſtême particulier, & qui rouloient dans cet eſpace immenſe ſans la moindre confuſion, & avec toute la beauté majeſtueuſe qu'il eſt poſſible de s'imaginer.

Le ſpectacle de tous ces différens ſyſtêmes me fit découvrir clairement, que la raiſon qui peut avoir porté la divinité à la création de tous ces corps prodigieux, ces *ſoleils*, ces *planètes*, ces *lunes*, eſt recherchée en vain par ceux qui font leur unique étude de pénétrer dans la nature des corps qui compoſent cette terre. Ceux qui veulent ſavoir pourquoi Dieu a formé les cieux

&

& leurs armées, ce noble ouvrage de ſes mains, doivent quitter ce globe mépriſable, & s'élever plus haut : ils comprendront alors clairement que la puiſſance infinie a produit un grand nombre d'êtres que nous ne connoiſſons pas ſeulement, & qu'il y a une liaiſon ſi étroite entre tous les corps créés, que la création de l'un a été la cauſe de la création de l'autre, & qu'il n'y en a point qui exiſte, ſans que ſon exiſtence ſoit néceſſaire à l'exiſtence de quelqu'autre, & à l'uſage auquel il a été deſtiné.

L'examen que je fis des choſes que je rencontrois, pour ainſi dire, ſous mes pas, ſe ſentoit de ce calme de mon ame, & je concevois les choſes d'une manière dont nous n'avons pas ſeulement une idée, quand notre raiſon eſt environnée de ces brouillards qui l'enveloppent de tous côtés ſur la terre. Comme il me reſte encore des traces de cette manière de concevoir, j'eſpère donner une relation auſſi exacte des découvertes que je fis dans ce voyage, que l'eſt celle que j'ai communiquée au public, touchant mes voyages terreſtres.

Dès que je fus entré dans le ſyſtême planétaire, je vis clairement l'abſurdité des notions modernes, qui font de toutes les planètes autant de mondes habitables, & je ne doute pas que je ne la faſſe toucher au doigt & à l'œil à mes lec-

teurs, ſans leur impoſer la néceſſité de faire le même voyage.

Par un *monde habitable*, j'entends un corps qualifié pour contenir & pour faire ſubſiſter des hommes & des animaux; dans ce ſens, on peut être ſûr qu'il n'y a aucune planète telle, excepté ſeulement la lune. Mais qu'eſt-ce que la lune pour mériter le nom de monde? C'eſt un petit terrein toujours couvert de brouillards, & guères plus grand que la province d'Yorck. D'ailleurs, ſi, abſolument parlant, une créature humaine pouvoit y vivre, ce ne ſeroit que d'une vie triſte, languiſſante & preſque inſupportable. J'eſpère que vous m'en croirez volontiers, ſi je vous dis qu'en paſſant par-là je n'y vis ni hommes, ni femmes, ni enfans; j'entends par-là que je ne découvris pas la moindre raiſon propre à me faire croire que ce petit corps fût habité. Pour ce qui regarde les autres planètes, j'oſe ſoutenir que la choſe eſt abſolument impoſſible, & je m'en vais le faire voir en détail, en les examinant toutes ſelon leur rang.

Saturne, la planète la plus éloignée du ſoleil, qui eſt le centre de tout ce ſyſtême, eſt un globe d'une vaſte étendue, froid & humide au plus haut degré. La lumière n'y eſt pas auſſi vive en plein jour, que chez nous la plus grande obſcurité, dans un tems ſerein, & ſuppoſons que ce

ſoit un corps de la même nature, & compoſé des mêmes élémens que notre terre, le froid terrible doit rendre ſes mers d'airain & ſes campagnes de fer; je veux dire, qu'une glace éternelle les doit rendre, les unes & les autres, d'une terrible dureté, comme le ſont les parties de notre monde qui ſont ſous le pole ſeptentrional, pendant le ſolſtice d'hiver. Quel homme, ou quel autre animal pourroit habiter cette planète, froide à l'excès, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que Dieu ait formé les hommes pour les climats, & non pas les climats pour les hommes : ce qui me paroît abſolument inſoutenable.

Toutes les notions qui tendent à faire de *Saturne* une terre habitable, ſont contraires à la nature, & incompatibles avec le ſens commun. Cette planète eſt dans une ſi prodigieuſe diſtance du ſoleil, qu'elle n'a pas la quatre-vingt-dixième partie de la chaleur & de la lumière, dont nous jouiſſons ici, de manière que le jour le plus clair n'y reſſemble qu'à nos belles nuits qui ne ſont éclairées que par les étoiles, & qu'il y fait toujours quatre-vingt-dix fois plus froid que chez nous pendant les hivers les plus rigoureux.

Jupiter eſt beaucoup moins éloigné du ſoleil, & l'air y doit être par conſéquent bien plus tempéré; mais cette différence, quelque conſidérable qu'elle ſoit, n'eſt pas aſſez grande pour

nous perſuader que ce ſoit un monde habitable. Cette planète n'a que la vingt-ſeptième partie de la lumière & de la chaleur qui éclaire & qui échauffe notre terre; ainſi le plus grand jour n'y reſſemble qu'à notre crépuſcule; ſa chaleur eſt incapable de faire plaiſir dans l'été, & ſon hiver doit être d'un froid auquel aucun corps humain ne ſauroit réſiſter.

Mars, ſi l'on en veut croire les philoſophes de l'antiquité, eſt une planète pleine de feu & de vivacité, & par rapport à ſon mouvement, & par rapport à ſes influences; cependant il n'a que la moitié de notre lumière, & le tiers de notre chaleur; d'ailleurs, comme *Saturne* eſt une planète froide & humide, celle-ci eſt chaude & sèche. L'intempérie de l'air y eſt ſi grande, qu'il eſt impoſſible que des hommes l'habitent, à cauſe de ſon manque de lumière, & de l'humidité requiſe pour rendre ſes campagnes fertiles. Des obſervations inconteſtables nous font voir qu'il n'y a jamais ni pluie, ni vapeurs, ni roſée, ni brouillards.

Vénus & *Mercure* ſont dans l'extrémité oppoſée; elles détruiroient les hommes & les animaux par un excès de lumière & de chaleur, comme les autres par leurs ténèbres continuelles & par leur froid exceſſif; par conſéquent, il eſt évident que toutes les planètes ne ſont ni habitées, ni habi-

tables. La terre ſeule a la température néceſſaire pour faire ſubſiſter les hommes & les animaux d'une manière agréable. Elle eſt entourée d'une atmoſphère, qui la défend contre les approches de la matière éthérée, trop fine & trop ſubtile, pour nous permettre la reſpiration, & qui empêche les exhalaiſons utiles qui ſortent de la terre, de ſe perdre & de ſe diſſiper dans les eſpaces immenſes de l'air pur. Non-ſeulement cette atmoſphère les retient, mais elle les condenſe encore, & elle les fait retourner vers nous en roſée & en pluie, qui rafraîchiſſent & qui humectent nos campagnes.

Quoique la route que je parcourois ne fût point le grand chemin, je ne laiſſois pas d'y rencontrer un grand nombre de voyageurs. J'y vis des armées entières de bons & de mauvais eſprits qui marquoient beaucoup d'empreſſement, comme ſi c'étoient des couriers qui alloient & venoient de la terre vers un endroit infiniment élevé au-deſſus de tout ce qui étoit à la portée de mes yeux.

Je dirai ici, en paſſant, que, quoique dans ce voyage extraordinaire j'aie parcouru une grande partie du monde inviſible, je n'ai pas pu pourtant prendre un aſſez grand eſſor pour parvenir au monde de la lumière. Il eſt inacceſſible à tout homme mortel; mais je vis bien pourtant, que

de pénétrer dans cette partie du ciel qui s'ouvre à l'induſtrie des ſeuls aſtronomes, c'eſt faire un grand pas pour arriver un jour dans la partie la plus éloignée, où les meilleures lunettes d'approche ne ſauroient atteindre.

Si je prétends qu'on ſe trompe groſſièrement en croyant les planètes habitables, il ne faut pas qu'on en infère que tout l'eſpace que j'ai parcouru ſoit un déſert deſtitué de toutes ſortes d'habitans. Bien loin de là, cet eſpace même eſt juſtement le *monde des eſprits*, ou du moins un de ces mondes habités par des *intelligences pures*.

C'eſt-là que je vis clairement que Satan eſt le *prince de la puiſſance de l'air*. Il eſt exilé dans ce vaſte déſert, ſoit par ſa propre inclination, pour être à portée de troubler Dieu dans la direction des choſes humaines, & pour épier de-là l'occaſion de faire du mal aux hommes, dont la félicité excite en lui la plus maligne envie, ſelon le ſentiment de notre célèbre *Milton*; ſoit que ce poſte lui ait été aſſigné par un décret éternel de la divinité, qui, par des motifs inconnus à l'homme, l'a deſtiné à être le tentateur perpétuel du genre humain. Je n'ai pas pouſſé aſſez loin mon voyage pour être bien inſtruit de ces ſortes de ſecrets, dont la ſource eſt bien plus élevée au-deſſus de nous, & où l'imagination même ne ſauroit atteindre

Je trouvai que Satan a placé là ſon camp, & qu'il y tient ſa cour. Les légions qui l'entourent, prêtes à exécuter ſes ordres, ſont innombrables, & par conſéquent, il ne faut pas s'étonner qu'il exerce ſon empire dans toutes les parties du monde, & que ſes deſſeins ſoient pouſſés avec chaleur & même avec ſuccès, non-ſeulement dans chaque pays, mais encore dans chaque individu humain.

Ce ſpectacle me donna une juſte idée de la manière dont le diable mérite le nom de *tentateur*, & me fit pénétrer dans un ſecret que je n'avois pas ſu bien développer auparavant. Je compris que ce prince de l'air n'eſt pas capable de faire la moitié du mal dont il plaît aux hommes de le charger. Il eſt vrai qu'il emploie, pour nous nuire, toute la dextérité, toutes les ruſes, & tous les ſtratagêmes imaginables, & qu'il eſt ſecondé dans ſes mauvaiſes intentions par le miniſtère d'un nombre infini de ſerviteurs. Il eſt vrai encore que rien n'égale ſa vigilance & ſon attention pour bien exécuter ſes noirs projets. Mais ſon pouvoir n'eſt pas ſi grand pourtant que nous voulons bien nous l'imaginer; ce pouvoir ſe borne à nous tendre des piéges, mais il ne ſauroit nous forcer d'y donner, & nous pouſſer au crime d'une manière irréſiſtible. On ne ſauroit l'accuſer juſtement que d'exercer ſon adreſſe &

ſon induſtrie pour nous rendre le crime aimable ; mais ſi nous ne dévoilons pas les fantômes qu'il ſait ſi bien ajuſter, & ſi nous donnons tête baiſſée dans ces apparences trompeuſes, c'eſt notre propre faute, & nous devons nous en prendre à nous-mêmes. Il agit avec nous comme, au commencement du monde, il a agi avec Eve ; il tâche de nous perſuader que ce que nous avions réſolu de ne pas faire n'eſt pas un péché, ou du moins, que ce n'eſt pas un péché auſſi grand que nous nous l'étions imaginé. C'eſt à ces opérations de Satan que l'écriture-ſainte fait alluſion, en parlant des *conſeils du diable, de la ſubtilité du malin, & des embûches qu'il nous tend.* Mais accuſer le démon de nous pouſſer dans le crime par force & par violence, c'eſt lui faire une injuſtice criante. Les péchés que nous commettons ont leur ſource véritable dans notre penchant naturel vers le mal.

On remarque dans tous les humains une inclination pour le vice, & une eſpèce d'averſion pour la vertu : que ces diſpoſitions leur ſoient innées, ou qu'elles leur viennent de quelqu'autre manière, c'eſt ce que je ne déciderai pas ; il eſt ſûr toujours que nous les avons, & que c'eſt-là le diable qui nous tente de la manière la plus efficace. L'écriture-ſainte eſt formelle là-deſſus,

puiſqu'elle nous dit qu'*un homme eſt tenté, quand il eſt emporté par ſes propres convoitiſes.*

J'en reviens à mon *voyage extatique :* ſi je pouvois remarquer ſans peine, que Satan nétoit pas obligé à de grands efforts d'eſprit & de politique rafinée pour gouverner ces peuples, il me fut trés-aiſé de voir qu'il trouvoit d'aſſez grandes difficultés pour faire réuſſir ſes projets dans les heureux pays où règne le chriſtianiſme. Il n'agit pas là par des armées formelles, commandées par ſes généraux, il tâche de faire ſes affaires parmi nous, par le moyen de ſes eſpions & de ſes agens, qui nous attaquent chacun à part d'une manière cachée, par des ruſes, par des inſinuations adroites, & par des piéges qu'ils ſavent ouvrir ſous nos pas. Malheureuſement ces difficultés ne tournent bien ſouvent qu'à ſa gloire, & il ſait les ſurmonter en redoublant ſon induſtrie, & en inventant tous les jours de nouveaux ſtratagêmes. Il ne manque pas de ſujets zélés pour les mettre en pratique, ils y ſont employés par millions, & à peine y a-t-il parmi nous un homme, une femme ou un enfant, qui n'ait ſon diable particulier, qui le guette, & qui tâche de le faire donner dans le panneau.

Je vis encore, comme d'un ſeul coup d'œil, la manière dont ces mauvais eſprits exercent leur pouvoir, juſqu'à quel point il s'étend, quels obſ-

tacles ils ont à ſurmonter, & quels autres eſprits s'oppoſent à la réuſſite de leurs abominables deſſeins. Je m'en vais ranger toutes ces découvertes dans des claſſes ſéparées, & les développer en auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible : mes lecteurs n'ont qu'à ſe laiſſer guider par les expériences qu'ils feront à l'avenir, pour donner plus d'étendue à chacun de ces articles.

Je parlerai d'abord des bornes qu'il a plu à la divine providence de donner à la puiſſance du diable. Il faut ſavoir premièrement que, quoiqu'il ait à ſon ſervice un nombre infini de miniſtres fidèles, qui ne négligent rien pour exécuter ſes projets, il n'y a pas ſeulement un nombre égal, mais infiniment plus grand, d'anges & de bons eſprits, qui, armés d'un pouvoir ſupérieur, veillent d'un lieu beaucoup plus élevé ſur ſa conduite, & font tous leurs efforts pour faire échouer ſes machinations. Cette découverte fait encore voir plus clairement qu'il ne ſauroit rien faire que par ſubtilité & par ruſe, ſoutenues d'une vigilance & d'une attention extraordinaires; puiſqu'il a la mortification de ſe voir à tout moment arrêté & traverſé dans ſes deſſeins par la prudente activité des bons eſprits, qui ont le pouvoir de le châtier, & de le mâtiner, comme un homme fait à un méchant dogue, qui guette les paſſans pour ſe jeter ſur eux.

Il ſuit de-là que le diable ne peut rien faire à force ouverte ; il n'eſt pas le maître de bleſſer, de tuer, de détruire. S'il avoit ce pouvoir, le pauvre genre humain meneroit une vie bien triſte, & ſeroit obligé d'être continuellement dans les plus mortelles appréhenſions. Je dis plus ; il n'a pas le pouvoir de gâter les fruits de la terre, ni de cauſer des ſéchereſſes, la diſette & la famine. On a tort encore de s'imaginer qu'il eſt en état de répandre dans l'air des vapeurs contagieuſes, capables de produire la peſte, & la mortalité. Avec un tel pouvoir, il auroit bien-tôt dépeuplé le monde, & forcé Dieu à créer une nouvelle race d'hommes, s'il vouloit avoir ſur la terre des créatures capables de l'honorer par un culte religieux.

Je pourrois faire un traité en forme, en donnant ici un ſyſtême complet de la politique de Satan, & un corps de ſa philoſophie ; mais je me contenterai d'en indiquer quelques règles fondamentales.

1. Une de ſes grandes vues eſt de faire paſſer dans l'eſprit des hommes des maximes de liberté, & des deſirs de rébellion contre leur créateur & leur maître. Il tâche de leur perſuader, qu'il eſt injuſte de les faire naître avec certains penchans, & de leur défendre de s'y livrer ; de mettre dans leurs ſens des ſources de plaiſir, & de les menacer de ſon indignation, s'ils oſent puiſer dans ces

ſources. Il leur fait croire, qu'un Dieu qui les feroit naître avec les inclinations les plus fortes pour certains plaiſirs, & qui leur enſeigneroit en même tems que de donner un libre cours à ces penchans naturels, c'eſt ſe précipiter dans les plus funeſtes malheurs, ne feroit que leur tendre des piéges dans la nature même de leur corps & de leur ame; ce qui ſeroit incompatible non-ſeulement avec ſa bonté, mais encore avec ſa juſtice.

2. Il s'efforce à les faire conclure de-là, que les idées qu'on veut nous donner d'une punition éternelle, ne ſont que de vains fantômes dont on veut nous effrayer. Selon ſa morale, il eſt abſurde de penſer qu'un Dieu juſte voudroit punir par des ſupplices infinis des péchés paſſagers & des offenſes finies. Il ſeroit indigne de ſa majeſté de prendre garde à chacune de nos actions, & de nous faire rendre compte de chaque petite irrégularité de conduite. Cet être qui a de ſi grandes diſpoſitions à la bonté & à la miſéricorde, & qui dirige l'univers entier vers notre bonheur, doit certainement nous permettre de jouir des plaiſirs qu'il nous prépare lui-même, & de nous y abandonner ſans la moindre crainte.

3. Comme il eſt naturel de croire que le diable peut faire des progrès dans la ſcience du mal & s'y perfectionner l'eſprit, auſſi-bien que les

hommes, j'oſe aſſurer qu'il a appris depuis peu à inſpirer aux hommes une notion vague de la non-exiſtence d'une divinité; mais il ne ſauroit réuſſir à faire goûter cette doctrine, qu'à ceux qui, ayant donné un libre cours à leurs paſſions, ont pris l'habitude d'accommoder leurs raiſonnemens aux intérêts de leurs deſirs criminels.

Je dirai ici, en paſſant, que j'appris, dans mon voyage, la manière dont ces miniſtres de Satan s'y prenoient pour ſouffler le crime à quelqu'un. Suppoſé qu'une perſonne ſoit enſevelie dans un profond ſommeil; un autre n'a qu'à approcher la bouche à l'oreille du dormeur, & lui dire quelque choſe aſſez doucement pour ne le pas éveiller; il eſt ſûr qu'il lui fera naître des rêveries qui rouleront ſur le ſujet dont il lui aura parlé.

Comme je ſais par expérience que ce fait eſt certain, je ſuis ſûr qu'une grande partie de nos ſonges vient de cette manière de *chucheter* du diable, qui nous ſouffle dans l'oreille les ſujets criminels ſur leſquels il veut que notre eſprit travaille pendant le ſommeil. Je ſuis perſuadé encore que ces *fins inſinuateurs* peuvent produire le même effet ſur nous, dans le tems que nous ſommes éveillés.

Ce que je viens d'avancer me conduit réellement aux *inſpirations*, qui ne ſont autre choſe,

à mon avis, que des discours qui nous sont imperceptiblement soufflés dans l'oreille, ou par de bons anges qui nous favorisent, ou par ces diables *insinuateurs*, qui nous guettent continuellement, pour nous faire donner dans quelques pièges. L'unique manière de distinguer les auteurs de ces discours, c'est de prendre garde à la nature de ces inspirations, & d'examiner si elles tendent à nous porter au bien ou au mal.

C'est de ces insinuateurs seuls, que nous peuvent venir ces passions dont nous ignorons la cause, ces crimes qu'on peut en quelque sorte appeler involontaires, & ces simples desirs qui frappent aussi fortement l'imagination, que si on y satisfaisoit d'une manière effective & réelle

Comment arrive-t-il que notre esprit s'exerce dans le plus profond sommeil sur des objets vicieux, quand nous n'avons pas frayé le chemin à ces sortes de rêves, par des discours & par des pensées qui pourroient y avoir du rapport? D'où vient qu'indépendamment de notre volonté, notre cerveau se remplit d'idées agréables, ou terribles, également propres à exciter en notre cœur des mouvemens criminels? Il est certain qu'on ne sauroit attribuer tous ces phénomènes qu'à l'instigation de ces *démons insinuateurs*, qui approchent de l'oreille d'un homme endormi,

ou éveillé, & qui font paſſer dans ſon cerveau les idées les plus dangereuſes, & les plus capables de le détourner de la vertu.

M. *Milton*, dont l'imagination étoit encore plus enfoncée, que n'a été la mienne, dans les abîmes de l'empire du diable, ſur-tout quand il a décrit le palais de Satan appelé *Pandemonium*, eſt exactement du ſentiment que je ſoutiens ici. Il nous repréſente Eve endormie dans ſa hutte, accompagnée du démon, qui, joint à ſon oreille, ſous la forme d'un crapaud, lui inſpire des rêveries qui font d'aſſez fortes impreſſions ſur ſon eſprit, pour la faire pécher le jour d'après, contre la ſeule défenſe qu'il avoit plu à Dieu de faire à nos premiers parens. Eve, remplie de ces ſonges, fait l'office du diable auprès de ſon époux, &, par une relation funeſte, elle fait paſſer dans ſon eſprit les mêmes images qui lui avoient donné un ſommeil ſi inquiet.

Quoique la penſée de cet illuſtre auteur puiſſe être priſe pour l'effet de l'invention poétique, elle eſt très-propre, étant bien dirigée, à nous donner uue notion juſte des ſonges, & à nous faire comprendre qu'il ne faut pas les conſidérer tous également comme un aſſortiment fortuit d'idées. Elle nous inſinue qu'on peut y trouver quelquefois des avertiſſemens propres à nous

faire éviter un déſaſtre, & à nous diriger vers quelque bonheur, & que bien ſouvent on y remarque des inſinuations du diable, qui tendent à nous porter au crime, en rempliſſant notre cerveau d'images qui étouffent notre raiſon & qui éveillent nos penchans vicieux. Cette dernière eſpèce d'*inſpiration*, non-ſeulement doit nous rendre attentifs à en prévenir l'effet ordinaire, mais encore elle doit exciter en nous le repentir, ſi notre ame s'y eſt prêtée avec complaiſance, & ſi elle a ſouffert que ces images dangereuſes gagnaſſent pendant quelques momens le deſſus ſur les principes de la raiſon, qui nous attachent à la ſageſſe.

J'ai déjà obſervé que les bons eſprits occupent une région particulière; mais elle eſt au-deſſus de notre portée, & placée infiniment plus haut que ne s'étendent les limites de l'empire de Satan.

Tout ce que j'ai pu conclure de cette viſion, c'eſt que le commerce des bons & des mauvais eſprits avec nous ſe fait de la même manière. Comme il a plu à Dieu de garantir les hommes de la vue du démon dans toute ſa difformité naturelle, il a voulu auſſi qu'il ne fût permis aux anges que rarement, ſur-tout dans ces derniers ſiècles, de nous apparoître ſous la forme glorieuſe qui leur eſt propre. Nos ames, dans le

tems

tems qu'elles ſont enveloppées de la matière, ne pourroient pas ſoutenir une vue ſi merveilleuſe & ſi brillante, ni ſe familiariſer avec ces intelligences céleſtes à moins que, par une eſpèce de miracle & par un effet de la puiſſance immédiate de Dieu, elles n'en ſoient rendues capables.

D'ailleurs, ſi le commerce de ces eſprits purs avec nous ſe faiſoit d'une manière aiſée & naturelle, & qu'il leur fût permis, en converſant familièrement avec nous, de nous communiquer toutes leurs lumières, Dieu déchireroit par-là, pour ainſi dire, le voile que ſa bonté & ſa ſageſſe ont placé entre nous & la connoiſſance de l'avenir; il nous tireroit de ces ténèbres de l'ignorance, qui ſont le plus grand bonheur de notre vie, & ſans leſquelles elle nous ſeroit inſupportable.

Il vaut infiniment mieux pour nous, qu'un voile épais nous cache ce *monde inviſible*, auſſi-bien que la conduite de la providence par rapport à l'avenir. La bonté divine paroît même en ce que le commerce des eſprits & les avertiſſemens qu'ils nous donnent, ſont effectués d'une manière allégorique, par des inſpirations & par des ſonges, & non pas d'une manière directe, claire & évidente. Ceux qui ſouhaitent une vue plus diſtincte des choſes futures ne ſavent pas

ce qu'ils ſouhaitent, & ſi leurs vœux étoient exaucés, ils trouveroient peut-être leur curioſité cruellement punie.

Une Egyptienne, à qui une dame de mes amiés demanda un jour de vouloir bien lui dire ſa bonne aventure, la refuſa tout net; je vous conjure, madame, lui dit-elle, de ne me pas demander ce dont vous ſeriez au déſeſpoir d'être inſtruite. Cette réponſe marquoit beaucoup de bon ſens, & de probité dans une perſonne dont la profeſſion étoit d'attraper quelque argent, en amuſant la curioſité du peuple par des lieux communs exprimés d'une manière équivoque & ſuſceptible de toutes ſortes d'interprétations.

Les oracles de Delphes & d'autres lieux fameux, où ſans doute le diable répondoit lui-même aux queſtions des hommes, dans le tems que Dieu lui donnoit une plus grande liberté qu'il ne lui en accorde à préſent, étoient exprimés avec des ambiguités toutes ſemblables; quelquefois ce n'étoient que des échos des demandes qu'on faiſoit à la prétendue divinité.

Devons-nous craindre en mer les rochers & l'orage?
ECHO, rage.

Le Parthe eſt à cheval, faut-il combattre ou fuir?
ECHO, fuir.

On ſe contentoit des ces ſortes de réponſes, &, quel que fût l'évènement, les hommes ſuperſtitieux & crédules prenoient la peine de juſtifier les Dieux à force de commentaires, & ſecondoient ainſi la fouberie des oracles. Il n'étoit pas permis au diable, à qui je crois certainement qu'il faut attribuer ces prophéties ambigues, de répondre d'une manière plus nette & plus cathégorique; & les épaiſſes ténèbres qui cachoient l'avenir, n'étoient pas diſſipées par des réponſes équivoques.

Il y a, à mon avis, une témérité impie à vouloir former une idée exacte du ciel & de l'enfer, & à aller, à cet égard, au-delà de ce que nous en rapportent les livres ſacrés. Ils nous dépeignent plutôt la ſituation où nous nous y trouverons, que les endroits mêmes; & ils aſſurent que ce ſont ces choſes *qui ne ſont point entrées dans le cœur de l'homme.* Nous devons nous contenter de l'idée générale qui fait conſiſter le ciel dans la faveur de Dieu, & l'enfer dans la privation éternelle de ſa grace.

La face du ſeigneur forme par-tout les cieux;
Et, ſans elle, l'enfer ſe rencontre en tous lieux.

Voilà tout ce que nous en ſavons; toutes viſions qu'on nous débite au-delà, ſont de purs

romans engendrés dans une imagination déréglée, par un eſprit malade & fanatique ; on en découvre l'extravagance dans preſque toutes les deſcriptions qu'on a voulu nous donner du ciel ; on y bâtit des palais tout d'or accompagnés de jardins magnifiques, & l'on y place des hommes tout brillans de pierres précieuſes. Toutes ces beautés imaginaires ſont ſi fort au-deſſous de la gloire réelle du ſéjour de la félicité, qu'elles ſont incapables de faire la moindre impreſſion ſur un eſprit qui ſait s'élever ſeulement d'un petit nombre de degrés au-deſſus de la matière ; c'eſt tout au plus nous dépeindre le paradis que l'alcoran promet à ſes crédules ſectateurs ; c'eſt faire un ciel pour les ſens, qui ſont vils & mépriſables en comparaiſon de notre ame, qui doit trouver dans le ciel une félicité conforme à la grandeur & à l'excellence de ſa nature ; toutes ces deſcriptions ſont tellement au-deſſus d'un *paradis ſpirituel*, qu'il m'eſt auſſi difficile d'exprimer juſqu'à quel point elles ſont imparfaites, qu'il m'eſt difficile de trouver des expreſſions aſſez fortes pour donner une idée du véritable ciel.

Il eſt de la dernière évidence qu'il eſt impoſſible de faire une pareille deſcription ; le ſeul moyen que nous avons de nous former l'idée d'une choſe qui nous eſt inconnue, & qui ne

ſauroit frapper nos ſens, eſt de lui prêter la forme de ce que nous connoiſſons. Qu'eſt-ce qui frappe nos ſens, dont nous puiſſions emprunter l'idée de Dieu, ou du ciel? Quelle image avons-nous dans l'eſprit, capable de nous faire juger de l'état des bienheureux & de la gloire éternelle? Nous n'avons qu'à arrêter la fougue de notre imagination; tous ſes efforts ſont inutiles à cet égard; il nous eſt impoſſible d'y réuſſir, & il y a du crime à l'eſſayer.

Mon voyage eſt fini ici, & je viens à quelques moyens plus ordinaires & plus familiers de découvrir le commerce que nous avons avec les habitans du *monde inviſible*.

Un de ces moyens conſiſte en certains *preſſentimens* que nous ſentons dans notre ame, & qui nous dirigent à faire ou à ne pas faire une certaine choſe, ſur-tout dans le tems que notre eſprit, balancé par des motifs d'une égale force, ſuſpend ſes réſolutions. Je ſuis convaincu de la réalité & de l'utilité de ces avertiſſemens ſecrets, & par les remarques que j'ai faites ſur ce qui m'eſt arrivé à moi-même, & par mes réflexions ſur les incidens où des perſonnes de ma connoiſſance ont été ſujettes.

Un de mes amis ſe trouvant éloigné de Londres d'environ deux lieues, y fut viſité par un gentilhomme, qui, après avoir dîné avec lui,

le pria instamment de vouloir bien aller avec lui à cette capitale du royaume. Comment donc! lui répondit mon ami, ma présence y est-elle nécessaire ? Nullement, lui répliqua l'autre, vous n'y avez aucune affaire que je sache, & je ne vous prie de faire cette course que pour avoir la satisfaction de jouir plus long-tems de votre compagnie. Là-dessus il cessa de le presser, & n'en parla plus ; cependant mon ami sentit dans son cœur un pressentiment des plus forts : il lui semblait qu'il entendoit une voix qui lui disoit, continuellement, *allez à Londres, allez à Londres ;* il imposa silence à cette voix secrète, à plusieurs différentes reprises; mais elle s'obstina à lui répéter toujours les mêmes paroles. Voyant qu'il n'étoit pas le maître de se défaire de ce pressentiment, il remit son ami sur le même sujet. Je vous conjure, lui dit-il, de me dire naturellement s'il y a quelque chose à Londres qui demande ma présence ; avez-vous eu quelque raison particulière pour me prier de vous y accompagner ? » En aucune » manière, lui répondit l'autre ; j'ai vu depuis » peu toute votre famille que j'ai trouvée en » très-bon état, & qui ne m'a pas dit un mot » qui puisse me persuader que votre retour y » soit nécessaire ». Là-dessus mon ami tâcha de nouveau de s'ôter cette pensée de l'esprit ; mais il avoit beau faire, cette voix ne lui laissoit point

de repos, & il croyoit entendre à tout moment, *allez à Londres.* Il en prit à la fin la réſolution, & à peine fut-il entré chez lui, qu'il y trouva une lettre, & qu'il apprit que des gens l'étoient venu chercher pour une affaire qui devoit lui valoir plus de mille livres ſterling, & qu'il auroit manquée, ſelon toutes les apparences, s'il ne s'étoit trouvé chez lui ce même jour.

Aprés des expériences auſſi claires que celles-là, qu'y a-t-il de plus naturel pour des perſonnes raiſonnables, que de ne pas négliger des preſſentimens d'une pareille force, & de s'en laiſſer guider dans des affaires qui, ſans eux, auroient paru indifférentes & d'un ſuccès douteux? N'y a-t-il pas toutes les apparences imaginables, que ces ſortes de voix ne ſont que les murmures de quelque intelligence bienfaiſante, qui voit ce que nous ſommes incapables de voir, & qui ſait des choſes cachées à notre pénétration?

Je connois une autre perſonne qui s'eſt fait toujours une règle d'obéir à ces ſortes d'avertiſſemens; elle m'a ſouvent déclaré que, quand elle les écoutoit avec docilité, elle s'en trouvoit bien, & qu'elle n'avoit jamais manqué de réuſſir mal, quand elle les avoit négligés. Elle me rapporta, entr'autres, un cas très-particulier, dans lequel elle s'étoit tirée d'une affaire très-épineuſe, en ſe diri-

geant conformément à un de ces conseils secrets.

Ayant eu le malheur de déplaire à ceux qui étoient alors à la tête du gouvernement, elle fut poursuivie en justice. Persuadée que le parti qu'elle avoit embrassé étoit fort disgracié à la cour, elle n'osa pas courir le risque de se défendre en propre personne, & trouva à propos de se cacher. Sa situation étoit des plus fâcheuses, & pour éviter la fureur de ses ennemis, elle ne voyoit d'autre parti à prendre, que de quitter le royaume; ce qui devoit la priver de sa famille & lui faire perdre sa charge. Elle ne savoit à quoi se résoudre; tous les amis qui lui restoient dans son malheur, lui conseilloient unanimement d'éviter les mains de la justice, laquelle, quoique le crime dont elle étoit chargée ne fût pas capital, la menaçoit d'une ruine entière. Dans ces tristes circonstances, un matin qu'elle s'étoit réveillée, & qu'une foule de pensées chagrinantes rentroient dans son esprit, elle sentit avec force dans son ame, une espèce de voix qui lui disoit, *écrivez-leur une lettre.* Cette voix étoit si intelligible & si naturelle, que, si elle n'avoit pas été certaine d'être seule, elle auroit cru que ces paroles étoient prononcées par quelque créature humaine.

Pendant plusieurs jours elles lui furent répé-

tées à chaque moment ; enfin ſe promenant dans la chambre où elle s'étoit cachée, remplie de penſées ſombres & mélancoliques, elle les entendit de nouveau, & elle répondit tout haut, *à qui voulez-vous donc que j'écrive?* & la voix lui répliqua ſur le champ, *écrivez au juge.* Ces mots lui furent encore répétés à différentes repriſes, & la portèrent enfin à prendre la plume & à ſe mettre en état de compoſer une lettre, ſans avoir dans l'eſprit aucune idée néceſſaire à ſon deſſein; mais *dabitur in hâc horâ*, &c. Les penſées & les expreſſions ne lui manquèrent pas; elles coulèrent de ſa plume avec tant d'abondance & avec une ſi grande facilité, qu'elle en fut dans le plus grand étonnement, & qu'elle en conçut les plus fortes eſpérances d'un heureux ſuccès.

La lettre étoit remplie d'une ſi grande force de preuves, & d'une éloquence ſi pathétique, que, dès que le juge l'eut examinée avec attention, il lui fit dire de ſe conſoler, & qu'il feroit tous ſes efforts pour la tirer d'affaire. Il tint ſa parole en honnête homme, & il eut aſſez de crédit pour remettre mon malheureux ami en liberté, & dans le ſein de ſa famille.

Après s'être convaincu de la réalité de ces avertiſſemens, on pourroit me demander d'où ils peuvent nous venir. J'ai déjà inſinué, que cela devoit être des voix ſecrètes de quelques

intelligences bienfaiſantes qui ſe communiquent à notre ame ſans le ſecours des organes. Il ne faut pas s'imaginer pourtant, que ce commerce ſe fait indépendamment de la direction de cette puiſſance qui gouverne le *monde inviſible* auſſi bien que le *monde corporel*. De combien le ſéjour de ces eſprits, qui s'intéreſſent de cette manière à ce qui nous regarde, peut être éloigné de nous, & par quelles routes ils font entrer ces preſſentimens dans notre ame, & juſqu'à quel point s'étend leur relation avec nous? C'eſt ce que je n'ai pu découvrir, au plus fort même de mon extaſe.

J'en reviens aux *preſſentimens* qui me paroiſſent plus dignes d'attention, que toutes les autres branches du commerce que nous pouvons avoir avec le monde inviſible, parce qu'ils tendent le plus directement à nous faire éviter des maux, & à nous porter à la recherche de quelque bien.

Je puis dire d'une manière très-poſitive, que je n'ai jamais négligé ces ſortes de preſſentimens, ſans avoir lieu de m'en repentir, & qu'il ſuit de la nature & du ſujet même, que vraiſemblablement la choſe doit arriver aux autres hommes. Jamais je n'ai, pour ainſi-dire, impoſé ſilence à ces *voix ſecrètes*, que je ne ſois tombé dans quelque malheur; & jamais je n'y ai prêté l'oreille, ſans m'en trouver bien.

Puiſque ces avertiſſemens roulent ſur l'avenir, & que nous voyons par une expérience conſtante qu'ils ſont juſtifiés par l'évènement, ils prouvent avec la plus grande évidence qu'ils procèdent de quelques êtres plus éclairés que nous; j'en conclus qu'il eſt de notre devoir de profiter de leurs lumières, qui ſont ſi fort ſupérieures aux nôtres, & de nous en ſervir pour éviter le mal, & pour nous procurer les avantages que cette intelligence a la bonté de nous indiquer.

Je ne ſaurois m'empêcher d'appuyer cette vérité par un autre exemple encore, qui me paroît répandre beaucoup de jour ſur ce ſujet.

Un ſoir une dame de mes amies eut dans l'eſprit un preſſentiment ſi fort que la nuit la maiſon où elle ſe trouvoit ſeroit brûlée, qu'elle ne put ſe réſoudre, pendant quelque tems, à ſe mettre au lit. Quoique ce preſſentiment lui roulât continuellement dans l'eſprit, elle trouva bon d'y réſiſter, & à la fin elle ſe coucha; mais elle ne put jamais s'en rendre maîtreſſe, & cette penſée lui cauſa des frayeurs ſi grandes & ſi continuelles, qu'il lui fut impoſſible de fermer l'œil.

Elle avoit fait aſſez connoître ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit aux gens de la maiſon pour les alarmer extraordinairement; ils examinèrent tous les appartemens du haut en bas, & ils eurent tout le ſoin imaginable de bien éteindre le feu &

les chandelles, dans toutes les chambres. En un mot, ils prirent de ſi grandes précautions, que naturellement il leur devoit paroître impoſſible que leur frayeur eût le moindre fondement.

Juſques-là tout alloit bien, & la dame dont je parle avoit ſatisfait à une partie de ſon devoir; mais elle auroit bien mieux fait de ne ſe pas coucher; car dans le tems que l'on faiſoit toutes ces perquiſitions, l'incendie commençoit déjà, quoique les flammes ne paruſſent point encore.

Environ une heure après que toute la famille ſe fut miſe au lit, la maiſon qui étoit juſtement vis-à-vis étoit toute en feu; & un vent vigoureux qui donnoit préciſément de ce côté-là, avoit déjà rempli celle où demeuroit cette dame, de fumée & de flammes. La rue étoit extrêmement étroite, & ſi par bonheur cette perſonne n'étoit pas reſtée éveillée par ſa frayeur, elle auroit été étouffée dans ſon lit avec tous les gens de la maiſon. Cependant elle n'eut que le tems de ſe lever à la hâte, & d'avertir les autres du danger qui les menaçoit. Ils ſe ſauvèrent tous d'une mort ſi terrible; ils n'eurent que le tems de gagner la rue: car un demi-quart-d'heure après le feu prenoit déjà à toutes les parties de la maiſon.

On me demandera peut-être ici pourquoi le même eſprit bienfaiſant, qui avoit indiqué le feu n'avoit pas donné une plus grande étendue à

ſa bonté pour cette dame? Pourquoi ne lui découvrit il pas la ſource du danger?

Je réponds que moins ces avertiſſemens ſont développés, & plus ils doivent exciter notre attention & notre vigilance, & que nous devons plutôt ſonger à en tirer tous les avantages poſſibles, que de donner la torture à notre eſprit, pour pénétrer dans les raiſons de leur peu d'étendue. Ce qu'on peut pourtant s'imaginer là-deſſus de plus raiſonnable, c'eſt que ces eſprits nous donnent, dans ces occaſions, toutes les lumières qu'ils ſont en état de nous donner, & qu'ils nous diſent ce qu'ils ſavent, ou du moins tout ce que leur maître & le nôtre leur permet de nous communiquer : s'ils n'avoient pas un deſſein réel & ſincère de nous favoriſer, & de nous garantir du malheur qui nous pend ſur la tête, ils ne nous diroient rien du tout ; & par conſéquent ſi leurs avertiſſemens ne ſont pas plus étendus & mieux développés, il eſt certain qu'il ne doit pas être en leur pouvoir de nous en donner de plus utiles.

Voici encore un autre exemple qui ne mérite pas moins l'attention du lecteur.

Un de mes amis ayant envie de s'en aller à la Nouvelle-Angleterre, il ſe préſenta juſtement deux navires qui étoient prêts à faire ce voyage, & les deux maîtres le ſollicitoient également de

vouloir bien venir à leur bord, en qualité de paſſager. Il me dit qu'il étoit fort indéterminé ſur le choix, que les vaiſſeaux paroiſſoient également bons, & que les capitaines étoient l'un & l'autre honnêtes-gens & mariniers très-expérimentés. J'étois alors fort rempli de mes idées ſur les preſſentimens, & je le priai de s'examiner avec attention, & de voir s'il n'y avoit pas dans ſon cœur quelque mouvement ſecret qui le déterminât à prendre plutôt l'un de ces bâtimens que l'autre. Il me répondit que juſqu'à ce jour-là il n'avoit rien ſenti de pareil.

Quelque tems après ayant rencontré par haſard un des capitaines, il conclut ſon marché avec lui, il apprêta tout pour pouvoir s'embarquer au premier jour; mais depuis le moment qu'il avoit dreſſé le contrat, & même dans l'inſtant qu'il le ſignoit, il ſentit dans ſon cœur un mouvement violent qui ſembloit le diſſuader de ſe ſervir de ce navire.

Il me vint voir quelques jours après, pour me communiquer ces mouvemens de ſon cœur, qui acquéroient de plus en plus de nouvelles forces, & je me crus obligé en conſcience de lui conſeiller de ne point prendre ce bâtiment, & de s'accorder plutôt avec l'autre maître. Après qu'il eut pris cette réſolution, il me vint voir de nouveau pour me dire qu'il s'étoit dégagé avec le premier capi-

taine, mais qu'il ſentoit une averſion bien plus grande encore pour l'autre vaiſſeau, & qu'il ne pouvoit pas s'ôter de l'eſprit qu'il périroit, s'il s'en ſervoit pour faire le voyage projeté. Là-deſſus je le priai de patienter un peu, & de me dire dans quelque tems, ſi ce preſſentiment continuoit toujours. Quelques jours après il me rendit une nouvelle viſite, & il me dit qu'il ne pouvoit ſonger qu'avec la plus mortelle frayeur à faire le voyage dans l'un ou dans l'autre de ces navires, & que néanmoins il avoit des raiſons très-fortes & très-preſſantes, pour ne pas remettre cette courſe à un autre tems.

Quoiqu'il n'y eut que ces deux vaiſſeaux prêts à partir pour la *Nouvelle-Angleterre*, je le conjurai de ne s'y pas haſarder, & je réuſſis à lui perſuader que ces appréhenſions procédoient des avertiſſemens de quelque intelligence bienfaiſante, mieux inſtruite de l'avenir que lui, & portée à lui faire éviter quelque grand déſaſtre. Je lui prouvai qu'elles ne pouvoient pas avoir leur ſource dans la malice de quelque mauvais eſprit, puiſqu'en empêchant ſon voyage, le démon ne pouvoit avoir aucun but conforme à ſes intentions ordinaires ; & par conſéquent il étoit de ſon devoir d'obéir à cette voix ſecrète, qui tâchoit de le détourner du deſſein de ſe ſervir d'un des vaiſſeaux en queſtion. En un mot, je ſecondai ſi

hien les mouvemens de ſon cœur, qu'il prit la réſolution de différer ſon voyage juſqu'à l'année prochaine, & il vit bientôt qu'il avoit pris le bon parti, & que ce preſſentiment avoit été cauſé dans ſon ame par un eſprit qui le favoriſoit. Un de ces bâtimens fut pris par les Turcs, & l'autre périt avec tout l'équipage, ayant été coulé à fond, ſelon toutes les apparences, en pleine mer, puiſque, depuis ſon départ des côtes d'Angleterre, on n'en a jamais entendu parler.

Je pourrois remplir un volume entier de pareils faits également inconteſtables; mais je crois n'avoir pas beſoin d'un ſi grand nombre d'exemples pour appuyer une vérité que la raiſon prouve avec tant d'évidence. Je conclurai ſeulement de tout ce que je viens de dire, que, puiſque nous ſentons des preſſentimens qui ſont vérifiés par l'expérience, il faut de néceſſité qu'il y ait des eſprits inſtruits de l'avenir; qu'il y a un ſéjour pour les eſprits, où les choſes futures ſe développent à leur pénétration, que nous ne ſaurions mieux faire que d'ajouter foi aux nouvelles qui nous viennent de-là.

Le devoir de prêter attention à ces preſſentimens, n'eſt pas la ſeule conſéquence qu'on puiſſe tirer de cette vérité; il y en a d'autres qui peuvent nous être d'une utilité très-conſidérable. 1°. Elle nous explique la nature du monde des eſprits,

&

& nous prouve la certitude de l'exiſtence de notre ame après la mort. 2°. Elle nous fait voir que la direction de la providence par rapport aux nommes, & aux évènemens futurs, n'eſt pas auſſi cachée aux habitans du monde ſpirituel, qu'elle l'eſt à nous. 3°. Nous en pouvons conclure que la pénétration des eſprits dégagés de la matière eſt d'une bien plus grande étendue que celle des eſprits renfermés dans des corps, puiſque les premiers ſavent ce qui nous doit arriver, lorſque nous l'ignorons abſolument nous mêmes.

La perſuaſion de l'exiſtence d'un monde d'eſprits nous peut être utile de pluſieurs différentes manières; nous ſommes les maîtres ſur-tout de tirer de grands avantages de la certitude où nous ſommes, qu'ils ſavent dévoiler l'avenir, & nous communiquer les lumières qu'ils ont là-deſſus, d'une manière qui nous fait veiller à notre conduite, éviter des malheurs, ſonger à nos intérêts, & même attendre la mort, d'une ame ferme, & d'un eſprit préparé à la recevoir avec conſtance & avec une fermeté chrétienne. Si nous daignions prêter l'attention néceſſaire à tous ces objets, & en faire un uſage convenable, ce ſeroit un moyen ſûr d'étendre la ſphère de nos lumières, & de nous faire raiſonner avec juſteſſe ſur la véritable valeur des choſes.

Je ſerois bien fâché d'autoriſer, par ce que

j'avance ici, les imaginations creuſes de certains hypocondriaques qui ſont aſſez extravagans pour attacher tellement leurs penſées ſur le monde des eſprits, que ce monde lui même lui paroît être du même caractère, & qui ſont aſſez imbécilles, pour prendre pour la voix des *intelligences pures*, les cris de chaque hibou & les hurlemens de chaque chien. C'étoit ſur de pareils principes d'extravagance que les devins de l'antiquité tiroient les règles par leſquelles ils prétendoient trouver l'avenir dans le vol des oiſeaux, & dans les entrailles des victimes. Rien au monde n'eſt plus impertinent, ſelon moi, que de ſuppoſer que les intelligences dont je parle, qui ſont capables de nous communiquer leurs lumières par le moyen aiſé des *preſſentimens* & des *ſonges*, aient beſoin de la voix d'un chien, ou d'un chat-huant, pour faire paſſer leurs idées dans l'eſprit des hommes. Ce ſeroit nous donner le démenti à nous-mêmes, & donner certaines bornes à leur commerce avec nous : d'ailleurs nous ſavons par expérience que ce commerce eſt parfaitement libre ; ce ſeroit ſuppoſer encore que le *monde brute* & deſtitué de raiſon, auroit une liaiſon plus étroite avec le *monde inviſible*, que nous-mêmes ; ce qui eſt la choſe du monde la plus abſurde.

Tout ce qu'on peut alléguer pour ſauver cette bizarre hypothèſe, c'eſt que les créatures inani-

mées entrent dans cette correſpondance d'une manière involontaire, & que c'eſt plutôt une *poſſeſſion*, qu'une *inſpiration*.

J'avoue qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que les habitans du *monde ſpirituel* aient le pouvoir de ſe ſervir des organes des brutes, pour nous donner des avertiſſemens, & pour nous inſtruire de l'avenir; mais je nie abſolument que les animaux privés d'intelligence puiſſent parvenir, par ce commerce, à un plus haut degré de lumières que nous. Il eſt vrai que l'âne de Balaam vit l'ange qui ſe tenoit au milieu du chemin, armé d'une épée flamboyante, dans le tems que le prophète lui-même ne l'apperçut pas. Mais la raiſon en eſt claire, l'ange étoit réellement au milieu du chemin; l'épée flamboyante, qu'il tenoit à ſa main, cauſa une frayeur réelle à cet animal, & ce ne fut que par un miracle, que les yeux du prophète furent frappés d'un aſſez grand aveuglement, pour l'empêcher de voir ce ſpectacle formidable.

Je tâcherai de débrouiller cette influence des brutes ſur nos idées d'une manière conforme à la raiſon. Le voiſinage des eſprits dont je parle, par rapport à nous, & la ſatisfaction qu'ils trouvent à veiller ſur nos intérêts, rendent cette matière fort aiſée, à mon avis. Il eſt très-poſſible, il eſt

même très-naturel, qu'ils aient le pouvoir d'effrayer les brutes par des apparitions assez horribles, pour les forcer à pousser des cris, & à faire des hurlemens dans certains endroits, & dans certaines circonstances, qui ont des relations assez étroites avec des personnes, ou avec des familles, pour donner à ces cris quelque chose de merveilleux, & pour leur en faire tirer un sens qu'ils puissent mettre à profit; mais il n'y a pas le moindre principe ni dans la philosophie, ni dans la religion, qui puisse nous persuader qu'il soit possible aux brutes d'avoir, par le moyen de la vue ou des autres sens, une prescience de l'avenir relative à eux-mêmes ou aux hommes. La matière peut agir sur des choses visibles; mais la matière ne sauroit exercer son activité sur des objets immatériels, & par conséquent, un animal privé de raison ne sauroit découvrir un esprit; son entendement ne sauroit pénétrer jusqu'à l'avenir, & concevoir l'éternité, ni toutes les idées sublimes qui concernent la vie future. Quoiqu'il soit possible, comme je viens de le dire, que les *intelligences pures* se servent quelquefois du *monde destitué de raison*, & qu'elles en [illegible]des députés & des agens, pour nous [illegible]r leurs idées, je ne comprends pas [illegible] avoir besoin de ces sortes d'instru-

mens, & je puis proteſter que pendant tout le voyage que j'ai fait dans le monde inviſible, je n'ai jamais vu qu'ils en fiſſent le moindre uſage.

C'eſt encore parce que nous raiſonnons de travers ſur *ce monde inviſible*, que nous mettons ſur le compte du diable un grand nombre d'incidens abſolument fortuits; dont il ne ſait rien, bien loin d'en être l'auteur; bien des orages s'excitent dans l'air, ſans qu'il s'en mêle, & pluſieurs bruits troublent notre repos pendant la nuit, ſans qu'il y contribue. Si Satan & ſes ſuppôts pouvoient exercer la dixième partie du pouvoir que nous leur attribuons ſur l'air & ſur les élémens, nous verrions toutes les nuits nos maiſons conſumées par le feu, ou renverſées par des ouragans, nos campagnes inondées & nos villes détruites; en un mot le monde ne ſeroit pas habitable. Heureuſement la puiſſance du démon a des bornes plus étroites; &, comme je l'ai déjà dit, quelque puiſſant qu'il ſoit, quelques déſordres qu'il excite parmi nous, il ne laiſſe pas d'être enchaîné, & de n'être pas en état de faire la moindre choſe de haute-lutte, & ſans la permiſſion de ſon créateur.

Je pourrois faire mention ici d'un nombre prodigieux de diables chimériques dont on nous parle tous les jours, & qui ſe plaiſent à badiner avec nous, à éteindre nos chandelles, à renverſer

les chaiſes, à caſſer les vîtres, à tirer les rideaux, & à faire une fumée qui ſent le ſoufre & le ſalpêtre. Il n'y a pas beaucoup d'apparence que le diable ait une grande proviſion des ingrédiens qui entrent dans la compoſition de la poudre à canon, & j'oſe vous aſſurer qu'il n'a pas la moindre diſpoſition à la joie & à la bouffonnerie. Toutes les farces dont nous le faiſons l'acteur, ont leur origine dans les fantaiſies d'une imagination déréglée, ou dans quelques cas fortuits, dont nous ne devinons pas d'abord la raiſon.

J'ai entendu parler d'une maiſon fréquentée dans la province d'Eſſex, où, ſelon qu'on le débitoit, un diable, un eſprit, un revenant ou un ſpectre, ſe rendoit régulièrement toutes les nuits dans un appartement où il faiſoit un tintamarre terrible, ſemblable à des coups de marteau ou de maillet, & cela pendant deux ou trois heures conſécutives. Il arriva à la fin, qu'en fouillant dans un vieux cabinet, on y trouva par haſard le maillet avec lequel le diable aimoit tant à ſe divertir : on ne manqua pas de l'ôter de-là, pour empêcher cet eſprit de s'en ſervir encore à troubler le ſommeil de toute la maiſon; mais la nuit ſuivante il fit un ſi épouvantable tapage, enragé de ne plus trouver l'inſtrument chéri de ſes poliſſonneries, que les gens de la maiſon, plus importunés que jamais, trouvèrent à propos

de remettre le maillet dans le même lieu où ils l'avoient trouvé. Depuis ce tems-là le diable fut très-ponctuel à venir se divertir par ce moyen-là, & s'occuper pendant deux ou trois heures chaque nuit à frapper de toutes ses forces sur tout ce qu'il rencontroit de plus capable de faire retentir toute la maison.

J'ai vu moi-même la chambre & le mailler, & j'ai logé dans cette maison ; mais je n'y ai pas entendu le moindre bruit, soit qu'on laissât le diable en possession de son cher maillet, soit qu'on trouvât à propos de l'ôter de cet appartement. Il est naturel de croire que l'esprit connoissoit trop bien son monde pour troubler le repos d'un étranger, dans une maison dont il devoit aider à faire les honneurs.

Cette maison passoit pour très-fréquentée dans tout le pays d'alentour ; on n'en douroit en aucune manière. La seule difficulté consistoit à découvrir le but de tout ce fracas, qui paroissoit n'avoir rien de commun avec les desseins ordinaires du démon, qui doit naturellement avoir trop d'affaires pour perdre son tems d'une manière si puérile.

On vit à la fin que tous les raisonnemens qu'on avoit faits là-dessus étoient fort inutiles, puisqu'ils rouloient sur une chose qui n'avoit aucune réalité : on remarqua qu'à trois ou quatre

maiſons de-là, il y avoit un ſinge, qui ayant par haſard trouvé le moyen de ſe gliſſer dans cette chambre, ne manquoit pas d'y venir toujours à minuit, de s'y divertir avec le maillet, & de s'en retourner enſuite tranquillement chez ſon maître.

Si l'on ne faiſoit pas mille fois de pareilles découvertes, on ne manqueroit pas de faire au diable l'injuſtice de le croire capable de venir s'amuſer pendant des nuits entières à faire de pareilles poliſſonneries qui feroient donner le fouet à un page. C'eſt-là ce qu'il faut pour détromper le vulgaire de cette opinion abſurde qu'il a des occupations du diable. Pour ceux qui ont pénétré comme moi dans la région habitée des mauvais eſprits, ils n'ont pas beſoin de pareilles preuves. Ils ſavent trop bien que le diable a des affaires d'une plus grande importance, pour s'amuſer à ces ſortes de fadaiſes.

Si le démon étoit capable d'une telle petiteſſe d'eſprit, l'écriture ſainte ne nous avertiroit pas ſi ſouvent de nous précautionner continuellement contre ſes ruſes, par la vigilance & par la ſobriété, & elle ne nous le repréſenteroit pas comme un lion rugiſſant qui épie, ſans ſe donner le moindre relâche, l'occaſion de nous dévorer. Tous ces avertiſſemens nous font voir avec toute l'évidence poſſible, qu'il eſt toujours aux

aguets, qu'il nous donne continuellement la chaſſe, pour ainſi dire, & qu'il fait ſon unique occupation de nous tendre des pièges : ce qui ne ſauroit lui laiſſer le tems de jouer les farces auxquelles le vulgaire croit qu'il ſe divertit de tems-en-tems.

On s'attend peut-être ici à me voir traiter le ſujet des apparitions, & répandre des lumières ſur cette matière hériſſée de mille difficultés, & enveloppée de ténèbres de toutes parts. On verroit ſans doute avec plaiſir mon ſentiment ſur la queſtion : ſi les ames dégagées des corps peuvent venir viſiter le monde viſible, prendre différentes figures d'êtres corporels, & ſe ſervir de certains bruits & d'une voix, pour ſe mêler des affaires humaines, & ſur-tout de celles de leurs familles.

Mais quoique pluſieurs perſonnes, qu'on auroit tort de taxer de crédulité, prétendent avoir été témoins de ces ſortes de viſions, je ne ſuis point d'avis de m'expliquer ſur un ſujet ſi délicat; je dois avouer que je n'y vois pas clair encore, & que dans mon extaſe je n'ai pas été aſſez élevé au-deſſus de la matière pour réſoudre ce problême.

Je me contenterai d'avertir mes lecteurs de prendre garde à la fougue de leur imagination, & de ne lui pas permettre de former des appa-

ritions là où il n'y en a point. J'oſe dire que le diable même n'apparoît point ſi ſouvent, de la moitié, qu'on le croit d'ordinaire : un cerveau malade eſt capable de produire un grand nombre de fantaiſies bizarres, dont il ne croit pas être l'auteur lui-même. Il ſeroit néanmoins ridicule de conclure de-là que toutes les apparitions ſont du même genre, & d'inférer qu'il n'y en a point de réelles, de ce qu'il y en a un bon nombre de chimériques.

J'ai entendu parler d'un homme qui admettoit la réalité des apparitions, mais qui étoit du ſentiment qu'il falloit les attribuer toutes au diable, parce que, ſelon lui, il étoit impoſſible aux bons eſprits & aux ames débarraſſées du corps, d'avoir quelque correſpondance avec le monde *viſible*. Il ſoutenoit, au reſte, qu'il avoit vu une apparition, & il en étoit tellement perſuadé, qu'il n'étoit pas poſſible de lui faire ſortir cela de l'eſprit : c'étoit, diſoit-il, la figure d'un vieillard qui, paſſant devant lui dans l'obſcurité, dans une poſture menaçante & le poing levé, lui dit : *repentez-vous, homme criminel, repentez-vous*. Il en fut terriblement effrayé, & ayant conſulté pluſieurs perſonnes ſur un phénomène ſi extraordinaire, elles lui conſeillèrent toutes, très-ſérieuſement, de profiter de cet avertiſſement, qui ne convenoit que trop aux déſordres de ſa conduite.

Pendant qu'il étoit dans une grande perplexité ſur un cas ſi peu commun, un de ſes amis lui demanda s'il pouvoit croire tout de bon que cette voix venoit du diable, & s'il y avoit la moindre apparence que l'ennemi du genre humain s'intéreſſât dans ſa converſation. Cette objection l'embarraſſa fort, & il fut obligé, convaincu comme il l'étoit de la réalité de ce qu'il avoit vu & entendu, de donner une autre origine à cet avertiſſement ſalutaire.

Il ſe trouva cependant que celui qui lui avoit dit ces paroles efficaces, étoit un homme réel. Quoique dupé par ſon imagination étonnée, le pauvre pénitent ſoutint fort & ferme, qu'il avoit vu l'apparition s'évanouir, après lui avoir dit ces mots foudroyans. C'étoit un vieux gentilhomme grave & pieux, qui le rencontrant par haſard, lui avoit parlé de cette manière, parce qu'il le connoiſſoit pour un débauché très-digne d'une ſi forte remontrance. Ce vieillard vertueux ayant appris l'effet qu'il avoit produit ſur cet homme, & qu'il l'avoit attribué à un ſpectre, eut aſſez de prudence pour ne le pas déſabuſer, de peur que l'illuſion diſſipée n'emportât avec elle la repentance & la réforme, dont elle étoit la ſource & le motif.

Si l'on faiſoit un ſemblable uſage des apparitions réelles du diable, je ſuis perſuadé que ce

ſeroit le moyen de le chaſſer pour jamais du monde inviſible. Il eſt très naturel de croire qu'il nous rendroit des viſites fort rares, s'il étoit perſuadé, par ſon expérience, qu'elles nous porteroient à la vertu, bien loin de nous faire donner dans ſes piéges; du moins ne viendroit-il jamais nous voir de ſon propre mouvement, & il faudroit une force ſupérieure pour l'y déterminer.

J'obſerverai ici en paſſant, que cet ennemi de Dieu eſt pourtant tellement dépendant des ordres du ciel, qu'il ne ſauroit s'empêcher de les exécuter, quand même ils tendroient à procurer du bien aux hommes, choſe dont il a toute l'horreur imaginable. Ce n'eſt pas que je m'imagine que Dieu l'emploie jamais à faire du bien; ce n'eſt pas là ſa deſtination, à mon avis: ſi le ciel s'en ſert jamais, c'eſt peut être un inſtrument de ſa colère, & un exécuteur de ſa juſtice vengereſſe. Pluſieurs habiles gens ſont du ſentiment, qu'il eſt ſouvent employé de cette manière, & que c'eſt l'*ange deſtructeur* dont les livres ſacrés font ſi ſouvent mention, je ne veux pas abſolument rejeter ce ſentiment; mais il ne me paroît pas extrêmement probable; il ne me ſemble pas fort apparent que Dieu ait de la complaiſance pour le goût que Satan trouve à faire du mal, & qu'il veuille lui procurer le plaiſir & la ſatisfaction d'être le bourreau des hommes aſſez criminels

pour s'attirer des punitions toutes particulières.

Je mettrai ici des bornes à mes recherches touchant la manière dont le démon eſt employé au ſervice de ſon créateur ; j'aime mieux faire ſur les *apparitions* quelques réflexions d'une autre nature, qui me paroiſſent d'une plus grande utilité, quoiqu'il ſoit probable que quelques-uns de mes lecteurs n'en tomberont pas d'accord.

Il y a certains prétendus eſprits forts qui font un très-mauvais uſage de l'opinion où ils ſont que toutes les apparitions ſont chimériques. Ils tombent dans une extrémité infiniment plus dangereuſe, que celle où donnent ces eſprits foibles & imbécilles, qui font des ſpectres & des apparitions de tout ce qui frappe leurs ſens d'une manière un peu extraordinaire.

Ils ſe perſuadent peu-à-peu qu'il n'y a point d'*eſprits* du tout, ni dans le *monde viſible*, ni dans le *monde inviſible*, & par conſéquent, ils anéantiſſent le diable même.

J'avoue que cette opinion par elle-même n'eſt pas d'une conſéquence fort dangereuſe ; mais par malheur, elle eſt d'ordinaire ſuivie de près par une autre, qui eſt abominable au ſuprême degré. A peine ces gens-là ſe ſont-ils mis dans l'eſprit *qu'il n'y a point de diable*, qu'ils commencent à ſe perſuader *qu'il n'y a point de Dieu ;* & de cette manière, l'athéiſme & la ſécurité ſur une vie à

venir s'élèvent sur la ruine d'une opinion qui, par elle-même, ne paroît pas être d'une fort grande importance.

Mon but n'est pas de me servir ici d'argumens en forme, pour prouver l'existence de notre créateur; & pour appuyer sur les premiers principes du raisonnement, la vérité de ses attributs. Je m'en rapporte aux preuves que tout être raisonnable, pour peu qu'il soit capable d'attention, peut tirer du fond de son cœur : mais j'ai envie de finir cet ouvrage par l'histoire de quelques Athées, que j'ai connus dans ma jeunesse. Je ne me mettrai pas en peine de prouver la vérité des faits que je rapporterai ; quand même le lecteur voudroit en douter, ils n'en seront pas moins propres à lui fournir d'utiles réflexions. Je crains seulement que le sujet n'ait un peu trop de relation avec la religion & avec la piété, pour un siècle où la mode semble les bannir des livres & des conversations.

Il y a plusieurs années qu'il se trouva à une de nos universités un jeune étudiant, qui se distinguoit du côté du génie, des sentimens & du cœur. En peu de tems il fit de si grands progrès, qu'il s'attira l'attention de tous ses maîtres, qui ne doutoient pas qu'il ne devînt un des plus grands hommes du siècle. Il arriva cependant, par un desir extraordinaire qu'il avoit

de pénétrer avant dans les parties les plus abſtraites & les plus myſtérieuſes des ſciences, ou bien par une opinion exceſſive qu'il ſe formoit de ſa propre capacité, que s'étant adonné à l'étude de la théologie, il adopta les ſentimens les plus bizarres & les plus particuliers, comme ſi la vérité ne ſe trouvoit jamais parmi la foule; de degré en degré la ſingularité de ſes idées s'augmenta tellement, que ſon profeſſeur en conclut que, ſi ce jeune homme continuoit de cette manière, toute ſon application aboutiroit à l'*enthouſiaſme*, ou bien à l'*Athéiſme*.

Il faiſoit chambrée avec trois autres jeunes étudians, qui, avec beaucoup d'eſprit, mais peu de jugement, ſuivirent bientôt l'exemple de leur compagnon, qu'ils voyoient l'admiration de toute l'univerſité, & qu'ils conſultoient comme un oracle.

Le profeſſeur, qui étoit un homme très-vertueux, vit bientôt, avec le plus vif chagrin, que ſa prédiction s'accompliſſoit. Ces jeunes meſſieurs pouſsèrent ſi loin leurs idées ſuperficielles, qu'une étude où ils étoient entrés pour découvrir les vrais principes de la religion, ne leur ſervit qu'à bannir de leur ame la religion même. En raiſonnant de travers ſur la néceſſité de n'admettre que des idées claires & diſtinctes, il ſe mirent dans l'eſprit, que tout ce dont ils ne pouvoient

pas déterminer la nature & la manière d'exiſter, n'exiſtoit pas, & par conſéquent ils firent main-baſſe *ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la réſurrection, ſur la vie future & ſur l'éternité des peines & des récompenſes.* Peu contens de s'être jetés eux-mêmes dans cet abîme, ils voulurent y entraîner les autres; ils s'érigèrent en docteurs, & ſe firent une eſpèce de devoir de renverſer, par leurs ſophiſmes, la religion naturelle & la religion révélée, dans l'eſprit de leurs compagnons, ſans ſe mettre en peine de la malédiction que les livres ſacrés prononcent contre ceux qui font *du mal, & qui enſeignent aux autres à en faire.* Comme la nouveauté, quelque abominable qu'elle puiſſe être, a de grands charmes pour une jeuneſſe inconſidérée, ils firent en peu de tems un grand nombre de proſélytes, qui admettoient tous leurs principes, ou, pour mieux dire, qui, à leur exemple, effaçoient tous les principes de leur eſprit. A la grande mortification de toutes les honnêtes gens, leur doctrine devint fameuſe dans l'univerſité, & ils furent diſtingués des autres écoliers par le nom de *la ſociété des Athées.*

On les reconnoiſſoit même à un certain air ſombre, & à ce que tous ceux qui avoient quelque attachement pour la religion & pour la piété, les évitoient comme la peſte. Bien plus, on informa contre eux, & leurs aſſemblées furent

défendues,

défendues, de manière que la crainte d'être punis ſévèrement les empêcha de ſoutenir leurs ſentimens par des eſpèces de diſputes publiques, comme ils avoient déjà commencé de faire. Cependant ayant repris courage peu-à-peu, ils ſe rallièrent, & le malheureux qui étoit à leur tête, eut la hardieſſe de tenir ouvertement des diſcours ſi blaſphématoires, qu'il fut enfin obligé de s'enfuir de l'univerſité, de peur de tomber entre les mains de la juſtice.

Cependant, avant que d'être obligé d'en venir là, il avoit eu tout le tems de répandre ſon venin dans l'eſprit d'un grand nombre de ſes camarades, & quoiqu'on l'eût ſouvent averti de modérer ſon abominable zèle, il étoit parvenu à un tel degré d'impiété, que les ſujets les plus ſacrés étoient devenus la matière ordinaire de ſes railleries; il avoit oſé dire qu'il étoit capable de compoſer une bible, & un ſyſtême de religion infiniment meilleurs & plus raiſonnables que ce qu'on appelle le chriſtianiſme; & que, s'il vouloit s'en donner la peine, il ſe faiſoit fort de s'attirer une ſecte auſſi nombreuſe, qu'aucun de ceux qui s'étoient érigés en fondateurs d'une nouvelle religion. Je pourrois citer encore ici quantité d'autres diſcours blaſphématoires qui lui étoient familiers; mais ils me font trop d'horreur pour pouvoir m'y réſoudre; on n'a qu'à ſup-

poſer qu'il n'y a point d'excès ſi abominables à cet égard-là, où cette troupe de jeunes impies ne donnât avec fureur.

Je m'étendrois trop, ſi je voulois entrer dans toutes les particularités de leur hiſtoire, & donner une relation de la manière dont il plut à Dieu de diſpoſer de chacun d'entr'eux. Leur nombre étoit monté juſqu'à vingt-deux, dans le tems qu'ils furent forcés de rompre leurs aſſemblées; & par conſéquent, la tâche ſeroit trop grande. Je me contenterai de parler de quelques-uns de la troupe, qui n'avoient pas pouſſé leur extravagance criminelle auſſi loin que les autres.

Il y avoit un jeune homme, entr'autres, qui fréquentoit leurs déteſtables aſſemblées, mais qui, comme il l'a dit dans la ſuite, étoit plutôt parmi eux, qu'il n'étoit un d'entr'eux. Cependant il ne s'étoit que trop livré à leurs ſophiſmes, & quoiqu'il fût le ſujet perpétuel de leurs turlupinades, parce qu'il ne pouvoit pas renoncer entièrement à l'idée d'une divinité, il n'avoit pas laiſſé de ſe familiariſer de plus en plus avec le ſentiment contraire, & de faire de grands progrès dans l'*athéiſme*.

Un jour que ce jeune homme étoit ſorti pour ſe rendre à leur ſociété infernale, ſans ſe ſoucier de pluſieurs nuages noirs & épais, qui ſembloient être au-deſſus de ſa tête, il fut arrêté

dans la rue par une grande pluie ; elle étoit ſi terrible, qu'il fut obligé de ſe mettre à l'abri pendant aſſez de tems. Tandis qu'il attendoit avec impatience la fin de cette pluie, il fut ſurpris par un coup de foudre extraordinaire, dont la flamme lui friſa tellement le viſage, qu'il en ſentit la chaleur ; ce qui lui donna une terrible frayeur. Un moment après, comme il eſt naturel, il entendit un ſi affreux coup de tonnerre, qu'il lui fit dreſſer les cheveux de la tête. La pluie cependant continuoit, & l'obligeoit à reſter dans le même endroit, où il eut tout le loiſir néceſſaire de réfléchir ſur ſa conduite. *Où veux-je, aller,* ſe diſoit-il à lui-même ? *Dans quel deſſein ſuis-je ſorti de chez-moi ? Pourquoi ai-je été obligé de m'arrêter ici ? D'où vient cette pluie, cette foudre & ce tonnerre ſi épouvantables ? Et quelle peut en être la cauſe ?* En même tems ſon eſprit fut frappé, comme d'un ſecond coup de foudre, par cette penſée : *s'il étoit poſſible qu'il y eût un Dieu, que deviendrois-je ?* Effrayé de cette idée, il ſort bruſquement de l'endroit où il s'étoit caché, & nonobſtant la continuation de la pluie, il vole par la rue pour regagner ſa maiſon, en répétant mille fois : *je ne veux jamais revoir ces gens-là.*

Quand il fut de retour dans ſa chambre, il s'abandonna aux penſées les plus douloureuſes, & aux plus triſtes ſituations. *A quelles idées me*

ſuis-je livré, dit-il! *J'ai eu l'inſolente témérité de nier l'exiſtence de l'Etre qui ma créé; je me ſuis ri du pouvoir de ce Dieu, dont les flammes viennent de ſe faire ſentir à mon viſage, & qui auroient pu me conſumer, ſi ſa miſéricorde, dont j'ai abuſé ſi long-tems, n'avoit pas intercédé pour moi. Que je ſuis un abominable ſcélérat!*

Pendant qu'il étoit dans cette méditation accablante, il reçut la viſite d'un de ſes plus proches parens, homme éclairé & pieux, qui lui avoit ſouvent parlé de la manière la plus forte, touchant le crime horrible dont il s'étoit rendu coupable avec tant d'inconſidération.

Le jeune homme, dont le corps ſouffroit du déſordre de ſon ame, avoit été contraint de ſe mettre au lit. Ce monſieur le vit dans ce triſte état; il apperçut avec plaiſir la vive douleur avec laquelle ſon parent ſongeoit aux déréglemens de ſa vie paſſée, & il ne négligea rien pour adoucir ſes inquiétudes, & pour lui donner les conſolations qui lui étoient ſi néceſſaires. Le pauvre étudiant, également malade de corps & d'eſprit, étoit accablé de tant de penſées, qui ſembloient ſe combattre, qu'il eut beſoin de quelques momens de ſolitude pour calmer le trouble de ſon cœur par de ſérieuſes réflexions. Son parent y conſentit volontiers, & en attendant que le pénitent fût en état de raiſonner avec lui, avec

plus de tranquillité, il ſe retira dans l'antichambre avec un livre.

Dans cet intervalle un autre étudiant vint frapper à la porte; c'étoit un des membres de la ſociété dont je viens de faire mention: il ne venoit pas pour rendre viſite à ſon camarade, mais uniquement pour le prendre en paſſant, afin de le mener dans leur horrible aſſemblée. Avant que d'ouvrir la porte, le cavalier qui liſoit dans l'antichambre, eut la curioſité de regarder par le trou de la ſerrure; non-ſeulement il le reconnut, mais il le reconnut pour un des ſuppôts de la ſociété des athées. Comme il auroit été au déſeſpoir de voir ſon parent interrompu dans une méditation dont il avoit lieu d'eſpérer des effets très-ſalutaires, il n'avoit nulle envie que cet ami dangereux en approchât; il ne fit donc qu'ouvrir la porte à peine, d'une manière qui ne permettoit pas à l'autre de diſtinguer ſes traits, & à travers de cette ouverture il lui dit d'une manière pathétique: *Ah! mon cher monſieur, dites à tous nos camarades de ſe repentir; croyez-moi, il y a un Dieu, je vous en ſuis garant.* Là-deſſus il lui ferma la porte au nez d'une manière bruſque, le planta là, ſans attendre ſa réponſe, & rentra dans la chambre de ſon parent, qui avoit été tellement enſeveli dans ſes ré-

flexions, qu'il n'avoit pas entendu le moindre bruit.

Celui qui avoit frappé à la porte, étoit un des principaux chefs de cette troupe ; c'étoit un garçon qui avoit beaucoup de génie & de grands talens, dont, gâté par la compagnie qu'il fréquentoit, il ne ſe ſervoit que pour ſe plonger plus avant dans ſes affreuſes erreurs, & pour leur donner plus de vraiſemblance. Le petit nombre de paroles qu'il venoit d'entendre le troubla, comme il en convint après, & le remplit d'une ſecrète horreur ; il deſcendit les degrés dans la plus grande confuſion de penſées qu'on puiſſe s'imaginer ; &, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit, il prit une rue pour une autre, & s'écarta du chemin qu'il devoit prendre pour ſe rendre à l'aſſemblée. Ce qu'on lui avoit dit faiſoit de fortes impreſſions ſur ſon imagination, & en même tems il étoit choqué, autant qu'il ſe peut, de la manière incivile dont on venoit de le rebuter, ne doutant point que ce ne fût ſon ami lui-même qui lui avoit fermé la porte au nez.

Quelquefois il s'en mettoit en colère comme d'un affront formel, & prenoit la réſolution de revenir ſur ſes pas pour en ſavoir le motif, & pour en demander ſatisfaction ; mais il en fut

détourné toutes les fois par ces paroles qui lui revenoient dans l'esprit, malgré lui, *il y a un Dieu ;* & il ne pouvoit pas s'empêcher de se demander : *si cela étoit, que deviendrois-je ? Hélas !* se répondit-il, *si cela est, c'en est fait de moi ; n'ai-je pas déclaré la guerre à cette notion ? traité tous ceux qui la soutenoient d'esprits foibles & de fanatiques ?* Ces pensées pourtant ne lui restèrent pas long-tems dans l'esprit ; il eut assez de force pour dissiper le trouble de son cœur, & quelque démon lui inspira apparemment le dessein de ne pas entrer là-dessus dans un trop grand examen, & de se livrer à sa belle humeur ordinaire.

Cette résolution l'appaisa pendant quelque tems ; la dureté qu'il avoit contractée par l'habitude de se fortifier contre l'idée d'un Dieu, sembla reprendre le dessus dans son ame, & il se remit dans le chemin qui conduisoit à son assemblée diabolique. Ce calme pourtant ne dura pas long-tems ; ces mots, *il y a un Dieu*, revenoient toujours dans son imagination, & commencèrent de nouveau à l'effrayer ; il se souvint encore que son ami y avoit ajouté : *dites-le à nos camarades ; j'en suis garant.*

Là-dessus il eut la curiosité irrésistible de retourner vers le *nouveau converti*, pour lui demander quelles nouvelles découvertes il pouvoit

avoir faites, pour changer tout d'un coup de ſentiment, & pour ſe convaincre ſi fortement d'une choſe que peu d'heures auparavant il avoit traitée de chimère.

La pluie continuoit toujours cependant, & dans ce moment, elle devint ſi forte, que l'étudiant en queſtion ſe trouvant auprès d'une boutique de libraire, trouva bon de s'y arrêter pendant quelque tems. Il vint un jeune homme de ſa connoiſſance qui s'amuſoit à lire. C'étoit un écolier de la même univerſité, qui avoit de tout autres principes que celui dont je viens de parler. Il étudioit en théologie, & ſe diſtinguoit parmi ſes compagnons, par ſon application, ſa piété & ſes bonnes mœurs. Après les complimens ordinaires qu'il eſt inutile de répéter, il ſe mit à parler à l'oreille à l'athée.

Pour ne pas fatiguer l'eſprit du lecteur par de continuels *dit-il*, *répliqua-t-il*, &c. je rangerai leur converſation en forme de dialogue, en décrivant, par manière de *renvoi*, l'état où ils ſe trouvèrent à meſure qu'ils pouſſoient leur entretien.

L'Etudiant. Quand vous êtes entré, je venois juſtement de prendre ce vieux livre que voici; mais en voulant lire un petit dialogue, j'ai jeté les yeux, par haſard, ſur un quatrain qui ſe trouve ſur le dos de la page du titre, & je vous

avoue que ces vers m'ont fait penſer à vous.

L'Athée. A moi? & pourquoi, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Je m'en vais vous le dire dans le moment (1). Suivez-moi.

L'Athée. Eh bien! parlez.

L'Etudiant. C'eſt que ce quatrain me ſembloit fort propre à réveiller la raiſon d'un miſérable athée.

L'Athée. Voyons ce beau quatrain.

L'Etudiant. Je le veux bien, pourvu qu'il me ſoit permis de vous regarder en face pendant que vous le lirez.

L'Athée. A quoi bon cette cérémonie?

L'Etudiant. Je ne vous le montre qu'à cette condition-là.

L'Athée. Eh bien! je m'en paſſerai.

L'Etudiant. Voici une autre condition; venez, touchez-là; vous le verrez, ſi vous voulez me promettre de le lire trois fois de ſuite.

L'Athée. Voilà ma main, j'accepte le parti.

L'Etudiant. Je veux tenir votre main pendant tout ce tems-là, pour des raiſons que je vous dirai après.

---

(1) Ils s'en vont enſemble dans une chambre.

L'Athée. Que de façons (1)!

Un Dieu, le ciel (2), l'enfer, ſont peut-être des fables!
Ce doute calme-t-il des eſprits raiſonnables?
Examine, ou, trop tard diſſipant ton erreur,
L'affreuſe vérité te remplira d'horreur.

L'Etudiant. Eh bien! qu'en dites-vous?

L'Athée. Je m'en vais vous le dire tout-à-l'heure; mais permettez-moi de vous demander auparavant par quelle raiſon vous m'avez ſerré la main.

L'Etudiant. N'avez-vous pas ſenti quelque émotion en prononçant ces paroles : *un Dieu, l'enfer?*

L'Athée. Quelle émotion? que voulez-vous dire par-là?

L'Etudiant. Ne le niez pas, vous en avez ſenti; j'en ſuis témoin moi-même.

L'Athée. Témoin de quoi, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Je ſuis témoin que votre propre conſcience vous dément, quand vous avez l'impiété de nier l'exiſtence de ce Dieu qui vous a créé : il vous a été impoſſible de me le cacher; je m'en ſuis très-bien apperçu en vous ſerrant la main.

---

(1) Il lit.

(2) L'Etudiant lui ſerre la main pendant qu'il lit.

L'Athée. Vous plaisantez, je crois; vous avez-là une belle méthode de pénétrer les consciences, & de juger de ce qui se passe dans l'esprit des gens! Vous pourriez bien vous tromper, monsieur l'habile homme, & vous courez grand risque d'être un faux témoin.

L'Etudiant. Avouez la dette, mon cher ami; vous tâchez en vain de vous déguiser : vous venez de trahir les sentimens les plus secrets de votre cœur; je le sais, j'en suis convaincu.

L'Athée. J'ai trahi mes sentimens! que voulez-vous dire par-là? Vous êtes bien obscur dans vos expressions.

L'Etudiant. Ne vous ai-je pas dit que je voulois vous regarder en face pendant que vous feriez la lecture? J'ai pénétré dans votre ame par vos yeux effarés. Je vous ai vu pâlir en prononçant le mot de *Dieu :* tous vos traits ont marqué de l'horreur quand vous avez prononcé le terme de *ciel.* Cette horreur venoit du sentiment que vous aviez que ce ciel n'étoit pas pour des impies. N'ai-je pas senti que les jointures de vos doigts trembloient quand vous avez lu le mot *d'enfer.*

L'Athée. C'étoit donc-là la raison pourquoi vous avez voulu me tenir la main pendant que je lisois?

L'Etudiant. Vous l'avez deviné; j'étois persuadé qu'elle me découvriroit ce que je cher-

chois. J'ai toujours penſé qu'un athée ſentoit un *enfer* au dedans de lui, dans le tems qu'il oſoit braver l'enfer, dont les impies doivent un jour eſſuyer toutes les horreurs.

L'Athée. Votre manière de parler ſeroit ſeule capable d'effrayer quelqu'un; mais dites-moi, je vous prie, comment pouvez-vous parler d'une manière ſi déciſive d'une choſe ſur laquelle il eſt impoſſible d'avoir la moindre certitude?

L'Etudiant. Je vous conjure de ne pas accumuler péché ſur péché; confeſſez-moi naturellement que ma découverte eſt véritable.

L'Athée. Eh! mêlez-vous de vos affaires, monſieur (1). Depuis quand êtes-vous mon père confeſſeur, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Ne vous fâchez pas contre un de vos amis, qui ne cherche que votre bien; ou du moins profitez de ce qu'il vient de vous dire, & fâchez-vous tant qu'il vous plaira.

L'Athée. Le moyen de profiter de ce que vous dites! Tout cela eſt ſi vague & ſi général, que je n'en conçois pas le but.

L'Etudiant. Le but de tout ce que je vous ai dit, eſt de vous faire éviter un malheur éternel. Les vers que je vous ai fait lire m'ont paru ſi con-

(1) Il marque ici quelque dépit.

formes à votre ſituation, que je ſouhaitois que vous les viſſiez, avant même que la providence vous eût envoyé dans cette boutique. Je m'imaginois que cette réflexion ſur l'athéiſme, étoit ſi naturelle & ſi forte, qu'étant ſecondée par la voix ſecrète de cet Être, qui ſeul peut toucher le cœur, elle pourroit être un bon moyen pour ouvrir les yeux de votre entendement.

L'Athée. Que voudriez-vous donc que je viſſe?

L'Etudiant. Quelque choſe que vous voyez déjà en partie, j'en ſuis ſûr; quoique je m'apperçoive que vous luttez de tout votre pouvoir contre une vérité dont vous ſentez toute la force.

L'Athée. Expliquez-vous clairement à la fin; qu'eſt-ce que c'eſt que ce *quelque choſe* dont vous me parlez?

L'Etudiant. J'entends par-là le ſens du quatrain que vous venez de lire; & que vous commencez à voir que peut-être y a-t-il un *Dieu, un ciel, un enfer.*

L'Athée. Que ſais-je? (1) Peut-être bien.

L'Etudiant. Je remarque avec ſatisfaction que votre cœur commence à être touché; le doute

(1) L'Etudiant voit paroître quelques larmes dans les yeux de ſon ami.

doit être le chemin de *l'examen & de la conviction*. Les deux derniers vers que vous avez lus, ſont très-propres à vous y porter.

Examine, ou trop tard diſſipant ton erreur,
L'affreuſe vérité te remplira d'horreur.

L'Athée. Comment voulez-vous que je m'y prenne pour examiner ces ſortes de choſes?

L'Etudiant. Ce n'eſt pas ce dont il s'agit à préſent; il me ſuffit de vous mettre dans la diſpoſition d'examiner. Je ne veux que vous perſuader d'écouter la voix de votre propre conſcience. Si vous le faites avec attention & avec impartialité, vous prononcerez d'abord votre ſentence vous-même; vous conviendrez que vous êtes coupable.

L'Athée. Coupable! de quoi?

L'Etudiant. D'avoir agi contre les lumières de la nature, de la raiſon, & même du ſens commun; d'avoir renié un Dieu dont vous reſpirez l'air, à qui appartient la terre ſur laquelle vous marchez; un Dieu qui vous donne la nourriture & le vêtement; un Dieu dont la bonté vous fait vivre, & dont un jour la juſtice vous jugera.

L'Athée. Je ne nie pas tout cela abſolument; je vous l'ai déjà dit, je n'en ſais rien: il n'eſt pas tout-à-fait impoſſible *qu'un Dieu exiſte.*

L'Etudiant. Oſez-vous dire que vous n'en connoiſſez que la poſſibilité ? Ah ! mon cher monſieur, ceſſez de réſiſter à la force d'une vérité ſi importante. *Croyez-moi, il y a un Dieu ; je vous en ſuis garant.*

L'Athée. Vous m'effrayez.

L'Etudiant. Vous n'avez pas tort d'être effrayé.

L'Athée. Vous ne me comprenez pas ; ma frayeur vient de toute autre cauſe que celle que vous penſez. Je ſuis frappé d'un étonnement extraordinaire, & vous ne le ſeriez pas moins, ſi vous étiez à ma place.

L'Etudiant. Comment donc? Expliquez-vous.

L'Athée. Dites-moi, je vous prie, avez-vous été aujourd'hui dans quelque endroit où l'on ait prononcé les mêmes paroles que vous venez de me dire d'un ton ſi ferme ?

L'Etudiant. Non pas, que je ſache.

L'Athée. Quoi! n'étiez-vous pas dans la chambre de monſieut..... notre ami commun, il y a environ une demi-heure ?

L'Etudiant. Je n'y ai pas mis le pied depuis un mois entier. Il y a déjà du tems que je ceſſe de le voir, & que je ne fréquente point du tout ceux qui ſont de cette bande.

L'Athée. Tout de bon, ne l'avez-vous pas vu aujourd'hui ? Mais quand vous l'avez vu la der-

nière fois, ne vous a-t-il pas dit ces mêmes paroles, ou bien ne les lui avez-vous pas dites?

L'Etudiant. Je ne l'ai pas vu, vous dis-je, chez lui depuis plus d'un mois. La dernière fois que je le vis, c'étoit dans une compagnie où vous fûtes vous-même, & où vous tîntes des discours si impies & si pleins de blasphêmes, secondé par votre digne ami, que je pris la résolution d'éviter votre compagnie : c'est le souvenir de ces mêmes discours, qui m'a fait penser à vous, en lisant ces vers.

Il me semble qu'ils devroient vous conduire à la découverte de la vérité, & que naturellement il faut que vous vous persuadiez que la providence vous a envoyé ici pour y recevoir cet avertissement salutaire.

L'Athée. A vous parler franchement, il y a quelque chose de surnaturel dans tout ce qui m'est arrivé cette après-dînée.

L'Etudiant. Si vous vouliez bien m'en communiquer toutes les particularités, je pourrois vous en dire mon sentiment. Mais vous voyez bien qu'il m'est impossible de les deviner.

L'Athée. Ne me questionnez pas davantage; il doit y avoir dans la nature un *Dieu* ou un *diable*; j'en suis convaincu (1).

(1) Il a l'œil égaré, & tout son air marque de l'étonnement & de la frayeur.

L'Etudiant.

L'Etudiant. Ils exiſtent l'un & l'autre, mon cher ami, ſoyez-en ſûr; mais calmez les troubles de votre eſprit, je vous en conjure; ne regardez pas cette vériré avec horreur : qu'elle vous ſoit plutôt une ſource de conſolation & d'eſpérance.

L'Athée. Il faut de néceſſité que l'un ou l'autre de ces êtres ſe ſoit mêlé de ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui. C'eſt un jour bien extraordinaire pour moi.

L'Etudiant. Si les incidens dont vous parlez ont quelque relation avec ce que je viens de vous dire, il vous ſeroit peut-être utile de m'en faire le récit; peut-être cette ouverture de cœur ſervira-t-elle à tranquilliſer les penſées qui ſemblent exciter tant de trouble dans votre ame. Vous ne ſauriez jamais vous ouvrir à une perſonne qui s'intéreſſe avec plus de zèle dans tout ce qui vous regarde, quoique peut-être elle n'ait pas l'habileté néceſſaire pour vous procurer tout le bien qu'elle ſouhaite.

L'Athée. J'étoufferois, ſi je ne vous le racontois pas (1).

L'*Athée.* Dites-moi à préſent, je vous en

(1) Ici il lui dit tout ce qui lui étoit arrivé à la porte de la chambre de ſon ami, & il lui raconte qu'il y avoit entendu les mêmes paroles qui venoient de le frapper ſi fort; enſuite il continue ainſi :

conjure, quel être peut vous avoir pouſſés l'un & l'autre, à me dire préciſément les mêmes mots?

L'Etudiant. Qu'en penſez-vous vous-même? parlez-moi franchement.

L'Athée. Il me ſemble que ce doit être le *diable*, s'il eſt vrai qu'il exiſte.

L'Etudiant. Le *diable!* Quoi! vous pouvez vous mettre dans l'eſprit, que le *diable* prêche la repentance. Songez-y ſérieuſement; je vois à tout votre air que ce que je viens de vous dire vous touche & vous ſaiſit. Eſt-il naturel que le diable nous inſpire l'un & l'autre, de travailler à votre converſion? Eſt-il naturel qu'il veuille vous convaincre de l'exiſtence de Dieu? Y a-t-il rien de plus directement contraire à ſes intérêts, que d'établir cette vérité dans l'eſprit des hommes?

L'Athée. Vous avez raiſon; je ne ſaurois qu'en tomber d'accord.

L'Etudiant. Il faut pourtant qu'à un ſeul égard je plaide la cauſe du démon; il eſt certain qu'il n'a jamais pouſſé le crime & l'extravagance aux mêmes excès où vous les portez vous autres. Il a eu ſouvent l'inſolence de s'ériger en divinité, & de ſe faire adorer de certains barbares aveuglés par la plus groſſière ignorance, à la place du vrai Dieu: mais il n'a jamais été aſſez

impudent pour nier l'exiſtence de ſon Créateur ; c'eſt un crime d'invention humaine, enfant favori du bel eſprit moderne. Les *eſprits-forts* l'ont *engendré* pour donner une liberté entière à leurs inclinations vicieuſes, & pour ſe débarraſſer de l'idée affreuſe d'un jugement à venir. On peut dire qu'à cet égard ils l'ont emporté en méchanceté ſur le diable même.

L'Athée. Je crains bien que vous ne diſiez la vérité.

L'Etudiant. Allons, mon cher ami, faites quelques efforts de plus, pour vous mettre en état de profiter de la vérité que vous venez de découvrir.

L'Athée. Le moyen d'en profiter, quand on a pouſſé l'impiété aux derniers excès ?

L'Etudiant. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que *Saint Pierre* dit à *Simon* le magicien.

L'Athée. Qu'eſt-ce qu'il lui dit, s'il vous plait ?

L'Etudiant. Repens-toi donc de ta malice, & prie Dieu, afin que, s'il eſt poſſible, la penſée de ton cœur te ſoit pardonnée.

L'Athée. Cela ne me regarde pas : les derniers vers de votre quatrain le prouvent évidemment :

Trop tard diſſipant mon erreur,
L'affreuſe vérité me donne de l'horreur.

L'Etudiant. Souvenez vous, de grace, que

vous avez dit tantôt, que les *paroles* dont il eſt queſtion doivent venir de *Dieu* ou du *Diable*.

L'Athée. Eh bien! que trouvez-vous là de relatif au cas dont il s'agit ici?

L'Etudiant. Ne m'avez-vous pas avoué qu'elles ne pouvoient pas procéder du démon?

L'Athée. Mon ſort en eſt-il plus heureux, ſi elles viennent d'un Dieu dont je me ſuis fait un ennemi irréconciliable?

L'Etudiant. Suppoſé qu'elles viennent de Dieu, & qu'il les a inſpirées à deux hommes, qui ne s'étoient pas donné le mot pour cela; pouvez-vous croire qu'un être infini en bonté, & en ſageſſe, vous ordonneroit de vous repentir, s'il étoit trop tard pour le faire? s'il étoit votre ennemi irréconciliable, s'intéreſſeroit-il à votre ſalut? Non, non, mon ami; il en eſt tems encore. Vous croyez que c'eſt Dieu qui vous a parlé par ma bouche, & par celle de notre ami: vous n'avez qu'à l'écouter, ne point endurcir votre cœur, faire tous vos efforts pour mettre ſes avertiſſemens à profit.

L'Athée. Vous avez une force de perſuaſion, à laquelle il m'eſt impoſſible de réſiſter.

L'Etudiant. Je fais ſeulement ſortir la perſuaſion de vos propres lumières.

L'Athée. Je ſuis convaincu à préſent que je ſuis un monſtre d'impiété.

L'Etudiant. Parlez-moi à cœur ouvert; eſt-ce la première fois de votre vie que vous vous ſentez cette triſte conviction?

L'Athée. Je vous avoue que toutes les fois que j'ai prononcé des blaſphêmes, & que j'ai ſoutenu les opinions affreuſes que mes amis m'ont communiquées, j'en ai frémi moi-même, mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, & j'ai regardé ce que je venois de dire avec horreur.

L'Etudiant. Je vous proteſte que j'ai ſenti trembler votre main quand vous avez lu ces paroles, *Dieu, le Ciel, l'Enfer.*

L'Athée. Je le confeſſe, & je vous dirai que j'ai treſſailli en prononçant cet affreux terme, *peut-être.* Mon cœur me répondit d'abord que ce n'étoit pas un *peut-être*, que ces choſes étoient réelles, & qu'elles ne pouvoient qu'exiſter.

L'Etudiant. La conſcience ne manque jamais de plaider la cauſe de celui qui l'a établie dans notre ame comme ſa *vice-reine.*

L'Athée. C'eſt un terrible plaidoyer pour moi, & je n'en dois attendre que le plus affreux ſuccès.

L'Etudiant. Non, non, ce plaidoyer ne fera que vous convaincre de la vérité, & votre repentance en ſera le ſuccès, à ce que j'eſpère.

L'Athée. La repentance n'eſt pas toujours la ſuite de la conviction.

L'Etudiant. Vous devez bien diſtinguer ici

entre les ſentimens qui vous viennent du ciel & ceux qui ont leur ſource dans l'enfer, entre la voix de Dieu & la voix de Satan. La première vous porte à la pénitence, & la dernière vous inſpire le déſeſpoir.

L'Athée. Le déſeſpoir me paroît être une conſéquence naturelle de l'athéiſme qui bannit de nos penſées la ſeule puiſſance capable de nous garantir de cette ſituation affreuſe.

L'Etudiant. D'autant plus devez-vous admirer la bonté de cet être qui ne veut pas être banni de votre ame, & qui vous avertit de vous repentir par des moyens ſi extraordinaires. Vous avez été ſon ennemi déclaré, un athée, un blaſphémateur; il ne ſe rebute pas par les efforts que vous avez faits pour vous perdre. *Saint Pierre* renia Jéſus-Chriſt juſqu'à trois fois; même il confirma ſon impiété par des ſermens: mais dans le moment le Seigneur jeta les yeux ſur lui, & *Saint Pierre* ſe repentit.

L'Athée. Mon crime eſt plus horrible que celui de *Saint Pierre.*

L'Etudiant. Vous voyez pourtant que le ciel vous appelle à la repentance.

L'Athée. Et vous, vous êtes appelé à être l'inſtrument de ma repentance; il n'y a pas moyen de réſiſter à vos preuves.

L'Etudiant. Ainſi ſoit-il; plût à Dieu que je

fuſſe l'inſtrument d'une ſi bonne œuvre! Je le croirois preſque, tant je trouve de choſes ſurprenantes dans tout ceci.

L'Athée. Je n'y vois rien que d'extraordinaire: qu'eſt-ce qui m'a déterminé à entrer dans cette boutique?

L'Etudiant. Et qu'eſt-ce qui m'a déterminé, moi, à venir ici, à ſaiſir ce livre, à jeter les yeux ſur ces vers, à vous en faire l'application, & à rechercher votre entretien, dont j'avois tant d'horreur? Rien de plus ſurprenant que ce concours de circonſtances.

L'Athée. Par quelle direction ſuis-je juſtement venu ici dans ce moment là? Pourquoi mes diſtractions m'ont-elles détourné ſi à propos du chemin que je devois prendre pour aller à ma ſociété? (1) Certainement *il y a un Dieu*, j'en ſuis convaincu, j'en ſuis pénétré; il eſt contradictoire qu'il n'exiſte pas

L'Etudiant. Il n'y a rien de plus certain, & il eſt indubitable qu'il a ménagé ce concours extraordinaire de circonſtances, pour vous tirer de vos égaremens.

L'Athée. Il y a encore ici d'autres myſtères à développer; je voudrois bien que vous vouluſ-

(1) Il dit ces paroles en levant les mains au ciel.

ſiez me ſuivre à la chambre de notre ami Monſieur..... je ne doute pas que quelque choſe d'extraordinaire ne lui ſoit arrivé auſſi.

L'Etudiant. De tout mon cœur (1).

L'Athée. Eh bien! notre ami, vous n'êtes plus dans cette humeur bruſque où je vous ai trouvé, quand je vous ai vu la dernière fois? vous me ferez une meilleure réception, j'eſpère?

Le Malade. Véritablement, quand je vous vis la dernière fois, j'étois poſſédé du diable, comme vous l'étiez auſſi; mais j'ai bien réſolu de ne jamais remettre le pied dans cet horrible endroit.

L'Etudiant. De quel horrible endroit parlez-vous?

Le Malade. Vous ne ſavez que trop ce que je veux dire; je frémis quand je ſonge à cet endroit, & encore plus quand je penſe à la compagnie qui s'y aſſemble; je voudrois bien pouvoir vous perſuader de n'y pas retourner non plus. Pour moi, & ſi Dieu veut continuer à me ſoutenir par ſa grace, j'aimerois mieux être brûlé tout vif, que de fréquenter encore de ſi abominables gens.

---

(1) Ils vont enſemble à la chambre de l'Etudiant qui avoit été ſi fort effrayé par un coup de tonnerre; ils le trouvent dans une grande agitation, mais aſſez porté à s'entretenir avec eux.

L'Etudiant. Je ſuis charmé, monſieur, du changement que je remarque en vous; votre ami que voici, eſt dans les mêmes ſentimens, & je prie Dieu de vous y conſerver l'un & l'autre.

L'Athée. Je vous prie de me communiquer les motifs de ce changement; je ſerai toujours ſurpris comment vous avez pu travailler à ma converſion, juſqu'à ce que je ſache les motifs de la vôtre.

Le Malade. Ma converſion vient directement du ciel. La lumière qui environna *ſaint Paul* ſur le chemin de Damas ne le frappa point plus vivement que celle qui m'a ébloui cette après-dînée. Il eſt vrai qu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque voix du ciel; mais je ſuis ſûr qu'une voix ſecrète a parlé efficacement à mon ame; elle m'a fait comprendre que j'étois expoſé à la colère de ce *pouvoir*, de cette *majeſté*, de ce Dieu que j'ai renié auparavant, avec toute l'impiété imaginable.

L'Etudiant. Hé! je vous prie, monſieur, racontez-nous toutes les particularités d'une ſi grande merveille; il n'y a rien qu'on ne puiſſe ſavoir, ſelon toutes les apparences.

Le Malade. Je le ferai très-volontiers, & je

crois même qu'il eſt de mon devoir de ne vous en rien cacher (1).

L'Athée. A l'heure qu'il eſt, je ne m'étonne plus de ce que vous m'avez dit à votre porte, lorſque je venois vous prendre pour vous mener à notre ſociété.

Le Malade. Qu'eſt-ce donc que je puis vous avoir dit?

L'Athée. Quoi! il ne vous ſouvient pas de ce que vous m'avez dit, quand j'ai heurté à votre chambre il y a environ deux heures?

Le Malade. Vous avez heurté à ma chambre, & je vous ai parlé, moi?

L'Athée. A quoi ſert-il d'en faire myſtère? J'ai raconté toute l'hiſtoire à notre ami que voici:

Le Malade. Je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

L'Athée. N'en faites pas le fin, je vous en prie: je ne ſuis plus choqué de votre compliment; je vous en rends graces plutôt, & je le conſidère comme un diſcours qui vous a été inſpiré par le ciel. Je puis même vous aſſurer qu'il a ſervi à introduire dans mon ame le flambeau de la vé-

(1) Il fait ici le récit de tout ce qui lui étoit arrivé en voulant aller à l'aſſemblée.

rité, qui ne s'éteindra jamais, à ce que j'eſpère.

Le Malade. Je crois, mon cher ami, que vous parlez ſérieuſement : & vous m'obligerez en croyant que je parle de même, en vous aſſurant que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

L'Athée. Comment! vous ne m'avez pas vu à la porte de votre chambre après cette grande pluie.

Le Malade. Je vous proteſte que non.

L'Athée. Quoi! n'êtes-vous pas venu m'ouvrir vous-même? Ne m'avez vous pas parlé? Et enſuite ne m'avez-vous pas fermé la porte d'une manière fort bruſque.

Le Malade. Non pas aujourd'hui; j'en ſuis très-sûr.

L'Athée. Suis-je éveillé? L'êtes-vous, monſieur? Vivons-nous tous tant que nous ſommes? Avons-nous notre bon-ſens, & ſavons-nous ce que nous diſons?

Le Malade. Eh! je vous prie, monſieur, tirez-nous d'un embarras qui me ſurprend infiniment.

L'Athée. Je vous dirai que très-aſſurément j'ai été à votre porte cette après-dînée à trois heures, j'y ai frappé, vous m'êtes venu ouvrir vous-

même; j'ai voulu vous parler, vous m'avez interrompu (1).

Le Malade. Soyez sûr que ce n'est pas moi qui vous ai parlé; c'étoit certainement quelque voix du ciel : je n'ai été à la porte de ma chambre qu'à deux heures cet après-midi, quand je suis rentré chez moi. Depuis ce moment, j'ai été toujours dans mon lit, ou dans mon cabinet, toujours occupé de mes réflexions & fort indisposé (2).

Ce n'est pas encore là la fin de cette histoire; mais je m'étendrois trop en voulant en rapporter toutes les particularités; j'en ai dit assez pour satisfaire à mon but, & pour en tirer des conséquences qui ont du rapport à mon sujet.

1. On voit ici une preuve évidente, que l'existence d'un Dieu est tellement imprimée dans notre ame, que l'athée le plus endurci est incapable de l'en effacer entièrement. La nature y répugne, & quand il s'efforce de la braver, le mouvement de son propre sang lui donne le démenti.

---

(1) Ici il lui raconte tout ce qui lui étoit arrivé avec le parent de son ami, qu'il avoit pris pour son ami lui-même; les réflexions que les paroles dont j'ai fait mention, avoient fait naître dans son esprit, &c.

(2) Ici l'athée devient pâle & tombe en foiblesse.

2. Nous voyons dans cette hiſtoire juſqu'à quel point l'imagination peut être frappée par un pouvoir inconnu, qui fait faire un ſurprenant aſſemblage d'un grand nombre de circonſtances qui concourent à produire cet effet; tout tendoit à perſuader à ce jeune homme, qu'il avoit vu une apparition, & qu'il avoit entendu une voix du ciel, quoiqu'il n'y eût pas la moindre réalité; il étoit tellement ſurpris d'entendre ſon ami lui proteſter que ce n'étoit pas lui qui eût parlé, qu'il en devoit conclure néceſſairement que c'étoit un *meſſager de Dieu* qui lui avoit ouvert, & qui l'avoit exhorté à la repentance. L'agitation que cette idée excitoit dans ſon cœur étoit la cauſe de ſa défaillance ſubite, & cependant il n'y avoit rien que de naturel dans tout ce qui lui étoit arrivé.

Il ne faut pas douter que pluſieurs apparitions, dont on prétend avoir été témoin oculaire, & qui ont produit les meilleurs effets, n'aient été d'une même nature, & n'aient tiré de même leur origine, d'une mépriſe heureuſe.

Il eſt bon pourtant d'obſerver que, quand même nous découvririons de pareilles erreurs, nous ferions très-mal d'effacer les premières impreſſions qu'elles auroient faites dans nos eſprits. Pluſieurs *voix* peuvent nous venir de la part de Dieu, ſans deſcendre du ciel immédiatement.

C'eſt ainſi que les enfans qui crièrent *Hoſanna* à notre ſauveur, accomplirent, ſans le ſavoir, les écritures, qui avoient prédit qu'il ſeroit glorifié par la bouche des *enfans, & des nourriſſons.* Celui qui a créé, & qui dirige toutes choſes, peut tellement ménager les circonſtances, qu'il en ſorte des inſtructions auſſi utiles pour nous, & auſſi efficaces, que ſi elles nous étoient données d'une manière miraculeuſe.

C'eſt ainſi qu'il faut conſidérer les deux perſonnes qui dirent les mêmes paroles à notre athée, & les vers qui avoient frappé l'eſprit de l'étudiant, juſtement lorſque ſon *impie camarade* entra dans la boutique du libraire, pour ſe mettre à l'abri de la pluie

Il faut juger préciſément de ce concours de circonſtances, comme du coq qui chanta quand *ſaint Pierre* renia ſon maître. Il n'y avoit là rien que de naturel; il eſt très-ordinaire qu'un coq chante à l'approche du jour: mais ce qu'il y avoit de merveilleux, c'eſt que cet animal concouroit à accomplir la prédiction que le rédempteur avoit faite à ce diſciple, qui avoit trop préſumé de ſes propres forces.

En un mot, des accidens pareils ſont d'une grande force pour nous convaincre de l'influence de la providence divine dans les affaires humaines, quelque petites qu'elles ſoient en appa-

rence ; de l'exiſtence d'un *monde inviſible*, & de la réalité du commerce des *intelligences pures* avec les eſprits enfermés dans des corps. J'eſpère que je n'aurai rien dit, ſur cette matière délicate, qui ſoit propre à faire donner mes lecteurs dans des fantaiſies abſurdes & ridicules. Je puis proteſter, du moins, que je n'en ai pas eu le deſſein, & que mon intention a été uniquement d'exciter dans les cœurs des hommes des ſentimens reſpectueux pour la divinité, & de la docilité pour les avertiſſemens des *bons eſprits* qui s'intéreſſent à ce qui nous regarde.

Fin du troiſième Volume.

79707

TABLE
DES
VOYAGES IMAGINAIRES.
TOME TROISIÈME.

ROBINSON CRUSOÉ.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR, page 1

RÉFLEXIONS DE ROBINSON CRUSOÉ.

INTRODUCTION, 15
CHAPITRE PREMIER. *DE la ſolitude.* 16
CHAPITRE II. *ESSAI ſur le caractère d'un honnête homme. Comment ce terme eſt entendu communément, en l'oppoſant à celui de malhonnête homme,* 31
CHAPITRE III. *DES Vices qui règnent dans le commerce civil, & des Irrégularités ordinaires de la conduite des hommes,* 101
CHAPITRE IV. *ESSAI ſur l'état préſent de la religion dans le monde,* 154
CHAPITRE V. *DE la néceſſité d'écouter la voix de la Providence,* 261
CHAPITRE VI. *DE la proportion qu'il y a entre le Monde Chrétien & le Monde Payen,* 315

VISION DU MONDE ANGÉLIQUE, 355

Fin de la Table.

1851